
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00372090 1

C. Margal

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

THÉATRE

DE LA LITTÉRATURE

ET DE

DIVERSES IMPRESSIONS CONTEMPORAINES

TIRÉE DU COFFRE D'UN JOURNALISTE

AVEC SA VIE A TORT ET A TRAVERS.

PAR

CHARLES MAURICE.

Ouvrage enrichi de nombreux Autographes.

« Connaître la *vérité* par fragments est encore quelque chose. »

VILLEMAIN, *de l'Académie française.*

TOME PREMIER.

PARIS

HENRI PLON, ÉDITEUR,

RUE GARANCIÈRE, 8.

1856

PRÉFACE.

Malgré le peu que je suis et l'étroit espace que j'ai occupé, le nombre, la diversité, la singularité de mes relations ont fourni matière à des MÉMOIRES de portée quelquefois assez haute.

Ils sont écrits.

Mais, au moment de les publier, j'ai reconnu l'urgence d'un temps d'arrêt qui les préservât du reproche d'inopportunité.

Plus tard, l'ouvrage lui-même développera les motifs de cette abstention nécessaire.

Le gros bagage s'est séparé en deux parties.

L'une qui stationne, l'autre qui prend les devants.

Mes appréciations approfondies des œuvres et des talents que le Théâtre et la Littérature ont produits pendant ma traversée, mes études biographiques, en un mot, tout ce qui imprime à des MÉMOIRES le caractère élevé des époques qu'ils embrassent a dû céder la place à de simples ANECDOTES.

J'ai détaché d'un ensemble de quatre volumes celles qui n'ont pas à souffrir de l'isolement, et dont le recueil m'a paru former un tout de variété curieuse, en même temps qu'il est d'une scrupuleuse exactitude.

Voici pourquoi :

Par je ne sais quel pressentiment, pour avoir à me rendre compte un jour de ce qui se serait passé autour de moi,

j'ai suivi l'exemple de plusieurs moralistes dont le soin n'a pas été perdu.

A chaque fait mémorable, comme à chaque bruit de sonorité piquante, je me suis imposé le devoir de les annoter et de jeter ces provisions de l'avenir dans un *Coffre* qui ne m'a jamais quitté.

La quantité de dates accumulées dans cette collection y rend l'ordre chronologique indispensable. Je l'ai facilement obtenu, puisqu'il a suffi de renverser mon coffre, et qu'alors les événements se sont offerts selon la marche qu'ils ont en réalité suivie.

Je ne présente donc pas ceci pour autre chose qu'une compilation de souvenirs, une récolte de motifs que ces mêmes événements ont dictées, en chargeant de les rassembler et de les transmettre celui des contemporains qui aura le plus longtemps vécu.

Il n'y a pas grand mérite à cela!

Afin d'établir entre les instants donnés à cette lecture une diversion nouvelle et reposante, je fais circuler à travers les *Anecdotes* proprement dites l'esquisse inachevée de MA VIE, dépouillée des circonstances qui en autoriseront ailleurs la relation détaillée.

C'est le témoignage du peu de prix que j'attache actuellement à ce qui me regarde, puisque je place la cause chez les autres et ne me pose qu'à titre de prétexte.

Il en résulte cet immense avantage, que l'on peut ne pas lire du tout mon histoire, si l'on dit avec Célimène :

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

Dans le cas contraire, on y sera guidé par cette indication mise au bas de chacun des chapitres : (*La suite au Chapitre prochain.*)

Certes, un peu d'imagination aidant, j'aurais rendu plus attrayantes des *Anecdotes* de valeur intrinsèque assez mince ;

mais, outre que c'eût été faire comme presque tout le monde, j'ai cru que c'en était assez qu'elles fussent *inédites* pour que l'on préférât l'honnête indigence du texte à la richesse empruntée des commentaires.

Toutefois l'*examen abrégé* de plusieurs pièces de théâtre anciennes et modernes, y compris le savoir de leurs auteurs; mes *notions* et mes *souvenirs* sur des artistes dramatiques qui ont brillé pendant la dernière période; mon *opinion* relative à nombre de ceux dont la présence sollicite encore les soins de la Critique; enfin çà et là, *vers et prose* exprimant des *pensées* morales ou de philosophie usuelle, toutes ces choses (d'assez complaisant voisinage, mais souvent bonnes à rencontrer) ont trouvé asile dans ce pêle-mêle instructif et qui voudrait bien être amusant.

Quant aux lettres autographes dont on a trop tôt parlé, je laisse l'esprit s'exercer sur le choix provisoire que j'en ai fait. Elles ont, dans tous les cas, cet incontestable mérite de montrer l'histoire s'écrivant d'elle-même, par la main de ses plus fidèles, de ses plus sûrs intéressés, et sans qu'elle puisse être plus sujette à discussion qu'au moindre doute sur l'authenticité des faits.

Après cela, si ces autographes disent encore autre chose, on le comprendra bien.

En pardonnant le mélange bizarre qui fait de ces miscellanées rétrospectifs *un livre inusité*, puissent les lecteurs savoir quelque gré de leur publication messagère à l'homme qui SEUL LES SAIT OU SEUL S'EN SOUVIENT, et dont, par conséquent, le silence les ensevelirait à toujours!

CHARLES MAURICE.

ASPIRATION.

Qu'un bon livre est pour nous délicieuse chose!
On n'est jamais seul avec lui;
Par son charme indicible on se sent vivre, on cause,
Et tout à coup le temps a fui.

Si le sommeil vient vous surprendre
Et que vous saisissiez ce paisible à-propos,
Loin qu'il se lasse à vous attendre,
L'ami que vous quittez souscrit à ce repos :
Il sait que votre œil plus avide,
Aussitôt le réveil, n'en cherchera que mieux
La page qui vous semblait vide
Et brillante à présent d'un éclat radieux.

Et que de fois il interroge
Nos secrets mouvements de joie ou de douleur!...
Si vous n'en croyez cet éloge,
Lisez bien, vous verrez qu'un bon livre a du cœur.

Oui, de sa muette parole
Le livre nous pénètre et nous fait tressaillir.
Dans l'infortune, il nous console,
Et quand on est heureux il double le plaisir.

Toi, compagnon de mes soirées,
Livre aimé, reste encor, j'ai hâte de revoir
Ces lignes chères et sacrées
Où tu dis qu'*il faut tout immoler au devoir.*

C'est bien ainsi que je veux vivre.
Dieu, donnez-m'en la force autant qu'il soit en nous
Et que je tienne tout de vous,
Sublime inspirateur des *vérités* d'un livre!

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DU

THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE

ET DE

DIVERSES IMPRESSIONS CONTEMPORAINES.

MA VIE.

CHAPITRE PREMIER.

MON AÏEUL.

Le père de ma mère, M. Molenier, Genevois et protestant, était doué d'une de ces organisations faites pour aller au-devant de la science quand elle est encore un secret pour les autres. Ses découvertes lui valurent le titre et les fonctions de MÉDECIN PRIVILÉGIÉ DU ROI, INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PRIVILÉGES, *pour ce qui regarde la vente et la distribution des remèdes.* Le Comte de Saint-Florentin, Ministre et Secrétaire d'État de Louis XV, les lui avait octroyés par Privilége en date du 10 avril 1767, après les épreuves les plus concluantes, telles que celles-ci :

Le Ministre désigna à M. Molenier plusieurs personnes de sa connaissance, que les médecins avaient déclarées dans un état presque désespéré, et il fit du salut de toutes la condition absolue des honneurs qu'il décernerait à l'heureux Esculape. Le succès fut complet; pas un malade, revenu à la santé, ne manqua au rendez-vous du haut fonctionnaire, qui, dans sa surprise, les appela publiquement en témoignage.

Ce ne fut pas tout encore.

Il exigea que M. Senac, Premier médecin de Sa Majesté, consulté sur les lumières et les procédés de l'*Impétrant*, en donnât librement son avis, lequel fut à la fois des mieux raisonnés et des plus favorables. Enfin, M. de Saint-Florentin en écrivit particulièrement au roi, dont il reçut l'ordre d'ajouter au *Privilége* l'autorisation au sieur Jacob Molenier de « poursuivre à sa requête » les docteurs contrevenants, « avec le droit d'apprécier *leur bonne ou mauvaise conduite* » relative à l'emploi de leurs moyens dans l'art de guérir.

Certes, une telle distinction ne pouvait être que la récompense d'un très-grand mérite. Il en reste des traces dans un ouvrage intitulé : *Essai sur le méchanisme de l'électricité, et l'utilité que l'on peut en tirer pour la guérison de quelques maladies,* imprimé en 1768. On y reconnaît ce savoir qui consiste à devancer son époque, car dès l'avant-propos l'auteur établit *le besoin des connaissances de la physique, pour* SERVIR DE BOUSSOLE A LA MÉDECINE, ce que n'avait pas même indiqué le *Journal des Savants,* qui s'était borné à recommander la recherche du *principe de l'électricité,* sans application à aucun autre objet déterminé.

Obsédé par la pensée de ramener plusieurs sciences

à ce but unique de prévenir, de soulager les maux de l'humanité, M. Molenier découvrit, entre autres, deux spécifiques de la plus haute, de la plus étonnante efficacité. Le premier, contre cette maladie que la jeunesse affronte avec une si déplorable imprudence, et le second, pour combattre la prétendue nécessité de la petite vérole par le singulier *préservatif* qui faisait alors tant de bruit sous le nom d'*inoculation.* Il dit, à ce sujet :

« Si l'on avait trouvé un remède contre la petite » vérole, *à la place de l'inoculation,* on se serait im» mortalisé; il n'aurait fallu pour protection que l'effi» cacité du remède. Dans deux cents ans, l'on ne se » persuadera jamais qu'en un siècle éclairé comme » celui-ci, les personnes les plus distinguées aient » donné dans une absurdité aussi préjudiciable que » cette manie d'*inoculer.* Il n'est pas nécessaire de » rapporter le mal qui en peut provenir, les écrits » publics en font assez mention. C'est de *combattre* » une maladie qu'il s'agissait, et non pas de la *don-* » *ner.* »

Ainsi, il y a, à l'heure où j'écris, plus de quatre-vingt-sept ans que cet habile homme imprimait ce qui est aujourd'hui d'éclatantes vérités pour tout le monde.

Voilà mes parchemins.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

L'exception faite en faveur de Molé mérite d'être consignée; son souvenir peut devenir un stimulant pour d'autres acteurs. En mars 1763, Molé fut reçu dans la Société et *à part entière,* bien qu'il n'eût alors qu'une année d'épreuve à titre de pensionnaire. — Il en a joui pendant un peu moins de trente années.

C'est le 6 avril 1763 et le 8 juin 1781 que l'Opéra, cour des Fontaines, a été successivement brûlé.

Il n'est pas difficile de croire que Fréron, attaquant Voltaire vivant et produisant sur lui l'effet du taon sur le taureau, ait eu la conscience de sa force. Il le témoignait quelquefois d'une manière aussi originale qu'énergique. Un jour, chez Lacombe, son libraire du moment, il aperçoit le premier volume d'un nouveau livre, le prend, et dit en joignant le geste à l'expression : « *Si tu ne me prêtes pas un louis, je cloue cela* » *sur ton comptoir.* » Fort heureusement pour l'auteur le marteau glissa sur la tête du clou, qui se trouva dorée. (1766.)

La puissance de la vapeur et le parti qu'on en peut tirer ont été l'objet de découvertes successives, anciennes, isolées, et auxquelles il n'a manqué que la persévérance pour arriver où nous en sommes. Des preuves en ont été données. Parmi elles, la plus rapprochée est de 1773, époque où l'on admirait sur les

boulevards de Paris un moulin dont le mécanisme attestait les moyens si connus aujourd'hui : c'était par le feu qu'une meule de dimension extraordinaire et considérable se trouvait mise en mouvement. L'inventeur emporta son secret.

Comme le fils pour Martin, c'est Berton le père qui a découvert Laisnez, le chanteur de l'Opéra. Il passait dans le quartier de Vaugirard, près d'un terrain fermé par des planches. Une voix de superbe qualité frappa son oreille. Il se dirigea du côté d'où elle partait, et fut très-étonné de voir que c'était celle d'un garçon maraîcher. Par ses démarches, le jeune homme fut confié aux soins des professeurs, et l'emploi des *hautes-contre* compta, quelque temps après, un très-bon sujet de plus. (1773.)

L'auteur du *Siége de Calais*, croyant avoir à se plaindre de Larive, qui se trouvait à Lyon, se vengea de la manière suivante :

« A Paris, le 11 septembre 1774.

» On a craint, monsieur, que je me servisse du crédit que je puis avoir auprès de M. le duc de Duras pour empêcher votre retour en cette ville. D'après ce que M. d'Hannetaire me dit sur ce sujet il y a quelques jours, j'ai cru que le meilleur moyent (*sic*) de lever tous les soupçons était de solliciter moi-même auprès de M. le duc l'ordre de début que vous désirez. Je l'ai demandé hier et l'ai obtenu. Gardez-vous bien de m'en savoir gré. Nous sommes, vous et moi, dans des termes où il ne peut y avoir entre nous ni service ni reconnaissance. Je veillerai à ce que l'ordre soit expédié

le plutôt (*sic*) possible. On vous payera votre voyage comme vous le souhaitez; M. le duc de Duras me l'a promis. DE BELLOY. »

(Autographe en ma possession.)

Mademoiselle Raucourt s'était retirée en 1776. Puis elle rentra, et mourut en janvier 1815, après avoir, dans ses derniers temps, *marché* (comme nous disons au théâtre) *sur sa longe*. Ce qui veut dire que son talent usé ne produisait plus d'effet, et qu'elle était restée trop tard à la scène.

On sait qu'après sa dernière représentation, Lekain est mort à la suite des efforts qu'il avait faits dans le rôle de Vendôme d'*Adélaïde Duguesclin*, pour plaire, a-t-on dit, à une dame qu'il avait fait placer à l'entrée des coulisses. Mais je trouve, dans la lettre que voici, la preuve que ces efforts n'ont pas été la cause subite de ce mal, puisque l'illustre artiste s'en plaignait plus de quatorze mois avant sa mort.

« A monsieur, monsieur de la Rive, comédien ordinaire du Roy, et pensionnaire de Sa Majesté, au château des Thuilleries, à la salle des spectacles.

» Paris, ce 15 novembre 1776.

» Je vous préviens avec chagrin, mon cher collègue, que la nécessité de veiller au rétablissement de ma malheureuse santé me mettra dans l'impossibilité de jouer la semaine prochaine, ny à la cour, ny à la ville; je suis *vivement menacé* d'une nouvelle *inflammation*

en cette ville
pû Remplir ce, que la
j'y suis arrivé malade
mais j'espère m'en retourn
il se pourra très bientôt
dise, je Rende à Rouën
donner dans la semaine,
seuér, je vous le confie,
ferés d'autre usage que
sera; adieu, Mon cher
moi votre digne et aima
sans Cérémonie, Votr.

en cette ville
pû Remplir, icy, que la moitié de mes Engagements,
j'y suis arrivé malade, j'y suis Resté malade,
mais j'espère m'en Retourner un peu plus gaillard;
il se pourra très bien faire qu'en vertu de cette gaillar-
dise, je Rende aux Rouënnais ce que je n'ai pû leur
donner dans la semaine de la passion; voila mon
secret, je vous le confie, bien persuadé que vous n'en
ferés d'autre usage que celui que l'amitié vous suggé-
rera; adieu, Mon Cher Collègue Embrassés bien pour
moi votre digne et aimable Compagne; je suis
sans Cérémonie, votre serviteur et votre ami

Lekain

AUTOGRAPHE DE LEKAIN,

A LARIVE, SON *Double* A LA COMÉDIE FRANÇAISE.

a Saint Paul près Rouën ce
4. avril 1777.

j'ai été tellement incommodé dans mon voyage,
Mon Cher Lieutenant, que j'ai été forcé de séjourner
à Rouën plus que je ne l'avais projetté; j'ai saisi cette
occasion pour prendre les eaux de Saint Paul qui me
font beaucoup de bien, malgré la température de
ce pays contraire à toute sorte de remedes; il est fort
possible que je les continue encor une partie de la
semaine prochaine, et pour lors je vous prierai de me
suppléer dans ce surcroit de vacances, et d'étouffer, le
plus qu'il vous sera possible, ces petites clameurs
anodines qui sous l'ombre d'un intérest tendre et
touchant, font pourtant beaucoup de mal à la per-
sonne qu'elles regardent; j'ai écrit à Rosette Vestris
pour la prier de m'obtenir cette très légère faveur
de Mr. le Mal. Duras; je n'en ai point encor reçu de
nouvelles; j'espère pourtant qu'elles me parviendront;
j'ai appris icy, d'une de vos figurantes de Lyon, en-
gagée avec Chevillard, que vous aviés fait la plus
grande sensation à Lyon; je vous en fais mon compli-
ment bien sincère; pour moy, Mon Cher Collègue, je n'ai

moitié de mes Engagements,
v, j'y suis Resté malade,
mes un peu plus Egrillard;
ire la en vertu de Cette égviller
nais ce que je n'ai pû Leur
de la passion; voila mon
bien persuadé que vous n'en
eleur que L'amitiée vous suggé
Collègue Embrassés bien pour
ble Compagne; je suis
e serviteur et votre ami
Lekain

DANS LES REINS, et, pour la prévenir, j'ai besoin d'un grand régime et d'un long repos.

» Je sens, mon ami, qu'il est bientôt temps de me retirer, et de vous laisser le royaume à gouverner; puissiés-vous mettre un peu plus d'ordre dans vos petits États qu'il m'a jamais été possible de le faire.

» Je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre aimable femme. LEKAIN. »

(Autographe en ma possession.)

Les grands artistes du temps passé n'étaient point jaloux; plusieurs d'entre les plus célèbres en ont donné des preuves fréquentes. Lekain vivait dans la meilleure intelligence avec Larive. Témoin encore ce fragment :

« De Saint-Paul près Rouen, ce 4 avril 1777.

» J'ai été tellement incommodé dans mon voyage, mon cher lieutenant, que j'ai été forcé de séjourner à Rouen plus que je ne l'avais projetté; j'ai saisi cette occasion pour prendre les eaux de Saint-Paul, qui me font beaucoup de bien..... Je vous prierai de me suppléer dans ce surcroît de vacances, et d'étouffer le plus qu'il vous sera possible ces petites clameurs anodines qui, sous l'ombre d'un intérêt tendre et touchant, font pourtant beaucoup de mal à la personne qu'elles regardent........ J'ai appris ici d'une de vos figurantes de Lyon, engagée avec Chevillard, que vous aviez fait la plus grande sensation à Lyon. Je vous en fais mon compliment bien sincère..... J'espère m'en retourner un peu plus égrillard. Il se pourra très-bien faire qu'en vertu de cette égrillardise, je rende aux

Rouënnais ce que je n'ai pu leur donner dans la semaine de la Passion. Voilà mon secret ; je vous le confie, bien persuadé que vous n'en ferés d'autre usage que celui que l'amitié vous suggérera.....

» Votre serviteur et votre ami,

» LEKAIN. »

(Autographe en ma possession.)

Conçoit-on que madame Hébert, vivant dans l'intimité de Voltaire, qui même en faisait cas, ait eu l'éducation négligée qu'atteste tout ce qui est sorti de son étrange plume? Ce serait à n'y pas croire, si l'on n'en avait les preuves sous les yeux. Je n'aurai point le courage d'en produire beaucoup. Voici seulement quelques-unes des lignes écrites par madame Hébert à Larive, qui l'avait mise dans ses intérêts, pour savoir pertinemment ce que pensait de lui le grand homme après l'avoir vu au théâtre. Le piquant de l'aventure, c'est que le 10 février 1778, jour où Voltaire arriva à Paris, on avait enterré Lekain, ce favori du grand poëte, et que le 17 avril suivant, ce dernier, assistant à une représentation d'*Alzire*, témoignait la plus vive admiration pour le talent de Larive, dans les mêmes termes dont il avait si longtemps honoré l'autre. Mais les auteurs sont ainsi faits ; et ce ne sera jamais un Chef d'école qui violera l'usage.

Or, à cette représentation, madame Hébert, secrètement chargée par Larive, remplissant le rôle de Zamore, de *travailler* l'opinion de Voltaire et de rapporter à l'acteur les expressions dans lesquelles il l'au-

rait formulée, lui écrivit, onze jours après, l'incroyable lettre (plus incroyable encore par son orthographe que par le style) dont voici des phrases qui doivent suffire à l'étonnement du lecteur :

« Je ne sais, monsieur, si vous savez toute la sen-
» sation que vous avez *fait* sur M. de *Voltere*. Il a été
» *toute* a la fois et surpris et *charmée*, tout *an* vous la
» séduit. Quand *j'auré* le plaisir de vous voir, je vous
» *feré* plus *an* détail le résit de ce qu'il a dit de bien
» *an couragant* sur vôtre *comte*. Je supose que vous
» devez l'aler voir des ce matin, en toute humilité,
» pour savoir ce qu'il pence de vous et *higniorand* tout
» ce que je vous *mende* pour ne pas paroitre au *fet*.....
» *paressez* vous livré tout *antier* a ces *conseilles*, donné
» luy le plaisir de croire qu'il *peu* ajouté a votre *ta-*
» *lan*..... Vous auriez le plus grand *tord* de *ni* pas aller
» ce matin ; madame Denis est toute pour vous : j'ai été
» *ford contante* de moi. J'ai bien jouer mon role aussi ;
» jespéroit que vous viendriez a la loge..... mais elle
» etoit si *investy* de monde que la *frayeur d'étouffé* ma
» *auté* tout autre sentiment..... LEJAY HÉBERT.

» Ce mardy, 28 avril 1778. »

(Autographe en ma possession.)

L'ex-comédien sifflé à Marseille et à Lyon, puis devenu Proconsul, était aussi auteur dramatique. Il existe de lui une plainte de ce qu'on ne l'a pas nommé en cette qualité, à Marseille, pour son *Monsieur Rodomont, ou l'Amant loup-garou.*

« Il est fort aisé, dit-il, de prouver que je ne suis
» pas bon acteur, parce que je prononce les *a* trop

Collot d'Herbois
acteur et auteur

» ouverts et les *e* trop fermés ; mais, les *a* et les *e* à » part, je soutiens et avoue tous mes ouvrages, et, » comme le pélican, je suis prêt à m'ouvrir les veines » pour l'existence de mes enfants.

» Aix, le 25 novembre 1778.

» COLLOT D'HERBOIS. »

Hélas ! quinze ans après, le pélican s'était fait tigre !

Nombre d'almanachs des spectacles appellent Breton, le père de notre Berton, le compositeur. C'est ce dernier nom qui l'emporte, j'en ai l'assurance, car je le tiens de celui qui l'a élevé si haut. Son auteur mourut à trente-sept ans, d'une fluxion de poitrine contractée par les fatigues de la mise en scène de l'opéra de *Castor et Pollux*. C'est lui qui donna mademoiselle Maillart au théâtre, en la faisant débuter, en 1782, par le rôle de Colette dans *le Devin du village*. D'emploi en emploi, cette belle chanteuse arriva à celui des *reines*, où sa réputation s'est fondée.

Pour obéir à dame Nature, Dauberval, le danseur chorégraphe, s'était arrêté devant la boutique d'un vitrier. Il se trouva le visage collé sur une méchante petite enlumination, représentant un villageois qui s'échappait d'une maisonnette, et, à la fenêtre, une vieille femme en colère lui jetant son chapeau, tandis qu'une jeune paysanne pleurait. A la fin d'une aussi courte séance, le ravissant ballet de *la Fille mal gardée* était trouvé. Qu'est-ce que le génie ? (1785.)

❦

Il était passablement cru, ce mot de Dazincourt : « *Nos grands seigneurs prennent la Comédie française pour leurs écuries; ils y mettent leurs juments.* » Mais ce mot eut le bonheur de rendre plus rares les engagements d'actrices inutiles. Les gros clous ne s'enfoncent qu'en frappant fort. (1785.)

❦

Cagliostro a prophétisé, en 1786, l'abolition des *lettres de cachet* et la convocation des *États généraux.* « *Je reviendrai en France,* disait-il, *quand la Bastille » sera devenue une place publique.* » Il voyait de loin.

❦

Il est arrivé à Brizard ce qu'une personne de théâtre peut espérer de plus flatteur après l'assentiment général qui rend justice à ses talents. Le jour de sa retraite, au moment où, après avoir joué, il recevait dans sa loge les adieux de ses camarades, un des plus notables habitants de Paris vint, accompagné d'un enfant qu'il demanda la permission de présenter à l'artiste. L'ayant obtenue : « Mon fils, lui dit-il, saluez en » monsieur Brizard l'homme de bien, estimé de tous, » dont la vie a combattu le préjugé attaché à sa pro- » fession, et qui saura compenser, dans la société, le » vide que sa retraite va laisser au théâtre. » — Brizard, attendri, remercia le père, embrassa l'enfant, et dit à ceux qu'il allait quitter : « *Patience, mes amis! votre tour viendra.* » (1er avril 1786.)

Le père de mademoiselle Raucourt était un acteur des plus ordinaires; mais il avait une voix formidable qui prêtait à celle de ses interlocuteurs tous les torts de l'insuffisance. Aussi personne ne se souciait-il de jouer avec lui. Pendant un congé, il alla donner des représentations à Lyon. Là se trouvait le spirituel Lasozelière, homme aussi instruit que comédien distingué par sa belle diction jointe à une grande sensibilité. En revanche, il avait, comme on dit au théâtre, peu *de moyens;* sa voix était faible; il lui fallait le silence de la salle pour être bien sentie. Raucourt crut pouvoir exercer facilement sur elle son effet accoutumé. A la scène qui parut propice aux orgues de sa musique, il en fit résonner les plus gros tuyaux, persuadé que l'autre n'y trouverait pas de réponse perceptible à l'ouïe des spectateurs. Quelle fut sa surprise lorsqu'il entendit Lasozelière la prendre dans ses cordes les plus basses, les plus capables de captiver l'attention du public, mais aussi les plus empreintes de la justesse des pensées et du charme de l'émission! Une lutte alors s'engagea, dans laquelle le sentiment vrai de la scène et le naturel du débit l'emportèrent sur les rodomontades d'un organe que ne dirigeaient ni la science ni le goût. Tous les bravos furent pour celui qui avait touché le cœur, et les marques d'indifférence pour le monotone instrument qui venait d'assourdir les oreilles. (1787.)

Simple violon à l'orchestre de l'Opéra-Comique, Martin, pendant une répétition, passait en fredonnant

Le Mariage de Figaro

dans un corridor du théâtre. Berton l'entendit, l'appela, le fit chanter, le recommanda, et, six mois après, *le Marquis de Tulipano* apprit à toute la France qu'elle possédait la plus étonnante des voix humaines. (Août 1788.)

Le Mariage de Figaro, joué, pour la première fois, vingt-cinq mois après ma venue en ce monde de douleurs et de comédies, obtint, d'un bout à l'autre, un succès dont probablement aucun autre ouvrage dramatique n'approchera. Comme les gens qui y assistaient deviennent de plus en plus rares, je ne ferai pas mal de reproduire ce que l'un de ces spectateurs m'en a raconté, c'est Carrion de Nisas. La foule était immense. Les impressions qu'elle reçut, les sensations qu'elle éprouva, l'étonnement qui la saisit de scènes en scènes, de phrases en phrases, sont indéfinissables. Étourdi du cynisme de l'intrigue, médusé par les hardiesses et la tournure d'un style inconnu jusque-là, et pressentant tout ce que les mœurs politiques allaient en ressentir, le public, tantôt abîmé dans ses réflexions, tantôt soulevé comme par des effets de galvanisme, passait du plaisir à la frayeur, du blâme à l'enthousiasme, palpitait, trépignait, s'épuisait en cris, en bravos, et se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, la victime d'un cauchemar. On écoutait les témérités de ce pamphlet dialogué, sans être sûr de bien comprendre; on se regardait, sans oser s'interroger sur des conséquences dont frémissaient les moins timides. Et quand la chute du rideau eut mis fin à toutes ces émotions, le trouble des esprits était tel qu'on se retirait en silence, faute de savoir ce qu'on

devait penser de tant choses en cinq actes, et surtout comment la Cour et la Ville allaient s'en entendre. Un peu plus de cinq ans après, le 27 avril 1784 rebondissait sur le 14 juillet 1789, et s'appelait sur l'affiche de la Bastille : *le Prologue d'une Révolution.*

Gloire à Terpsichore ! En 1789, le *corps des Maîtres de danse de Paris* offrit à l'Assemblée nationale un don de quatre mille livres, provenant des meubles et de l'argenterie de leur chapelle (ils en avaient une attitrée) et aussi des économies pratiquées sur leurs propres deniers.

Le Vanhove de l'ancienne Comédie française, qui fut le père de madame Petit, devenue femme Talma, était tragédien fort calme et comédien très-encroûté. Sa bonhomie personnelle, ses airs bourgeois se communiquaient à tous ses rôles. Il ne sut pas donner à l'emploi des *Rois* cette noblesse, cette grandeur, dont après lui, Saint-Prix fit un si remarquable usage. Vanhove, stationnaire au milieu du mouvement qui commençait, avait des étonnements et des mots dont s'amusaient souvent ses camarades. Quand, au nom du progrès, on lui fit quitter les lambrequins et la culotte de soie cramoisie du costume d'Agamemnon, en cherchant à lui démontrer les avantages d'un vêtement historique : « *Le beau progrès,* s'écria-t-il ; *ils ne font* » *pas seulement une poche sur le côté de la cuisse, pour* » *mettre la clef de sa loge !* » (1789.)

Le premier numéro du *Moniteur* a paru le 24 novembre 1789 sous le titre de *Gazette nationale*, ou *le Moniteur universel.* Les *Annonces* à prix d'argent (qu'on nous disait de création moderne, et dont l'Angleterre avait déjà le monopole) ont été tout de suite établies pour *le Moniteur,* savoir : « 3 livres, pour dix lignes d'im-» pression et au-dessous ; 6 livres, depuis onze jusqu'à » vingt lignes ; 12 livres, depuis vingt-une jusqu'à » trente lignes ; 18 livres, depuis trente-une jusqu'à » quarante lignes ; et 24 livres, depuis quarante-une » jusqu'à cinquante-une. » — On ne recevait aucun avis *plus étendu,* à moins qu'il ne fût très-important. — La signature, exigée nouvellement en France, le fut dès le premier jour pour ce journal ; on n'insérait aucun avis qu'il ne fût revêtu du seing d'une personne *connue.* — Chaque numéro se vendait *six sous,* et la division par mois, trimestre, semestre et année d'abonnement, eut lieu dès le principe.

Justice n'a pas été rendue assez tôt à Talma pour sa coopération au progrès du costume théâtral qu'avaient préparé Lekain et mademoiselle Clairon. Il y avait travaillé avant de se faire remarquer dans *Charles IX;* mais comme il n'était alors que Pensionnaire, on n'a tenu compte ni de sa tentative ni du mot, digne d'être historique, échappé à mademoiselle Contat. Au moment où Talma parut dans les coulisses pour jouer le fils de *Brutus :* « *Tiens!* s'est-elle écriée, *il a l'air d'une statue!* » Cela valait un volume d'éloges, que le public

confirma par des applaudissements frénétiques. L'innovation fut d'abord si mal reçue de ses camarades arriérés, que si Talma en avait eu le temps, il aurait été changer de costume. Le bonheur de la scène ne l'a pas voulu, et le tragédien, joignant la modestie à son acte de courage, déclara franchement qu'il avait risqué cette nouvelle réforme par les conseils de David, le célèbre peintre. Honneur en partage! (1789.)

Le *Théâtre de Monsieur* est le premier qui ait mis les noms de ses acteurs sur l'affiche. (8 décembre 1789.)

La *Comédie française* n'a imité cet exemple qu'au mois de février 1790.

Et l'*Académie royale de musique* ne l'a suivi qu'à dater du 15 mai 1791. Encore n'annonçait-elle que les principaux sujets du Chant et de la Danse.

C'est en 1789, dans les séances de l'Assemblée nationale des 3 et 18 décembre, que le docteur Guillotin a proposé de changer le mode du supplice au nom de la loi. Je l'ai vu plusieurs fois chez Chaignieau l'imprimeur, rue Saint-André-des-Arcs. C'était un petit homme, à cheveux blancs, de manières unies, à la parole douce, et dont on disait le talent de médecin digne de toute confiance. Quand on lui parlait de l'adoption de son idée, il en montrait du regret, bien que persuadé qu'elle n'avait pas influé sur le nombre des victimes dont la Révolution aurait toujours fait sa proie. Mais il ne se consolait pas de ce que son nom était resté attaché à la lugubre machine. — Dans la

Bonjour mon cher Laurière, touchés moy un peu gris de le présent, Mon Coeur ne peu vous donner dans aucuns moment de ma vie un temoignage plus réel de mon sincère attachement je vous assurerray même que votre Compagne Entre bien pour quelques choses dans tous cely. il ny a qu'elle au Monde qui ne touche pas a quel Encor je suis si tendrement attachée, Elle ma abbandonnée, oubliée même n'importe, mon sort Est de l'aimer Et je vous aimeray tous deux (Car il la faut aimer deux apresent) oh je vous aimeray tant Et si bien, que vous serés forcés d'aimer votre Sophie adieu, tenés voila un bon baiser pour mon Eugenie, dite luy de vous En donner Moitie Entendés vous:

Ce 30. D'auguste 1779

Voicy mon cher Larive le buste de
Mlle Clairon dont vous m'avés prié
de vous faire le sacrifice, je dis le
sacrifice parce que s'en est un bien
réel pour moy vue la grande
vénération que j'ay toujours eu
pour les talents de cette actrice
sublime. Et c'est bien d'elle que l'on
pourroit dire avec vérité, ~~Elles~~
Elle n'eut point de Modele Et fut inimitable
Je sens bien que je ne puis mieux
choisir un temple pour elle que de
le placer chés vous, elle y trouvera
la reconnoissance et l'amitié réunis
je suis bien encore que vous seul
estes cappable de partager des sentiments
que la sçu si bien m'inspirer —

discussion, l'abbé Maury avait tenu pour que l'on conservât le feu et la corde, afin de « *ne pas accoutumer* » *le peuple à l'effusion du sang et le rendre féroce et* » *barbare.* »

Sortant du bois de Boulogne, où les *gens comme il faut* venaient d'assister à un duel sans résultat fâcheux pour les adversaires, Sophie Arnould dit en montant en voiture : « Ils m'ont fait un mal horrible. *D'hon-* » *neur, je n'y reviendrais pas, quand je serais sûre* » *qu'ils se tueraient tous les deux.* » Je prends note de ce mot, parce que, sous une sauvage apparence, il est remarquable de profondeur. (1790.)

Vertpré, l'ancien acteur du théâtre du Vaudeville, se nommait *Botte*. Il avait été Précepteur au collége de l'abbé Dubois, où j'étais en 1790, à Ménilmontant. Le jour de sa présentation aux élèves, il leur proposa de deviner son nom ; l'un d'eux répondit : *Pantoufle.* « Vous n'en êtes pas si loin que vous croyez, » répliqua-t-il, et il se déclina. Une particularité du talent de ce comédien, c'est qu'il avait combattu l'invraisemblance du chant, en parlant, pour ainsi dire, le couplet, et ne lui laissant de la musique que le strict nécessaire. (1790.)

Le 21 mars 1790, Bailly, le maire de Paris, prit sur lui l'interdiction d'une pièce de théâtre intitulée *le Baron de Volza*. Et voici comment il crut devoir justifier cette mesure prise, peu de mois après la Révolution, ce qui la rendait d'une grande hardiesse :

« Je respecterai le vœu public; mais, en m'hono-
» rant de leur choix dans la place importante qu'ils
» m'ont confiée, mes concitoyens m'ont imposé le de-
» voir de faire exécuter les lois et de conserver les
» mœurs et l'honnêteté publiques. Ce devoir et ma con-
» science me défendent de permettre la représentation
» de cette pièce. »

A ces paroles, on reconnaît l'homme qui a dit à l'Assemblée nationale : « *Je demande la liberté de faire* » *le bien, et de le faire dans toute son étendue.* »

⁂

C'est à la Comédie française, et le 16 avril 1790, qu'on a mis, pour la première fois de notre temps, un parloir, des grilles et le costume des religieuses sur le théâtre. On y donnait *le Couvent*, ou *les Fruits du caractère et de l'éducation*, en un acte, en prose, de Laujon. Mademoiselle Contat y remplissait le rôle de la sœur Saint-Ange. Cette idée, renouvelée des premiers âges, n'a produit qu'un médiocre effet.

⁂

C'est dans *les Rigueurs du cloître*, en deux actes, de Fiévée, musique de Berton, données au Théâtre-Italien le 23 août 1790, que se trouve le chœur tant de fois rappelé : « *Ah! quel scandale abominable!* »

⁂

Une innovation qui ne pouvait pas réussir a été essayée en 1790 au Théâtre-Italien, dans une pièce intitulée *Ferdinand* ou *la Suite des deux Pages*. La musique en avait été composée *sur de la prose;* ce qui commu-

niqua à toutes les deux une espèce de surdité très-propre à jeter les auditeurs dans une douce sonnolence. Aussi la Poésie s'en est-elle bien vengée; on a sifflé avec tant d'harmonie, que cela parut être en vers.

Il est très-remarquable que, dans le nombre des pièces qui ont rapporté le plus d'argent aux théâtres, ce soient précisément celles qui ont été le moins payées à leurs auteurs. Ainsi *le Sourd* ou *l'Auberge pleine* et *Madame Angot*, qui ont jeté tout de suite cinq cent mille francs dans les caisses du Palais-Royal et de la Gaité, ont été vendus *six cents livres* chacune par Desforges et par Maillot. Une lettre de l'auteur de *la Femme jalouse* à mademoiselle Montansier confirme le premier de ces faits.

« Vendredi, 10 septembre 1790.

» Ma chère Directrice,

» ..... Quand je me suis décidé à ne plus suivre les chances trop longues des Italiens et à vendre mes ouvrages, c'était pour éviter, par un arrangement tout d'un coup fait, ces mêmes longueurs qui me mettaient à la gène. Or, si en vendant mes ouvrages je dois en attendre le payement, autant valait les laisser aux théâtres où ils étaient, et même cela valait mieux, car, de représentations en représentations, il est arrivé que *l'Épreuve villageoise* seule m'a rapporté quatorze ou quinze mille livres, et certainement aucun directeur ne m'en aurait donné cette somme.....

» Vous me représentez la crise actuelle. Mais cette crise existe-t-elle donc moins pour moi que pour vous?

Il est clair que je dois en souffrir beaucoup davantage, puisque vous avez des spectacles journaliers qui vous rapportent peu ou beaucoup, au lieu que moi je n'ai qu'un petit nombre de pièces qui ne me rapportent presque rien, vu la modicité des prix que j'en demande. *Qu'est-ce que 600 livres pour le Sourd?....*

» DESFORGES. »

(Autographe en ma possession.)

Desforges m'a dit qu'il s'était occupé du *Sourd* ou *l'Auberge pleine*, par pure distraction, à la campagne où l'avait conduit un chagrin domestique et tant soit peu conjugal. Il se livrait à ce travail avec une indifférence telle, qu'il ne voulait pas aller au delà du second acte. Il était même tout près de le jeter au feu, lorsque par hasard, Baptiste cadet vint le voir. Pour passer le temps, il lui lut ce commencement, dont le comédien s'amusa de manière à fort étonner l'auteur, qu'il engagea chaudement à continuer. Desforges crut d'abord qu'il le plaisantait; mais, sur l'insistance de Baptiste, il acheva la pièce, que celui-ci alla lire à Neuville son directeur, mari de mademoiselle Montansier. L'ouvrage reçu, quand l'intermédiaire lui porta les vingt-cinq louis que le théâtre du Palais-Royal offrait à titre d'acquisition *définitive*, Desforges se récria sur l'énormité de cette somme comparée à la faiblesse d'une telle *parade*. Deux cents représentations s'ensuivirent. La direction gagna cinq cent mille francs, donna vingt-cinq autres louis à la cinquantième, à l'auteur, et Baptiste cadet prêta au personnage de Das-

nières une physionomie qu'il est juste de compter pour beaucoup dans ce résultat vraiment extraordinaire.

J'étais encore écolier, lorsque je lus dans un vieux recueil d'anecdotes, celle dont Desforges a su tirer si bon parti, et je me rappelle que déjà je me disais : « Il y a là une pièce de théâtre. »

C'est à ce succès interminable, obtenu dans les plus grandes chaleurs de l'été, que Baptiste cadet attribuait la chute totale de ses cheveux, maltraités, disait-il, par les effets combinés de la poudre, de la pommade, de la transpiration et des coups d'air. (1790.)

Marié, en juillet 1790, avec Julie Carcan, femme de beaucoup d'esprit surnommée *la belle Julie,* et qui aimait à vivre dans le monde turbulent, Talma ne s'était pas laissé aller à la contagion. Très-jeune encore, lors de son second mariage avec madame Petit, divorcée et demoiselle Vanhove, il donna carrière à des habitudes bourgeoises, plus fécondes en succès que le désordre tant vanté par les faux génies de notre époque. L'usage de la Comédie française, dont le spectacle se composait invariablement de deux pièces, était de le commencer toujours par la grande; en sorte que les acteurs jouant dans celle-ci se trouvaient libres d'assez bonne heure. Talma, qui demeurait au faubourg Saint-Germain, rue de Seine, s'y rendait constamment à pied, sa femme au bras, et le vénérable bonnet de coton enfoncé sur les oreilles, pour se préserver des transpirations rentrées. Vingt ans plus tard, il avait voiture, et disait lui-même qu'il *allait trop vite.*

⁂

L'ancienne salle du théâtre de la rue Feydeau avait été construite dans les six derniers mois de 1790. C'était la première pour laquelle l'architecte eût adopté *l'arc de cercle* des Grecs et des Romains. Avant cela, nous les faisions carrées, après avoir épuisé la forme des œufs, des poires, des ovales aplatis, etc. Il n'est pas prouvé que le système des salles nouvelles soit préférable à celui qui avait fait de la salle Feydeau un intérieur des plus grandioses et des plus confortables, en même temps que des mieux appropriés à sa destination, sous le rapport de l'art lyrique et de la comédie qu'on y exploitait à la fois.

⁂

« Le peuple français conserve sa liberté par ses » mœurs, et ses mœurs par sa liberté. » (De Sèze.) (1790.)

⁂

C'est l'abbé Sieyès qui a le premier donné le nom de *Jury* à la réunion d'hommes composée de Jurés. Auparavant, ce dernier mot servait pour tous les deux. D'abord on y opposa une discussion grammaticale; mais *Jury* a prévalu. On avait dit aussi que ce mot était alors emprunté aux Anglais. Cela est vrai; mais c'était une restitution, car depuis longtemps ces messieurs nous avaient pris le mot et la chose. (Janvier 1791.)

⁂

L'abbé Maury, qui, malgré leur opposition, voulait instruire ses collègues, a dit à l'Assemblée nationale :

« *Je prends pour moi les huées, et je demande les lu-* » *mières pour les autres.* » — Les ignorants ne sont pas de si bonne composition. (22 janvier 1791.)

❦

Jamais ouvrage ne s'est plus opposé à la satisfaisante définition du *succès* que la stupidité traînée sur la scène sous le nom du *Désespoir de Jocrisse.* Réussir et vivre à l'aide d'une pareille bêtise est vraiment quelque chose d'incompréhensible. Dorvigny a pourtant réalisé ce pauvre tour de force. Auteur d'une vingtaine de pièces, n'eût-il barbouillé que celle-là, il serait encore éternellement connu. C'est en 1791 que chez la Montansier, au Palais-Royal, Baptiste Cadet eut la corvée d'établir ce personnage qu'a signalé Molière, par la bouche de Martine : « *Je ne l'aimerais point s'il faisait le* Jocrisse. » Tout le talent de l'acteur ne put suffire à faire goûter cette rapsodie, et il a fallu celui de Brunet, secondé par sa bonne étoile et par le goût déjà en grande voie de dépravation, pour que cette pitoyable farce obtînt les honneurs du Répertoire.

❦

Pour désigner le rappel des comédiens qui viennent de jouer leur rôle en présence des spectateurs, c'est moi qui ai fabriqué le mot *Redemandage.* Je conseille son admission dans le dictionnaire de notre langue, parce que aucun autre substantif ne dira mieux ce que celui-ci veut dire. Les gens de goût le comprennent, et les claqueurs l'ont ingénument adopté. Du reste, si le mot est nouveau, la chose est bien ancienne. Le 9 avril 1791, *un nouvel acteur* de l'Opéra-

Comique venait de jouer Gesler dans le *Guillaume Tell* de Sedaine et Grétry ; il fut *Redemandé,* et, comme il ne revenait pas, le public fit tapage et déchira même le rideau d'avant-scène. A ce sujet, on imprima que ce rappel « n'était plus une marque d'honneur, *à » force d'avoir été avilie,* tant pour les auteurs que » pour les acteurs. » — L'ovation a dû se détériorer bien davantage depuis soixante-quatre ans.

Le premier début de Franconi, le père, s'intitulant *Citoyen de Lyon,* a eu lieu à l'*Amphithéâtre d'Astley,* faubourg du Temple, le 14 avril 1791. On sait l'extension que ses fils ont donnée à ce spectacle.

Le trafic des billets de spectacle n'est pas de nouvelle invention. Le 27 juin 1791, l'Opéra mit, par une note sur son affiche, le public en garde contre les gens qui « prenaient des billets à l'ouverture des bu- » reaux pour les *survendre* aux personnes qui arri- » vaient trop tard. »

Qu'est devenue la prédiction inspirée par saint Crépin, qui a poussé l'abbé Maury à s'écrier, en pleine tribune de l'Assemblée nationale : « *Vous en arriverez » à payer une paire de souliers six livres tournois.* » Elle est grandement dépassée ! L'industrie spéciale continuant à s'abandonner au progrès, il faudra un second abbé Maury pour apprendre de celui qui a dit qu'on *n'y verrait pas plus clair,* si, chaussé plus chèrement, notre siècle *en marchera mieux.* (Décembre 1791.)

MA VIE. — CHAPITRE II.

MA FAMILLE.

Mon père, joaillier au Palais-Royal, avait à subir une grande concurrence. Les magasins de cette localité, toujours richement approvisionnés, se partageaient une clientèle errante et disposée, par la nature même des objets, à de continuelles infidélités. Pour lui plaire et la fixer, il fallait de fréquentes mises de fonds, des avances quelquefois difficiles. En pareil cas, la mère de ma mère venait au secours du ménage avec une bonté parfaite. Toutefois, les plus généreuses récidives ne purent empêcher que l'embarras des affaires, venant se joindre à l'accroissement de la famille, nécessitât un suprême secours à la providence de la maison.

Avant moi, un fils était né qui naturellement compliquait les besoins et rendait les difficultés plus pressantes. Pour en alléger le fardeau, par une de ces pensées qui fermentaient dans son âme, ma grand'mère voulut que le second enfant devînt le sien, mais tout entier, mais depuis son premier souffle jusqu'au dernier événement de l'avenir. Dès lors, au chevet du lit de sa fille, elle guetta l'instant propice, et quand je me présentai pour répondre à son désir, le tablier de sa femme de chambre devint l'asile où s'accomplit le bienfait de l'adoption, sans que les articles de la loi romaine fussent invoqués ; mais, ce qui valait mieux, selon le sublime élan du plus tendre, du plus noble de tous les cœurs.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

⁂

Je n'ai vu écrit nulle part ce fait arrivé à la première rentrée de Préville à la Comédie française, salle de l'Odéon. La commotion produite par les applaudissements fut si forte, que plusieurs morceaux d'une Renommée qui couronnait le fronton de la scène, tombèrent sur le théâtre. Cela donna lieu à l'explication de divers présages parmi les beaux esprits de l'époque : les uns prétendirent que la renommée du grand comédien suffisait à la fortune du théâtre, et d'autres voulurent y voir l'affaiblissement, peut-être même la chute de la sienne. Quoi qu'il en ait été, l'accident en pareille circonstance n'est pas moins digne de remarque. (1791.)

⁂

Le Combat du Taureau, dirigé par M. Macquart, n'était rien moins que féroce, et ne méritait pas les colères qu'il a soulevées dans quelques journaux. Situé tout en haut de la rue de Lancry, après la *barrière* qu'on appelait *du Combat,* ce lieu se composait d'une baraque où se donnaient les représentations, et d'un terrain y attenant, couvert de chiens en loges, bien portants ou malades, mais surtout soumis à l'éducation nécessaire pour savoir se battre. Là se réunissaient, le dimanche et le jeudi, les bouchers, marchands de bestiaux, habitants des faubourgs, bâtonnistes, piliers de cabaret, maîtres de chiens bien appris, et même quelques-unes de leurs Dulcinées, tant pour le plaisir que pour l'ornement de ce spectacle diurne. Il n'y avait rien de terrible dans son ensemble ; c'était plutôt une mystification qu'autre chose. Les formes de la

plaisanterie la plus obligeante y étaient rigoureusement observées : les morsures ne marquaient pas, et les coups de pied finissaient avant d'arriver aux individus. On conviendra qu'un tel amusement ne méritait pas les honneurs d'une poursuite sérieuse. Toutefois, il avait son utilité par l'habitude où étaient certaines professions de se garantir des malfaiteurs à l'aide de chiens dressés en conséquence. Les prisons mêmes y trouvaient ceux dont il était d'usage de se servir pour dompter leurs pensionnaires les plus récalcitrants. On a remarqué que les évasions sont devenues plus fréquentes depuis qu'on a renoncé à ces gardiens dont la vigilance est infatigable et le dévouement si courageux. Du reste, j'affirme, pour l'avoir vu deux ou trois fois, que ce spectacle ne portait aucune atteinte à la sensibilité publique, et n'offrait point du tout le danger de voir les classes inférieures s'accoutumer à d'autres effusions qu'à celles des pintes de vin, résultat obligé des paris qui s'y engageaient. — En 1791, l'écrivain Peuchet demanda plusieurs fois à l'Assemblée nationale la suppression de ce spectacle, sans l'obtenir.

Le 19 janvier 1792, un membre de la Convention annonça que l'Assemblée électorale de sa localité venait de voter *un canon* DU CALIBRE DE LA TÊTE DE LOUIS XVI, pour s'en servir le jour où l'ennemi pénétrerait en France. Voilà du patriotisme actif et ingénieux!

Le Médecin malgré lui a été mis en opéra-comique par Désaugiers et représenté au théâtre Feydeau le

26 janvier 1792. — La musique était de son père. Notre ami Poquelin s'en était pourtant bien passé.

❦

A l'âge de 18 ans, Népomucène Lemercier débuta dans la carrière dramatique par une tragédie intitulée *Méléagre.* Son second ouvrage fut *Lovelace,* drame en cinq actes, joué le 20 avril 1792 au *Théâtre de la Nation* (la Comédie française). Lemercier est l'auteur qui a le plus dévié; après son *Agamemnon,* joué en avril 1797, il a toujours eu besoin des souvenirs de cette très-estimable tragédie.

❦

Molière, qui ne s'est pas gêné pour prendre aux Italiens, a subi son prêté-rendu le 23 avril 1792. Ce jour-là le théâtre de la rue Feydeau a donné la première représentation de *Il Signor Purciognac.* L'aîné a étouffé le cadet.

❦

En terminant tous ses discours à la Chambre des Députés par ces mots : « *Je vote pour la liberté illi-* » *mitée de la presse,* » le général Bertrand n'avait pas la primeur de ce stimulant en forme d'éloquence. A la fin de tout ce que disaient et écrivaient Danton et Lepelletier de Saint-Fargeau, ils ajoutaient : « *La liberté* » *de la presse ou la mort.* » (1792.)

❦

Les musiciens compositeurs étaient dispersés à la suite de nos premières commotions politiques, lorsqu'un homme de bon sens, simple marchand de cannes,

mais ayant le goût des arts, imagina de réunir ces artistes accoutumés à se voir beaucoup entre eux. C'était M. Sarrette. Dès qu'il y eut un peu de calme, cette réunion forma le noyau du *Conservatoire de musique*, fondé en 1792, auquel on adjoignit plus tard la *Déclamation;* et l'auteur de l'idée première devint le directeur de cet établissement. Chérubini lui a succédé, et à Chérubini, Auber.

*

Quatre-vingt-seize évêques n'ont pas craint de protester contre les Décrets de la première *Assemblée nationale,* qui réduisaient le nombre des Diocèses, le taux de leurs traitements, et privaient chacun d'eux du titre de *Monseigneur*. Parmi les signataires de la protestation furent MM. de Juigné, Polignac, Marbœuf, La Luzerne, La Rochefoucauld, Narbonne-Lara, La Ferronaye, de Brienne, de Barras, Talleyrand, Clermont-Tonnerre, Roquelaure, Le Mintier, de Bonald, Beausset, Rohan, de Belloy, Guémenée, Boisgelin et Montmorency. (1792.)

*

Le théâtre du Marais, situé rue Culture-Sainte-Catherine, a été le berceau de la famille Baptiste. Dans *Robert, chef de brigands,* qui y fut joué d'origine, Lamartellière, l'auteur de cette pièce, tirée de l'allemand, y avait réuni Baptiste aîné, son frère cadet, et celui qui est mort colonel sous Napoléon. — Il y a eu aussi l'épouse de cet aîné qui a donné au théâtre sa fille, devenue femme Desmousseaux. De sorte qu'en joignant à tout ce monde la femme du cadet, décédée sans enfants, on trouve très-bien justifiée la kyrielle

que le Comique de Landerneau appelait *les aunes de Baptiste.* (1792.)

Ce pauvre Desforges ne connaissait que les tribulations. Voici ce qu'il écrivait à Neuville, l'associé et le secret mari de mademoiselle Montansier.

« Cher citoyen Neuville,

» Je serais bien fâché de vous importuner, mais vraiment, j'ai besoin que vous veniez à mon secours. Madame Desforges me poursuit en Divorce et depuis trois mois refuse de me payer.

» J'ai prêté plus de 1,200 fr. depuis le même temps; personne ne s'empresse de me rembourser. J'ai été forcé de faire la dépense d'un déménagement et d'un emménagement. Vous concevez qu'un pauvre poëte crotté doit se trouver fort à la gêne. Si donc vous vouliez me faire payer deux mois sur quatre et bientôt cinq, vous rendriez le courage à une plume qui s'occupe toujours pour vous et à celui qui vous l'a consacrée. Je suis toujours le même, c'est-à-dire votre tout dévoué serviteur. » Le citoyen Desforges.

» Jeudi, 6 décembre 1792. »

(Autographe en ma possession.)

A la séance du 8 mars 1793, Duhem a demandé à la Convention nationale que *tous* les journalistes fussent expulsés de son enceinte. Moins ardent, Jean-Bon Saint-André s'est borné à ce qu'on *choisît* les plus coupables, en vertu du droit de police particulière. On a passé à l'ordre du jour.

Mérope, jouée en 1743, ne s'attendait guère à se voir interdite par le motif allégué cinquante ans plus tard : « Parce que une reine en deuil y pleure son » mari, et désire ardemment le retour de deux frères » absents. » Telle est la raison qu'on a donnée à mademoiselle Montansier, en lui défendant la représentation de la pièce. Mademoiselle Dumesnil, qui a vécu encore dix ans après cette époque, ne s'est sans doute pas beaucoup affligée d'avoir été la complice d'un si grand crime. (Avril 1793.)

On peut regarder comme le dernier terme de la licence au théâtre, la première représentation de LA JOURNÉE DU VATICAN donnée, *de par et pour le peuple*, à la rue de Louvois, le 15 août 1793. On y voyait le Chef de l'Église en état d'ivresse et chantant des gaudrioles, un archevêque sot et bègue, et des cardinaux débauchés. Pour compléter le tableau, l'abbé Maury était nominativement au nombre des personnages. Certes, voilà bien le *nec plus ultra* de l'audace et du délire en ce genre.

A en juger par les œuvres sérieuses qu'ils ont produites, on ne croirait pas de quel esprit de véritable *gaminerie* ont été animés quelques-uns des artistes formés pendant la première révolution. En maintes circonstances, ce n'étaient autres que des enfants échappés à la férule du maître d'école. Les musiciens surtout se distinguaient par des escapades d'une gaieté

tellement buissonnière qu'eux-mêmes en ont pu douter plus tard. C'était chez Berton que se tenait, le plus souvent, le quartier général de toutes ces folies. A minuit, une heure du matin, quand il était couché, endormi, Boïeldieu, Pradher, Plantade, Dalvimar, Devienne, Della-Maria, Steibelt, etc., arrivaient, carillonnaient pour réveiller *la mère Fricoteau* (comme ils appelaient madame Berton), et demandaient à souper, ni plus ni moins que dans une auberge. Vainement on leur répondait qu'il n'y avait rien. Ils cherchaient, ouvraient le buffet, les armoires, et s'ils trouvaient une bouteille présentable, le reste d'un plat du jour ou des haricots de la veille, c'en était assez, on mettait le couvert, on s'attablait. L'Amphitryon et sa femme étaient invités au banquet, et là, riant, chantant, écrivant, essayant au piano les *airs,* les *motifs* que leur envoyaient la succulence de l'ambigu et les claires fumées de *l'abondance,* ils se quittaient au point du jour, emportant, celui-ci l'idée d'une romance, celui-là la pensée d'un trio, d'autres enfin quelque ébauche qui prophétisait un chef-d'œuvre. Tout extravagant que ce soit, cela me semble faire assez bien le procès de nos modernes orgies, ce prétendu stimulant qui n'a encore abouti qu'à métamorphoser des jeunes gens en vieillards. (1794.)

Le besoin de tout empoisonner, depuis les plus nobles sacrifices jusqu'aux abnégations les plus sublimes, a fait dire à la tourbe, dont les héritiers nous poursuivent encore, que la résignation de Marie-Antoinette était de l'insulte déguisée, et qu'au tribunal révolu-

AUTOGRAPHE DU COMTE DELAMOTTE VALOIS

DONT LA FEMME A ÉTÉ IMPLIQUÉE DANS L'AFFAIRE *du Collier*.

Paris le 10 7bre 1831 —

Monsieur

L'interêt que vous avez pris à mes malheurs, et le desir que vous aviez de m'être agréable et utile, en me remettant une lettre pour le Directeur du théâtre de l'ambigu-Comique, me persuada, que, lorsque vous connaitrez ma déplorable Situation, il vous sera possible, dans le grand nombre de vos connaissances et de vos abonnés, de trouver quelques âmes Sensibles et charitables qui pourront — venir à mon Secour.

j'ai Soixante dixhuit ans. je Suis acablé d'infirmités, et les douleurs atroces que j'éprouve continuellement, m'ont réduit à ne plus pouvoir marcher, pour chercher ma Subsistance; ajoutez à toutes ces Calamités,

que je suis à la veille d'être sans azile et sans pain.

Si je n'ai pas le bonheur de réussir dans cette tentative, la mort seule pourra me délivrer d'une existance aussi cruelle, que peu méritée.

Le moment n'est pas favorable pour l'impression de mes mémoires; la pièce qui doit les précéder, et qui doit être reçu au théatre de la porte St. martin (par votre protection) mettra sans doute les auteurs dans la possibilité de venir à mon secours; mais je crains que cela n'arrive trop tard.

quelque soit le résultat de la démarche que je vous supplie de faire pour moi, comptez toujours sur ma reconnaissance éternelle: si vous réussissez. je vous devrai mon existance!..

je suis avec la considération la plus distinguée

Monsieur

votre très humble serviteur

La Cte. De Lamotte Valois

à l'hotel des voyageurs.
place St. Sulpice,
no. 4, faubourg
St. Germain.

tionnaire, ses doigts, parcourant la barre comme si c'eût été le clavier d'un piano, n'avaient pas d'autre but. Les misérables! Étaient-ils faits pour comprendre un si grand caractère? C'est le même courage qui inspira la victime lorsque, menée vers l'échafaud, elle regardait, comme sans les voir, les enseignes, les drapeaux outrageusement laissés aux fenêtres, et même ce *tigre à visage de femme*, qui, faisant tomber de la salive sur ses doigts, tâchait de la lancer jusqu'à elle.... Ce monstre devait descendre du soldat romain, le plus lâche insulteur du Christ. Ce qui a pu faire croire que la Reine l'avait vu, c'est qu'à ce moment, bien qu'elle eût les mains liées, elle tourna le dos à toute cette canaille qui vociférait et même *applaudissait!* Cela s'est passé devant l'église Saint-Roch, en présence de quelqu'un de ma famille, qui me l'a rapporté. — On n'a pas dit, ou si on l'a dit, cela ne s'est pas assez conservé, que, précédant l'effroyable cortége, un officier de la Garde nationale, l'épée à la main, levait et inclinait alternativement son arme pour inviter le public à garder le plus profond silence. L'air solennel et pénétré de sa mission, la gravité de sa marche, la douleur concentrée du héraut de la mort, la majesté de son geste, tout imprimait à ce spectacle une horreur indicible et poignante. (16 octobre 1793.)

❦

Je ne ferai pas à ma mémoire les honneurs de ce que je vais consigner, bien qu'elle ait été aussi précoce que solide. J'attribuerai simplement le fait à mon habitude, déjà contractée, d'écrire le soir ce que je voulais conserver de la journée. Je retrouve dans mes

papiers une note constatant que le 28 octobre 1793, étant en congé, j'ai été mené au Théâtre de la République, où l'on donnait une pièce nouvelle en un acte et en vers, intitulée *les Modérés* et composée par Dugazon, qui y jouait. Ainsi, c'était deux jours avant l'exécution des Girondins, que j'ai vus passer rue Saint-Honoré! Le contraste de ces deux spectacles ne pouvait donc pas échapper à mon petit esprit observateur.

En 1793, la Convention nationale déclara que ceux de ses membres qui travaillaient à la rédaction des feuilles publiques seraient tenus d'opter entre la qualité de *Journaliste* et celle de *Représentant du peuple.*

Un Émigré comparaissait au tribunal révolutionnaire pour cause de dévouement au roi, son bienfaiteur, et ne trouvait point d'avocat. Xavier Audoin était présent; il demanda de parler pour lui, le consulta un instant et prit pour texte de sa plaidoirie l'histoire d'Aroun Aralchid et de son ministre Giaffar Barmécide, le premier blâmant la reconnaissance d'un jeune homme qui devait tout à l'autre, et finissant par l'excuser, touché d'une persévérance dont les approches de la mort n'avaient pu triompher. Après avoir établi le parallèle, « Tel est, dit Xavier Audoin, l'homme que je défends :
» il doit tout à Louis XVI, et c'est en lui la fidélité, la
» reconnaissance que vous voulez punir, c'est-à-dire
» ce dont le cœur humain doit le plus s'honorer et ce
» que la République recommande à tous ses enfants!
» C'est impossible. Placé ainsi que vous, Citoyens,

» pour en juger, Aroun Aralchid s'illustra par sa clé-
» mence. Il voulut que l'offre de sa coupe en fût le
» témoignage, et il la donna à ce jeune homme, per-
» suadé qu'il allait, à son tour, en recevoir quelque
» marque de gratitude. Mais celui-ci, tout entier à la
» mémoire de son premier bienfaiteur, éleva soudain
» la coupe vers le ciel, en s'écriant : « *A toi Giaffar!*
» *A toi Barmécide! je te dois encore en ce moment la*
» *vie!* » Loin de s'en offenser, le Calife admira cet
» héroïsme et confirma son jugement. Serez-vous,
» Citoyens, moins généreux, moins équitables que lui?
» Il a pardonné deux fois, et moi je ne vous demande
» qu'une seule récompense pour la même vertu. »
L'Émigré fut sauvé. (1793.)

Le motif de l'arrestation de mademoiselle Montansier, en 93, doit rester comme un témoignage du ridicule et de la stupidité de ce temps-là. La directrice de l'Opéra, qui avait fait bâtir la salle, fut accusée d'être d'une conspiration tendant *à incendier la Bibliothèque nationale.* Il n'était pourtant pas nécessaire d'avoir de très-bons yeux pour voir que les prétendus conspirateurs, en agissant avec aussi peu de malice, méritaient moins le titre de *grands coupables* que celui de *grands innocents,*

Je vois échapper à la plume des historiens, et d'autres encore, un fait de la vie de Bonaparte, qui en est cependant un des plus curieux. Je m'en empare comme d'une de ces choses qu'il faudrait remercier de ce qu'elles vous autorisent à mettre un moment votre

souvenir sous l'égide d'un si grand nom. Celui qui fut un si habile capitaine n'était encore que simple officier lorsque, passant, en 1793, sur la place du Carrousel pendant qu'on y brûlait les attributs de la Royauté, il s'arrêta pour regarder, du haut d'un tabouret, ce spectacle palpitant de si mystérieuses prophéties sur sa destinée. Quel tableau à faire, si jamais peintre pouvait imaginer une expression de visage pour ce futur habitant du château voisin!

❦

Où conduisait-on cette horrible charrette qui passait près de moi, à la place de l'École, sortant de la rue des Prouvaires? Et comment, à l'âge que j'avais, me suis-je trouvé là?... Ce sont de ces choses que je suis réduit à classer parmi les énigmes de ma vie. Quoi qu'il en soit, je l'ai vu ce tombeau roulant; il était rempli de malheureux qui allaient à la mort..... tous hommes. L'un d'eux (je reproduirais sa figure avec ses angoisses avant qu'il eût parlé, et sa résignation lorsqu'il se fut écrié) : « *Y a-t-il quelqu'un qui veuille* » *aller rue de la Vieille-Draperie, n° 16?* » — « *Moi,* » répondis-je par un mouvement de pitié que je ressens encore, et sous les yeux de la foule qui n'osait m'approuver. — « *Merci, jeune homme,* ajouta-t-il, *allez* » *dire à ma femme et à mes enfants que je meurs en les* » *aimant, et qu'ils se consolent.* » — « *J'y cours,* » lui dis-je en m'élançant du côté que l'on m'indiqua, et j'allai m'acquitter de ma promesse comme un pauvre enfant tout attendri, mais ne comprenant ni les motifs de ce drame, ni la difficile grandeur du rôle qu'il venait d'accepter. (1793.)

Tel fut l'empressement révolutionnaire qui poussa le public à la première représentation de l'*Ami des Lois*, par Laya, qu'un nombre considérable de curieux se rendit la veille sous les murs du théâtre de l'Odéon et y passa la nuit, ce qui leur fit plus de vingt-quatre heures d'attente. Cet acte de gens affamés n'avait rien de la passion littéraire, et ç'a été fort heureux pour la pièce, plus inspirée par l'esprit de parti que par le talent dramatique de son auteur. (1793.)

Deux actrices ont joué, dans les fêtes publiques de la première Révolution, le rôle de la *Déesse de la Liberté,* mademoiselle Maillart, de l'Opéra, et mademoiselle Aménaïde, tragédienne de société *bourgeoise,* bien qu'elle se soit montrée dans quelques théâtres *payants.* Toutes deux ont dû ce choix moins à la chaleur de leur républicanisme qu'à la rotondité de leur taille, conditions essentielles pour l'emploi des personnages fantastiques. La première s'en tira avec adresse. L'autre, celle que j'ai assez connue pour l'entendre parler de cette échappée, y mit plus de conscience et d'abandon. Dans le parcours des cortéges, elle ne refusait pas de festoyer les stations en partageant du haut de son char, soit le vin, soit la bière et les échaudés de la fraternité, avec *la Tyrannie* ou *le Fanatisme* enchaînés sous ses pieds, et qui reprenaient cette place après avoir reçu ce réconfort des mains de leur plus mortelle ennemie. (1793.)

❦

L'ardent républicanisme de Dugazon lui a fait attribuer des mots et des choses qu'il n'a sans doute ni dits ni faites. De ces dernières est, je crois, la promenade d'un âne couvert d'ornements pontificaux et sur la tête duquel on a prétendu que ce comédien maintenait la mître. Mais ce qui est vrai, c'est une de ces extravagances inexplicables et qui lui étaient si familières. Lui seul, pendant une si terrible révolution pouvait se la permettre, parce qu'il savait que *son Public,* idolâtre de ses talents, lui pardonnerait tout. Il était dans les coulisses au moment d'un entr'acte de tragédie. Tout à coup il s'engouffre dans le manteau rouge d'Othello, fait lever la toile, et s'avance en Capitan jusque sur le bord de la scène. Les spectateurs, qui voyaient assez sa figure pour le reconnaître, ne comprenant rien à cette subite et bizarre apparition, se taisent et attendent. Alors, les yeux hagards et fixés sur la rampe, Dugazon prononce d'abord, d'une voix caverneuse : « *Un quinquet!... Deux quinquets!... Trois quinquets!...* » et, ainsi, jusqu'à dix, en marchant et en imprimant à chaque exclamation une vigueur ascendante si bien accentuée, si sérieuse, qu'il tient l'auditoire stupéfait et comme enchaîné sous la pression d'une puissance magnétique. On sait qu'il était excellent professeur de tragédie, et que Talma, son élève, lui a souvent rendu cette justice. La scène jouée, peut-être la gageure gagnée, Dugazon se drape avec fierté et s'éloigne en héros qu'agiterait la passion la plus fougueuse. Alors un tonnerre d'applaudissements l'accompagne, sans que ceux qui le font entendre sachent au juste s'ils

doivent rire du comédien ou s'effrayer de la perte de sa raison. (1793.)

Le père de Désaugiers est mort le 10 décembre 1793. Il était venu à Paris en 1774. Il a écrit six lettres sur la *Théorie de la musique,* et composé les airs du *Petit OEdipe,* d'*Éryxène* ou l'*Amour enfant*, des *Deux Jumeaux de Bergame,* de *Florine* et des *Deux Sylphes.* Plus, un *hiérodrame* sur la *prise de la Bastille,* et qu'on exécutait, d'année en année, à l'église de Notre-Dame.

Après le coup de pistolet qui lui avait fracassé la mâchoire, j'ai vu Robespierre, la tête enveloppée d'une serviette tachée de sang, et porté sur un fauteuil, au bruit des malédictions de la foule. Pour se reposer, ou autrement, les porteurs s'étaient arrêtés à l'entrée du quai des Lunettes, vis-à-vis l'esplanade où est la statue d'Henri IV. A chacune des vociférations qu'on lui lançait, Robespierre tournait les yeux de ce côté, et, malgré sa blessure, y répondait avec insolence en haussant très-distinctement les épaules. Il faut que ce spectacle m'ait bien frappé, pour que je me le rappelle comme si je le voyais encore. Au reste, je puis dire à cet égard, comme de tant d'autres choses, ce que je me demande à moi-même : Comment me trouvais-je là, si jeune, si étranger à ces sortes d'événements? Était-ce (ce qui est probable) en ces jours de vacances que donnaient les Colléges pour rassurer les parents et se soulager d'une responsabilité difficile? Me conduisait-on dans ces endroits? Ma propre curiosité m'y poussait-elle? Enfin quelque chose me disait-il

qu'un jour, si longtemps après, j'aurais à constater ce qui serait échappé à beaucoup d'autres, ou bien ce que leur mémoire ne se rappellerait pas? Je ne sais; mais les faits sont réels, passibles de preuves encore vivantes, et je ne dis absolument rien que je ne puisse leur soumettre en toute assurance. (28 juillet 1794.)

Le théâtre de Doyen a été fondé en 1795, à la rue Notre-Dame-de-Nazareth, sous le titre de *Théâtre d'émulation*. Cet ancien peintre en bâtiments le continua seulement avec des personnes qui jouaient la comédie *de société*, comme il a toujours fait. Il a été, de là, à la rue Transnonain, où il a fini dans les vestiges du bâtiment d'une église ancienne.

Toute jeune, et déjà modèle de beauté, perfection de visage féminin, mademoiselle George, fille de Weimer, directeur du théâtre d'Amiens, promenait sans hésitation le bouleau devant la maison paternelle. J'ai connu des gens qui l'ont vue et se sont fait depuis un plaisir de comparer, par réminiscence, la paisible obscurité de l'enfant au bruit du succès de la tragédienne. (1795.)

Dans la même salle où fut *la Malaga*, il y eut, au plus fort de la première Révolution, une troupe d'acteurs ou à peu près, qui y jouaient des pièces en un acte, entières ou raccourcies, et pas trop mal.... (pour mon âge). J'y ai vu le *Nicaise* de Vadé avec un plaisir qui a été, en ce genre, le premier épanouissement de

ma fleur de virginité. Une artiste est pourtant sortie de cette compagnie, et ce qui paraîtra singulier, c'est qu'elle s'est distinguée dans une tout autre carrière. C'est mademoiselle Chameroy, danseuse qui a obtenu de grands succès à l'Opéra, surtout dans *Télémaque* où elle jouait l'*Amour*, et dont les obsèques furent, en 1802, l'occasion d'un scandale politico-religieux, voisin d'une sérieuse émeute. Vestris, qui s'intéressait à elle, avait développé ses dispositions à un talent où brillait l'élégance née d'un charmant extérieur. (1796.)

Le tireur que pas un fleuret n'a pu toucher, Saint-Georges, dont le nom vivra non-seulement à ce titre, mais parce que, sur quelque *temps* des armes qu'on l'arrêtât, il se dessinait en modèle accompli et digne de la palette d'un peintre. Saint-Georges ne pouvait s'offrir à moi sans m'intéresser beaucoup. Je l'ai vu déjà âgé, grisonnant et le corps replet, mais toujours alerte et d'une très-grande force musculaire. Sur le boulevard, au café du Théâtre de la Gaîté, il donnait encore à ses amis des preuves de sa vigueur et de son excellent tempérament. La plus forte main qu'il tenait dans la sienne n'en pouvait sortir qu'avec la permission du maître. J'ai été témoin de sa résolution à boire, debout et d'un seul trait, tout un bol de punch que d'autres auraient certainement trouvé trop plein et trop chaud. Baptiste cadet, le comédien du Théâtre-Français, qui avait été son ami dans leur jeunesse, m'en a rapporté des faits incroyables. Par exemple, Saint-Georges, monté sur une chaise, saisissait de ses deux mains ouvertes une de ces poutres qui traver-

saient autrefois le plafond de quelques appartements, et, la chaise retirée, il se tenait suspendu par la seule puissance de la pression. Sa tête avait été aussi folle que son cœur était bon; on savait de lui une quantité de traits généreux. Comme extravagance, un jour on vint, pendant la répétition, dire à Baptiste cadet que quelqu'un l'attendait. Il descendit et trouva Saint-Georges montant un petit cheval et galopant sur les dalles autour du vestibule comme dans un manége. Aux craintes que lui exprima Baptiste, il répondit en bredouîllant selon sa manière habituelle : « *Il n'y a pas de » danger! il n'y a pas de danger!* » Et il continua cet exercice périlleux. (1796.)

J'ai vu Greuze. Il se promenait très-souvent sur le boulevard du Temple au bras de sa domestique, quoiqu'il marchât encore bien. C'était un petit vieillard à cheveux blancs, poudrés et frisés en ailes de pigeon. Sa figure, qui avait dû être jolie, était riante et heureuse. On disait sa fortune extrêmement médiocre. Ce n'est pas cette époque qui l'aurait améliorée, car les plus belles toiles de ce peintre moralisateur ne se vendaient alors qu'à vil prix. On en trouvait jusque chez les chaudronniers et dans les étalages de la rue. (1796.)

Le charmant violoniste Lafont, mort si inopinément de sa chute d'une impériale de voiture publique, avait été acteur au *Théâtre des Jeunes Artistes* de la rue de Bondy. Je l'y ai vu. Sa tenue était intéressante et son jeu convenable. Il partageait l'emploi des *Jeunes pre-*

miers avec Delorge. Pour la figure, bien qu'il me souvienne de si loin, je ne suis pas sûr d'être exact en disant que Lafont avait dû avoir quelque chose d'Horace Vernet, deux talents qui ont brillé plus tard de compagnie aux acclamations du monde artiste. (1796.)

Je dois une réminiscence spéciale au mot curieux, je puis même dire au *secret,* que m'a révélé le héros dont j'ai déjà parlé. C'est d'autant plus un devoir pour moi, que jamais je n'ai lu ni entendu cette définition saisissante de la supériorité de Saint-Georges sur tout ce qui s'est occupé d'escrime. Elle ne pouvait venir que de lui, et j'ai lieu de croire qu'il en a été tellement avare que, sans moi, nul aujourd'hui n'y serait officiellement initié. J'avais près de dix-sept ans, quand on me montra Saint-Georges, ainsi que je viens de le dire, riant, causant avec tout le monde au café, et buvant, *à la régalade,* les liqueurs dont il était grand partisan. C'était alors un gros homme, à cheveux gris non lainés, le ton mulâtre de sa peau presque effacé et d'un air de bonhomie fort engageant. J'apprenais à faire des armes, et déjà je fréquentais les forts de ce temps-là, Charlemagne, Fabien, Lebrun, Gomard, Ménissier, Donadieu, et les amateurs tels que Mardochée, Samuzeau, Nourtier, etc. C'en était assez pour que je me sentisse une grande envie de parler à Saint-Georges, chose facile, tant il avait les manières communicatives. Un jour que j'insistais pour qu'il m'expliquât d'où venaient enfin cette force, cette adresse, cette sûreté prodigieuses qui le mettaient si étonnamment au dessus des maîtres les plus habiles, « Je vais vous le

dire, me répondit-il; mais *promettez-moi de ne pas l'oublier.* » J'avais trop d'intérêt à m'y engager pour le refuser. « *C'est parce que,* ajouta-t-il, J'AI LE COUP D'OEIL DU CHAT. » J'attendis le commentaire, car je ne comprenais pas bien. Alors, avec une vivacité de débit égale à l'imitative expression de ses gestes, en partant de ce fait qu'à l'épée les combattants se regardent sans cesse dans les yeux, il me représenta le chat et la souris, immobiles d'abord et fixant l'un sur l'autre leur point visuel jusqu'à ce que cette dernière, plus craintive et moins patiente, se décide à prendre un parti. Mais il n'est pas plutôt conçu, que l'ennemi en a deviné l'exécution; il se porte d'emblée à la place où elle va fatalement avoir lieu, et se trouve en pleine mesure de s'y opposer quand l'adversaire y arrive. L'image était frappante, je m'en pénétrai, sans que le professeur eût besoin de dire à quel point la rapidité de la main devait servir d'auxiliaire à cette SORCELLERIE DU REGARD. Certainement Saint-Georges avait d'autres qualités sous les armes, car il les possédait toutes; mais il faut croire, puisqu'*il me l'a dit*, que celle dont il faisait son suprême avantage était le résultat d'un don surnaturel qui commençait à lui et ne s'est renouvelé pour personne.

MA VIE. — CHAPITRE III.

MA NAISSANCE.

Je suis né à Paris, rue de l'Échelle, le 26 mars 1782.

(La suite au Chapitre prochain.)

Tout à côté du THÉATRE DES DÉLASSEMENTS, dansait sur la corde, en 1796, la toute jolie *mademoiselle Malaga*. Je suis allé plusieurs fois la voir déployer ses grâces modestes, ses jolis bras pliant sous le balancier, et fasciner de ses regards les amateurs, dont pas un ne pouvait se dire le préféré. A chaque séance, précédée de la *parade* où le père Rousseau se faisait remarquer, mademoiselle Malaga venait se montrer sur ces planches en plein vent, dans un costume pailleté, presque toujours rouge, et très-favorable à l'éclat de son teint de blonde. Pas un des spectacles de banquistes installés au boulevard du Temple ne faisait autant d'argent.

Malheureusement les économies de l'aimable funambule ont été dissipées par un mari joueur ; elles s'élevaient, a-t-on dit, à plusieurs centaines de mille francs. La misère s'en est suivie jusque vers 1851, époque ou mourut *la Malaga*, âgée de quatre-vingts et quelques années, ayant la manie de façonner de petites pelotes qu'elle portait à toutes ses connaissances. Du côté de la famille, le sort a été meilleur, car une postérité

tout entière en résulte. Les trois frères Luguet, présentement acteurs à Paris et en province, sont les petits-fils de la Malaga, dont ils rehaussent la position primitive par les avantages de la leur.

Au *Théâtre de la Cité,* j'ai vu jouer Mayeur. Sa petite personne toute villageoise, son air naïf et heureux, et sa grande vérité, se sont si exactement reproduits chez Brunet, que je ne serais pas étonné que celui-ci l'eût pris pour modèle, ou du moins pour exemple. Il l'avait vu jouer à Rouen, et s'en était peut-être inspiré sans le savoir. L'analogie m'a paru frappante; et, dans les rôles de jeunes paysans, je n'ai jamais vu Brunet sans me rappeler Mayeur. Si cette ressemblance existe réellement, ce ne sera pas la première fois que j'aurai passé ma main entre les branches pour trouver la pie au nid. (1796.)

« La maxime de La Bruyère, que *l'amour vient tout » d'un coup,* est fausse. Tout dans la nature a un cours » et différents degrés d'accroissement.

» Milan, 17 juillet 1796.

» BONAPARTE. »

J'ai vu les boutiques des perruquiers de Paris peintes en bleu d'azur sur toute leur étendue extérieure et parsemées de fleur de lis. C'était un privilége de leur corporation. Le père de Moëssard, l'acteur, en avait une dans la rue Montmartre, à gauche, en entrant par le boulevard et avant la fontaine. Le fils y travaillait, de concert, à enlever aux mentons le superflu des

marques de leur toute-puissance; et, quand il le pouvait, le dimanche surtout, il allait jouer dans les divers petits spectacles le principal rôle d'une pièce intitulée *Poltronnet*. Moëssard était alors aussi long et mince qu'il a fini par être court et gros. Je le retrouverai vraisemblablement quelque part. (1797.)

Une des femmes de théâtre de quelque réputation dans l'ordre inférieur, vers lesquelles puissent remonter les souvenirs contemporains, est une Mime de l'ancien Ambigu-Comique, et qui y était encore en 1796, époque où je l'y ai vue. On la nommait mademoiselle Flore. Elle était d'une taille moyenne, belle sans être absolument jolie; son visage et ses yeux, d'une expression douce et calme, avaient du charme et de la dignité. Ses bras magnifiques, d'une gesticulation simple et souvent naturelle, contribuaient beaucoup à ses succès. Elle faisait l'admiration de tous les amateurs; mais, comme il faut que la chienne de critique ait toujours son petit os à ronger, les gens qui voyaient de près cette actrice parvenaient à lui reprocher d'avoir l'haleine un peu forte. Un pharmacien déjà mûr, et dont l'officine est encore dans les environs de ce quartier, se disait avec plaisir le protecteur de cette aimable personne, à qui nombre d'années auparavant était arrivée cette aventure : c'était à Longchamps, pendant les trois jours consacrés par la mode. On avait remarqué que l'équipage de cette imprudente surpassait en somptuosité celui dans lequel se montrait la Reine, et, par un sentiment de convenance, on s'était décidé à le faire sortir de la promenade..... Déshéritée de cette

fortune, tombée même dans un affreux dénûment, la pauvre Flore, âgée et sans appui, a rendu son dernier soupir presque sur les confins de l'égout du Temple. (1797.)

A vingt pas de la porte du Concert Feydeau, Chazet rencontre un de ses amis qui n'a pas été reçu parce qu'on n'y est admis que sur la présentation de billets particuliers. — « *Je n'en ai pas plus que toi,* lui dit » Chazet ; *mais viens toujours, nous allons entrer.* » — Ils arrivent. Chazet s'avance le premier en disant d'un ton d'autorité : « *Laissez passer monsieur!* » Et cela réussit. La timidité n'obtiendrait pas de ces succès-là! Il faut encore quelque chose avec. (1797.)

Au mois de janvier 1797, le *Théâtre de la rue Feydeau* reprit avec succès *le Mariage de Figaro.* Mais il en coûta cher aux spectateurs. Presque tous furent dévalisés, malgré leurs cris et leurs plaintes formant un affreux tumulte. Une association de voleurs, qui s'étaient donné rendez-vous dans la salle, procéda au détroussement général, non par ruse, par adresse, mais ostensiblement, avec violence, et comme si l'opération eût eu lieu sur un grand chemin. Ce fait inouï n'eut pas même d'autres suites, tant l'Autorité avait alors d'importantes affaires sur les bras.

Un grand dîner se donnait au Luxembourg chez Barras, qui admettait volontiers des artistes à ses réunions. Au milieu du repas, une vieille femme de la

campagne, se querellant avec les domestiques, pénétra, malgré eux, dans la salle à manger. Elle courut au Directeur, lui raconta longuement le chagrin de voir son unique fils enlevé par la Réquisition, et demanda en pleurant qu'il en fût exempté. Barras, fort importuné de la visite, se montra peu favorable à cette pétition illégale; mais la pauvre mère l'implora avec tant de persistance et dépeignit les malheurs de sa famille d'une si touchante manière, que tous les convives se joignirent à elle et obtinrent ce qu'elle désirait. Toutefois cela ne suffit pas pour la décider à se retirer; la joie de ravoir son *fieu* rendit ses remercîments plus ennuyeux que ses doléances n'avaient été fatigantes. A peine était-elle vers la porte, qu'elle revenait sur ses pas pour recommencer ses bénédictions. Enfin, les mêmes gens qui s'étaient opposés à son entrée se liguèrent pour obtenir sa sortie, et le dîner continua. Quelques instants après, on annonça un invité qui demandait à s'excuser de son retard. Il entra, alla droit au Directeur et lui exprima ses raisons dans le même patois qu'avait dégoisé tout à l'heure la vieille paysanne. C'était Dugazon. (Janvier 1797.)

La première partition que Boïeldieu ait fait exécuter à Paris est celle de *la Famille suisse,* représentée à l'Opéra-Comique le 11 février 1797. Madame Scio y fut très-remarquable. L'ouvrage réussit au point de lutter pendant trente représentations avec la *Médée* de Chérubini, donnée au même théâtre le 14 mars, et qui obtenait un très-grand succès. — La troisième mu-

sique dramatique de Boïeldieu a été celle du *Pari*, paroles de Longchamps. On verra plus loin la seconde.

Le grand succès de *la Mort d'Abel*, obtenu en 1792, avait affriandé Legouvé pour les tragédies en trois actes. Cinq ans après, malgré son *Épicharis et Néron*, jouée en 1793, il voulut introduire ce goût de trois actes; mais après avoir bataillé sur ce terrain, il dut se retirer sur celui des grandes dimensions dramatiques, où il continua de remporter de légitimes avantages. (Octobre 1797.)

Je viens de voir au jardin public de Mousseaux, la première descente en parachute qu'aéronaute ait effectuée. A une assez grande hauteur, quand la séparation s'est faite, le parachute ne s'est pas ouvert; il tombait lourdement avec le navigateur, et déjà des cris d'effroi partaient de la foule. Tout à coup on a entendu le bruit de l'immense parasol qui se déployait, et les applaudissements ont retenti. Il a plané, droit et majestueux, pendant quelques secondes. On était ravi. Puis un mouvement d'oscillation très-prononcé s'est déclaré de plus en plus violent, et s'est continué, à la grande terreur de la multitude, jusqu'à ce que l'appareil eût été dépourvu de forme appréciable. On s'est précipité dans sa direction. J'étais curieux de voir de près le nouvel Icare. Mais, pour cela, il a fallu l'attendre, parce que, étant monté diagonalement et tombé de même, il était descendu hors du jardin. Il y est revenu sur le cheval d'une des personnes qui l'avaient suivi d'en bas. Arrivé des premiers, je m'en suis approché.

Garnerin nous a expliqué qu'au premier coup de vent contraire, il s'était pelotonné dans la nacelle, et qu'à coups d'épaules, alternativement distribués en sens opposé au mouvement général, il avait trouvé le seul moyen d'empêcher le tissu de se plier tout à fait sur lui-même. En sortant de ce danger, il était pâle, assez agité; mais il souriait aux personnes qui le félicitaient, lui prenaient les mains et l'ont conduit au café de l'établissement. Demain, c'est tout Paris qui sera *en l'air*. (22 octobre 1797.)

Les Biographes m'ont paru se taire sur la musique d'une petite pièce de circonstance, représentée au Théâtre Feydeau dans les premiers jours de novembre 1797, sous le titre de *la Bonne nouvelle* (au sujet de la paix), et dont les auteurs étaient Longchamps et Saint-Just. La musique était de Boïeldieu. Elle avait suivi *la Famille suisse*, jouée, comme je l'ai écrit, au même théâtre le 11 février de ladite année. C'est encore Saint-Just qui était l'auteur de cette première pièce, avec Boïeldieu, risquant son second essai dramatique. Jusque-là on ne connaissait de ce dernier que des romances.

De très-bonne heure, Saint-Prix reçut de secrets avis sur sa vocation. La personne des acteurs, notamment celle de Lekain, lui était des plus sympathiques. Il allait guetter au théâtre l'entrée et la sortie de ce tragédien, pour le suivre à la piste et poser exactement ses pieds sur la trace des siens. Il lui semblait, m'a-t-il dit plusieurs fois, recueillir des émanations d'un art

qu'il cultiverait un jour. Le public a fait de cet enfantillage un acte de véritable prophétie.

Je ne crois pas que personne aujourd'hui prétende avoir connu plus anciennement que moi Potier, le célèbre comédien. Il a été d'abord au *Théâtre des Délassements*, dirigé par Deharme, sur le boulevard du Temple, dans le petit bâtiment à côté du *Théâtre-Lyrique* actuel. Je l'y ai vu jouer dans plusieurs ouvrages des deux répertoires ancien et nouveau. Je me rappelle que son talent naissant procura beaucoup de succès à une bluette intitulée *la Comète*. Il y remplissait le rôle d'un niais se présentant avec un parapluie d'une main et un seau de l'autre, afin que le sinistre, ne pouvant se réduire que par le feu ou l'inondation, il eût un moyen de salut tout prêt. — Les *Délassements* allaient, quand il leur plaisait, comme les autres théâtres, jouer sur celui de la rue Culture-Sainte-Catherine. Il est souvent arrivé à Potier de se montrer sur tous les deux en une même soirée, et quelquefois de franchir la distance à pied, ayant sous son carrick le costume du rôle qu'il allait jouer. (1797.)

La première fois que je vis mademoiselle Mars, c'était au Théâtre Feydeau, occupé par la fraction des Comédiens français venus de l'Odéon, tandis que l'autre tenait toujours à la rue de Richelieu, près du Palais-Royal. La représentation s'y donnait *de par et pour le peuple,* ce qu'on a depuis appelé par abréviation un *Gratis*. Je m'y étais introduit en parterrien très-

friand de la soirée. On jouait *le Conciliateur* de Demoustier. Vers le milieu de la pièce, il arriva une chose curieuse. Le balcon de droite, apparemment plus surchargé de spectateurs que le reste de la salle, fit tout à coup entendre un craquement, et, peu après, commença à s'affaisser d'une manière effrayante. Au lieu de le quitter, ceux qui le remplissaient outre mesure se cramponnaient les uns aux planches qui allaient se séparer, les autres à leurs voisins; mais tous continuaient de regarder les acteurs, comme si rien ne les eût menacés. Toutefois, cela ne se faisait pas sans causer un bruit auquel l'assemblée répondait par les cris : *Silence! A la porte! Sortez! On n'entend pas!* Plus animé, le balcon de gauche se mit à injurier les quasi-naufragés de la droite, et de piquantes reparties s'engagèrent. Tant enfin que le spectacle fut interrompu. Fleury s'avança, et, après s'être convaincu que l'éboulement même ne ferait pas fuir ces affamés de comédie, il s'interposa entre les deux balcons, allant de l'un à l'autre, calmant l'irritation, ramenant à la paix chaque partie par d'obligeantes paroles, et continuant, sans y penser, le rôle de Conciliateur dont il était chargé dans la pièce. Cette remarque, à laquelle bien des gens d'esprit n'auraient peut-être pas pensé, fut faite et exprimée par ce Public sans prétention, avec une soudaineté, un à-propos incroyables, appuyés de quatre salves d'applaudissements. Fleury, comprenant à son tour, en parut fort touché. Bien longtemps après, lorsque je lui en parlai, il m'assura n'avoir pas perdu ce souvenir, dont il plaçait le motif au nombre de ses agréables aventures. — Mademoiselle Mars jouait l'*amoureuse*. Elle était jeune, élégante, et sans le moindre

embonpoint. Sa petite poitrine n'accusait en rien son sexe, que j'aurais attribué plutôt à Armand, dont la toilette et les manières me semblaient autoriser cette méprise. Les yeux de mademoiselle Mars brillaient d'un éclat saisissant d'intelligence, et toute sa personne respirait la grâce et la distinction. Je ne crois point qu'elle eût déjà du talent : je n'aurais pas d'ailleurs été d'âge à en juger, bien que, sous ce rapport, une certaine intuition m'ait été révélée de très-bonne heure. (1797.)

Le théâtre de l'Opéra-Comique n'était pas en voie de prospérité à l'époque où il représentait *la Dot de Suzette*, dont Boïeldieu avait écrit la musique. A la fin de chaque soirée, le Compositeur se faisait délivrer sa part de recette, dans la crainte d'une clôture pour le lendemain. — Madame Saint-Aubin était charmante dans le rôle de Suzette. — Il y eut alors entre elle et Boïeldieu une chose sans importance, mais que je note pour ne rien oublier. A la cinquantième représentation de la pièce, la fantaisie d'une robe de mousseline, que lui aurait donnée le musicien, passa par la tête de l'actrice ; elle y mit une insistance des plus vives. Par l'effet d'un autre caprice, dont Boïeldieu n'a jamais voulu dire le mot, il se refusa obstinément à contenter ce désir. Et tous les deux n'en restèrent pas moins bons amis. La postérité des marchands d'étoffes et des couturières n'en saura pas davantage.

Je n'ai vu jouer Larive qu'une fois, et d'une singulière façon. C'était à Lyon, en 1798, étant Clerc d'a-

voué chez M. Marguerou. Le Grand-Théâtre annonça les représentations de l'artiste renommé, qui les commençait par Ninias, dans *Sémiramis*, dont je n'avais pas la moindre connaissance. J'y courus. Grandement prévenu en faveur du talent de Larive, je ne trouvai d'abord dans le représentant d'Arsace, qu'un homme déjà mûr pour le rôle et qui, selon moi, allait être éclipsé par le tragédien voyageur. J'attendais l'entrée de celui-ci avec une extrême impatience. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'à la seconde scène du quatrième acte, j'entendis le Pontife Oroès dire à ce même Arsace : « *Vous êtes Ninias!* » Ce qui m'apprenait que, depuis le début de la pièce, j'avais sous les yeux ce Larive dont je m'étais fait une trop haute idée pour pouvoir rendre justice à l'acteur que je croyais son concurrent. Sans mettre personne dans le secret de ma confusion, j'emportai ce commencement de leçon donné à mon inexpérience théâtrale, savoir qu'il n'y a presque point d'âge pour jouer les rôles jeunes. Du reste, c'est la première fois que je me suis demandé ce que, depuis, je me suis souvent répété : « Est-ce moi » qui ai tort, ou la réputation ? »

Il n'est pas juste qu'un grand service rendu aux arts soit oublié comme l'est celui de l'homme courageux à qui l'on doit la conservation des beaux bustes dont est orné le foyer public du Théâtre-Français. Au premier incendie de l'Odéon, le 19 mars 1799, ces bustes, au nombre de quinze, et la statue de Voltaire, semblaient menacés par la chute du comble déjà fortement embrasé, lorsqu'un peintre, du nom de Bévalet,

rassembla plusieurs personnes, et mesurant ses efforts aux leurs, réussit à préserver ces morceaux de toute atteinte. J'ai entendu des Comédiens français de ce temps-là, sinon contester le fait, en affirmer l'inutilité, parce que les bustes étaient placés dans le foyer public, qui n'a éprouvé aucun dommage. Mais d'abord, il est facile de juger les coups quand la partie est finie. En second lieu, n'est-ce rien ici que l'intention et le danger couru ? Au feu de l'avant-dernière salle Favart, Sévérini, l'un des deux directeurs, avait gagné le foyer public où il n'était pas probable qu'il pût être touché avant qu'on l'eût secouru, et cependant il s'est tué en sautant par une fenêtre. Il a été bien aisé de dire, après, qu'il avait eu tort !

Le désir qu'on éprouvait généralement de voir les deux troupes de Comédiens français se réunir à la rue de Richelieu parut autoriser le bruit du feu mis exprès à la salle de l'Odéon. Le mot de Naudet, arrivant au théâtre et le voyant brûler, fortifia cette opinion : « *Ah!* » *ah!* dit le comédien en riant un peu jaune, *pour* » *nous forcer à déménager, voilà une assignation bien* » *chaude!* » (20 mars 1799.)

Il fallait se nommer Bonaparte et se sentir le prédécesseur de Napoléon, pour imaginer, au milieu de tous les travaux qu'exigeait la conquête, la fondation d'un *Journal littéraire* en Égypte. Il est vrai que cette feuille embrassait bien d'autres matières, et que les sciences, les arts et l'économie politique y dominaient, sous la

rédaction en chef de Tallien. Mais elle n'en a pas moins traité, dès son premier numéro, d'une *traduction* de la *Jérusalem délivrée,* lue par Perceval, et de la fondation d'une *École de dessin,* proposée par Dutertre. L'arrêté du Général en chef avait été pris le 5 fructidor an VII (22 août 1799) ; et, trois mois après, l'*Institut d'Égypte* adressait à celui de la France un faisceau de lumières dont plusieurs membres de ce dernier furent, à bon droit, éblouis. Supposons la vapeur et l'électricité découvertes, et cette tête, qui déjà touche aux cieux, va communiquer directement avec le Créateur.

J'étais à Lyon, attendant ma place dans une Étude d'avoué, lorsque le général Bonaparte arriva d'Égypte et s'arrêta dans cette ville. Il descendit à l'hôtel presque attenant au Théâtre des Célestins, sur la place de ce nom. A cette nouvelle, toute la ville s'y porta et demanda le héros avec tant d'instance qu'il parut à son balcon, bien que la soirée fût déjà fort avancée.

Pour ne parler que de ce que j'ai vu, et laissant là les démonstrations officielles, Bonneville, le directeur du spectacle que je viens de nommer, alla sur-le-champ trouver Martainville, qui végétait dans ces parages, pour l'engager à composer un *A-propos* qu'on jouerait le lendemain. Le délai était court. Cela n'effraya pas l'esprit aventureux de l'auteur, qui mit aussitôt ses idées en campagne. De son côté, Bonneville se rendit auprès du Général pour le prier d'assister à la représentation ; ce qui fut accepté.

On expédia *dar dar* le spectacle commencé. Puis, on dressa sur le théâtre une grande table couverte

d'un souper à la fois simple et copieux. Martainville s'y assit pour griffonner ce que deux copistes lui arrachaient et remettaient, par lambeaux, aux acteurs festoyant avec avidité leur double pâture. A cinq heures du matin, toutes les parties de ce travail approuvé, rejeté, biffé, raturé, appris, oublié, et enfin collé sur la mémoire, furent définitivement paraphées sous ce titre : *le Héros de retour* ou *Bonaparte à Lyon*, et chacun alla prendre du repos. Martainville s'y était réservé un rôle. Aussitôt levé, il alla chercher au magasin de quoi costumer, ou à peu près, ses personnages.

L'heure est arrivée. La salle regorge de spectateurs. Le général et son État-major sont aux Premières avant-scènes, à la gauche du Public, loge très-peu élevée au-dessus du théâtre. Les acteurs se réunissent. Ils tâchent de se recorder, de se rappeler que dans la soi-disant pièce, l'un est *le père*, l'autre *un jeune officier* revevant de l'armée, celui-ci *un rival*, et celle-là *la fiancée* du militaire. Mais la frayeur les paralyse, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils croyaient savoir. La trop grande envie de bien faire, cette puissante raison de faire plus mal que de coutume, jette une affreuse confusion dans leur esprit. Que va-t-il arriver? Les trois coups sont frappés. On lève le rideau.

En sa qualité de chef de la famille née d'hier, Bonneville ouvre la scène. Il veut dire son rôle, mais il l'a oublié; il articule ce qu'il trouve, trouve ce qu'il peut, et, à bout d'imagination, s'approche de la cantonnade pour conjurer Martainville de le secourir en se présentant. « *Patauge encore*, lui répond ce dernier tou» jours plaisant, *je suis à toi tout à l'heure.* » Enfin il

entre. Pour lui, l'improvisation est plus facile; il joue d'ailleurs l'officier, à qui des couplets bourrés de *guerriers*, de *lauriers*, de *gloire* et de *victoire* ne coûtent qu'un léger effort de mnémonique. Il s'interrompt pour s'écrier : « *Voilà ma fiancée!* » L'actrice comprend et se montre. Toute troublée, elle mêle ce qu'elle doit dire avec ce qui lui revient d'un de ses anciens rôles. L'interlocuteur, fort sur le répertoire, lui glisse un mot qui la ramène à la situation ; tandis que Bonneville, qui a eu le temps de se remettre, les assiste l'un et l'autre par des phrases de replâtrage salutaire. Quand le père et la fille sont à sec, c'est l'officier qui parle ou qui chante, et, pour tancer vertement son odieux rival, il suffit qu'il interrompe les monosyllabes que le pauvre acteur a tout au plus la force de prononcer. Jusque-là tout allait assez bien, on aurait presque dit une pièce *de circonstance*. Les applications se succédaient, les applaudissements retentissaient. A chaque *bis* que l'on demandait, Martainville répondait par un couplet différent qui passait pour une galanterie préméditée, et les transports n'en éclataient qu'avec plus de frénésie. Mais il fallait finir. Comment s'y prendre pour arriver sans trop de brusquerie, et toujours *sous les auspices du héros*, au mariage qui allait tirer tant de monde d'un si grand embarras? Personne ne le savait. Déjà le poëme faiblissait, la musique perdait de son charme ; le Général, objet de la fête, commençait à penser au Directoire ; les acteurs se lançaient sournoisement des regards empreints de la plus vive inquiétude; mais, par bonheur, le Public se maintenait dans son enthousiasme, lorsqu'un grand bruit se fait entendre..... Il vient de la coulisse.....

est-ce une partie de la pièce? est-ce un événement imprévu?

Tout à coup une femme échevelée paraît; ses vêtements sont en désordre. On voit que quelqu'un a cherché à la retenir. Elle tient un papier qu'en se précipitant au bas de la loge elle dirige vers le général Bonaparte, qui se baisse et le saisit. Puis elle tombe presque sans connaissance, secourue par les acteurs et par une foule de personnes qui l'ont suivie sur le théâtre. — En peu de mots, Martainville apprend de quoi il s'agit; il l'explique au public. Condamné à mort pour émission de fausse monnaie, le mari de cette femme doit être exécuté le lendemain; et c'est pour le sauver qu'elle met à profit la présence inespérée du grand capitaine.

On juge de quel puissant intérêt s'anime aussitôt la scène! le Général jette les yeux sur le placet, y donne son assentiment par un signe de tête accompagné d'un geste de la main qui ne laisse point de doute sur l'issue de cette affaire, et pendant qu'une formidable explosion de cris, d'applaudissements et de *vivat* se fait entendre jusque sur la place, on achève ou l'on n'achève pas la pièce; mais on pleure, on chante, on bénit le vainqueur de l'Égypte, et d'une folle entreprise, surgit à l'improviste une des plus piquantes pages d'histoire qu'aucune préméditation n'aurait jamais pu produire.

Le lendemain matin, Bonaparte reçut Bonneville et sa troupe, dans laquelle il y avait une jeune fille, qui se nomme à présent madame Hervey, et qu'on chargea de lui réciter une pièce de vers, dont il se montra fort satisfait, quoique très-occupé d'autres choses.

Vainqueur de l'Italie, le général Bonaparte, arrivant à Paris, fut présenté au Directoire par Talleyrand. Dans une semblable situation, on pense bien que le discours d'un tel Maître des cérémonies dut être des plus adroits. En effet, l'orateur commença par établir et revint ensuite corroborer cette pensée que la gloire du jeune héros « *appartient à la Révolution*, sans laquelle » son génie eût langui dans de vulgaires honneurs; » mais il arriva à cette remarquable appréciation :

« Il est bien vrai qu'il faudra lui laisser ce coup » d'œil qui dérobait tout au hasard, et cette prévoyance » qui le rendait maître de l'avenir, et ces soudaines » inspirations qui déconcertaient par des ressources » inespérées les plus savantes combinaisons de l'en- » nemi, et cet art de ranimer en un instant les cou- » rages ébranlés, sans que lui perdît rien de son sang- » froid, et ces traits d'une audace sublime qui nous » faisaient frémir encore pour ses jours longtemps » après qu'il avait vaincu, et cet héroïsme si nouveau » qui, plus d'une fois, lui a fait mettre un frein à la » victoire alors qu'elle lui promettait ses plus belles » palmes triomphales. Tout cela était à lui. »

Ces paroles, repêchées du fond de l'abîme qui s'est ouvert après elles, offrent un vaste champ à la méditation du philosophe. (17 octobre 1799.)

Cette année a vu mourir, à vingt-quatre jours de distance, deux hommes qu'on peut appeler extraordinaires, mais fort différents l'un de l'autre, Beaumar-

chais, le 19 mai, et Saint-Georges, le 12 juin ; deux Maîtres en fait d'escrime ; et, bien qu'un seul ait été *touché,* ce n'est pas celui dont on envierait le moins les mérites. (1799.)

La manie de réaliser une chose impossible à l'homme, celle de vouloir voler dans les airs, se manifeste à de certaines époques avec une persévérance digne de plus de succès. Depuis 1678 on s'y est inutilement acharné. Chez nous, quatre expériences de ce genre en ont démontré le néant. Le 22 octobre 1799, malgré l'avertissement de Blanchard, qui l'appela d'avance le *Dévolant,* un nommé Calais se risqua dans le jardin d'*Idalie,* si bien persuadé qu'il allait se tuer, qu'en tombant il s'écria : « *Gare là-dessous !* » et ne se fit que saigner au nez.

J'ai vu l'essai de Deghenne, qui n'a effectué qu'un instant son *Vol à tire-d'ailes* et dont la machine s'est détraquée lorsque les applaudissements commençaient à l'encourager. Je crois que personne ne demandera la cinquième représentation.

Pendant que j'étais Clerc d'avoué à Lyon, il arriva une affaire dont je ne pensai pas à prendre note, tant j'étais sûr de me la rappeler toujours. Un négociant estimé de la ville satisfaisait à la sourdine des goûts que sa position devait lui interdire. Un soir, il se glissa dans une maison publique, où vint se présenter à lui la personne qu'il y aurait attendue le moins... sa fille ! Terrifiés tous les deux, ils se regardaient dans le plus morne silence, lorsque, par une inspiration dont le

malheureux était indigne : « *C'est donc bien vrai,* » s'écria-t-il! *Je ne voulais pas le croire, et il faut* » *encore le témoignage de mes yeux pour que je ne* » *puisse pas démentir les gens qui m'ont révélé cette* » *affreuse vérité!* » — Son honneur ainsi mis à couvert dans l'opinion de son enfant, on juge quelles durent être les suites d'une pareille scène! On apprit plus tard qu'elle avait servi de leçon à ce négociant et que le mal n'était pas aussi grand qu'il avait paru d'abord. C'était la première fois que cette pauvre jeune fille, entraînée par sa femme de chambre, qu'un séducteur avait gagnée, mettait le pied dans ce lieu, dont la destination lui était tout à fait inconnue. On l'envoya pour quelque temps chez une parente éloignée, et lorsqu'elle revint près de sa famille, elle y trouva toutes choses disposées pour un mariage honorable auquel les plus exigeants donnèrent sans difficulté leur approbation. (1799.)

Dans les premiers jours de novembre 1799, M. Alexandre Ségur (celui qui s'est fait appeler depuis Ségur *sans* CÉRÉMONIE, par allusion à la place que son frère occupait près de l'Empereur), donna à l'Opéra-Comique, situé à Favart, le *Cabriolet jaune*, qui n'eut point de succès. De bons camarades, comme il y en a dans tous les temps, tirèrent parti de l'usage où étaient alors les *Aboyeurs* de crier, à la fin du spectacle : « Qui demande sa voiture? » L'un des apostés demanda à haute voix : « *Le cabriolet de M. Ségur!* » et l'autre lui répondit : « *Tais-toi donc! tu sais bien* » *qu'il vient de verser.* » — C'est dans cette pièce qu'Elleviou, toujours chargé des personnages élégants,

se montra, pour la première fois, dans un rôle de *niais,* une espèce de Dasnières, avec un costume si bien approprié et parlant d'une voix si plaisante, que cet ensemble tout nouveau balança presque l'insuccès de l'ouvrage. — Ce ne fut que très-longtemps après qu'Elleviou récidiva, dans l'*Antichambre,* intitulée ensuite *Picaros et Diégo.* L'extérieur comique dont il revêtit ce dernier rôle servit grandement encore l'intérêt des auteurs. Mais, en général, ces travestissements ne sont bons que de loin en loin, si le comédien ordinairement chargé des rôles nobles ne veut pas se nuire dans l'exercice de ces derniers.

Dans ses jours d'épreuves, Berton cédait trop souvent à son entraînement naturel. Il était rare qu'il rentrât chez lui sans annoncer à sa femme que tels et tels de ses Élèves allaient venir *dîner chez eux.* Alors, la pauvre ménagère aux abois en appelait vainement à des impossibilités de toutes sortes, dont l'une résultait de la disposition d'un seul fourneau. A quoi répondait l'artiste, avec confiance et sans méchanceté, par un : « *Bon! tu t'arrangeras!* » Pour remédier à l'obstacle ci-dessus, elle allait prendre, dans la cour de la maison, trois pavés qui semblaient s'y tenir à ses ordres et en formait, dans l'angle de la cheminée, l'auxiliaire dont elle avait besoin. D'autres efforts se joignaient à ceux-là, et lorsque les convives étaient arrivés, le service s'effectuait comme si l'on n'avait eu qu'à mettre la main dans le tiroir du secrétaire. (1799.)

MA VIE. — CHAPITRE IV.

MON BAPTÊME.

Ondoyé comme doit l'être tout bon chrétien forcé d'attendre la cérémonie définitive, je n'ai été baptisé que deux jours après mon entrée dans la vie. Nous étions à l'église Saint-Roch, M. l'abbé Leroy, Aumônier des Chevau-légers du Roi, mon parrain, une dame de la famille, pour marraine, et moi qui reçus les noms et prénoms de Maurice Descombes, *Jean-Charles-François.*

Ce troisième Chapitre ne me paraît pas offrir beaucoup plus d'intérêt que le précédent.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Dès que Préville eut fermé les yeux, un honorable comédien qui, du reste, aimait assez à communiquer avec le public, répandit cette lettre :

« J'ai perdu mon maître ; Préville est mort !.. Ses successeurs ont besoin de l'indulgence de ses contemporains. Imitateur exact et vrai de la nature, créateur ingénieux, aimable, Préville parut toujours au théâtre

tout ce qu'il voulut être. Nos regrets égalent ses talents et ses vertus.

» Salut et fraternité.

» DAZINCOURT, comédien français.

» 29 frimaire an VIII. — 20 décembre 1799. »

Deux motifs m'engagent à prendre cette note : le premier, pour rappeler un exemple d'une respectueuse confraternité qui s'en va ; le second, pour établir, en faveur de Préville, la négation du mot que nos plus vieux comédiens lui imputent encore. Jamais il n'a dit de Dazincourt, qu'il reconnaissait pour son élève, que c'était « un Comique, *plaisanterie à part.* » Le trait a dû partir de chez quelque fabricant de l'époque.

En décembre de l'année 1799, l'hospice de Bicêtre renfermait quatre mille quatre-vingt-quatorze prisonniers d'importance, c'est-à-dire dont la misère n'était pour rien dans les motifs de leur réclusion.

Le drame de *Misanthropie et Repentir* a été mis en vers peu de temps après son apparition, et représenté au *Théâtre des Jeunes Artistes* de la rue de Bondy par Lepeintre aîné jouant Meineau, et mademoiselle Martin le rôle d'Eulalie. Ces deux acteurs formaient alors la moitié de l'Arlequinade qui attirait la foule à ce théâtre. Grévin y remplissait le rôle de Gilles, et Notaire celui de Cassandre. C'était un spectacle ravissant de gentillesse et d'innocence. (1800.)

❦

L'idée d'un Commissaire du Gouvernement près le Théâtre-Français appartient au Premier Consul. C'est sur Mahérault que tomba son choix. Le fils de cet administrateur n'a pas suivi la même carrière. Entré de bonne heure au ministère de la guerre, il est devenu chef de division et directeur des bureaux de la gendarmerie. Le second Commissaire a été Bernard; puis Chéron, Taylor, Mazères. Ensuite Jouslin, la Salle, comme directeur; Buloz, administrateur; Lockroy, Arsène Houssaye, et Empis, au même titre. (1800.)

❦

A la réunion des deux troupes du Théâtre-Français dans la salle de la rue de Richelieu, le Premier Consul, qui l'ordonnait, ne voyant pas le nom de Saint-Prix sur la liste, et ne se rappelant cet artiste que par le personnage dont il l'avait vu chargé dans *la Mort d'Abel,* le désignait en répétant avec vivacité : « *Caïn! Caïn!* » Et il insista pour que ce tragédien en fît partie. (1800.)

❦

J'ai vu à Lyon deux hommes ayant eu, chacun dans sa vie, un fait bien différent de l'autre, mais fort étranges tous les deux. Le premier (il ressemblait à Béranger le poëte, lunettes comprises), après avoir fait sauter la banque de trois tables de jeu dans le tripot public, se retirait les poches et le chapeau remplis d'or et de billets. Il s'arrêta à la quatrième, sur laquelle il jeta une pincée de louis en disant : « *A ton tour!* » Le coup ne fut pas heureux. Les amis dont

le joueur était entouré, l'invitèrent à s'en aller ; mais il refusa, malgré l'abandon de la fortune, de plus en plus évident et obstiné, et il perdit si complétement *tout,* qu'en sortant de cet antre il emprunta *un sou* pour payer sa traversée du pont Morand. Arrivé vers le milieu, il voulut se jeter à l'eau. Bien que le cortége eût considérablement diminué, il restait encore assez de monde autour de lui pour l'empêcher d'exécuter ce dessein.

L'autre avait été condamné à mort pendant le Proconsulat lyonnais, et le jour de l'exécution ils étaient douze dans la charrette. En pareil cas, était-ce par un raffinement de cruauté, par irréflexion, ou pour rendre l'hécatombe plus facile ou plus prompte ? on plaçait ces malheureux sous l'échafaud, d'où le sang pouvait tomber sur eux. Onze venaient d'être expédiés, et, sans considération du nombre, on s'était mis à démonter l'instrument sur le haut duquel tous les regards de la foule se concentraient, tandis que le douzième restait là debout, sans force pour parler ou se mouvoir et déjà mort de ses émotions. Parmi les curieux, un homme se trouve, qui l'aperçoit. C'était un boucher. Il se glisse près de lui, tire de sa poche un bonnet de coton dont il lui couvre la tête ; puis, d'un coup de couteau, il sépare la corde de ses mains liées sur le dos, le prend sous le bras et s'éloigne à pas lents, comme auraient fait deux témoins rassasiés de l'horrible spectacle. Personne ne les avait vus. Il entraîne plutôt qu'il ne fait marcher son protégé, qui, n'ayant aucune conscience de lui-même, obéit machinalement à l'impulsion, et arrive dans un café où il reprend connaissance, pour être définitivement sauvé. Ce n'est

qu'au cimetière que le bourreau aura reconnu le déficit.

Après le personnage, j'aurais bien voulu voir le libérateur; mais il était allé recevoir sa récompense à toujours, les hommes n'en ayant pas qui fussent dignes de lui être offertes. (1800.)

Élève de mademoiselle Raucourt, mademoiselle George, qui n'était pas très-encline au travail, oubliait assez souvent les heures des leçons. Quand on venait dire au professeur que l'écolière n'y paraîtrait pas, mademoiselle Raucourt répondait en colère : « *La paresseuse! au lieu de se préparer à avoir un bel appartement, elle aime mieux rester sur son grabat de la rue Clos-Georgeot.* » (1800).

Peu de jours avant le début de mademoiselle Volnais à la Comédie française, Dazincourt, son maître, donna un grand souper dans l'intention de faire des partisans à sa jeune protégée. Les convives, répondant à ce désir, s'évertuaient à trouver pour celle-ci un nom d'agréable redondance, le sien n'ayant pas cet avantage, bien qu'il eût eu son genre de célébrité, ce dont on ne parlait pas pour le moment. La future débutante descendait en ligne directe des *Placide*, danseurs de corde qui firent sensation sur les boulevards de Paris. A l'instant où les recherches étaient le plus actives, on servit le vin de Volnais. Le mot frappa un invité, qui demanda qu'il fût converti en nom propre, attendu qu'il avait tout l'euphonisme désirable. Cette

proposition fut unanimement adoptée, à grands flots de la liqueur baptismale. (1800.)

❦

Les débuts de Lafon, à la Comédie française, sans exciter précisément l'envie de Talma, l'occupaient naturellement assez pour qu'il désirât y associer ses propres succès. Un jour, l'acteur qui devait jouer Nérestan dans *Zaïre*, où Lafon remplissait avec éclat le rôle d'Orosmane, se trouvant empêché, pour sauver une recette certaine, Talma s'en chargea tout aussitôt. Le public, qui avait lu les noms sur l'affiche, crut d'abord qu'usant de son droit Talma paraîtrait dans ce dernier personnage, et quand il vit qu'il jouait le *jeune-premier*, sa réception fut très-chaleureuse. Plus encore! A ces paroles de Nérestan :

> Seigneur, c'est trop vanter un service vulgaire,
> J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

une triple salve de bravos traduisit l'application faite à la complaisance du grand artiste. (1800.)

❦

La fertilité des observations italiennes continue chez il signor Camérani, le Régisseur perpétuel de l'Opéra-Comique. Après cent représentations fructueuses, la baisse des recettes de *Cendrillon* le désole. Monté avec toute la troupe au sommet du théâtre pour voir le ballon de Garnerin, pendant que les autres s'extasiaient, lui se livrait aux plus piteuses doléances. « *Ces* » *fissous Parisiens*, disait-il, *quet vont voir ce moussu* » *dans son panier à salade, et qui laissent là notre* » *Saint-Aubin, oune sarmante petite-fille, zolie coume*

» *oune anze, perqué? Parce qu'elle a zoué cent fois la* » *même soze! C'est-y oune raison?* » (1800.)

Madame Tallien était une belle et bonne personne; elle a fait tout le bien qui était en son pouvoir. Ceux qui lui ont reproché des excès, des singularités de toilette, et d'avoir figuré la *déesse Raison,* ne faisaient la part ni des temps, ni des lieux, ni de la nécessité où quantité de gens se sont trouvés de ne se refuser à rien pour sauver leur tête. Et d'ailleurs où était le mal que celle qui avait fait perdre la raison à tant d'autres, servît d'emblème aux idées qui pouvaient la leur rendre? Il n'y avait rien de méchant à cela. J'ai vu madame Tallien, princesse de Chimay, belle encore, la tête supérieurement posée, les yeux remplis de bienveillance, les bras et les mains toujours superbes, femme du meilleur ton, et qu'il suffisait de regarder pour comprendre qu'elle avait dû avoir beaucoup d'ennemis. Race maudite!

Murat étant propriétaire du château de Neuilly, les Bonaparte se plaisaient à des représentations dramatiques, dont ils se partageaient les rôles. Le Premier Consul y venait quelquefois. Un jour qu'on y jouait *Alzire,* il réprimanda fort son frère Lucien, chargé du personnage de Zamore, parce que son costume n'avait pas toute la décence convenable. « *Quand je m'applique,* dit-il, *à ramener le goût des bonnes mœurs et* » *de l'honnêteté, les membres de ma famille ne doivent* » *rien faire qui porte, en ce sens, obstacle à mes pro-* » *jets.* » (1800.)

Un vieillard des plus respectables m'a donné aujourd'hui une leçon. Chez des personnes de bonnes mœurs, on discourait d'un vice odieux contre lequel on disait la société trop désarmée. Je m'en exprimais avec une indignation toute naturelle, lorsque cet excellent conseiller, s'approchant de moi, me dit à voix basse : « *Jeune homme, n'en parlez pas avec tant de » chaleur, on croirait que vous en êtes atteint.* » — Il faudrait écrire une page entière pour expliquer tout ce qu'il y a, dans ce peu de mots, de triste expérience et de philosophie pratique. (22 avril 1801.)

L'usage était autrefois que la Comédie française, par de louables considérations, fît paraître d'abord ses débutants sur le théâtre de Versailles. Le public de Paris lui savait gré de ces essais, qui préservaient ses représentations de disparates trop choquantes. C'est sous l'empire de cette coutume qu'apparut mademoiselle Duchesnois. Bien instruite par Legouvé, elle avait lieu de se promettre, dès le premier jour, un grand succès. Il n'en fut point ainsi. Effrayée de la tâche que lui imposait le rôle de Phèdre, elle en arriva à perdre totalement la tête, et n'atteignit le dénoûment qu'aidée par l'indulgence des spectateurs. Mais les conseils de son maître, déjà certain de ce qu'elle pouvait faire, joints à la protection chaleureuse de M. de Valence et de madame de Montesson, ranimèrent ses espérances et décidèrent les comédiens à lui accorder des débuts à Paris. (1801.)

Le naturel, cette qualité essentiellement distinctive du bon comédien, se révèle quelquefois dans des riens dont les connaisseurs savent tirer de favorables augures. Il m'est arrivé sur les plus simples indices de cette espèce, de prédire du talent à des acteurs que personne ne croyait susceptibles d'en acquérir. Causant de cela, Baptiste cadet me dit un jour de remarquer, dans l'*Étourdi*, de quel air Dugazon *regardait* le bras que Trufaldin (joué par lui Baptiste), allongeait à ces vers de la scène VII du quatrième acte :

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont déjà fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ avec beaucoup d'ardeur,
Un bâton à peu près..... oui, de cette longueur.

Dugazon ne parlait pas; mais il y avait tout un discours, toute une série de réflexions intérieures dans ce regard curieux qu'il promenait avec une attention craintive et des plus comiques, le long du bras de son interlocuteur. On aurait cru l'entendre se disant tout haut : « *Diable! mais ça me ferait bien du mal!* » Baptiste cadet, dont j'ai suivi le conseil, me disait qu'à ce moment il avait lui-même *beaucoup de peine à ne pas rire*. Le bel éloge, de la part d'un comédien si vrai! (1801.)

Voici des détails inconnus sur la lutte qui a existé entre deux actrices d'importance à la Comédie-française, mademoiselle Bourgoin et mademoiselle Volnais.

La pièce que je vais produire à l'appui est des plus significatives. La seconde avait débuté quand l'autre se présenta, appuyée de l'honorable titre d'*élève de mademoiselle Dumesnil*, la tragédienne de mémoire célébrissime. Le feu des intrigues s'ouvrit alors sur toute la ligne. On voulut que mademoiselle Bourgoin jouât les deux genres comme le faisait sa future rivale. Chaptal était Ministre de l'Intérieur. Mademoiselle Dumesnil, âgée de quatre-vingt-sept ans, inspirée par l'intérêt qu'elle portait à mademoiselle Bourgoin, adressa la lettre suivante à ce fonctionnaire.

« Mademoiselle Dumesnil, ancienne actrice de la Comédie françoise, au citoyen ministre de l'intérieur.

» Citoyen Ministre,

» Mademoiselle Bourgoin m'a rendu compte du désir que vous aviez qu'elle continue ses débuts par la comédie : je dois vous informer, citoyen ministre, qu'elle n'est pas encore en état de paroître dans ce genre avec succès, et il n'y a qu'un succès très-brillant qui puisse vaincre l'éloignement que quelques personnes de la Comédie n'ont que trop manifesté pour elle ; je crois bien que son âge, son physique et du travail peuvent en peu de temps en faire un sujet très-intéressant dans la comédie, mais il faut pour cela que le suffrage du public lui fasse perdre sa timidité et l'encourage. Elle a donc besoin de se servir de tous ses moyens, et ils se trouvent tous réunis en paroissant dans la tragédie où j'ose croire qu'elle réussira.

» Tout dépend pour elle du premier moment ; c'est le premier moment qui décide et qui fixe ordinairement le sort d'une débutante.

» Daignez, citoyen ministre, pardonner à ma tendresse pour cet enfant. Si je ne puis consentir à faire le sacrifice que vous me demandez, si par respect pour vous je ne puis l'exposer à compromettre la protection dont vous voulez bien l'honorer, et si je veux garantir ma vieillesse du désagrément de présenter un sujet qui éprouveroit une chute : elle seroit donc seule privée de paroître avec avantage. Cela est sans exemple.

» Le public seroit peut-être très-étonné que tout le monde s'étant arrogé le droit de faire des élèves tragique, mademoiselle Dumesnil ne pût en obtenir la permission de la Comédie françoise, et que la seule personne que j'ai pris soin de former, mon élève, enfin, soit précisément celle qui éprouve à la Comédie tous les désagréments et toutes les injustices dont on n'a cessé de l'accabler.

» Vos bontés pour elle, citoyen ministre, me rassurent et me consolent. J'ose vous en demander la continuation et vous assurer de toute ma reconnoissance.

» Salut et respect.

» *P. S.* Permettez, citoyen ministre, que mademoiselle Bourgoin ait l'honneur de vous présenter ma lettre, mes infirmités ne me permettant pas de le faire moi-même.

» 13 vendémiaire an IX (5 octobre 1801). »

(Autographe en ma possession.)

Dugazon ne se contentait pas du succès de ses transformations à la scène, il aimait à en donner le spec-

tacle dans les relations du monde. C'est ainsi qu'après s'être procuré l'entrée du parc de la Malmaison, il parvint un jour à s'offrir aux regards du Premier Consul, sous les habits et avec tout l'extérieur d'un Curé. Accessible comme l'était alors Bonaparte, le trompeur n'eut pas de peine à l'approcher, à l'intéresser même aux *petites affaires* de sa prétendue cure. Mais comme il n'y avait aucune raison de croire qu'il était déjà personnellement connu de son célèbre interlocuteur, le soi-disant mérite de cette métamorphose s'est borné à celui d'un rôle bien joué et, en définitive, facile. Le Premier Consul l'apprit quelque temps après, et jugea bien au-dessous de lui de s'en fâcher; il se borna au complet oubli de l'acteur par trop entreprenant. (1802.)

Bien qu'elles aient partagé les emplois d'*ingénuités*, de *jeunes-premières* et de *jeunes-princesses*, mesdemoiselles Bourgoin et Volnais n'étaient point venues ensemble à la Comédie française. Je l'ai déjà noté. La première obtint l'avantage. En conséquence, elle *primait*. Tellement, qu'un jour le répertoire ayant annoncé une représentation de *Zaïre* au théâtre de Versailles, avec mademoiselle Volnais pour ce rôle, sans rien dire à personne, mademoiselle Bourgoin s'y rendit, s'habilla, vint se poser à la réplique devant sa rivale toute costumée aussi, et entra sur la scène protégée par son droit, contre lequel mademoiselle Volnais n'osa pas protester. C'était juste, puisque c'était légal; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que ce droit, exercé dans toute sa rigueur, a été une des causes qui ont amené la décadence du théâtre. En en usant ainsi,

Molé a tenu si longtemps Fleury *derrière lui*, que l'âge des *amoureux* était passé pour ce dernier lorsqu'il obtint la permission de s'y faire entièrement connaître. Autant il en a été de mademoiselle Mars à l'égard de mademoiselle Bourgoin elle-même, et autant il en serait arrivé de nos jours, si l'on n'eût pas, quoique bien tardivement, détruit un abus qui a peut-être privé notre première scène de talents capables d'ajouter à sa renommée. (1802.)

Ce ne fut qu'après des peines infinies et toute la patience qu'inspire aux artistes le besoin d'arriver, que mademoiselle Duchesnois obtint des débuts à la Comédie française. Modestement mise, elle allait tous les soirs dans les coulisses chercher quelques marques de bienveillance, un regard de protection, et, loin d'en trouver, c'était à la simplicité de ses vêtements, aux traits de son visage que s'adressait le mauvais vouloir du plus grand nombre. On a même été jusqu'à tirer la langue derrière elle, en montrant avec dédain la qualité de sa petite robe d'indienne. Mais, après d'assez longues épreuves soutenues par l'enthousiasme du public, quand le succès eut répondu aux efforts de la persévérance, les insulteurs de la grande artiste en ont été les premiers flagorneurs. C'est la marche. (1802.)

Nous sommes en plein été. Les chaleurs sont accablantes. Les théâtres ne font point d'argent, et la Comédie française se distingue entre tous par une plus grande absence de spectateurs. Sa troupe est cependant d'une incomparable supériorité. Ce vide serait-il

une de ces expiations qui ont toute l'apparence de la justice en ce qu'en humiliant les superbes un peu plus que les autres, elles finissent par répartir également les biens et les maux. Quoi qu'il en soit, les comédiens ne se découragent pas ; leurs spectacles sont toujours soignés, et les meilleurs s'y montrent consciencieusement.

Ce soir, on donnait l'*Étourdi,* bien monté. Il n'y avait guère plus de quarante personnes dans la salle. Dugazon venait de le remarquer avec un évident chagrin, lorsque, avisant Baptiste aîné dans la coulisse, il s'en est approché. — « *Qu'est-ce que tu fais ce soir ?* » lui a-t-il dit. — « *Rien,* répondit Baptiste, *pourquoi ?* » — « *Eh bien, si tu veux aller dans la salle, tu me con-* « *soleras de l'absence du public, et* JE JOUERAI POUR TOI. » — « *De tout mon cœur,* répliqua Baptiste, *et me voilà* » *sûr de passer une bonne soirée.* » — Il courut se placer.

Mascarille joua *pour lui;* mais comme heureusement j'étais là, je puis dire que cette bonne fortune eut aussi lieu *pour moi,* car j'ai assisté à ce que l'art du comédien peut produire de plus merveilleux et autoriser de suppositions plus impossibles. Nous étions, Baptiste et moi, près l'un de l'autre, et nous ne revenions pas de cette incroyable habileté de composition, de cette fécondité de ressources, de nuances, de traits comiques rendus avec un ensemble, une verve, une vérité qui faisait aller malgré soi l'admiration jusqu'aux larmes. (21 juillet 1802.)

❦

« Cher maître, le premier début de mademoiselle » George a eu lieu *le* 8 *frimaire an XI* (29 novem-

» bre 1802), par le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie*
» *en Aulide.* A vous de cœur. RÉGNIER.

» Samedi soir. »

(Autographe.)

Le Secrétaire de la Comédie m'écrit ; mais ses dates ne sont pas d'accord avec celles des Sociétaires. Je passe aux faits.

Mademoiselle George a été admise *pensionnaire* en 1803.

Le 16 thermidor de la même année, elle souscrivit son adhésion à l'acte constitutif de la *Société.*

Le 11 mai 1808, elle part furtivement pour la Russie.

Elle y reste six ans à peu près.

Le 29 septembre 1813, elle rentre dans la Société, et ces six années lui sont comptées comme services.

En 1816, après un congé de deux mois, elle reste cinquante jours absente.

Par Décision du 14 décembre, M. le duc de Duras refuse à mademoiselle George sa part des recettes pendant ces cinquante jours, et supprime sa gratification subventionnelle.

Le 16 décembre suivant, elle envoie sa *démission.*

Autre décision du 6 mai 1817, par laquelle M. de Duras déclare que mademoiselle George cesse de faire partie du Théâtre-Français, à compter du surlendemain 8.

Elle se rend à Londres.

A son retour, elle va exploiter les départements avec une troupe nomade dont elle est la directrice.

En 1821, elle entre à l'Odéon, sous la direction de Gentil.

Le 5 juin de cette année, elle assigne les Comédiens français en restitution de douze mille francs de retenues.

En 1828, elle fait une troupe volante avec Harel.

Le 2 septembre 1829, Harel prend la direction de l'Odéon, et mademoiselle George ouvre avec lui par *Catherine de Médicis*, d'Arnault fils.

Le 3 décembre 1831, elle va au théâtre de la Porte Saint-Martin, avec Harel, directeur.

Le 26 mars 1840, cette entreprise fait faillite.

En juillet 1847, elle fonde une classe à Paris.

En 1854, mademoiselle George a reparu à l'Odéon; puis à la porte Saint-Martin.

Et encore en 1855 à l'Odéon.

Le premier instituteur de mademoiselle Bourgoin, lorsque, jeune fille et privée de conseils, elle eut senti la nécessité d'apprendre, fut Anthoine le sculpteur, à qui l'on doit le fronton du Palais de justice. Il montra la lecture et l'orthographe à son élève, dont la gratitude ne s'est jamais démentie. Ce fut même la première amitié qu'elle contracta parmi les personnes placées hors de la classe qui l'avait vue naître. Elle a été également fidèle à toutes les autres. (1802.)

Tourmentée par les intrigues de coulisses longtemps avant ses débuts, mademoiselle Duchesnois s'apercevait encore, à ses premières représentations, qu'elles n'étaient pas toutes désarmées par sa réussite. Lorsque le public la rappelait, personne du théâtre ne se trou-

vait là pour lui donner la main. Florence seul eut le courage de prendre sur lui cette politesse, à laquelle il dut bientôt renoncer dans son propre intérêt. (1803.)

Le hasard d'une pluie survenue fort à propos, m'a fait trouver aujourd'hui vers deux heures, dans le passage Feydeau, avec Grétry et un monsieur de sa connaissance. Nous nous sommes promenés en causant, de toute urbanité, musique, poëmes et théâtres. J'ai religieusement écouté le célèbre artiste, qui m'a toutefois étonné en témoignant son goût pour les paroles plates qu'il se charge de rehausser, de préférence à des vers bien écrits. Quand je lui ai demandé sa raison : « *C'est,* m'a-t-il dit, *que la poésie est déjà une » musique, et que deux l'une sur l'autre font caco- » phonie.* — Cela se peut, lui ai-je répondu; mais, » monsieur, vous avez *la dominante.* » Le grand homme m'a pris la main, en inclinant d'un air touché sa vénérable tête. (2 mars 1803.)

La vocation de Martainville n'était pas le théâtre littéraire, il a réussi plus bruyamment sur le théâtre politique, où ses revers mêmes ont fait ce qu'il voulait, du scandale. A la Cité, c'était un mauvais acteur, comme il l'avait été en province, et, au Palais-Royal, il n'avait pas cessé de l'être. Après lui avoir vu jouer, à ce dernier spectacle, *le Valet dans la malle,* je lui ai dit tout franchement qu'il avait eu tort d'en sortir. Je n'affirmerais pas que ce soit à cela que j'aie dû ses marques d'amitié les plus significatives. (1803.)

❦

M. Thévenin, homme d'esprit et grand latiniste, se fait parmi nous une réputation d'assez bon diseur de mots. En est-ce un, toutefois, que ce vers amphibologique à propos de sa fortune comparée à celle de ses parents, qu'un testateur a gratifiés d'une Poste aux chevaux? « Je suis moins riche, leur a-t-il dit, » parce que

» Je n'ai pas, comme vous, de la poste hérité. »

Le trait a fort amusé Chazet, le grand pourvoyeur de calembours. Cela m'a beaucoup empêché d'en rire. (21 août 1803.)

❦

Un mot plein d'âme a été dit hier à Sainte-Suzanne, l'Employé de la Poste, qui joue agréablement la comédie de société. Il venait de rencontrer un de ses amis, qui a fait une grande perte il y a plus de quatre ans. « *Comment,* lui a-t-il dit, *depuis si longtemps, vous* » *êtes toujours en deuil de votre frère! — Eh! mais,* » lui a répondu le pauvre affligé, IL EST TOUJOURS MORT! » (2 octobre 1803.)

❦

Une représentation du *Vieillard et les Jeunes Gens* a été empêchée ces jours derniers, à Louvois, par un étrange accident arrivé à Devigny. Il avait été, dans la matinée, rendre visite à une dame dont il apprécie grandement les charmes. L'émotion qu'il avait éprouvée près d'elle ayant été trop vive, il sentit, au moment de la quitter, qu'une déviation de ses sens bouleversés lui rendait la marche presque impossible. Néanmoins

il se dirigea péniblement vers le théâtre, où M. Picard eut bien de la peine à prendre au sérieux un pareil motif de *relâche;* mais il dut enfin s'y résoudre en voyant Devigny obligé de demander une voiture pour rentrer chez lui. M. le docteur Alibert, ami de la maison, a déclaré que le fait était des plus naturels. (Décembre 1803.)

J'ai vu Carmontelle, l'auteur de tant et de si charmants *Proverbes.* Je n'étais alors ni d'âge ni dans une position à avoir le moindre rapport avec lui; mais je comprenais que l'ensemble de sa personne se présentait à moi comme une dernière expression de la brillante société du dix-huitième siècle. Il avait dû être d'une taille fort élevée; l'âge la courbait considérablement. Il était d'une grande maigreur et plein de distinction. Ses cheveux clair-semés, poudrés et disposés en ailes de pigeons, se réunissaient par derrière dans une petite bourse noire. En dépit des modes du temps, il avait conservé l'épée, qu'il portait moitié *en verrou,* moitié à la manière des marquis de théâtre, et sans la moindre affectation d'entêtement. Les passants le regardaient avec respect, bien qu'il fût le seul dans tout Paris qui n'eût pas quitté l'habit *à la française,* et que, pour cette raison, on eût pu le trouver ridicule. Cet habit ne portait pas la moindre trace de broderie. — De toutes les choses agréables qu'a laissées Carmontelle, il en est une qui aurait été en même temps utile à l'art de la peinture, celle d'une composition imitant à s'y méprendre l'éclat du diamant soit au jour, soit à la lumière, et celui du feu dans son ardeur la plus vive.

L'inventeur a emporté son secret comme un riche qui mourrait avec des dettes. (1803.)

Dans je ne sais plus quelle pièce (c'est une des très-rares circonstances où j'aie négligé de prendre des notes), je me souviens seulement que c'était aux *Jeunes Élèves* de la rue Dauphine. L'ouvrage avait cinq actes. Un des personnages, père ou oncle, n'ayant paru qu'au dernier, et encore à la scène du dénoûment, fut très-mal reçu, et compromit énormément la réussite. Aux raccords du lendemain, pendant qu'on s'évertuait à chercher quelques moyens préparatoires, l'auteur imagina de faire entrer, dès le premier lever du rideau, ce personnage qui, traversant le théâtre doucement et avec mystère, ne prononcerait que ce monosyllabe : *chut!* et ne reviendrait plus comme auparavant, qu'à la fin. Eh bien! le public se contenta de cette précaution bizarre. A la seconde représentation, il jugea qu'il avait fait suffisamment connaissance avec ce nouvel interlocuteur, pour ne pas le maltraiter en le revoyant, et le succès s'établit. Ce fait mérite assurément un coin dans la mémoire des auteurs embarrassés, mais je leur conseille plutôt de se le rappeler que de s'en servir. (1804.)

MA VIE. — CHAPITRE V.

MONSIEUR DE FRENEUSE.

Comme on le pense bien, mon installation chez mes parents adoptifs fut un intarissable sujet de soins, en même temps qu'une grande occasion de bonheur. Elle rappelait les premiers jours de la naissance de ma mère, avec toutes leurs joies, augmentées de l'orgueilleuse prédilection des aïeuls pour leurs petits-fils qui recommencent la lignée et s'engagent de leur mieux à la perpétuer. Une nourrice avait été mandée; elle m'offrit et me vit prendre avec avidité le premier repas, de si grande importance pour ceux qui doivent le suivre.

Les fêtes se prolongèrent. Amis, voisins de ville et de campagne, visiteurs, malades, convalescents, tous y furent allégrement invités. Il y eut réunions, galas, soirées, et, vraisemblablement feu d'artifice, dernière expression de la félicité en famille depuis l'invention de cet éblouissant météore.

Tout allait au mieux dans ce monde à quatre, où trois de ses habitants n'étaient à peu près occupés que de soigner l'autre. Mais est-il des satisfactions durables? Dans l'enivrement de leur tendresse, M. et madame Molenier n'avaient pas songé que les attributions de l'*Inspecteur général*, n'admettant que temporairement la résidence, nous serions bientôt obligés de nous séparer, car il y aurait impossibilité de m'emmener en voyage. On ne s'y décida qu'après s'être

promis de me rappeler aussitôt que mes forces me permettraient le partage d'un bon et commode carrosse, à l'aide duquel s'adoucissaient les fatigues et les travaux de l'Inspection médicale.

C'était de Freneuse, village de la Normandie renommé pour l'excellence de ses navets jaunes et savoureux, qu'était venue ma nourrice. Elle y retourna, emportant le précieux dépôt de ma petite personne; et, deux ans après, j'étais pour mon tiers dans le parcours à petites journées de toutes les provinces du royaume. Placé sur le devant intérieur de la voiture, si je ne dirigeais pas absolument la marche, du moins mes fantaisies déterminaient-elles parfois une halte, un repos, un séjour même qui n'auraient eu lieu que beaucoup plus loin, et changeaient, peut-être au détriment de quelques malades travaillés par des opérateurs, les étapes indiquées sur l'itinéraire ministériel.

Avec les fondements d'une santé excellente, j'avais rapporté de la campagne normande le nom du village où cet autre bienfait m'était échu. Je le portais, ainsi que cela se pratiquait alors dans nombre de familles. Il m'a suivi jusqu'au terme de mon éducation, jusqu'au moment où le bénéfice de l'usage n'aurait plus été, pour le monde et pour moi, que le franc aveu d'un ridicule. Sans cela le simple bourgeois, issu de la Faculté de médecine et devenu tout à fait *monsieur de Freneuse*, aurait peut-être eu des armoiries, comme tant d'autres, avec un bonnet de docteur écartelé d'Aragon, et deux navets en pal.

Il y a un M. de Freneuse qui a écrit sur la musique, vers la dernière partie du siècle précédent. Il n'a été connu que des spécialités de son époque, et je doute

que si j'avais essayé de continuer son nom, je l'eusse mené plus loin. *Je ne crains pas la musique* (comme disait Charles X), mais il me la faut excellente ou rien.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

J'ai beaucoup connu la personne chez laquelle le général Pichegru fut arrêté, lors de la conjuration de Georges Cadoudal. Elle se nommait madame Hébert, femme élégante et du commerce le plus agréable. Dans son domicile, situé rue Chabanais, madame Hébert avait cédé une partie de son appartement au nommé Leblanc, plutôt faiseur d'affaires qu'agent de change, comme on l'a dit. Pichegru, recherché par la police et ne couchant pas deux fois dans la même maison, s'était rappelé quelques relations qu'il avait eues avec cet homme. Il lui avait fait demander l'hospitalité pour cette nuit-là. Leblanc y consentit, donna même à souper au fugitif; puis, sous le prétexte de le laisser plus libre, il alla le dénoncer pour obtenir les cent mille francs promis à qui le ferait trouver.

On arrive, vers le milieu de la nuit, chez madame Hébert. On monte, aidé par l'exactitude des renseignements, chez Justine, la femme de chambre, et, après l'avoir brusquement réveillée, on la contraint de descendre pour ouvrir la porte de l'appartement. (On n'avait donc pas fait faire de fausses clefs, ainsi que des historiens l'ont dit. En aurait-on eu le temps?) La pauvre fille, tout épouvantée, et ne sachant de

quoi il s'agissait, obéit en tremblant. Sa main, agitée par la frayeur, ne pouvait parvenir à mettre la clef dans la serrure, ce qu'interprétant mal un Agent, il lui saisit le bras en s'écriant : « *Ah ! coquine, tu veux* » *le réveiller !* » (Elle m'a dit depuis que ces mots l'avaient rassurée sur la liberté de sa maîtresse, qu'elle croyait menacée.) Aussitôt entrée, l'escouade se précipite vers la chambre où dormait si tranquillement le général, qu'il avait négligé de mettre le petit verrou de la porte placée au pied du lit, et par laquelle on arrivait. S'il eût pris cette précaution, il lui aurait été facile de se mettre en défense. Ainsi réveillé, il voulut saisir un de ses pistolets placés sur la table de nuit; mais il n'en eut pas le temps.

On sait le reste, et que Pichegru fut emporté dans la couverture, le seul moyen qu'on trouva pour résister à ses efforts désespérés. Indépendamment des détails ci-dessus, que personne n'a donnés, je remarquai, avec un plaisir presque mêlé de reconnaissance, qu'une superbe glace tenant toute la longueur du lit avait miraculeusement échappé aux dangers d'une lutte aussi longue que terrible. — A-t-on dit, je l'ignore, qu'en apprenant la trahison dont ce général venait d'être victime, le Premier Consul avait défendu d'en remettre le prix à son auteur? (28 février 1804.)

⁂

Les *prix décennaux* furent institués par l'Empereur le 24 fructidor an XII (11 mars 1804). — Ont eu les prix : Raynouard, pour *les Templiers;* Jouy et Spontini, pour *la Vestale;* l'abbé Delille, pour *l'Imagination;* et Tissot, pour les traductions en vers de poëmes

grecs et latins. — Il n'y a eu pour la comédie que des mentions honorables.

❦

A la promenade de Longchamps, je suis arrivé hier le premier pour relever Elleviou, désarçonné et prenant avec grâce la mesure du terrain. « *Merci!* » m'a-t-il dit, *je n'ai rien; c'est que c'est un cheval très-* » *vite.* » Et il a renfourché sa monture en homme qui ne craint pas une autre chute. J'ai vu le moment où il allait être applaudi. (6 avril 1804.)

❦

Après la chute de sa tragédie intitulée *Pierre le Grand*, Carrion de Nisas, qui venait de combattre victorieusement par une belle improvisation l'opinion de Carnot contre l'établissement de l'Empire, reçut force lettres anonymes. L'une d'elles lui révéla le motif du malheur de son ouvrage. Elle était conçue en ces termes : « *Ce n'est pas ta pièce que nous avons sifflée,* » *c'est ton discours.* » (19 mai 1804.)

❦

Le jour, ou plutôt le soir du 9 mars dernier, où l'on a arrêté Georges Cadoudal, le chef de la fameuse conspiration, j'étais à la représentation du *Théâtre-des-Jeunes-Élèves*, rue de Thionville (redevenue Dauphine). Une rumeur pénétra dans la salle et nous fit sortir pour savoir ce qui se passait. A peine étais-je à la porte de la rue, que je vis plusieurs hommes en entraînant un autre, malgré sa vive résistance et se dirigeant du côté du Pont-Neuf. Un cabriolet de place les suivait au pas.

Cet homme, c'était Georges Cadoudal que l'on venait de surprendre dans cette voiture, au bas du carrefour de l'Odéon. Il injuriait à voix haute ceux qui le tiraient avec tant de force que son corps glissait sur le pavé. A cet instant, un portefeuille tomba de ses vêtements et fut ramassé par un homme qu'on dit être un Agent de police. Il y avait alors une grille du Palais-de-Justice connue des habitués, qui donnait sur la cour de la Conciergerie. De là, où je pénétrais facilement à titre de Clerc d'Avoué, j'ai vu, quelque temps après, Georges Cadoudal, en manches de chemise, à cause de la chaleur, assis sur un banc et lisant avec l'apparence de la plus grande tranquillité, un journal que j'ai reconnu pour celui *de l'Empire.* Son extérieur m'a rappelé celui de Michot, le comédien français, seulement beaucoup plus développé et le visage moins ouvert. De temps à autre, il laissait tomber sur son genou la main qui tenait le papier, et levait la tête en regardant en l'air comme quelqu'un qui se livre à de profondes réflexions. Plusieurs fois il jeta sur la grille où nous étions un regard empreint de la plus profonde indifférence. — Je l'ai vu hier aller à l'échafaud, il n'était pas changé. (25 juin 1804.)

⁂

Les *Comédiens français sociétaires* ont pris le titre de *Comédiens ordinaires de l'Empereur Napoléon Ier* le 3 juillet 1804. — Ç'a été ensuite le *Théâtre-Français.* — Puis *Comédiens ordinaires du Roi.* — Aussitôt les événements de février 1848, ils ont repris le titre de *Théâtre de la République.* — Et après le 2 décembre 1852, dès que le second Empire a été pro-

clamé, on est revenu aux *Comédiens ordinaires de l'Empereur.* — Chronologie de l'empressement.

Heureux qui va *de virtute in virtutem!*

Un caprice de César a mis, ces jours derniers, à la disposition du grand homme une de nos Cléopâtres dramatiques qui s'est étrangement fourvoyée dans ses dispositions sentimentales. Au moment de se séparer, le héros lui ayant demandé ce qu'elle désirait, la pauvrette répondit avec une comique expression de tendresse : « *Votre portrait, Sire. — Le voilà. On dit » que cela me ressemble,* » répliqua le Prince choqué de l'inconvenance et prenant une pièce de cent sous dans un meuble voisin. Une imprudente confidence ayant jeté le mot quelque part, je le ramasse. (Juillet 1804.)

Sous la galerie du Palais-Royal, tout à côté du théâtre de Brunet, le *café Alexandre* arrive, petit à petit, à l'état de véritable Parnasse. Les auteurs qui s'y réunissent l'ont poussé vers ce progrès par l'adoption de cet article de leur règlement : « *Tout membre » qui aura dit une bêtise boira un verre d'eau.* » J'ai fait connaître tout bas à Merle les noms de ceux que je crois menacés d'hydropisie par l'emploi de la question ordinaire. (1804.)

Aux Tuileries, dans une de ces conversations auxquelles il admet ses intimes, Napoléon a résumé, hier,

la Révolution et lui-même, en deux gestes des plus significatifs. « *Elle est venue comme cela,* » disait-il de la première, et il indiquait une chose sortant avec rapidité de la terre. Puis, retournant la main comme pour comprimer cet objet : « *Et moi, je suis venu comme* » *cela.* » La définition était frappante. (4 juillet 1804.)

Un heureux début a eu lieu ce soir à l'Opéra. Mademoiselle Victoire Saulnier a paru dans la partie dansante de *Dardanus,* et a conquis l'unanimité des suffrages. C'est une des plus belles personnes qu'on ait encore vues sur ce théâtre. (9 octobre 1804.)

Quand vint à Paris Ribouté, l'époux de mademoiselle Simon, l'actrice qui a joué d'origine le rôle d'Eulalie dans *Misanthropie et Repentir,* il ne s'était jamais occupé de littérature. Tombé par hasard dans le monde des auteurs, il y commettait de singulières naïvetés. Une fois, c'était au café du passage Feydeau, il avoua ne pas connaître Racine. A ces mots, Étienne le prit par le bras, et, le poussant avec douceur vers la porte : « Allez vite, lui dit-il, chez un libraire, achetez les » œuvres de cet écrivain, et ne revenez ici qu'après » en avoir lu le plus possible. » Deux jours après, Ribouté reparut avec l'assurance d'un savant frais émoulu. Son conseiller lui ayant demandé ce qu'il pensait du génie de Racine, il répondit : « *Mais c'est* » *gentil.* » — Malgré cela, l'homme de finances s'étant formé, il y a eu quelques traces de talent dans *l'Assemblée de famille,* comédie en cinq actes en prose.

Une chose plus remarquable que la pièce elle-même, c'est que la faute capitale de l'ouvrage devint le motif de son succès (le jeu de Fleury aidant) : ce fut un testament tenu secret jusqu'à la fin par le principal personnage, et qu'il aurait dû montrer dès le premier acte, pour être logique et agir selon son caractère. L'inexpérience de l'auteur et la curiosité du public firent ce que l'art n'avait pas su faire. (1804.)

Informé des effets par trop *naturels* que l'on attendait de l'acte *des bains*, dans le ballet de *Pâris*, Sa Majesté avait ordonné la suppression de ce tableau. Mais, après avoir assisté à la représentation, l'Empereur, apprenant les retranchements qu'on y a faits, en a autorisé la mise au théâtre, et ce spectacle a contribué au succès du charmant ouvrage de Gardel. (1804.)

Les astronomes (je parle de ceux que notre Observatoire entretient sur le budget de l'État) sont d'une remarquable sincérité. Ils montrent clairement qu'ils ne tiennent pas beaucoup à être utiles. Il n'y a perturbation atmosphérique qui fasse, ces messieurs restent enfermés dans leur science, et ne daignent en user ni pour nous éclairer, ni pour nous prévenir, ni pour nous rassurer. M. de Lalande seul, à qui l'on aime mieux reprocher *ses repas d'araignées* que témoigner de la reconnaissance, s'acquitte consciencieusement de cette partie de ses devoirs envers les masses. Au plus simple mouvement céleste digne de quelque attention, il écrit, envoie aux journaux les causes du phé-

nomène, y ajoute les remarques, les recommandations de nature à satisfaire, à tranquilliser, s'il y a lieu, le Public, et donne enfin signe de vie aux gens qui rémunèrent ses précieux talents. Laissera-t-il des héritiers de cette exactitude, qu'on pourrait appeler aussi la politesse des astronomes? (1804.)

❦

A Saint-Cloud, l'Empereur voulut entrer, il y a huit jours, dans une partie close du parc. Pour y parvenir, il secoua un instant la porte, et finit par l'ébranler à coups de pied. M. Lelieur de Ville-sur-Arce, Intendant des parcs et jardins de la résidence, arriva sur ces entrefaites. « Sire, dit-il avec sa franchise d'habitude, » les portes sont faites pour être fermées. De ce côté-ci, » je réponds non-seulement de la sûreté du palais, mais » encore de la personne de Sa Majesté, et je la prie de » vouloir bien me faire avertir quand elle désirera se » servir de ce passage. » Bien que respectueux au fond, le ton d'évidente mauvaise humeur qu'il employa ne fut point relevé par l'Empereur, qui passa sans rien dire; c'est une de ses manières d'approuver. M. Lelieur nous a raconté cela avant-hier, en dînant dans son appartement à Saint-Cloud avec M. Desmaisons, Secrétaire intime de l'Impératrice Joséphine, et la femme de ce dernier. (29 août 1805.)

❦

Je quitte Thénard de la Comédie française, riant encore de la scène qu'il a eue ce matin avec son perroquet, cet élève de sa femme, qui lui a appris tous les refrains des anciens opéras-comiques. Pendant que

Thénard se faisait la barbe, l'animal se promenait entre ses pieds, au risque d'être vingt fois écrasé. Il avait résisté à plusieurs injonctions de se retirer, lorsque son maître voulut l'y contraindre en le repoussant avec une certaine vigueur. Cette fois le pauvre Jacquot n'y tint pas, et il alla, clopinant, se cacher sous la commode, en chantant d'une voix désolée, ce vers de *Rose et Colas :*

« Demandez-moi pourquoi, pourquoi cette colère ? »

Etourdi de la justesse de l'application, Thénard courut à son oiseau, et se livra à toutes sortes d'avances pour obtenir un pardon que le bon naturel de la bête ne lui fit presque pas attendre. (7 septembre 1805.)

Dorvo ne se consolera jamais de la chute de son *Envieux,* joué le 18 mars 1799 à l'Odéon, qui brûla le lendemain matin. Il m'en parlait encore aujourd'hui à Louvois, en m'en récitant des vers dont le mérite ne me paraît pas aussi saillant qu'à lui. L'hémistiche qu'il aime tant : « *S'il voit boire, il a soif,* » est indiqué par Oxenstiern dans ses *Caractères,* où Dorvo a largement puisé. La démarche qu'il fit en allant demander la rétribution de sa pièce pendant que le théâtre était en feu, ayant été généralement blâmée, il a cette opinion sur le cœur, et c'est toujours le second couplet de sa complainte d'auteur tombé. (2 novembre 1805.)

J'ai vu les dernières années d'Arnaud Baculard. Elles s'écoulaient au sein d'une affligeante misère. Cet homme

qui a desserré tant de volumes, n'a pas trouvé un seul de ses ouvrages (indigestes, à la vérité, mal écrits sans doute; mais trop ingrats envers leur auteur), il n'en a pas trouvé un qui lui donnât du pain jusqu'à sa mort. Aussi Baculard courait-il les cafés, pour y rencontrer quelques écrivains auxquels il demandait invariablement de lui prêter la somme qui l'avait fait surnommer l'*homme aux petits écus*. Ce manége, né d'une triste nécessité, dut contribuer à abréger ses jours; on le soupçonnait, du moins, lorsqu'on apprit hier, sans préparation, que le malheureux n'emprunterait plus à personne! (9 novembre 1805.)

Conduit (j'ai oublié pourquoi) chez une dame des amis de Garnerin, j'y ai dîné hier avec lui, curieux de le connaître. En lui rappelant sa descente en parachute, je lui ai demandé s'il jugeait qu'un ballon offrît de grands dangers pour l'aéronaute. « *J'y suis,* me » répondit-il, *beaucoup plus en sûreté que dans un* » *fiacre.* » Mais comme tous les fiacres sont de véritables châteaux branlants, je n'ai pu me former une idée positive de la solidité des ballons. — Quand je lui ai parlé de l'expérience faite, à l'imitation de la sienne, le 12 octobre 1799, par une demoiselle Desbrosses, âgée de 17 ans, et qui toucha la terre encore plus heureusement que lui, il me répondit : « *C'est qu'il* » *faisait moins de vent; mais, puisque j'ai été* LE PRE- » MIER, *je ne m'oppose pas à ce qu'elle soit la seconde.* » Et la dame lui répliqua tendrement : « *Vous êtes bien* » *bon!* » (19 décembre 1805.)

« Cette bonne madame Molé ne peut pas aimer tranquillement son chien. Il n'est sorte d'espiégleries que les acteurs du théâtre de l'Impératrice ne lui fassent à ce sujet. Ce diable de Clozel, à la répétition d'aujourd'hui, ne s'est-il pas mis en tête de métamorphoser la pauvre bête en une lampe pour éclairer la scène. Les apprêts terminés, il la fait enlever par la queue et ayant une mèche posée de manière à favoriser la supposition. Pendant que le *truc* fonctionnait, le cruel mystificateur exécutait sur un violon le motif de l'extinction du feu sacré dans l'opéra de *la Vestale*, et les assistants riaient à qui mieux mieux. Les cris de la victime ayant provoqué ceux de sa propriétaire, on a, par bonheur, mis fin à ce spectacle avant que l'allumeur eût consommé la plaisanterie, ou consumé son lamentable objet. (28 décembre 1805.)

Alexandre Duval racontait encore hier, au foyer de Louvois, qu'il a connu un de ces hommes sans réflexion et d'une crédulité stupide qui, pendant dix années de sa vie, s'est fait une habitude d'appliquer à tout propos le proverbe : *Trop de pétulance gâte tout.* Comme il l'avait entendu citer tout de travers, il disait : « *Trois » épées qui dansent gâtent tout.* » Et les rires qu'il provoquait lui semblaient la preuve du succès de son érudition, dont la récidive lui attirait des invitations de tous les côtés. (28 décembre 1805.)

☙

Napoléon I[er] disait un jour à Xavier Audoin, qui me l'a répété : « *Si j'avais trouvé cinq républicains comme » vous, je n'aurais jamais songé à l'Empire.* » Xavier Audoin, en admirant l'Empereur, refusa tout de lui, même une place au Sénat. (1805.)

☙

La mère Gontier (comme on l'appelle à l'Opéra-Comique) ne joue jamais un rôle nouveau sans être prise d'une excessive frayeur. Hier, à la première représentation de *Ma tante Aurore,* au moment d'entrer en scène, elle s'est plainte à Allaire, son mari, d'avoir la bouche tellement privée de salive qu'elle craignait de ne pouvoir articuler une parole, et l'a prié de lui en procurer d'une manière dont toute sa bonhomie peut seule lui suggérer la pensée. Juliet, qui l'entendait, lui a crié : « *Attends un peu, ma vieille, je crois » qu'il va pleuvoir.* » (11 janvier 1805.)

☙

Pas une actrice n'a joué *Ariane* aussi bien que mademoiselle Duchesnois. L'effet qu'elle avait trouvé au moment ou l'héroïne apprend que Phèdre, sa sœur, vient d'être enlevée par Thésée, était d'une incomparable beauté. Sa surprise, sa douleur, le subit anéantissement de ses facultés, les yeux sans regards qu'elle fixait sur les spectateurs, et ce mot de sensation intraduisible : *Je tremble,* qu'accompagnait le frémissement de son corps, offraient le tableau le plus complet de ce que l'art peut dérober à la nature. Lafon, qui, dans

cette scène, remplissait, en 1805, à côté de mademoiselle Duchesnois, le rôle de Pirithoüs, en fut un jour si frappé qu'il ne put s'empêcher de lui dire tout haut : « *Ah! mon amie, c'est sublime!* » Le public se rangea à cette opinion par des applaudissements qui ne pouvaient pas finir. Malgré le grand succès de mademoiselle Clairon dans ce rôle, il est douteux qu'elle y fût aussi complète, attendu que la *sensibilité* n'était pas, comme chez mademoiselle Duchesnois, la partie supérieure de son talent.

Le *Comité de lecture* du Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, est ainsi composé : Picard, Marin, le dernier des *Censeurs royaux*, Andrieux, Collin d'Harleville, Chéron, l'auteur du *Tartufe de mœurs*, Luce de Lancival, Alexandre Ségur, Grimod de la Reynière, Droz et Try, le jurisconsulte. C'est par là que je passe pour être admis à donner des comédies à ce théâtre. On doit comprendre que la seule réception est déjà un commencement de succès. (1805.)

Le fer chaud ne laisserait pas une empreinte plus indestructible que le mot de Geoffroy sur Chazet, qu'on voit implacablement partout, aux cours, aux spectacles, aux bals, aux exécutions (comme dit La Bruyère), et dont il est impossible de se garer. Geoffroy vient de le surnommer *l'Inévitable*. (1805.)

Musson, le mystificateur, l'a échappé belle à un

dîner que donnait Picard. Le *mystifié*, c'est-à-dire la personne aux dépens de laquelle on prétendait s'amuser, quoique sans méchanceté, était un lieutenant-colonel des chasseurs de la garde (rien que cela!). D'après ses informations, Musson lui parlait de l'Égypte, où était allé l'officier, et qu'il disait avoir lui-même visitée. Il le *promenait* sur des détails peut-être comiques pour les auditeurs préparés, mais que l'on pouvait supposer vrais sans être trop crédule. Cela réussit d'abord assez bien. Puis, le brave militaire, recueillant des souvenirs qu'éveillaient certaines marques d'intelligence entre les assistants, se félicita tout haut de rencontrer quelqu'un qui pût lui donner des nouvelles d'un monsieur habile à se moquer des gens, un nommé Musson, qu'il cherchait *pour lui couper les oreilles*. A ces mots, la gaieté se rembrunit, et Picard, changeant bien vite de conversation, la ramena plus agréable sur le premier sujet que lui offrit son inépuisable fécondité. Il m'a dit, en me contant cette aventure, qu'elle lui servit de leçon, et que, depuis, il ne reçut plus de mystificateurs. (1805.)

Jusqu'à présent Geoffroy avait traité assez mal un des compositeurs qui contribueront le plus à la gloire de notre école. Lassé de cette injustice et poussé par de bons conseils, M. Méhul s'est décidé à rendre visite au sévère Aristarque. Il en a été fort bien reçu, et, depuis ce moment, Geoffroy saisit toutes les occasions de réparer sa faute. Sans égard pour l'artiste recommandable, les sots et les méchants vont encore rabâcher leur éternel refrain : « *Le journaliste est* VENDU ! »

Eh! oui, ils le sont tous en échange de pareille *monnaie* frappée au coin de la *politesse*, de l'*estime*, de la *considération*, du prix qu'on attache à leurs travaux, de tout ce qui flatte et *honore*, indépendamment des devoirs de la profession, dont l'exercice a mille moyens de satisfaire les autres et soi-même. (1805.)

Contrairement à l'usage des auteurs dramatiques, qui atténuent, en imprimant leurs pièces, le mauvais résultat d'une première représentation, MM. Delongchamps et Boïeldieu constatent sur la brochure ce qui s'est passé de fâcheux à celle de *Ma tante Aurore*. « *Sifflée*, disent-ils, *en trois actes, le* 20 *nivôse an XII*, » *et applaudie en deux le* 23 *du même mois au Théâtre* » *Feydeau.* » — En effet, le dernier tiers de l'ouvrage, où Martin, travesti en nourrice, avait chanté cependant avec beaucoup de goût la romance à trois notes de *la Tour du Nord*, n'a pu trouver grâce en faveur des deux autres parties si amusantes. Un jour viendra peut-être qui nous fera voir le public aussi indulgent pour les faibles qu'il est aujourd'hui sévère pour les forts. Mais aussi, quand la dure Critique aura maintenu la grandeur, l'éloge affadissant ne signalera-t-il pas la décadence ?

La *Classe de déclamation* au Conservatoire a été instituée hier. M. Sarrette, toujours directeur. — Les premiers Professeurs sont : Monvel, Dugazon, Fleury, Dazincourt, Talma et Lafon. (4 mars 1806.)

On s'étonne de voir en notre temps de nombreuses fautes contre la langue dans ce qui touche de plus près à la publicité populaire. Les murs en sont tapissés, les enseignes en regorgent, et pas un délégué de l'Édilité parisienne ne songe à y mettre ordre. Mercier-*Tableau* a sur ce sujet une idée qu'il nous a très-bien développée ce soir, et qu'il va reproduire dans les journaux. Il demande que la correction des enseignes de Paris soit dévolue aux apprentis imprimeurs, recevant pour chaque faute une rétribution proportionnelle et acquittée par le délinquant responsable. C'est assurément le moyen de les faire disparaître. Qui empêche de réaliser ce projet ? Cela ou autre chose, mais que la honte finisse. (29 avril 1806.)

Les auteurs dramatiques actuels auront beau faire, quelles que soient les étrangetés de leurs imaginatives, elles n'atteindront jamais celle dont j'ai pris note à son époque, précaution sans laquelle j'en douterais moi-même aujourd'hui. C'était au théâtre de Pavie, à six lieues de Milan. On représentait un ballet à grand spectacle, qui finissait par la mort d'Hercule sur le mont OEta. Au moment suprême, le héros, à demi couché sur son bûcher, se livrait aux douleurs que lui causait la robe de Nessus, lorsqu'arrivait *à pied, sur les nuages* entourant le tableau, qui ?... LE GÉNÉRAL BONAPARTE en grand costume et d'une imitation parfaite ! Il témoignait par gestes le regret d'un si beau trépas, et terminait par attacher la croix d'honneur sur

la poitrine d'Hercule..... *poitrine* est le mot, car Alcide, revêtu d'un simple maillot couleur de chair pour figurer la nudité, ne pouvait que par une douloureuse opération maintenir l'étoile des braves sur son épiderme déchiré. Il la supportait avec courage et comme le treizième de ses fameux travaux. (1806.)

En se rendant hier à la première représentation de *la Mort d'Henri IV*, Talma a failli ne pas arriver à temps pour commencer la pièce. La file des voitures était considérable. Elle réclamait tous les soins de Lafitte (ce terrible épouvantail des cochers) qui, dans sa turbulente sévérité, ne voulait pas que le fiacre de Talma pût s'en dégager. Inquiet et colère, le tragédien descendit vivement, et, prenant l'homme de police au collet, il le secoua en lui disant : « *Comment, malheu-* » *reux, tu ne veux pas laisser arriver Henri IV!...* » Le pauvre diable comprit, et se fit un devoir de faciliter ce qu'auparavant il défendait avec tant de chaleur. (7 juin 1806.)

Huet, l'évêque d'Avranches, disait : « A peine avais-je » quitté la mamelle, que je portais envie à ceux que je » voyais lire. » M. le duc de Dantzick n'en est pas tout à fait là ; mais, caché derrière les persiennes de son appartement, qui donne sur le Luxembourg, il regarde avec un intérêt mêlé de peine les Étudiants qui lisent pendant leur promenade. — « *Ils sont bien heureux!* » me disait-il ce matin. A quoi je lui ai répondu : « *Mon-* » *sieur le maréchal, pendant qu'ils étaient au collége,*

» *vous défendiez nos frontières : l'un vaut bien l'autre.*
» — *Ah ! oui !* » fit-il en soupirant. (18 juin 1806.)

La verve bouffonne déborde chez Dugazon ; il a besoin de lui donner passage alors même que personne n'est là pour en jouir. Dans les rues, seul, et sans autre motif que de se divertir, il commet des espiègleries d'enfant. Cette après-midi, Picard jeune et moi nous nous promenions aux Champs-Élysées, lorsqu'un vieux cabriolet bourgeois traversa la route et vint à nous en offrant aux regards une figure horriblement grimaçante, placée sur la barre du tablier. Je ne savais ce que c'était. « Parbleu ! me dit Picard jeune, il ne » faut pas le demander ; c'est Dugazon ! Il n'est heu- » reux que quand il fait de ces polissonneries-là. — » Eh bien ! lui ai-je répondu, à cela près, qu'on nous » en donne encore un. » (19 août 1806.)

L'extrême propreté sur sa personne passerait chez Dazincourt pour une manie, si l'excès même en cela ne portait avec soi-même son excuse. Appelé ce matin à son domicile, rue de Richelieu, à côté de Beauvilliers, par la promesse d'une loge à quelqu'un de ma connaissance, j'ai dû assister à son petit lever, comme si j'étais de ses visiteurs familiers. Le temps qu'il y met, les soins qu'il y prend, sont vraiment chose curieuse. L'examen de ses bas, qu'il déroule et dispose avec toutes les précautions qui en assurent la mise facile, occupe déjà de nombreuses minutes. Le reste subit la même attention, depuis les indispensables détails jus-

qu'au jeu le plus obstiné de la brosse dans tous les sens. Il en porte même une sur lui, et s'en sert en vous parlant dans quelque lieu que ce soit, sans penser qu'on puisse y prendre garde. Les odeurs tiennent aussi une large place dans cette première occupation de sa journée. Aussi les amis de Dazincourt, qui savent cela, ne manquent-ils pas l'occasion de l'en plaisanter publiquement. Dans *l'Homme à bonnes fortunes*, lorsqu'il continue la tradition du valet imitant la toilette de son maître et s'inonde d'eau de Cologne jusque sous les bras, un rire éclate dans la salle et lui dit qu'il joue son rôle au naturel. Heureux celui à qui l'on ne peut reprocher que de si agréables petitesses ! (13 octobre 1806.)

❦

On répand le bruit d'une aventure franc-maçonnique toute récente et bien extraordinaire. Un officier de la Garde impériale, de ceux qui viennent de se distinguer à la bataille d'Iéna, cédant au désir de *voir la lumière*, a été admis dans la grande loge de Berlin, sous la condition d'y subir des épreuves de la nature la plus décourageante. Il s'y est engagé, jurant que rien ne pourrait l'y faire renoncer. Arrivé à la dernière (toujours les yeux bandés, selon l'usage), il dut recevoir d'une main, un poignard, tandis qu'on lui plaçait l'autre sur un corps dont il sentait parfaitement battre le cœur, et qu'on lui ordonna de frapper en introduisant la lame entre ses doigts, pour s'assurer de l'efficacité du coup. D'abord saisi d'horreur à l'idée qu'une mort certaine allait s'ensuivre, l'officier se rassura bientôt en pensant qu'il ne s'agissait absolument que d'une feinte, et qu'il n'était pas possible qu'elle eût le ca-

ractère dont elle paraissait menacée. Il obéit. Mais, à l'aspect du sang qui l'inondait et que lui firent voir ses yeux découverts, ses forces faillirent l'abandonner. Heureusement il n'avait immolé qu'un pauvre petit mouton, dont la peau, rasée avec soin, présentait au toucher la ressemblance nécessaire à cet acte d'une invention si révoltante. Tout aussitôt, la rumeur publique ayant répandu l'existence d'une *Société secrète*, le fait est parvenu aux oreilles de l'Empereur, qui, tout en témoignant le regret d'atteindre un militaire dont il venait de récompenser la valeur, l'a mis sur-le-champ en disponibilité, plus mécontent de son barbare courage que troublé par de petites menées politiques. Cependant on assure que tout espoir n'est pas perdu, et que la vérité mieux connue, sous ce dernier rapport, fera rendre à son régiment un brave dont le nom a plusieurs fois retenti dans les bulletins de notre vaillante armée. (4 novembre 1806.)

J'apprécie l'intérêt que me témoigne Millevoye depuis qu'Auguste Labouisse me l'a fait connaître. Quand nous déjeunons ensemble avec des auteurs, c'est fort souvent à moi (qui le suis à peine) que ses interrogations s'adressent. Aujourd'hui, après avoir cédé à notre désir d'entendre quelque chose de son *Indépendance de l'homme de lettres,* il a écouté mes éloges avec cet air qui semble dire : « J'aime mieux ceux-là. » Ah ! s'il pouvait ne pas s'y tromper !... (31 décembre 1806.)

MA VIE. — CHAPITRE VI.

1788. — LE COLLÉGE.

A six ans, j'entrai donc sous le nom de *de Freneuse*, au collége de l'abbé Dubois, situé au bas de Ménilmontant. C'était la troisième fois que je me trouvais en contact avec le petit-collet, en commençant par l'abbé Leroy, mon parrain; car, suivant la coutume des bonnes maisons, j'avais eu jusque-là pour précepteur, un abbé Lerouge, logé, hébergé chez ma grand'mère, et qui s'était évertué à m'apprendre trop tôt assez de latin pour qu'il me fût utile de l'oublier plus tard.

Le mode d'enseignement qui consistait à imposer un travail excessif aux enfants, à les mener avec beaucoup de sévérité et à les mal nourrir, était en grande vénération dans ce collége. Ce que j'y souffrais nuisait aux progrès de mes études, qui eussent été même infructueuses sans l'intelligence et les soins d'un professeur nommé Chevalier, qui seul avait compris mes aptitudes et jugé ma sensibilité. C'est sous lui que j'ai remporté mes meilleurs prix. Quant à la dureté des punitions, dont ma grand'mère avait obtenu que la plus humiliante ne me fût jamais infligée, en voici un exemple qui m'est personnel. J'en rapporterai plus loin un autre.

Un soir de l'hiver le plus rigoureux, en portant un des chandeliers de la classe, je mis accidentellement le feu à des volailles pendues au croc et destinées à une autre table que la nôtre. Pour ce fait, naïvement

expliqué, on me jeta vers neuf heures, *entièrement nu*, dans la cour, où il y avait une épaisse couche de neige. Cruellement saisi par le froid, j'allai me réfugier dans la niche de la chienne de garde. Cette *Diane*, fort douce pendant le jour, était terrible la nuit. Absente de sa loge quand j'y entrai, elle y revint furieuse de sentir là quelqu'un. Mais, par bonheur, à ma voix, à la finesse de son nez, elle me reconnut pour l'écolier qui, pendant les récréations, lui prodiguait des caresses, et, tout en appuyant ses dents sur ma chair, elle finit par s'apaiser au point de se prêter à me communiquer la chaleur de son corps. Quand on vint me chercher, je n'en étais pas moins dans un triste état, et il fallut presque autant de feu pour me rappeler au sentiment que pour rôtir les pièces pendantes au malheureux croc. Le despotisme établi dans la maison ne permit pas que ma grand'mère fût informée de ce traitement. Cet excès de pouvoir était tel, que lorsque, sur sa demande, l'abbé Dubois me conduisait dîner chez elle, c'était au contraire à ses bons soins qu'il me fallait rendre grâce.

Quatre-vingt-neuf arriva. C'est du collége que j'entendis éclater cette bombe, chargée depuis deux siècles, qu'on me dit être une *Révolution*, mot nouveau pour mon oreille, ailleurs que dans les livres où il s'agissait de la Grèce et de Rome, et dont on comprendra que je ne jugeai pas d'abord toute la portée. Cependant pour moi, chétif, elle était grande aussi, non-seulement dans un avenir de prévision impossible et qui se déroulera en son lieu, mais encore dans le présent, dont j'allais être frappé.

La fortune souriait au couple respectable qui m'avait

adopté. Tout en remplissant ses fonctions publiques, M. Molenier donnait, à de très-hauts prix, des consultations que l'on recherchait avec empressement. La vente des médicaments dont il avait trouvé le secret était d'un rapport considérable. Sa maison, fondée sur le pied que voulait cet état de choses, prospérait sous la sagesse profonde, l'élégance remarquable et l'ordre qu'y déployait sa femme, l'une des plus belles comme des meilleures personnes de son temps. Heureuse, la plume de son fils, de son vrai fils, qui peut après tant d'années, lui rendre cette justice! Plus heureux, lui-même encore, si sa reconnaissance parvient à en propager l'écho, et à sauver de l'oubli la mémoire d'une vertu si pure!

Cette commotion politique ayant dispersé, éloigné, détruit la haute société dont M. Molenier était le médecin de prédilection, lui fit subir d'énormes pertes, parmi lesquelles les suites de l'Émigration comptèrent pour beaucoup. Une foule d'empiriques, exerçant *per totam terram*, sans autorisation, au rabais, à prix fixe, vint se ruer sur la crédulité publique et rebuter les praticiens de mérite, effrayés du succès de ces guérisseurs. Le talent, l'expérience, le génie même n'offrirent plus de garanties contre les efforts d'un charlatanisme éhonté.... Les nuages s'amoncellent.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Il y avait une grande sincérité d'amour-propre dans les discours de Desforges, vieux et revenu des dissipations de sa jeunesse. Le sentiment de son mérite s'y révélait quelquefois par de bonnes boutades. Nous étions ensemble un soir au parterre du théâtre Louvois, sous Picard, pendant la représentation de *Fellamar* (la suite de son *Tom Jones*). Moi, j'applaudissais, et Desforges pleurait. — « *Je suis fâché,* me dit-il, *que* » *ce soit de moi; je n'ose pas dire que c'est très-* » *bien.* » (1806.)

Pagnest, le jeune peintre qui a fait le beau portrait de M. Nanteuil, l'administrateur des Messageries, est fils d'un Courrier de la malle, à qui on a dernièrement enlevé ses dépêches, malgré la résistance de ce brave homme. Par suite, on l'a destitué. Des puissants qui s'intéressent à lui, ont projeté de le mettre à la chasse sur le chemin de l'Empereur, pour tâcher d'en obtenir sa grâce; car le souverain n'a pas pu ignorer l'événement, et c'est son ordre qu'on a exécuté. Par malheur, le père n'est pas aussi éloquent que le fils est bon peintre! Pour y suppléer, autant que pour rassurer le pétitionnaire en présence d'un personnage aussi imposant, sa femme a composé et lui a appris par cœur un discours aussi abrégé que possible. Cela fait, on a mis le projet à exécution. Pagnest se présente.

— *Qui es-tu?* lui dit l'Empereur.

— *Sire, je suis l'infortuné Courrier qu'on a si traîtreusement dévalisé sur la route de Lyon pendant la nuit du* 15 *du mois dernier.....*

A la manière dont il récitait sa leçon, l'Empereur comprit tout de suite.

— *Qui est-ce qui t'a appris cela?*

— *Sire,* répond le malheureux déjà déconcerté, *c'est ma femme.*

Napoléon sourit; et l'affaire en est restée là. Il a fallu trouver une nouvelle occasion. A la vue de Pagnest:

— *Qu'est-ce?* dit l'Empereur.

— *Sire, je suis l'infortuné Courrier qu'on a si traîtreusement dévalisé sur la route de Lyon pendant la nuit du* 15 *du mois dernier.....*

— *Ah! oui, je sais. Je donnerai des ordres.*

Enfin la place est rendue. Il ne s'agit plus que d'aller remercier le Souverain. Pour cela, madame Pagnest imagine et fourre dans la tête de son mari un compliment selon toutes les règles. Mais voilà que la peur galope de nouveau le pauvre diable à l'aspect du monarque! il oublie sa seconde version, ne se rappelle que la première, et psalmodie d'une voix lamentable:

— *Sire, je suis l'infortuné Courrier qu'on a si traîtreusement dévalisé.....*

Cette fois l'Empereur n'y tient plus, et il achève du même ton:

— *Sur la route de Lyon pendant la nuit du* 15 *du mois dernier.* Et il s'échappe en récitant la phrase de manière à prouver qu'il la sait tout entière. (1806.)

Je n'ai plus la petite pièce que j'avais faite pour la fête du duc de Dantzick et qu'on a représentée dans ses appartements de la rue de Vaugirard. Clozel y a

très-bien joué son rôle d'officier. Le maréchal était trop bon pour que je n'aie pas eu raison de composer cet ouvrage ; mais je crois que j'ai encore mieux fait de le perdre. (1806.)

En thèse générale, tout autre costume que celui de l'époque, jure avec les mœurs et le style des ouvrages dramatiques. Molière a peint, sans doute, l'espèce humaine de tous les temps; mais, par cela même qu'il a été le grand Contemplateur de son siècle, c'est de là qu'à son tour il doit être vu pour que toute son immensité se découvre. Ses habits sont des dates. Assurément les dates ne constituent pas l'histoire; mais, sans elles, la plus belle, la plus agréable de toutes n'est que confusion. Habillez donc les pièces et datez vos écrits !

Pas un directeur, pas un auteur n'ont joui comme le Gardel de notre temps du respect qu'imprime leur autorité aux personnes qui y sont soumises. Il y a eu une époque où ce maître de ballets si renommé n'arrivait aux répétitions qu'en habit noir complet, poudré à blanc et l'épée au côté. A son approche, les artistes et les Élèves de la danse formaient une haie au milieu de laquelle passait le chorégraphe-professeur, comme un Roi à qui ses sujets font cortége. Aujourd'hui, on trouverait cela ridicule. Demandez plutôt à la discipline. (1806.)

Au delà de la *Boule rouge,* située rue Saint-Antoine, presque en face la rue de Jouy, et devenu *Mareux,* on

ne trouve plus de *Théâtre de société* qui mérite un souvenir. Mais il n'y a pas que cet avantage. Plusieurs comédiens sont sortis de ses étroites coulisses, et parmi eux, Picard, alors clerc de Notaire; Devigny, clerc de Procureur, qui a été sociétaire du Théâtre-Français; Dorsan, l'un des artistes estimés du théâtre Louvois, etc. Plusieurs des autres camarades de la *Boule rouge* avaient atteint, par l'effet de la première Révolution, les sommités de la Politique, sans oublier leur ancienne confraternité de cabotinage volontaire, et j'en ai entendu encore hier au foyer de Louvois, qui, toujours amis de Picard, lui disaient de la plus gracieuse façon qu'ils se le rappelaient avec un vif plaisir. (2 janvier 1807.)

Les beaux jours de l'École Polytechnique, fondée en 1799, ont été ceux où, après de rudes travaux dans les sciences abstraites, les élèves se rendaient au théâtre pour s'y poser en arbitres du goût, en dispensateurs éclairés des succès ou des chutes. Rien de ce qu'ils approuvaient n'était repoussé, rien de ce qu'ils repoussaient n'était généralement approuvé. L'Empereur, qui savait cette influence, ne s'y opposait pas. Il laissait préluder par les jeux de l'esprit, et en forme de récréation salutaire, ceux qui devaient l'aider un jour à de plus solennelles conquêtes, et il disait : « *Ils commandent bien; mais ils obéissent encore* » *mieux.* » (1807.)

Le médisant Alain, des *Héritiers*, ne manquerait pas de supposer un petit voyage à Landernau, si on

lui disait que la mère de Dazincourt y a été rendre visite au père de Préville, car il y avait grande ressemblance dans la figure des deux Comiques. Les portraits du premier-né, dans le Figaro du *Barbier de Séville*, reproduisent en effet une partie de la personne du second. J'en ai fait aujourd'hui la remarque à Dazincourt, en voyant sa pendule, surmontée de l'image de son maître, et il m'a répondu : « *Oui; mais j'aimerais* » *mieux l'autre ressemblance.* » (5 janvier 1807.)

M. Picard pratique scrupuleusement la maxime qu'il a placée dans son MONSIEUR MUSARD : « *Ne remettons rien* » *à demain.* » Son habitude est de se tenir chaque jour au courant de ce qu'il a à faire ou à écrire, en dehors de la pièce qu'il compose. Cette après-dînée, chez lui, pendant que nous causions, un jeune homme est venu lui demander une lettre de recommandation, en lui disant qu'il reviendrait la prendre vers la fin de la semaine. « *Non, non,* lui a répondu M. Picard, *je vais* » *vous la donner tout de suite.* » Et il l'a écrite. Dès qu'on lui parle d'une visite ou d'une course importante à faire, s'il y consent, il se jette dans une voiture de place (moyen de locomotion dont il use très-volontiers), et s'en acquitte sans retard, comme sans rien négliger pour le succès. Tout est dans sa maison sur ce pied. Quand je l'en ai félicité : « *De cette façon,* » m'a-t-il répondu, *je donne à ma pièce en train toute* » *la réflexion possible, et je dors tranquille.* » (29 janvier 1807.)

❦

La bataille d'Eylau continuait. L'Empereur venait de donner au Maréchal Lannes un ordre, dont celui-ci confia l'exécution à Pigault-Lebrun fils, qui se rendit sur une chaussée couverte de pièces d'artillerie, que démontait à toute minute une véritable grêle de boulets. Il y trouva un jeune officier de cette arme, commandant ses soldats avec tout le sang-froid du plus vieux capitaine, et n'ayant pas seulement l'air de s'apercevoir des ravages qui s'opéraient autour de lui. Dans son étonnement, Pigault se hâta de lui transmettre l'ordre, et se disposait à repartir aussitôt, lorsque l'officier, du ton et de la contenance qu'il aurait eus dans le salon le plus paisible, voulut entamer une série d'explications que l'Envoyé laissa à peine commencer, en lui disant en mots précipités : « *Monsieur, tel est* » *l'ordre de l'Empereur; je m'en acquitte. Adieu!* » Et il revint à bride abattue rendre compte de sa mission. — En me racontant ce fait, Pigault fils, qui lui-même comptait tant d'actions d'éclat, m'a dit souvent qu'il n'avait jamais vu militaire plus étonnant dans un poste aussi périlleux. (8 février 1807.)

❦

En pleine bataille d'Eylau, les aides de camp, un peu ahuris de ce que les choses se passaient différemment que d'habitude, accouraient près de l'Empereur et semblaient désirer des ordres. « *Attendez,* » leur dit-il le front soucieux et méditatif, « *je ne vois pas encore* » *bien clair sur mon échiquier.* » Dix minutes après, le Russe était échec et mat. (8 février 1807.)

« Augsbourg, 27 vendémiaire an XIV.

» MON BON AMI,

» Je n'ai que le temps de te dire que je suis arrivé bien fatigué, que ce sacré pays me déplaît souverainement, et que les Allemands sont de mauvais b...... Il faut leur donner des calottes pour avoir à manger, même en payant bien. — Je partirai sans doute demain avec le Maréchal. L'armée se porte sur Ulm. On ne sait plus où mettre les prisonniers qu'on fait tous les jours. Ils en verront de cruelles. — Adieu, je te donnerai des détails dans un moment plus favorable. Tout à toi. — Envoie-moi ton *Parleur éternel.*

» PIGAULT-LEBRUN fils. — Au quartier général du Maréchal Lannes, 5e division. »

(Autographe.)

« Gustad, 20 avril 1807.

» ..... J'espère que tu me pardonneras une négligence qui fut bien souvent involontaire, car aux avant-postes on n'écrit pas quand on veut. Ainsi, si tu te donnes la peine de me répondre, pas de sermons, pas de reproches! Je veux avoir autant de plaisir à te lire, que j'en ai maintenant à m'entretenir avec toi. — Que fais-tu? que deviens-tu? Depuis notre séparation, tu dois avoir bien des choses à me dire, tu dois avoir travaillé. Quels sont tes ouvrages, leurs titres? Dis-moi tout. — Tu as peut-être entendu dire quelque

part qu'à la bataille d'Iéna, je m'étais laissé donner un coup de sabre sur la boule. Depuis ce temps, je me suis trouvé à quarante affaires sans attraper la moindre égratignure. Du reste, beaucoup de fatigues et de misères; et tout cela, je t'assure, ne me fait pas plus d'effet que de p..... dans un violon. — Je suis au moment d'être fait sous-lieutenant..... Chamcourtois prétend que tu le négliges; il a cependant bonne envie de travailler avec toi. Va le voir et réponds-moi à ce sujet. — Parlons maintenant sensibilité..... Réponds-moi bien vite, bien longuement, et n'oublie rien de tout ce que je te dis. Je t'embrasse de tout mon cœur.

» Pigault-Lebrun fils, maréchal des logis. »

(Autographe.)

A Lyon, Lekain, en congé, trouva pour son *Confident* Florence, qui n'appartenait point encore à la Comédie française. N'ayant pas eu besoin de répéter ensemble, ni l'un ni l'autre ne se connaissaient. Dans la coulisse, au moment de se réunir, Florence vit venir à lui le tragédien, dont l'extérieur le stupéfia. — « Quoi! » se dit-il, c'est là ce grand artiste! Ah! qu'il est » petit!... » Il lui adressa la parole, et la simplicité que Lekain mit à lui répondre le fortifia dans la pensée que c'était une réputation usurpée, dont il craignait beaucoup l'effet sur le public connaisseur qui allait en juger. Le troisième acte venu, Lekain, qui l'avait averti qu'au lieu d'être suivi par son Confident il était dans l'habitude de s'en faire précéder, lui dit d'un air et d'un ton où l'on voyait déjà Tancrède :

« *Entrez, monsieur.* » — A cet accent inattendu, le pauvre Adalmont se trouble, obéit, arrive au milieu du théâtre, se retourne, et trouve un héros d'une noblesse si imposante, qu'il en perd la mémoire et la voix. Il fallut que le souffleur l'assistât pour qu'il pût commencer son rôle, et, pendant toute la pièce, il demeura sous cette impression terrifiante. En me le racontant ce soir, Florence me disait : « *Ah! mon-* » *sieur, il touchait aux frises!* » (21 avril 1807.)

Jamais Directeur de spectacle n'a vu, et jamais autre ne verra le jour de sa fête célébré comme l'a été hier la Saint-Louis en l'honneur de Picard. Après la représentation, qui avait été donnée au public comme à l'ordinaire, la salle du *Théâtre Louvois* se remplit jusqu'aux combles d'hommes de lettres, d'artistes, de gens du monde, de sommités politiques, de femmes en réputation et d'amis, heureux de l'hommage qu'ils allaient rendre au premier auteur comique de l'époque.

Picard, qui ne s'attendait qu'aux démonstrations ordinaires des personnes de son intimité, arrive avec sa femme et sa famille. On leur ouvre la porte de la première galerie. En y entrant il s'arrête, étonné, interdit à l'aspect de cette immense réunion, pâlit et tombe sur la banquette, sans se rendre compte de ce qui se passe sous ses yeux. Les applaudissements, les vivat, les bravos éclatent et ne tardent pas à le rendre à lui-même. Il cherche, il regarde, et trouve dans chaque spectateur une connaissance qui lui sourit, dont il articule le nom et à laquelle il répond par un salut d'amitié.

Enfin le spectacle commence. C'est un monologue composé par Andrieux, récité par Armand Dailly, acteur ambulant, qui nous raconte les plaisantes mésaventures de la troupe éclopée et hors d'état de paraître. Mais il y en a d'autres à Paris. Le théâtre de l'Opéra, auquel on a eu recours, va combler la lacune par une pantomime. Gardel, en beau Léandre; sa femme, en Zirzabelle, attifée comme la *jeune première des chiens;* Éloy, le danseur, travesti en femme et arrivant sur la scène en faisant *la roue;* cent autres folies plus désopilantes les unes que les autres, précèdent le bal, qui a lieu dans le foyer public, et que termine un somptueux repas servi sur le théâtre, d'où l'on ne sort qu'au jour, en se félicitant d'un plaisir dont jusque-là personne n'avait imaginé le pareil.

Depuis, on a voulu revenir sur cette idée; mais cela n'a eu lieu qu'avec tous les inconvénients attachés au plagiat. J'ai vu même un des Directeurs de l'Odéon, Gobert, en essayer pour son propre compte. Il présidait en personne aux apprêts de sa fête, comme si c'eût été celle d'un autre. J'étais à côté de lui quand il expliquait l'arrangement d'une draperie destinée à orner le devant de sa loge. Cette nuit fut aussi languissante que l'autre avait été vive. Au reste, il était juste qu'il y eût en cela toute la différence qu'il y avait entre Picard tout court et *monsieur* Gobert en toutes lettres. (20 août 1807.)

Au bon temps de la Comédie française, sous le premier Empire, ce théâtre apportait à la composition de ses spectacles un soin que se sont bien gardés d'imiter

les détracteurs de cette époque. Un jour (j'en dis la date pour qu'elle fixe le souvenir), le 31 août 1807, on donnait *le Misanthrope*, par l'élite de la troupe. Le rôle du valet Dubois était joué par Baptiste cadet; sortant de son emploi pour se montrer dans un bouche-trou. Le naturel qu'il mit à chercher le *papier* que Dubois croit apporter à son maître, fut tel, que, dans le public, des personnes encore plus impatientées qu'Alceste, lâchèrent deux ou trois coups de sifflet. L'acteur, plus homme d'esprit que ses inconsidérés Critiques, reçut cette démonstration comme une assurance de l'effet qu'il avait voulu produire, et ses camarades, qui le jugeaient ainsi, n'eurent que des compliments à lui en faire. — Allez donc aujourd'hui engager un *premier talent* à jouer Dubois dans une représentation ordinaire !.... Il vous passerait ses plus foudroyants regards au travers du corps.

❦

La manière toute fraternelle dont le Théâtre Louvois et les nombreux amis de Picard lui ont souhaité sa fête a causé une certaine sensation dans Paris. Le bruit en est venu jusqu'à l'Empereur, qui, ayant à donner un nouveau Directeur à l'Opéra, l'a ainsi nommé : « *Puisqu'ils aiment tant Picard, qu'ils le prennent!* » Et voilà le nouvel administrateur en possession. (Décret du 1er novembre 1807.)

❦

Dans *les Nouveaux Artistes*, en un acte en vers, que j'ai donnés, avant-hier, à Louvois, j'ai nommé Beauvilliers comme une des sommités culinaires de ce

temps. Il l'a su, et s'est présenté à M. Picard pour le prier de faire en sorte que nous acceptassions un dîner de reconnaissance dans ses salons. M. Picard n'ayant pas refusé, nous sommes allés tous les deux aujourd'hui nous y prélasser comme des Puissances, servis par le maître de l'endroit et traités avec des égards dont les bonnes manières de Beauvilliers ont encore rehaussé l'agrément. (29 décembre 1807.)

Sur le bruit répandu que Napoléon irait aujourd'hui à la Comédie française, l'affluence encombrait les avenues. Vers sept heures, une personne se dirige vers la porte d'entrée publique, en grommelant plus haut qu'elle ne le croyait sans doute : « *Voilà bien du bruit* » *pour un seul homme !* » Un factionnaire l'entend et se dispose à l'arrêter, lorsqu'un officier en bourgeois, qui suivait de près le personnage, lui dit à l'oreille : « *C'est l'Empereur !...* » Et, sans qu'on l'y conduisît, le Souverain s'est rendu à sa loge sous les yeux des gagistes, ne sachant pas s'ils devaient le reconnaître. (30 décembre 1807.)

Le courage, porté à l'excès chez le fils de M. le duc de Dantzick, ne pouvait pas manquer de conduire cet intéressant jeune homme à sa perte. Le jour où, pour la fête du Maréchal, je composai et fis représenter dans ses appartements du Luxembourg, une petite pièce en son honneur, il y eut un bal pendant lequel je m'entretins souvent avec lui. Nous parlâmes presque toujours de son fils, dont il aimait à voir la joie expansive. « Il est aussi fou là (me disait-il avec son accent

» germanique) que brave à l'armée. Croiriez-vous que » lorsque nous sommes un peu tranquilles, je ne peux » jamais l'empêcher d'aller tuer une ou deux senti- » nelles des grand'gardes, *pour s'amuser?* » — Cette bravoure a été la même jusqu'au dernier moment de ce brillant officier, qui s'est fait littéralement hacher par un gros d'ennemis, dont il encourageait la rage en refusant de se rendre. « *Ses morceaux,* disait son » père, *se défendaient encore.* » (1807.)

A la suite d'une représentation que les Comédiens français venaient de donner au château de Saint-Cloud, le souper d'usage se faisait un peu attendre. Mademoiselle Devienne, que sa position intéressante rendait plus sensible à ce retard, s'en expliquait à haute voix, quand l'Empereur vint à passer. Rien n'indiquait qu'il eût pu l'entendre. Cependant, cinq minutes après, Napoléon reparut, et, s'adressant du regard à mademoiselle Devienne, il dit avec une grâce parfaite : « *Vous êtes servis.* » La confusion de l'actrice fut son seul remercîment; mais il suffit au complaisant porteur d'une aussi bonne nouvelle. (1807.)

Les gens à qui d'autres reprochent de n'avoir pris que la peine de naître, ont ordinairement des formes qui justifient ce bonheur. C'est avec peine que je vois Francis, l'auteur des Variétés, s'adonner d'abord au genre de la plus basse popularité, et ensuite parler comme n'a jamais fait le baron d'Allarde, son père, jadis membre de nos premières assemblées. Monsieur

son fils n'aime pas qu'un nouveau vaudevilliste apparaisse au théâtre; et quand on lui en demande la raison, il répond toujours d'un ton approprié à la pensée : « Il vient manger mon beurre. » Comme s'il n'y en avait pas à la halle pour tout le monde! (1807.)

❦

Un de nos Maréchaux les plus inondés du baptême de feu, me disait aujourd'hui, parlant de l'effet que produit toujours l'aspect de Napoléon : « *Le dimanche,* » *dans la grande galerie où nous l'attendons pour l'ac-* » *compagner à la messe, dès qu'on entend ces mots :* » L'EMPEREUR, MESSIEURS! *nous pâlissons tous, et j'en* » *vois de bien connus pour de bons b....... qui trem-* » *blent de tous leurs membres.* » (1er janvier 1808.)

❦

Le soir de la nuit où Duport, le danseur, s'habilla en femme pour se sauver de l'Opéra, en compagnie d'une tragédienne, j'étais à côté de lui à l'orchestre du Théâtre-Italien. Avec mes habitudes d'observation, je cherchai à tirer parti de l'interlocuteur, qui, du reste, avait de l'esprit. Je le mis sur le chapitre de sa profession, du pénible travail qu'elle impose, etc. Il me dit que la nécessité en était permanente, attendu l'obligation de chercher sans cesse à *se tourner,* et surtout à obtenir *l'évasement* de la partie inférieure du corps. Je lui demandai pourquoi on tient tant à montrer les pieds placés à la suite l'un de l'autre, comme deux palettes continues, sans aucun rapport avec la structure naturelle. Il me répondit que c'est précisément pour contrarier cette structure, dont sans cela l'effet

serait à la scène d'être *en dedans* aussitôt qu'on aurait quitté la planche. Il fut aussi question de la partie grasse de la jambe, vulgairement nommée *mollets*, dont quelques-uns lui reprochaient l'ampleur, comparée à l'exiguïté de sa taille. Il en convint, tout en y trouvant l'avantage de donner de la force et de l'élégance à l'exécution; et, lorsque je lui témoignai le désir que j'aurais d'être un peu plus en partage avec lui sur ce point, il me répondit gentiment : « *A votre » service !* » Quant à la continuité du travail, Duport s'en acquittait jusqu'au moment du sommeil, toujours précédé d'*exercices* sur le lit même, afin de se maintenir dans le susdit évasement. A ce sujet, il me raconta que, victime de cette dislocation, il lui était arrivé de n'avoir pas dîné chez un ami demeurant à Montmartre, où il avait espéré se rendre à pied, parce que, ne pouvant mettre un pied après l'autre qu'en ligne horizontale, il lui aurait fallu plus d'une heure pour atteindre le haut de la butte. — Quelques instants plus tard, il courait les champs, comme une jeune fille enlevée, et allait droit devant lui jusqu'à Saint-Pétersbourg, à trois chevaux. (10 mai 1808.)

S'il est une jalousie permise, c'est assurément la jalousie de métier, car il y a là des intérêts menacés, et devant ce péril il doit être loisible aux meilleurs sentiments de s'oublier un peu. Aussi n'ai-je fait que rire de Vestris, déjà tourmenté des grands succès qu'obtient Duport, le merveilleux danseur, et qui a eu l'air de n'en rien savoir. Je lui demandais, ce soir, ce qu'il en pensait. « *De qui me parlez-vous?* m'a-t-il

» répondu, — *de Duport! — Ah! oui, Duport! un* » *petit bonhomme qui tourne, qui tourne, qui tourne!* » Et il traçait de petits ronds en l'air, de toute la vivacité de son index. Vestris serait bien étonné s'il apprenait qu'il se trouve en rapport avec Galilée, qui disait de même avec chagrin : « *E pur si muove!* » Et pourtant de Vestris aussi on peut dire : *Il tourne!* (1808.)

J'ai appris ce soir, dans une conversation entre Picard et M. le duc de Bassano, un fait assez curieux de la vie de ce dernier. Emprisonné pendant la Révolution, il eut l'idée de composer une comédie pour adoucir l'ennui de sa solitude; mais il ne lui manquait pour la réaliser, que des plumes, de l'encre et du papier, trois objets dont l'introduction était sévèrement défendue. Cela ne fit qu'échauffer la tête du poëte improvisé, qui partagea dès lors toutes ses réflexions entre le sujet de sa pièce et les moyens de l'écrire. En furetant dans tous les coins, il parvint à trouver des chiffons, soit en linge, soit en papier, sur lesquels la maculation laissait quelques places favorables à son dessein. D'un cure-dent dont on ne lui avait pas interdit l'usage, il se fit sans beaucoup de peine une plume suffisante. Restait la dernière difficulté, dont la solution était la plus difficile. Le besoin y pourvut. Le prisonnier, que le soin de sa personne portait à se donner des agréments négligés par presque tous ses camarades d'infortune, imagina de délayer le cirage de sa chaussure, et obtint de cette opération un liquide qui lui sembla digne de rivaliser avec *la Petite vertu*, cette encre de si grande célébrité. Ainsi en mesure de se diriger vers

le temple de Thalie, il y travailla, dans le secret de sa cellule, avec une ardeur que vint interrompre sa mise en liberté. Mais ce ne fut pas sans une sorte de chagrin qu'il abandonna ce délassement pour courir de nouveau les chances qu'offraient les circonstances politiques. Toutefois, il ne leur reproche point, nous a-t-il dit en riant, des résultats qui, contre toute prévision, ont fait un Ministre Secrétaire d'État et commensal de l'Empereur, de *M. Hugues B. Maret.* (26 juin 1808.)

L'espièglerie était un des caractères de l'esprit de madame Gavaudan. Ce qu'elle en mettait dans son jeu lui donnait beaucoup d'agrément. Il y a deux jours, lors d'une représentation au château de Saint-Cloud, en présence de l'Empereur, elle jouait dans *les Deux petits Savoyards.* A la scène où le prêmier de ces enfants apparaît sortant de la cheminée, le peu d'élévation du théâtre empêchait les spectateurs d'apercevoir l'actrice, qui allait parler sans être vue. Loin de se déconcerter, madame Gavaudan soulève la *bande d'air,* c'est-à-dire la portion de *ciel* qui la dérobait aux regards, la jette derrière sa tête, et continue son personnage vainqueur par escalade. Napoléon se prit à rire, et chargea quelqu'un de féliciter madame Gavaudan, « *qui,* dit-il, *n'était jamais embarrassée.* » (30 juin 1808.)

Dans notre ancienne armée, où tout le monde était si brave, nul ne l'a été plus que le fils de Pigault-Lebrun, officier dans les Chasseurs à cheval de la Garde impériale. Un jour sur le champ de bataille, deux régi-

ments se touchaient : l'un, dont Pigault faisait partie; l'autre, dans lequel il avait servi. En apprenant que ce dernier va recevoir l'ordre de charger, il demande à son colonel la permission d'être de la partie, promettant de revenir aussitôt après à son rang. Au refus qu'il reçoit, il répond que, si son régiment a le malheur de ne pas donner, il perd l'occasion de gagner la croix d'honneur. — « *Eh bien! dépêchez-vous.* » — Il s'élance! Le colonel du régiment qui prend la charge se trouve entouré d'ennemis. Pigault le dégage, revient à sa place dans l'autre, qui donne à son tour; et, après le combat, sur le rapport des deux officiers supérieurs, il reçoit la croix de la main de Napoléon. (1808.)

C'était en Espagne. Une grande affaire était annoncée pour le lendemain, et l'armée française s'y préparait. Un jeune officier d'espérance, Amable Saint-Prix, fils du tragédien du Théâtre-Français, reçoit l'expédition de son congé. Ses camarades, qui l'aimaient, l'engagent à en profiter; mais il refuse en disant : « *On » ne quitte pas son régiment la veille d'une bataille.* » Il resta, et, quinze heures après, il était tué par une balle. C'est qu'il ne manquait que cela à l'intérêt qu'inspirait son père. (1808.)

A la chasse, où tant de curieux se pressent sur les pas de l'Empereur, mademoiselle Devienne s'est vue la semaine dernière dans un embarras dont elle s'est on ne peut plus mal tirée. Dans la forêt de Fontainebleau, au détour d'une avenue, l'actrice s'est

trouvée à quatre pas du cheval de Napoléon. Étourdie de la rencontre, qu'elle ne croyait pas si prochaine, elle ne put que dire à l'Empereur, qui la reconnaissait : « *Ah! Sire, vous voilà! Bonjour!* » Le prince tourna bride, et piqua des deux en riant de tout son cœur. (11 septembre 1808.)

Pour apprendre à mieux faire, l'auteur dramatique ne peut rien trouver de meilleur que de saisir la représentation de sa pièce, seul moment où le tableau soit dans son jour. Molière devait agir de la sorte. M. Picard ne manque jamais à ce devoir. Je l'y accompagne tant que je peux, et lui-même m'y invite quand je témoigne la crainte de le gêner. Assis à l'entrée du parterre, et attentif comme un homme qui n'a jamais vu *la comédie*, il suit la représentation d'un ouvrage, de lui ou d'un autre; il en retient les moindres effets, et court au théâtre soumettre ses observations aux acteurs. C'est un charme de l'entendre expliquer ses idées avec tous les ménagements que demande l'amour-propre des artistes, et donner à ses désirs la forme paternelle d'un conseil. Il ne parle pas devant les camarades de celui qu'il instruit; c'est à part, dans un coin, tout bas, qu'il développe ses remarques. Aussi comme on l'écoute! Par combien de reconnaissance on répond à ses avis! Et si l'auteur est là, il le prend sous le bras, l'emmène et partage avec lui la récolte qu'il vient de faire. N'aimez donc pas un semblable instituteur! (1808.)

MA VIE. — CHAPITRE VII.

LA MESSE.

Une longue avenue conduisait de la grille d'entrée au bâtiment de mon Collége, et tout de suite, à gauche, se trouvait la chapelle. Les écoliers s'y rendaient, quelque temps qu'il fît, le matin avant les classes, et le soir après le souper. Sauf quelques rares exceptions, c'était l'abbé Dubois qui y célébrait la messe. Il apprenait à la servir aux enfants qu'il préférait. J'étais de ce nombre.

Un dimanche, pour donner à mon grand-père et à sa femme, le spectacle de mon intelligence à titre de *Servant*, il les pria de venir assister à la cérémonie qu'il allait accomplir de sa personne. A cette nouvelle je me sentis fort ému du désir de contenter cette partie de l'auditoire, comme je l'ai toujours été dès qu'il s'est agi de me produire en me mettant en évidence.

La messe est commencée. Tout va bien jusqu'au moment de passer le saint livre d'un côté de l'autel à l'autre. Je m'en défie, et je rassemble mes idées pour ne commettre aucune gaucherie; mais voilà qu'en regardant les marches pour ne pas tomber, je baisse la tête si bas et lève les bras si haut, que le gros volume s'en va choir derrière moi avec un bruit désolant!... Atterré de nouveau par les regards du Pontife, j'allai tout tremblant réparer ma maladresse, et me trouvai, dès le lendemain, complétement libéré d'un service pour lequel ma vocation ne parut pas du tout démontrée.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

L'ancienne Comédie française n'a jamais eu dans ses murs d'homme plus dévoué à ses intérêts que Florence. Il n'est sorte de preuves qu'il n'en ait données, et qui compensaient, du reste, son peu de talent à titre d'acteur. C'était le chargé de toutes les commissions difficiles, l'ambassadeur des diplomaties les plus inextricables. Un jour, il s'y cassa la jambe. Quelque temps après, mademoiselle Contat, vers laquelle on l'avait dépêché au château d'Ivry, ne voulant pas se rendre à ce qu'on lui demandait, Florence s'écria en frappant avec violence sur l'objet indiqué : « *Mademoiselle, vous refusez la Comédie; c'est votre* » *volonté, je n'ai rien à dire; mais faites-le pour moi,* » *et recassez cette jambe brisée à son service, heureuse* » *si elle peut jamais l'être encore au vôtre!* » — Tant d'éloquence en des termes si singuliers, une proposition si étrange désarmèrent enfin l'actrice, qui consentit à ce qu'on voulait d'elle, et l'Envoyé victorieux revint en clopinant déposer sa nouvelle palme aux pieds du Comité. Florence me contait encore tout à l'heure ce tour de sa gibecière, dont il se montre toujours fort satisfait. Ces sortes de choses sont pour lui ce que pour les militaires sont les actions d'éclat sur les états de service. (2 avril 1808.)

La seconde représentation de l'*Artaxerce*-Delrieu vient d'éprouver un assez grave échec. Mademoiselle George, qui y a joué le rôle de Mandane, est partie hier secrètement de la capitale, et se rend, dit-on, en

Russie. Par une complaisance des plus louables, mademoiselle Bourgoin a lu le rôle, qu'elle promet de savoir par cœur à la troisième soirée...... — *P. S.* On remarque que cette fugue coïncide avec la subite disparition de Duport, et nécessairement, on jase. (12 mai 1808.)

Solié, le bon acteur et très-agréable compositeur de l'Opéra-Comique, s'appelle *Soulier*. En prenant le théâtre, il a craint la malice, et, par la suppression de deux lettres et l'addition d'un accent aigu, il s'est arrangé un nom plus tranquillisant pour lui. — Un peu plus tard, il aurait vu qu'un rédacteur de *la Quotidienne* n'y a pas trouvé d'obstacle à sa réputation d'homme d'esprit, et qu'un auteur d'ouvrages, parmi lesquels se distingue *la Closerie des Genêts*, a brillamment exonéré ce nom du tribut que les oisifs de tous les temps ont payé à leur besoin de taquiner les bonnes réputations. (1808.)

Dugazon, qui ne se pique pas toujours de bon goût et de clarté dans le choix de ses plaisanteries, ne désigne jamais mademoiselle George qu'en disant : « *La* » *reine de Carthage qui mange de la salade avec une* » *fourchette d'étain.* » Devine qui pourra! (1808.)

CITATION.

Si l'Empereur faisait un p..,
Beugnot dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat s'assemblerait
Afin de confirmer la chose. (1808.)

Officier de l'armée d'Espagne, le fils de Saint-Prix, passant, seul, sur une grande route, fut aperçu d'un laboureur, qui, après l'avoir gracieusement salué, sortit de dessous sa charrue, un fusil et tira sur lui si juste, que la balle déchira le collet de son uniforme. Indigné de cette trahison, le jeune homme courut sur lui, et, malgré sa résistance, lui plongea à deux reprises son épée dans le corps. En apprenant ce fait d'une légitime défense, l'artiste, toujours animé des meilleurs sentiments, a dit ce mot digne de remarque : « *C'était assez* » *d'une fois.* » (1808.)

Après le succès d'*Hector,* Luce de Lancival reçut, le 1er février 1809, une pension de 6,000 fr. de l'Empereur. Il avait alors composé son petit poëme de Folliculus, dirigé contre Geoffroy. La récompense impériale l'empêcha de le publier. Il me dit à ce sujet : « *Quand on est heureux, on sent le besoin de ne faire* » *de peine à personne.* » Ce bon mouvement ne fut pas respecté ; le poëme parut plus tard, et Harel, neveu de Luce, fut pour beaucoup dans sa publication, du reste, sans effet.

Chez M. Andrieux, M. Raynouard nous a raconté hier, ce mot d'une inexplicable niaiserie. En 1805, le grand succès de ses *Templiers* devait, comme de raison, retentir encore plus à Brignoles, sa ville natale, que partout ailleurs. Un des braves habitants de l'endroit ayant demandé à l'auteur comment, avocat très-

occupé, il avait trouvé le temps de composer sa pièce, ce dernier lui répondit que, chaque dimanche, il dérobait quelques heures à ses loisirs pour y travailler sans nuire aux intérêts de ses clients : « *Ah !* répliqua le Brignolais, *si j'avais su ça, moi qui n'ai jamais rien » à faire le dimanche !* » (9 février 1809.)

Le *Christophe Colomb* de Lemercier tient une large place parmi les chutes retentissantes. Le théâtre de l'Odéon a failli sauter par l'explosion de cette mine, chargée d'idées et de style comme il n'appartenait qu'à cet auteur d'en imaginer. Ce fut entre l'École de Droit et celle de Médecine, un partage égal de moyens de défense sous lesquels aurait succombé la citadelle la plus solidement fortifiée. Rien n'annonçant qu'une capitulation fût possible, je m'intéressai à la déconvenue de Gobert, le directeur, et me chargeai (je ne sais trop pourquoi) de métamorphoser, d'un jour à l'autre, les hostiles dispositions des Étudiants en une indulgence qu'ils manifesteraient dès la seconde représentation. A cette fin, j'annonçai, suivant l'usage, qu'une communication devait être faite aux Écoles réunies dans le jardin du Luxembourg. L'affluence fut considérable. Quoique je me sentisse assez embarrassé de mon entreprise, je m'en acquittai avec bonheur, allant, de groupe en groupe, recevoir les rebuffades, échanger les provocations, et finalement, ranger les esprits généreux à la cause de l'*Agamemnon*-Népomucène. En effet, la seconde soirée du gros drame reçut un accueil aussi paisible que celui de la précédente avait été tumultueux. Mais ce spécimen du grand navigateur n'était

pas né viable, et, à quelques représentations près, ma complaisance en a été pour ses frais de galvanisme. (Mars 1809.)

L'Empereur va disposer des journaux dans un intérêt politique dont je n'ai point à m'occuper. Les frères Chaignieau, craignant pour le leur, m'ont demandé une pétition qui pût fixer les regards du maître. Je l'ai faite, et comme elle n'a que *quatre lignes*, curieux d'en voir l'effet, je me suis engagé à essayer de la remettre. Mardi dernier, ma femme et moi nous nous sommes rendus à Saint-Cloud. La foule assiégeait les abords du château. 8 heures du soir venaient de sonner. Sur un long balcon apparaît l'Empereur, en uniforme et le chapeau à la main, qu'il tient par derrière. Il va évidemment chercher l'Impératrice; le mouvement qui se fait au-dessous l'annonce. Bientôt on les voit monter en calèche découverte; mais le Maréchal Duroc la précède à cheval, et dit à haute voix que *l'Empereur ne recevra pas de pétitions*. Chacun alors de renfermer la sienne, et le Souverain arrive au pas, souriant à cette multitude dont il a compris l'obéissance. Est-ce la tenue, l'air d'admiration respectueuse de ma femme qui le frappent particulièrement? Je ne sais; mais il l'a tout à coup distinguée, et l'appelant, pour ainsi dire, du regard, il étend les deux bras hors de la voiture, comme pour recevoir d'elle ce qu'il voit qu'elle tient sur sa poitrine. Elle a saisi sa pensée, s'approche et lui remet le placet. « *Prenez garde à la roue!* » lui dit-il en le recevant. Il jette les yeux sur les premiers mots, s'arrête, et, la regardant de nouveau : « *Prenez* » *garde à la roue!* » répète-t-il. Puis il achève sa courte

lecture, et, glissant le papier sous le revers de son habit, il témoigne par une inclination de tête, presque un salut, que l'affaire est de nature à exciter sa sollicitude. Mais que ne peut le succès sur l'esprit des mortels?... A peine est-ce fini, qu'une averse de pétitions éclate, emplit la calèche jusque sur les genoux de l'Impératrice, et couvre le sol d'une neige blanche et noire, interprète de toutes sortes de vœux et d'espérances. Ensuite, c'est à qui félicitera madame Charles Maurice, dont la joie est encore plus grande, aujourd'hui que nous venons d'apprendre (seulement après cinq jours d'attente) que le *Journal du soir* ne sera pas compris dans le travail de suppression dont le Ministre a ordre de s'occuper. (1809.)

Le souvenir que voici est la suite nécessaire du précédent. Parmi tout ce monde de pétitionnaires qui attendait l'Empereur se trouvait la femme d'un gendarme, dont le refrain était : « *Ah! il me connaît bien,* » *vous allez voir! Quand j'ai besoin de quelque chose,* » *je viens le lui demander, et il me l'accorde.* » En effet, sans qu'elle eût eu le temps de prendre la parole, dès qu'il l'aperçut, Napoléon entama ce très-historique dialogue : « *Te voilà encore! — Bonjour, sire! — Eh* » *bien, que veux-tu? J'ai fait entrer ton fils à la Flèche.* » *— Oui, sire; mais on veut un trousseau. Je me suis* » *adressée au ministre de la guerre, qui ne m'a pas* » *répondu, et je viens vous le demander. — C'est bien.* » *J'en parlerai au ministre. — Ah! Votre Majesté* » *m'oubliera. — T'ai-je oubliée quand j'ai décoré ton* » *mari? Comment va-t-il? — Très-bien, sire. — Allons,*

» *c'est bon. Adieu!* » Et la courageuse femme s'éloigna en nous jetant à tous ces mots rutilants d'un orgueil satisfait : « *Je vous l'avais bien dit!* » (3 août 1809.)

Quoiqu'il paraisse étrange qu'un acteur, voué au comique le plus caractérisé, puisse donner d'utiles conseils dans le genre sérieux, il n'en est pas moins vrai que ceux de Dugazon sont excellents et portent chaque jour les plus heureux fruits. Ce qui surprend davantage, c'est qu'en fait de tragédie, il s'en acquitte d'une façon extrêmement bouffonne. Au dialogue le plus plaisant, il joint une pantomime dont on ne peut avoir une juste idée qu'en se rappelant le récit de Mascarille dans *l'Étourdi,* où Dugazon imite, avec une multitude d'intonations et de gestes plus fous, plus expressifs les uns que les autres, la querelle des deux vieilles femmes rencontrées sur la place publique. Je ne crains pas de dire que c'est la vérité grotesque poussée jusqu'au sublime. La classe que Dugazon tient au Conservatoire est en cela la plus curieuse du monde; on payerait pour y assister. Madame Branchu m'a appris aujourd'hui quelle est l'intention de cette manière de professer, en me racontant ce qui lui était arrivé un jour à l'une de ses leçons. Pendant qu'elle travaillait le personnage de Clytemnestre, le maître se livrait à des jeux de physionomie qui auraient fait pouffer de rire toute une salle. « *Mais,* lui dit-elle enfin, *pourquoi* » *donc en ce moment me faites-vous ces grimaces?* — » *C'est,* lui répondit-il, *que je veux m'assurer que tu es* » *assez imbue de l'esprit de ton rôle pour ne pas t'aper-* » *cevoir de ce qui se passe autour de toi, même des choses*

» *les plus inattendues.* » Madame Branchu m'a dit que cette bizarre réponse avait exercé de l'influence sur le progrès de ses études. (5 mars 1809.)

❦

L'estimable Guillard, l'auteur des vers de l'opéra d'*OEdipe à Colone* et de tant d'autres approchant, se fait remarquer par de sévères habitudes d'économie. Hier, Pigault-Lebrun, le père d'*Angélique et Jeanneton*, nous en a rapporté le mot caractéristique que voici. Guillard lui parlait d'une circonstance solennelle de sa vie : « *Le temps pressait*, dit-il, *il y allait de toute ma » fortune, peut-être de tout mon avenir : ma foi, coûte » que coûte.... je prends un fiacre.* » (28 août 1809.)

❦

Je trouve singulière la co-direction de Dupaty et Chazet, à titre d'*Ordonnateurs des fêtes* dans la maison de l'Empereur. S'il y a entre eux de l'analogie par la manière de tourner un couplet, il me semble qu'elle ne va pas plus loin. C'est aux événements à me donner tort ou raison. (1809.)

❦

Potier, recommandé par Dumersan qui venait de le voir en province, débuta aux Variétés sans beaucoup réussir ; il fut même un moment question de ne pas traiter avec lui. Mais, l'auteur ayant insisté, vint pour Potier le rôle du père Fumeron dans l'*Intrigue du Carrefour*, où le débutant s'acquitta d'un simple monologue d'une façon si originale et si plaisante, qu'une explosion de bravos brisa tout à coup la glace entre le

Public et l'acteur. De ce moment, le succès prit son essor pour s'élever bientôt à la vogue la plus suivie. Malheureusement, le contrat signé de part et d'autre, se ressentait de la première impression. Aussi Potier me disait-il : « *C'est taquinant de faire courir et de* » *ne gagner que* 4,000 *fr.; mais,* ajoutait-il avec sa » conscience d'honnête homme, *je n'ai plus que deux* » *ans à faire, et après je traiterai sur d'autres bases.* » Toutefois, sa modestie était telle qu'alors il se réjouissait et trouvait très-généreux les administrateurs qui, le Jour de l'An venu, lui faisaient cadeau d'une douzaine de couverts d'argent. Il n'aurait jamais pensé à profiter de son succès dans un rôle de grande influence sur la recette, pour imposer à ses directeurs d'autres conditions que celles portées dans son engagement. La mode n'en est venue qu'après lui. (1809.)

⁂

Une actrice d'un assez grand renom chez l'ancienne Melpomène, et qu'on a toujours dite portée vers le goût philosophique, se déshabillait dans sa loge aussitôt après avoir joué. Il ne lui restait que le dernier vêtement. On frappe à la porte. « *N'entrez pas!* » s'écrie-t-elle d'un air très-effrayé. « *Pardon!* » dit le visiteur, que l'actrice reconnaît à la voix. « *Ah! c'est vous,* » reprend-elle; *entrez, Legouvé. J'ai cru que c'était* » *une femme.* » — *Trahit sua quemque voluptas.* (1809.)

⁂

L'Empereur, qui d'un mot sait caractériser tout un homme ou toute une situation, appelle M. Marron, Président du Consistoire, *le Pape des Protestants.* (1809.)

Convalescent à la suite d'une longue maladie, Aimé Martin alla hier pour la première fois, à la tombée de la nuit, au Luxembourg, un livre à la main, et pouvant à peine se soutenir. Un de ces fainéants sans aveu, qui cherchent ressource dans des querelles et se façonnent indûment un extérieur d'anciens militaires, crut avoir trouvé son fait dans l'homme qu'il ne savait pas être le rival de M. de Bondy à la salle d'armes. Il le heurta avec tant de violence, qu'Aimé Martin, renversé, ne dut qu'à la promptitude de sa main de n'avoir pas frappé du front la terre. L'explication qui s'ensuivit fit bientôt voir les mauvais desseins de ce misérable, plus disposé à parlementer, qu'à soutenir ses provocations, mais dont enfin l'offensé se décida à châtier l'insolence. En quelques instants on se trouva, avec tout ce qu'il fallait, dans l'espèce de fossé qui borde les grands murs de l'ancien Couvent des Chartreux, et là, sans autres témoins qu'un passant sur lequel on ne comptait même pas, l'agresseur a reçu un magnifique coup d'épée tout au travers du corps. Justice a donc été faite. Mais ce matin, le victorieux, encore ému de l'aventure, m'a demandé de le gronder pour n'avoir pas opposé le mépris à la conduite de cet indigne spadassin. (30 septembre 1809.)

La voiture de Monseigneur l'archevêque de Paris a heurté fort légèrement, lundi dernier, l'enfant d'une femme du peuple, qui, voyant à qui elle avait affaire, poussait de grands cris, et ne voulait pas se laisser rassurer par le Prélat, persuadé qu'il n'y avait point eu

malheur. A tout ce qu'il lui disait, elle répondait, sans l'écouter, que son *pauvre enfant était mort!* A bout d'arguments, M. de Belloy lui dit, en remontant dans son équipage : « *Eh bien! ma bonne, je vous en ferai » un autre!* » Les vertus de Monseigneur, secondées par ses quatre-vingt-dix ans, ont fait applaudir la foule à cette saillie de patience évangélique. (12 novembre 1809.)

Le diapason, aussi nécessaire au théâtre pour parler que pour chanter, était autrefois l'objet d'une grande attention de la part des Comédiens français. Celui qui ouvrait le premier la bouche sur la scène, s'appliquait à se régler tout d'abord sur le ton voulu par le genre de l'ouvrage. Je me trouvais par hasard avant-hier dans les coulisses, à l'instant où la représentation allait commencer. Fleury y arriva revêtu de l'habit *habillé* (comme on dit). Il cherchait des yeux quelqu'un. C'était Dublin, représentant le valet chargé de prononcer les premiers mots. Dès qu'il le vit, il l'appela, et, la curiosité me faisant approcher, j'entendis : « *Bas, je vous » prie, mon cher, aussi bas que vous le pourrez!* — » *Oui, monsieur,* » répondit Dublin avec un salut d'honnête condescendance. Le rideau levé, il entra sur le théâtre, et parla comme on venait de le lui recommander à Lisette, qui arrivait de l'autre côté. Curieux de savoir, selon mon habitude, après la représentation, j'allai voir Fleury et le priai de m'expliquer ses paroles. Voici sa réponse : « Au théâtre, la voix, d'une » si grande importance, a besoin d'une quantité de » soins, de précautions, sans lesquels l'ensemble est » exposé à de graves inconvénients. Ce que j'ai dit à

» Dublin était pour qu'à ces mots, les premiers de son » rôle : *Ah! bonjour, Lisette!* il ne prît pas sa voix » sur un ton trop élevé, qui m'eût forcé, moi venant » après eux, à l'élever davantage pour soutenir le dia- » logue, et mes successeurs à en faire autant, ce qui » aurait entièrement banni le ton naturel de la pièce. » L'oreille du Public est plus sensible qu'on ne croit à » ces disparates, dont se ressentent considérablement » les effets dramatiques. — Merci de la leçon, lui » dis-je. Et ce que je puis faire de mieux est d'aller » l'écrire tout de suite, afin qu'elle ne soit pas perdue » pour d'autres. » (27 novembre 1809.)

Sur le trône de Naples, la princesse Caroline, épouse de Murat, partageait avec lui l'amour de la population. Elle l'avait obtenu par le même dévouement et la même sollicitude. Aux éruptions du Vésuve, événement qui répand toujours une grande inquiétude dans Naples, la Reine apparaissait en calèche, calme, riante, entourée de ses enfants, parcourant les rues, les places, et adressant des paroles rassurantes à tout ce qu'elle rencontrait. Cette conduite, en un pareil moment, est inscrite comme un bienfait sur la liste des souvenirs. (1809.)

Voici encore, de la part de Pigault-Lebrun fils, un acte d'intrépidité folle, qui a eu grand besoin du succès pour trouver une excuse. Pendant une affaire, son régiment avait ordre de ne pas bouger. A peu de distance, sur un monticule, étaient quatre canonniers servant une petite pièce, avec laquelle, par manière

de bravade, ils atteignaient quelques-uns de nos hommes. Le Colonel en témoignait une vive impatience, lorsque Pigault lui demanda la permission d'aller *prendre* ce canon. Un refus, motivé sur la défense de faire aucun mouvement et sur le besoin de tout son monde, ne découragea pas le solliciteur. « *Je ne vous* » *demande personne, mon Colonel,* dit-il, *j'irai tout* » *seul. — Vous êtes fou!* » fut toute la réponse qu'il obtint. Mais, ayant insisté, il reçut enfin une ironique autorisation. Soudain, Pigault part. En le voyant arriver au grand galop, deux des canonniers saisissent leurs fusils, tirent sur lui et le manquent. Pigault sabre le plus obstiné, les trois autres se rendent, et voilà notre héroïque étourdi, qui trouvait toujours un côté plaisant pour ses actions les plus sérieuses, le voilà pied à terre, attachant la pièce de canon à la queue de son cheval, et faisant semblant de croire, en imitant le cri des charretiers, qu'il pourra la conduire ainsi au régiment. Cette fois, le Colonel n'y tient plus, il envoie à l'aide, et prend note du fait, par suite duquel Pigault-Lebrun fils fut nommé Officier de la Légion d'honneur. (1809.)

Je note en courant ce fait, qui prouve chez le Maréchal Lefebvre plus de sagacité qu'on ne lui en accorde généralement. C'est lui-même qui vient de me l'apprendre. A l'armée, un jeune sous-officier se conduisait si mal, qu'après avoir été éloigné de plusieurs régiments, il n'en trouvait plus un seul où l'on voulût le recevoir. On en référa au Maréchal, qui fit venir l'indiscipliné, l'interrogea, et sentit mieux que les autres ce qu'il y avait à pratiquer pour l'amener à bien.

Mon cher Monsieur, je crois que
la tirade de Clermont se trouve
dans la dernière édition de l'entrée
dans le monde ; cependant, je
n'ose vous l'assurer. vous pouvez
vous en informer à Martinet.
je voudrais pouvoir vous en
offrir un exemplaire ; mais il
ne m'en reste pas un seul

Mille amitiés

Picard

29 7bre

Au moment où le sous-officier s'attendait à se voir infliger une rude punition, « *Je te fais Sous-lieutenant,* » lui dit le duc, *va; et nous verrons!* » De cet instant, le même homme devint un modèle de conduite et de soumission aux plus dures nécessités. Le Maréchal avait compris que la seule chose qui manquât à ce caractère refoulé dans son ambition, c'était du pouvoir. (6 février 1810.)

La première fois que l'Impératrice Marie-Louise a honoré l'Opéra de sa présence, ç'a été à la première représentation de *Persée et Andromède,* où les plus flatteuses applications ont été faites à la circonstance du mariage. — Napoléon rayonnait. (Mars 1810.)

« Voilà, mon cher Maurice, mes petites observations sur votre pièce intitulée *le Luxembourg,* et ma lettre à Gobert, que je ne cachète point pour que vous n'ayez pas la peine de la lire en regardant à travers le papier. Je crois qu'il y a encore quelques longueurs; mais je persiste à croire que c'est fort gentil. Tout à vous.

» 25 avril 1810.

» Picard. »

(Autographe.)

La Cour était il y a trois jours à Fontainebleau. On allait faire la promenade du soir. Les voitures étaient prêtes, et l'Empereur se trouvait à quelque distance d'elles, avec une cravache à la main. Une personne de sa suite s'écrie impatiemment : « *Qui donc fait atten-*

» *dre?* » Alors Napoléon, fouettant en cadence le gravier du sol, répond en chantonnant sur l'air : *Rendez-moi mon écuelle de bois* : « *C'est l'Impératrice, lon la!* » *c'est l'Impératrice!...* » Le ciel était serein. (14 juillet 1810.)

Lasozelière, qui a beaucoup connu Lekain, me contait ce matin, qu'un soir, pendant la représentation, on parlait, dans les coulisses, d'acteurs sujets à *manquer leurs entrées*. Avec toute l'assurance qu'autorisaient ses soins attentifs, le tragédien exhalait un blâme juste et sévère, en faisant remarquer que cela ne lui était jamais arrivé, et disant que cela ne lui arriverait jamais. Il en était là de son sermon, lorsqu'un garçon de théâtre lui cria : « Monsieur Lekain, vous manquez votre » entrée ! » — En effet. De retour auprès des causeurs, il témoignait un vif chagrin de l'accident contre lequel il venait de se dire si bien en garde, quand les mêmes mots vinrent l'avertir d'une récidive. Mais ce fut bien pis encore après! Une troisième algarade eut immédiatement lieu de la même façon et avec plus de regrets de la part de Lekain, que son émotion portait à s'oublier. — J'entends d'ici les coutumiers nous dire que cela peut arriver à tout le monde. Eh! non; car il suffit, pour s'en préserver, de se persuader que, pendant les représentations théâtrales, les coulisses sont un lieu de recueillement, et non un salon de conversation. (16 juillet 1810.)

Dans l'été, les jours où il n'est pas à Saint-Cloud, l'Empereur aime, le plus souvent, après son dîner, à

se rendre à la fenêtre du château qui donne sur le pont Royal. De là il contemple avec une vive satisfaction le spectacle que présente ce panorama. « *Il est* » *beau, mon Paris !* », s'écria-t-il il y a quelques jours. Le même motif de joie lui a fait dire hier en se tournant vers sa suite : « *Dans un temps donné, je veux* » *que mon Paris* SOIT DE MARBRE. » (16 août 1810.)

Fort sensible à la critique, mademoiselle Duchesnois se désole des traits que lui décoche en ce moment *le Nain jaune*. Cependant elle n'a pas la force de se refuser à les connaître ; il faut qu'elle ouvre le journal dès qu'on le lui apporte sur sa table de nuit. Ah ! si elle savait que cette noire malice vient de celui-là même qui en partage avec elle la lecture, et que ce damné trouve, dans ses prétendus moyens de la consoler, un plaisir de définition impossible !... Pas une de ses fenêtres ne serait assez promptement ouverte à sa juste vengeance. (1810.)

Une chose extraordinaire, que je ne croirais pas si je n'en avais vu la preuve, arrive à Michalon. Hier, assez longtemps avant le jour, il avait réveillé sa femme pour lui dire que cinq numéros de la loterie venaient de lui apparaître distinctement en rêve, et il les avait nommés, en lui recommandant de les mettre dans le cours de la journée. Sur l'incrédulité que lui témoignait sa camarade de lit, il s'est levé ; puis, avec un crayon et du papier, trouvés à tâtons, il a tracé ces numéros, qui ont chacun près de quatre pouces de hauteur. L'aube et les affaires ayant dissipé le souve-

nir de ce songe, il n'en a plus été question. Et voilà que ce matin, le quine est sorti dans un autre ordre que celui du rêve, mais avec une exactitude désespérante! Vingt sous de mise seulement, et le ménage gagnait un million. Si c'eût été trop pour le coiffeur, on n'en aurait pas dit autant pour l'artiste-né qui, de lui-même, s'est fait sculpteur. (2 octobre 1810.)

Quel plus frappant exemple de la force de l'habitude que celui du père Carton, premier machiniste de la Comédie française, au temps de Lekain? Ce vieillard, aveugle depuis longtemps, ne peut pas se décider à vivre totalement privé de ses anciennes occupations. Bien qu'il demeure assez loin du Théâtre-Français, il y va tous les soirs, au bras d'un surveillant. Une fois arrivé, il s'installe dans une coulisse, écoute ce que font les machinistes, et le contrôle à tâtons, d'un *portant* à l'autre. Puis il va s'asseoir près du manteau d'Arlequin, d'où il se procure, par l'audition des pièces, un plaisir auquel il fut toujours fort sensible. Quand sa dernière inspection est faite, c'est-à-dire celle de la décoration par laquelle se termine le spectacle, il retourne chez lui, persuadé qu'il se rend encore utile à l'établissement dont il est pensionné. La déférence que l'on témoigne au père Carton contribue à l'entretenir dans son erreur; et M. Saint-Prix me disait encore hier que mal venus seraient les gens de service qui ne s'y soumettraient pas. (1810.)

MA VIE. — CHAPITRE VIII.

LA COMÉDIE.

Tous les ans, à la distribution des Prix, l'abbé Dubois faisait jouer la comédie à ses écoliers. L'usage le voulait ainsi. Le collége qui n'aurait pas agi de même se serait privé d'une publicité à laquelle ces institutions étaient toutes fort sensibles, comme aujourd'hui encore. On ne connaissait pas alors les *réclames;* il fallait donc bien se garder de manquer l'occasion. Le théâtre du père Ducerceau, bon jésuite, ami des enfants et de la morale, était à peu près le seul qui nous fournît des pièces propres à cette espèce de solennité. Plusieurs fois on voulut m'y donner des rôles, et jamais je n'ai pu trouver assez de tranquillité d'esprit et de corps pour les remplir en présence de ma grand'mère, devant laquelle la peur de ne pas réussir m'ôtait tous les moyens de le faire. On dut se rabattre sur les bouche-trous, car il y aurait eu, pour un écolier, une sorte de disgrâce à ne pas paraître ce jour-là devant toutes les familles rassemblées. En conséquence, je fus chargé, dans *les Incommodités de la grandeur,* d'apporter la manne remplie de livres qu'on allait donner en Prix. Je la tenais sur ma tête. Mais en entrant en scène, ayant jeté les yeux sur la salle, je crus apercevoir ma chère mère, et j'en demeurai si troublé, que je faillis renouveler l'histoire du gros missel me tombant presque sur le dos pendant le saint sacrifice. Décidé-

ment je n'aurais jamais dû me croire né pour être en évidence. Hélas! ces prémisses ne m'annonçaient que des contre-vérités.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

J'ai connu une femme, madame Desparre, avec laquelle avait habité Martainville, dans la rue Bourbon-Villeneuve. Elle m'a raconté qu'une fois, à bout de ressources, et cherchant le moyen de se procurer la sustentation de la journée, le cri d'un marchand d'habits ramena son compagnon à l'une de ses idées favorites, car Martainville ne riait de rien autant que des effets de sa détresse. Il appelle le marchand, traite avec lui de l'unique vêtement nécessaire qui soit en sa possession, une culotte de peau, s'affuble, pour en tenir lieu, d'un jupon piqué, et tous les deux se livrent à la bombance jusqu'à total épuisement de la somme résultant du marché. Quinze jours se passèrent sans que rien apportât le moindre changement ni à la situation générale, ni à celle de l'individu participant toujours de deux espèces. Ce n'était pas précisément le monstre de Thèbes, *aigle, femme et lion*, encore moins un Centaure ou une Sirène; mais c'était tout ce qu'il fallait de grotesque pour entretenir la gaîté des deux sans-soucis, jusqu'à l'invention d'une autre extravagance. Pendant cette transfiguration, Martainville avait broché une pochade pour le théâtre Montansier. Il l'envoya au directeur. Cent francs arrivèrent

dans le ménage morganatique : on en employa les premiers écus à l'emplette la plus urgente; et les joies de recommencer, en attendant des chagrins plus graves, mais d'une impression tout aussi fugitive! (1810.)

L'ambassadeur russe, M. de Kourakin, est allé visiter la prison de Saint-Lazare. Il tenait sa tabatière au moment où l'on arriva au quartier des femmes retenues pour vol. A son aspect, une d'elles tomba dans une crise nerveuse des plus intenses. Lorsqu'après l'avoir secourue, on lui en demanda la cause : « *C'est* » *qu'il est affreux,* répondit-elle, *de voir une tabatière* » *d'or et de ne pouvoir pas la prendre.* » Le Prince dit en riant : « *On ne corrige pas la vocation; celle-ci* » *a, de plus, le défaut d'une excessive sincérité.* » (1810.)

C'est chose ordinaire de voir disputer les honneurs d'un succès; mais il n'en est pas ainsi de la déconvenue d'une chute. C'est pourtant ce que fait M. Lehoc, réclamant dans les journaux la primauté des sifflets sous lesquels on enterra, il y a trois ans, son *Pyrrhus* en retard. « Ce qui, dit-il, le constitue *le Doyen des auteurs tombés.* » Encore si le titre entraînait la pension! (1810.)

« C. A. Vi prego di leggere il *Corrieri dei Spectaccoli* di oggi, e di rendere quella risposta che merita un vale calumniatore, ed un vale birbante.

» V. A. DEBEGNIS.

» 7 décembre 1810. »

(Autographe.)

Ce fut Chateaubriand qui remplaça Chénier à l'Académie française, et M. de Ségur qui répondit à son discours en tançant un peu les hommes de la Révolution. L'Empereur fut mécontent de cette sortie; il le témoigna le soir même à son cercle, en disant à M. de Ségur : « *Il ne faut pas remuer ces souvenirs. Imitez-* » *moi, j'oublie. J'emploie ces hommes parce qu'ils ont* » *du mérite. Voyez M. de Cambacérès* (il le désigne » du doigt); *je suis sûr qu'à chaque instant de sa vie,* » *il regrette sa fatale* CONDESCENDANCE. » — La pensée qu'exprime ce dernier mot, est des plus remarquables. (Février 1811.)

J'ai vu nombre de fois l'auteur de CHARLES IX au *Théâtre de l'Impératrice* de la rue de Louvois, où sa place à l'orchestre semblait lui être obligeamment réservée. Ses manières étaient simples, calmes, méditatives et bienveillantes. La mélancolie, qui dominait dans l'expression de sa mâle figure, prenait un air d'inquiétude quand il se voyait l'objet de regards maladroitement interrogateurs. Aussi, malgré l'évidence de mon empressement à me mettre à côté de lui, cherchais-je toujours à le rassurer sur ses motifs en les renfermant dans le cercle des idées littéraires, et alors il me disait d'excellentes choses. C'était un Classique que le Romantique aurait trouvé prêt à lui faire des concessions raisonnables.... (ma nuance).

A la mort de Chénier, lorsque M. de Chateaubriand, qui devait lui succéder au fauteuil académique, reçut de Napoléon l'ordre de supprimer de son discours ce

qui touchait à la vie politique du poëte, je ne fus pas des derniers à applaudir. La résolution que prit l'auteur des *Martyrs* de se retirer, plutôt que de consentir à ce sacrifice, ne fut pas à son avantage, et, malgré de vives dissidences, la haute sagesse de l'Empereur prévalut dans l'esprit du plus grand nombre. (Février 1811.)

Plus malade de l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles, que des pertes occasionnées par l'âge, Monvel est mort hier. Sa place restera peut-être toujours vide au théâtre. Je l'ai vu jadis, dans *l'Abbé de l'Épée,* dont il jouait le rôle avec un art au-dessus de toute comparaison. Dans cette pièce, au moment de son grand récit, quand il disait : « *Je serai peut-être un* » *peu long,* » j'ai entendu tout le parterre lui crier : « *Non, non, non!...* » Quel éloge! — Je l'ai vu aussi, bien longtemps après, dans Auguste, de *Cinna,* où, malgré le dépérissement de ses moyens, il était d'une étonnante noblesse et d'une inconcevable persuasion. Ces ravages, accusés par une grande exiguïté physique et par l'absence de ses dents, lui rendaient nécessaires certaines précautions sans lesquelles il n'aurait pu mener un rôle jusqu'à la fin. Ainsi, obligé, pour contenir sa salive, de porter fréquemment la main à sa bouche, il la passait ensuite derrière lui, où se trouvait dans sa ceinture un mouchoir caché par le manteau. Ce jeu de la nécessité s'exécutait avec tant d'aisance, que le spectateur ne pouvait pas s'en apercevoir. Eh bien! dans cet état, Monvel était encore des plus admirables. Jamais on ne dira mieux que lui la scène avec Cinna. Il tenait le conspirateur asservi sous la fascination de son

regard, sous l'autorité de son geste, et, sans gêner sa défense, il conservait toute la supériorité d'où naît le grand intérêt de cet entretien. Il y prenait des *temps* d'une intelligence parfaite :

Tu veux m'assassiner.... Demain.... au Capitole....
De tous les conjurés te dirai-je les noms?...

et ces noms se présentaient à sa mémoire de manière à donner une idée de l'importance de chaque personnage, ce qui justifiait au mieux :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Quel malheur qu'un pareil comédien nous soit sitôt enlevé! Monvel n'avait que soixante-six ans. (14 février 1811.)

« J'ai arrangé votre affaire, mon cher Maître, et je croyais vous annoncer en même temps le jour de la lecture; mais, pour votre malheur, madame de Vallivon, qui doit passer cette semaine, a une pièce en cinq actes. Ce ne pourra donc être que pour l'une des premières lectures que je pourrai couler la vôtre. Je saisirai la première occasion favorable. Tout à vous.

» DEVIGNY.

» Ce 15 mars 1811. »

(Autographe.)

En passant ce soir, à neuf heures, sur le boulevard des Capucines, j'ai vu venir, dans la direction que je suivais, deux messieurs qui s'acheminaient vers le centre, l'un tenant l'autre par le bras. Mes yeux machinalement fixés sur eux m'ont bientôt fait reconnaître,

de mon côté, l'Empereur, et, du côté de la chaussée, le maréchal Duroc. J'ai parfaitement remis Napoléon; pour nous qui le voyons si souvent, il n'y a pas moyen de s'y tromper, moi surtout, grand coureur de revues où tant d'émotions me saisissent quand je vois à cheval, et sous la redingote du soldat, passer dans les rangs, se perdre au milieu des casques, des bonnets à poil, des lances, et reparaître comme le vivant Dieu de la guerre, ce Prince que tant de souvenirs environnent, et surtout lorsqu'il salue le drapeau d'une simplicité si magnifique. J'étais donc bien sûr d'être près de lui. Il était habillé de noir, avec un chapeau rond qui ne m'a pas paru convenir à l'air de son superbe visage. Il s'est bien aperçu que je le reconnaissais, je l'ai vu à la fixité de son regard toujours calme, mais devenant oblique à mesure que nos personnes se croisaient, et ne me quittant que par l'effet de notre inverse locomotion. Ça a été au point que je me suis senti l'envie de le saluer, ce qui lui aurait ôté toute idée flatteuse de mon savoir-vivre et de ma discrétion. Je me suis contenté de satisfaire je ne sais quel benêt d'amour-propre, en accompagnant mon regard d'un demi-sourire respectueux. — On dira ce qu'on voudra, mais, pour nous autres petits, il n'est pas aussi facile qu'on le croit de rencontrer un grand homme. (4 avril 1811.)

☙

Il est bienheureux pour le débutant de la Comédie française que je ne sois écrivain à aucun titre, car, si j'étais seulement journaliste, je signalerais sa faute, ne fût-ce que pour empêcher un autre de la commettre à son tour. Après avoir dîné chez un restaurateur du

Palais-Royal, il s'est esquivé sans payer. Mais, suivi par un garçon qui l'a vu entrer au théâtre, il a été reconnu. Par aggravation, on a su qu'il avait déjà privé de son salaire un cocher de cabriolet, en traversant un passage du même lieu, pendant que cet homme l'attendait dans la rue d'à côté. Comme le succès qu'obtient ce jeune homme promet un sujet à la scène, on lui épargne les suites de ces deux mauvaises actions; mais il serait bon de trouver quelque châtiment secret, une forte amende ou autre chose approchant, qui pût frapper son imagination et triompher pour jamais d'un penchant si funeste. (18...)

A la Revue de ce matin, un officier des plus anciens de l'armée, et que sans doute Napoléon savait avoir oublié, avait adroitement résumé sa juste demande en *quatre mots.* Mais on lui a prouvé qu'il s'y trouvait encore des longueurs. Le Souverain passe au tout petit trot, sur le front de bandière, et l'officier, au port d'armes, lui dit : « *Quinze campagnes, légionnaire,* » *capitaine.* » L'Empereur se retourne et répond : « *Colonel, Commandeur, Baron.* » Ne vous faites donc pas tuer pour cet homme-là, si vous pouvez! (13 mai 1811.)

Au mois de décembre 1796 vivaient trois arrière-petites-filles de Corneille. L'une, nommée Marie-Catherine, mangeait avec les pauvres de l'hôpital de Tougens, près de Genève. L'autre, âgée de dix-sept ans, Émilie-Claudine, était apprentie chez une couturière de la première de ces villes. La troisième, madame Dupuits-

Corneille-d'Angély, qui les avait logées jusque-là, ayant émigré, et le gouvernement ne leur payant pas la pension de cinq cents livres à chacune, acquise par la survivance d'une charge d'Écuyer du roi qu'avait possédée leur père, les héritiers d'un si grand nom périssaient dans l'oubli. En 1797, Molé et mademoiselle Raucourt voulurent organiser une représentation à leur bénéfice ; mais madame Dupuits s'y refusa, et se contenta, pour toutes les trois, des *droits d'auteur* sur les seules représentations du *Festin de Pierre* et du *Menteur*. Il est malheureux que cette trop faible concession n'ait pas été maintenue jusqu'à nous. Mais c'est si facile à réparer!... (1811.)

Le service qu'on me rend, je le rends, dès que je le puis aux autres. Mes anciens confrères profiteront de celui-ci. « Jeune homme, m'a dit tantôt M. l'abbé Delille, » puisque vous faites des comédies, *portez toujours des* » *tablettes sur vous ;* elles serviront à recueillir ce que » vous entendrez de mieux en société. Je tiens de » Gresset qu'il n'était pas l'auteur des meilleurs vers » du *Méchant*, qu'il les avait saisis au passage dans le » cours des conversations. » Et il me citait :

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs....
Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de province....
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes....
L'aigle d'une maison est un sot dans une autre, etc., etc.

(22 mai 1811.)

Aujourd'hui l'Empereur a présidé le Conseil des ministres. Pendant qu'il épuisait, selon son habitude, les diverses opinions des membres, pour les soumettre

ensuite à un résumé lumineux, sa plume se promenait sur le cartable toujours placé devant lui. L'air distrait et insouciant qu'il y mettait n'avait rien qui dût attirer l'attention; il semblait même qu'il suivait l'effusion de l'encre, sans plus y songer que si sa main fût restée immobile. Mais bientôt on s'est aperçu qu'il écrivait avec soin un certain nombre de lignes brèves et qui paraissaient le résultat de pensées bien arrêtées. La séance terminée, voyant que l'Empereur laissait là ce papier, on a eu l'idée d'aller voir ce qu'il contenait, et l'on y a trouvé les mots suivants disposés de la sorte :

Mon Dieu, que je vous aime!
Mon Dieu, que je vous aime!
Mon Dieu, que je vous aime!

Et toujours ainsi jusqu'au bas de la page. Ce fut à qui emporterait le précieux autographe; mais les huissiers ont fait valoir un quasi-droit de propriété sur tout ce qui a matériellement rapport aux bureaux, et ce n'est que par transaction que l'un de MM. les ministres s'en est rendu possesseur. (15 juin 1811.)

Aujourd'hui j'ai dîné chez Damas, à sa campagne de Saulx-lès-Chartreux. C'est une gentille habitation : tout y respire l'ordre et les soins les mieux entendus. Nous nous y sommes amusés, malgré le petit incident du jeu de billard à deux sous la partie. Très-piqué de toujours perdre avec moi, Damas a jeté sa queue en disant : « *On ne vient pas chez le monde pour lui gagner son argent.* » Quelques pas dans le jardin ont suffi pour dissiper sa mauvaise humeur, dont il a fran-

chement plaisanté. Le petit espace circulaire qui contient sa source d'eau vive est, pour ses visiteurs, une occasion de surprise à laquelle se plaît le propriétaire. Il montre de jolis cailloux placés au fond (je crois, en vérité, qu'ils sont choisis, comme tous les détails de cette demeure), et vous invite à en prendre un. On veut y porter la main, croyant que l'eau, tant elle est limpide, n'est pas encore arrivée à sa source, et on la retire aussitôt mouillée, sans avoir beaucoup plongé. Il n'y a pas jusqu'au choix du bétail qui n'ait été l'objet d'une attention particulière, afin de n'avoir que des sujets agréables à la vue, et je conçois cela : si jamais j'ai une maison de campagne, j'en ferai autant. « *Voyez,* m'a dit Damas en me *présentant* sa vache, » *comme elle est bien coiffée; je ne l'aurais pas, si elle* » *était mal encornée.* » Petites faiblesses, si l'on veut; mais, pour les jouissances de l'intérieur, ces petites faiblesses-là sont précieuses. (3 juillet 1811.)

Nous avons été aujourd'hui à la campagne de madame Gévaudan (ex-demoiselle Devienne) à Rungis. Ce qui m'en a le plus agréablement occupé, c'est la distribution partagée en deux localités si différentes : l'une renfermant tout ce qu'une maison de Paris peut offrir de plus confortable, de plus riche; l'autre, tout ce qu'il y a de plus agreste, de plus commun chez les cultivateurs, et n'étant séparées que par une porte, sans que le château soit plus importuné du bruit de la ferme, que celle-ci n'éprouve la moindre gène de son voisinage. Ainsi, madame Gévaudan, en joli déshabillé du matin, comme elle est au faubourg Pois-

sonnière, tourne une clef et va prendre dans sa vacherie, le lait que le médecin du *Cercle* recommande à son petit estomac. Cela s'appelle bien comprendre la vie. (11 juillet 1811.)

L'histoire d'une souris me paraîtrait à moi-même un sujet bien frivole et qui tiendrait de l'enfantillage, s'il ne s'agissait ici d'une exception tout à fait remarquable. Depuis longtemps je me rencontre au balcon de la Comédie française avec un habitué que les autres entourent souvent pour qu'il leur exhibe, sortant d'une poche de son gilet, le vivant motif de toutes ses prédilections, et qui en est vraiment digne, tant par la rareté de ses formes extérieures que par son extraordinaire gentillesse. C'est une souris noire, à courte queue et la portant droite, ce qui lui ôte déjà beaucoup de ce que l'espèce a de désagréable. Sa robe soyeuse encadre des yeux d'une expression incroyable, surtout quand elle les fixe sur son maître. Par une inconcevable particularité, elle a horreur des trous et se recule avec crainte dès qu'on la présente devant une cavité quelconque. Pour peu qu'il le lui recommande, elle se tient dans sa main sans s'effrayer des personnes qui la regardent; mais elle ne souffre d'attouchements que de lui. Il nous a dit l'avoir mise à terre, en pleine allée du jardin des Tuileries, et s'en être fait suivre comme d'un chien, à la grande stupéfaction des spectateurs. Aussi *était*-il (hélas! ce bonheur-là a fui comme ils s'évanouissent tous!), aussi était-il l'esclave de l'attachement bien légitime que lui inspirait cette petite créature; il laissait son appartement à sa disposition, et n'y rentrait pas

sans qu'elle accourût se présenter à lui. Le soir, en cas de retard, il était sûr qu'avant la lumière éteinte, elle viendrait d'abord rôder autour de son oreiller, et finirait par lui mordillonner doucement l'oreille pour mettre un terme à l'inquiétude de son ami; ses caresses semblaient ne laisser aucun doute à cet égard. Chose pareille n'était certes jamais arrivée..... Depuis quinze jours qu'on ne voyait plus cet abonné, chacun de nous demandait de ses nouvelles et de celles de sa précieuse compagne, lorsque tantôt on nous a appris qu'en rentrant chez lui, l'alarme d'une longue recherche l'ayant conduit vers un tiroir de table qu'il ouvrit à la hâte, une légère résistance lui avait fait cruellement pressentir qu'il venait de se priver de l'objet de son affection la plus vive. Cela n'était que trop vrai!... Le chagrin de ce jeune homme est si profond, que, tombé fort gravement malade par suite de la bile passée dans le sang, il est loin d'être encore hors de danger. Qui pourrait le blâmer ne mériterait pas de le plaindre. (14 juillet 1811.)

Glorieux fils de ses œuvres, l'abbé Delille se targue de la gêne qu'il a éprouvée dans sa jeunesse. Dînant à côté de lui aujourd'hui chez Saint-Prix, l'éminent tragédien du Théâtre-Français, il m'a conté qu'un jour où l'Académie allait lui décerner plusieurs Prix, il s'y était rendu sans chapeau, faute de pouvoir en acheter un. Et, lorsqu'il fallut emporter tous les livres qu'il venait de gagner, il se mit à pleurer parce qu'il n'avait pas d'argent pour payer un commissionnaire. Cela n'est écrit nulle part, et je tiens à honneur de l'avoir appris

de la bouche même de ce grand et vénérable poëte. (14 juillet 1811.)

J'étais là tranquille aujourd'hui à mon bureau du Ministère des Cultes, lorsque, sortant de causer avec M. Darbaud, mon chef de division, un monsieur passe près de moi, me jette un coup d'œil et s'éloigne. En revenant de l'accompagner : « Savez-vous, me demanda » mon supérieur, ce qu'il vient de me dire? — Non. » — Vous avez là un homme d'esprit. — Merci, ai-je » répondu; et à qui dois-je ce compliment à vol d'oi- » seau? — A Jean-Bon-Saint-André. — Alors je le re- » çois; mais il y a tant de sortes d'esprits, qu'il de- » vrait bien m'apprendre à quelle classe j'appartiens. » (12 août 1811.)

Le fils de M. Marchand, huissier chez l'Empereur, est de la conscription de cette année. Pour l'en exempter, sa mère, berceuse du roi de Rome, appuyée de madame de Montesquiou, la gouvernante du Prince, s'est adressée, dimanche dernier, à Sa Majesté. Le refus a été bref et net. « *Je n'en exempterai pas mon » fils,* » a dit Napoléon. Une heure après, il revenait près de madame Marchand, et lui remettait mille écus pour acheter un remplaçant. (20 octobre 1811.)

Les hommes de génie ont presque tous un *tic,* dont le public ne peut pas plus se rendre compte qu'eux-mêmes. La manière d'apprécier une œuvre d'art est pour David le sujet d'une contradiction soudaine à laquelle il ne manque jamais. Son indulgence naturelle

commence la phrase, et c'est la science du coup d'œil qui l'achève. Quelque chose que l'on soumette à son jugement, soyez sûr qu'il va dire : « *C'est ça.... et ce » n'est pas ça.* » Puis, quand il a fait valoir les qualités et signalé les défauts, il termine par : « *Faites » ça, et alors ce sera ça.* » Je l'ai encore entendu hier au foyer du Théâtre-Français, conseillant ainsi un jeune peintre dont il venait d'examiner le tableau, et à qui j'ai dit ensuite en lui désignant le maître : « Pour » votre gloire, tâchez d'être un jour *comme ça.* » (29 octobre 1811.)

J'ai dîné aujourd'hui chez mon Ministre M. le comte Bigot de Préameneu, reconnaissant de mon épithalame pour le mariage de sa fille avec M. de Janzé. L'Archevêque de Paris, M. l'abbé Maury, y était. Au dessert, je ne sais ce que lui avait dit un de ses voisins, à qui je l'ai entendu répondre : « *Je l'avoue, j'aime la femme.* » On a cru s'être trompé. (26 novembre 1811.)

Gaugirand Nanteuil, le collaborateur d'Étienne, à qui l'on attribuait des articles du *Journal de Paris*, a répondu aujourd'hui : « Quand on travaille pour le » théâtre, on doit s'abstenir de juger ses égaux et ses » maîtres. » (21 décembre 1811.)

L'acteur Walville n'a jamais été, comme on l'a dit, à la charge de mademoiselle Mars. Une longue intimité l'unissait à la mère de cette comédienne, qui elle-même possédait un revenu, et se serait toujours estimée heu-

reuse de le partager avec son ancien ami. Outre cela, jusqu'au dernier moment, Walville, régisseur au théâtre Louvois sous Picard, a fait de bonnes économies. Il continue encore à l'Odéon, où il remplit les mêmes fonctions, et me sait gré de cette note que je lui ai communiquée. Quel que soit son peu d'importance, un fait *vrai* est toujours bon à dire. (1811.)

Le prince Kourakin, ambassadeur de Russie sous l'Empire, était depuis quelque temps à Paris, lorsqu'un de ses amis lui demanda quelle maîtresse il avait à l'Opéra. Son étonnement fut extrême et augmenta encore quand il apprit qu'il était de nécessité princière et absolue d'afficher cette *dépense,* comme le complément d'un luxe indispensable. Dès que cet ami fut parti, M. de Kourakin fit venir son valet de chambre, et le chargea de combler la lacune de son état de maison, s'en rapportant à lui pour le choix ainsi que pour les arrangements. Cela fait, l'ambassadeur, étant à l'Opéra avec la même personne, fut obligé d'en appeler à son délégué pour savoir si la mortelle heureuse se trouvait là sous leurs yeux. Puis, braquant sa lorgnette sur la scène, il loua le bon goût du messager et reçut ingénument les félicitations de son ami, sans témoigner la moindre envie d'en apprendre davantage. — Le bruit courut que le serviteur, usant largement de la procuration, n'avait point imité le double désintéressement de son maître.... Je ne nomme pas, mais je me souviens. (1811.)

Le crayon de Murat est en vénération chez les Napolitains. Voici comme : Roi, ce prince sortait tous les jours à cheval ou en voiture toute découverte. Plus accessible de la première façon, parce qu'il était seul et qu'on ne craignait pas d'interrompre les promenades de la Reine, il voyait le plus obscur des lazzaróni saisir la bride pour présenter un placet à son Souverain. Sans proférer un mot, Murat tirait le crayon dont il avait grand soin de se munir, parcourait la supplique, mettait au bas *oui* ou *non*, la rendait au pétitionnaire et poursuivait son chemin. Cette justice sommaire, dont on n'appelait jamais, plaisait infiniment au peuple, qui ne peut pas encore se décider à oublier *le crayon de Murat*. (1811.)

A la fin de sa vie, Palissot n'est pas aussi pauvre qu'on l'a dit. A soixante-quatre ans, il a une femme et deux enfants qu'il soutient honorablement, outre la pension que la République lui avait conservée. Il s'est fait du bien en désavouant la pensée d'avoir voulu mettre en scène J. J. Rousseau, dans sa comédie des *Philosophes*, où l'on voyait un homme marcher à quatre pattes. Il n'avait eu, disait-il, d'autre intention que de représenter un valet imitateur de la morale de son maître. La postérité doit en tenir note. Je viens de le dire à Palissot, et cela l'a touché. (2 janvier 1812.)

« MONSIEUR,

» Permettez-moi de me joindre à la foule des importuns qui vous assiége sans doute, pour me rappeler à votre souvenir. Vous avez eu la complaisance de me promettre une place pour votre première représentation. Vous savez avec quel zèle j'ai servi votre ami M. Andrieux. Croyez que je n'en mettrai pas moins à soutenir le vôtre, si tant est que quelques endroits aient besoin d'être soutenus. Attaché à un bureau qui me prive d'assister aux premières représentations, vous trouverez peut-être que j'ai quelques droits à obtenir cette faveur, si toutefois cela ne vous gêne pas trop, auquel cas, obligé de renoncer à un plaisir certain, je me verrai réduit à faire des vœux pour le succès de votre ouvrage, sans pouvoir y contribuer. Je souhaite qu'il puisse en être autrement, et qu'il me soit permis de témoigner par mon zèle pour l'ouvrage toute mon estime pour l'auteur. Je vous prie d'agréer, etc.

» D. POIRSON.

» 23 avril 1812. »

(Autographe.)

Le dernier rôle nouveau qu'ait joué mademoiselle Devienne est celui de Lisette, dans ma pièce intitulée *Mascarille*. Je ne l'avais pas jugé d'assez grande importance pour elle. Aussi m'étais-je fait un devoir d'en appeler à sa complaisance. Elle n'en fut pas moins sensible à la présence de son *double*, mademoiselle Demerson, dans la salle, pendant une répétition; mesure que j'avais prise dans notre intérêt commun. Elle

me le fit durement sentir à la représentation. Au plus léger mouvement d'impatience du public (ou des bons amis), mademoiselle Devienne se reculait en levant les yeux vers le rideau, comme pour en appeler la chute. Ce manége me fut des plus nuisibles, tandis qu'au contraire Damas, à qui je dois ce tribut de ma gratitude, tint ferme contre les malveillants, et se fit autant d'honneur par cette résistance que mademoiselle Devienne se fit de tort par sa malicieuse défection. Dans ces sortes de circonstances, l'acteur est le soldat sur le champ de bataille; s'il quitte, il déserte. (24 avril 1812.)

⁂

Étienne et sa femme ont dîné hier chez nous. Pendant la partie de cartes qui s'en est suivie, cette dame, ayant d'abord trouvé de son goût les fiches et les jetons de nacre dont nous nous servions, s'est ensuite extasiée sur le hasard des emblèmes qui s'y trouvaient gravés, car elle y reconnaissait les *armes de sa famille*. Il n'en aurait pas tant fallu pour que nous cédassions à son désir de les posséder, ce que nous avons fait sans difficulté. Je note ceci comme un simple *en cas*. (5 juillet 1812.)

⁂

Arrêté, comme tant de gens, devant une parade des boulevards, Baptiste Cadet éprouvait un grand désir d'assister au spectacle dont l'annonceur faisait une pompeuse description; mais il n'osait pas se risquer, dans la crainte d'être reconnu. Pendant qu'il se consulte, il voit un beau monsieur, tout de noir costumé, perruque soignée, canne à pomme d'or, enfin tout ce qu'il faut en cas de partage de badauderie. — « *S'il*

» *entre,* se dit-il, *je le suis.* » Et il se place derrière lui quand il le voit se diriger vers la porte. Au moment d'y atteindre, le monsieur se retourne brusquement, et d'une voix de stentor se met à crier : « *Prenez vos* » *billets aux bureaux! Voyez, voyez le monde! Prenez* » *vos billets!* » — Trop près de lui pour reculer, tout en reconnaissant la ruse du saltimbauque, trop abasourdi pour savoir ce qu'il doit faire, Baptiste se précipite avec la foule, paye sa place, et va se blottir dans le coin le plus obscur de la salle. — « *Ce que j'y ai vu* » *de plus curieux,* me disait-il ce matin en me contant » son aventure, *c'est une femme à qui l'on cassait un* » *pavé sur le ventre, et qui, pendant ce temps-là, chan-* » *tait comme un rossignol; mais j'ai cru m'apercevoir* » *qu'avant l'opération le pavé était fêlé.* » — Ce n'est pas tout : il fallut sortir et combattre les mêmes craintes. Alors Baptiste, tirant son mouchoir, s'en couvrit presque entièrement la figure en simulant un accès de mal de dents. — « *Ça m'a guéri,* » me dit-il. (8 juillet 1812.)

On était en *Conseil.* Napoléon présidait. La délibération reposait sur la convenance ou l'inutilité de la campagne de Russie. Le maître paraissait disposé à écouter les avis de chacun sur une question si grave, et, qui sait? peut-être à se rendre à l'opinion contraire au désir qu'il ne manifestait pas. Les voix s'étaient succédé; on n'attendait plus que celle de Talleyrand, qui la donna en ces termes : « *Rien n'est impossible* » *au génie de l'Empereur.* » Il savait bien ce qu'il disait! (1812.)

MA VIE. — CHAPITRE IX.

L'ORDINAIRE.

Chez nous, c'était chose invariable que l'ordinaire adopté pour la nourriture des écoliers. On y suivait, du reste, le régime de tous les colléges. En cela, comme en fait d'éducation, les idées d'autrefois ne ressemblent pas plus à celles d'aujourd'hui que les hommes d'aujourd'hui n'auront ressemblé à ceux du vingtième siècle, le progrès cheminant toujours de plus belle. *Quand j'étais petit,* l'usage était d'élever les enfants d'après le système adopté pour les animaux savants, en ne leur donnant à manger qu'autant que cela ne pouvait pas *les empêcher d'apprendre.* Nul n'en a plus souffert que moi, doué de cette bonne constitution qui se prouve par l'excellence de l'appétit. Dans ma classe, lorsque le professeur, quelquefois chargé de couper les pains du déjeuner, se mettait à l'œuvre, je lui disais timidement : « *Monsieur, un peu beaucoup, s'il vous » plaît!* » Mais les mesures étaient prises, les morceaux comptés : il fallait que chaque pain en produisît un certain nombre, et, quelque intérêt que prît à moi le dispensateur, il ne pouvait se permettre une préférence de plus d'une demi-once. Cette sévérité de la règle avait déterminé ma grand'mère à pensionner secrètement la cuisinière, qui pendant les récréations me glissait, par les barreaux donnant sur la cour, des suppléments réparateurs.

La faim agissait de telle sorte, tant sur l'esprit que sur l'estomac des écoliers, qu'elle leur suggérait des

idées difficiles à comprendre pour qui ne l'a pas éprouvée. Au souper, dont presque toujours les haricots faisaient partie, les enfants qui avaient *le croûton*, c'est-à-dire l'une des deux entames d'un pain, s'imposaient le douloureux plaisir de ne pas le manger tout de suite. Ils le creusaient, y inséraient leur part du susdit légume, et le cachaient pour le savourer sourdement dans leurs lits, sous leurs couvertures, lorsque le gardien du dortoir serait endormi. N'y a-t-il pas là le germe d'une pensée d'hommes à qui le bien semble plus précieux, plus doux, s'ils peuvent en reculer la jouissance, pour la goûter plus vive, plus égoïste peut-être, quand celle des autres est passée? Celui qui voyait ce trésor entre les mains d'un camarade lui en offrait du papier, un canif, un grattoir, un crayon, enfin des prix exorbitants.

Aussi ma grand'mère ne venait-elle jamais au collége sans m'emmener chez Bardoux, le traiteur d'en face; et ne fut-elle pas un jour peu effrayée de m'y voir consommer, par forme de dessert seulement, quinze œufs durs (presque autant que Louis XIV en absorbait après son dîner), et qui l'engagèrent à ne plus renouveler ses visites sans se munir d'un digestif composé selon l'ordonnance matrimoniale. Il est bien étonnant que des privations de ce genre, à pareille époque, n'aient pas changé les bonnes dispositions de la nature en une santé débile, qui m'eût assurément fait une destinée tout autre que celle dont les commotions ont exigé de moi le double avantage de la puissance physique étroitement unie à la force morale.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Sans la présence d'esprit et le courage que le général Doucet a montrés ce matin, si l'échauffourée de Malet n'eût pas réussi davantage, elle aurait du moins réussi plus longtemps. Mais, à la lecture de la nouvelle de la mort de Napoléon que lui apportait ce hardi conspirateur, au lieu d'y ajouter foi comme venaient de le faire d'autres gens en place, Doucet s'est élancé sur lui, et l'a pris à bras-le-corps en criant : « *A moi!* » On est accouru. Malet a été garrotté et mis en surveillance dans une des chambres de l'État-major de la place Je m'en expliquerai autre part. Sans doute nous nous verrons ces jours-ci avec le général Doucet, chez M. Saint-Prix, qui nous réunit souvent; il nous donnera des détails, auxquels je répondrai par d'autres tout aussi concluants. (23 octobre 1812.)

Un de mes amis, officier à l'armée qui s'est trouvée si bien embourbée dans les marais de la Pologne, était présent à ce court dialogue entre deux soldats, au moment où l'Empereur passait près d'eux : « *Jean, » que dis-tu d'ça? — Je dis que j'aimerais mieux être » bedeau de Nanterre.* » Napoléon sourit, mais avec une expression de visage où le jeune officier trouva tant de choses que, me disait-il, « je ne pourrais jamais » les analyser. C'était bien affligeant ! » (1812.)

Dans le calme de ses dernières années, l'abbé Delille mettait au rang de ses anciennes jouissances culi-

naires les dîners qu'il avait faits au *Cadran bleu* sur le boulevard du Temple, près de la rue Charlot. Chez Saint-Prix, où je l'ai vu assez souvent, il manifesta un jour si vivement le désir d'en essayer encore une fois, qu'on en fit aussitôt la partie pour la semaine suivante. Mais ensuite, dans la crainte qu'il ne s'y trouvât pas aussi agréablement que dans sa jeunesse, on passa à l'idée dont voici l'exécution. Il faut se rappeler que M. Delille était presque entièrement aveugle.

Au jour dit, un fiacre amena rue du Cherche-Midi, à la maison appartenant à M. et madame Saint-Prix, et disposée en conséquence, l'abbé, sa femme, et Tissot, le suppléant de Delille au Collége de France.

A peine descendu de voiture sous la porte cochère, l'abbé s'extasia sur l'odeur de « *cette cuisine, dont le » fumet n'existe que chez les restaurateurs.* » C'était celle d'une côtelette sur le gril que le portier avait ordre de tenir sur son passage, tandis que la femme criait : « *De belles huîtres bien fraîches, mon beau » monsieur! — Oui, oui,* répond Delille, *ouvrez-en, » ma bonne.* » On monta au premier. L'appartement en enfilade était tout grand ouvert. Des tables de deux, trois et quatre personnes se succédaient, occupées par les acteurs de la comédie, qu'on aurait pu intituler : *Delille au cabaret.* Chacun avait son rôle bien arrêté, et dont il était convenu de ne jamais sortir, afin de pousser l'illusion aussi loin que possible. Picard était un capitaine de vaisseau, ne parlant que *sabords, tribords*, etc., et dînant par hasard au *Cadran bleu.* Barré, Radet et Desfontaines, de bons bourgeois n'entendant pas un mot des choses du théâtre, mais grands amateurs des plaisirs de la table. Chambon, le caissier du Vau-

deville, venait à Paris pour apprendre le calcul et s'en aller ensuite tenir les livres chez un épicier droguiste de Quimper-Corentin. Étienne Jourdan, le chansonnier, un misanthrope à qui la gaîté déplaisait, et qui trouvait toujours qu'on faisait trop de bruit dans la salle. Moi, je m'appelais Guilbert de Pixérécourt, et je tempêtais contre la lenteur du service, qui allait m'empêcher d'être au lever du rideau pour la première représentation d'un de mes mélodrames à l'Ambigu. Ainsi de suite des autres convives, mangeant, buvant, parlant haut, faisant tinter verres, bouteilles et assiettes pour concourir à l'intérêt de la vérité générale. Mais le plus habile de ces comédiens de circonstance était (on s'y attend bien) Baptiste cadet, le naturel personnifié. A ce titre, il avait accepté plusieurs rôles, et les plus difficiles de tous ceux de notre *scenario*. C'était d'abord celui du garçon restaurateur chargé de servir la table principale où se trouvaient réunis Saint-Prix, madame Saint-Prix, Delille, sa femme, et Tissot. Il a soutenu ce rôle en le compliquant de changements de voix et d'allures, si bien que non-seulement l'abbé Delille a cru qu'ils étaient plusieurs, mais encore de façon que nous-mêmes ne le reconnaissions pas. On va voir les autres.

D'un soi-disant cabinet voisin, sortent des paroles vives, saccadées, colères et respectueuses tour à tour, avec deux accents opposés, l'un français, l'autre anglais. Le premier est celui d'une jeune femme tremblante, inquiète, irritée, et le second indique la voix d'un fils d'Albion, passionné, suppliant, demandant tout bas le silence, et cela sur deux tons les plus plaisants du monde. On se tait. On écoute. Delille com-

prend, le premier, qu'il s'agit d'un tête-à-tête britannico-gaulois, dont la moitié féminine est exposée aux téméraires entreprises d'un assaillant sans merci. A son tour, l'abbé demande qu'on ne parle pas, afin de mieux saisir « *ce qu'on n'entend que chez les restaurateurs.* » La discussion du cabinet s'engage. Milord persévère, Lodoïska résiste. Elle va appeler. Des jurons, des pleurs, des serments, se succèdent. Un bruit de pièces d'or est suivi d'une trêve indubitable... Puis la sonnette retentit, et le garçon arrive en faisant semblant de ne pas s'apercevoir du désordre de l'ameublement. Baptiste avait joué tout cela, et d'une manière si bouffonne, si vraie, que, sans l'avoir perdu de vue, nous croyions qu'il était arrivé quelque chose de semblable dans la pièce à côté. Nos rires comprimés n'en étaient que plus chatouilleux. Delille en prenait sa part de la meilleure foi, en se félicitant de l'idée qu'il avait eue de *revoir* son cher *Cadran bleu.*

Un orgue de Barbarie se fait entendre dans la cour, qui elle-même joue le rôle du boulevard. Un chanteur l'accompagne en jouant du violon. On propose de faire monter ce dernier tout seul. Il arrive. Delille lui demande un échantillon de son meilleur répertoire. Et voilà Baptiste cadet, le Stradivarius éclopé dans la main, raclant, tirant des sons impossibles, et entonnant la complainte du *Petit Collet et le Bidet de la Poste.* C'est l'histoire d'un pauvre jeune homme attardé en voyage et obligé, à défaut d'une diligence qui vient de passer pendant qu'il dormait, d'essayer de poursuivre sa route à cheval. Mais, hélas! c'est un Séminariste; comment s'en tirera-t-il? Le damné bidet, qui sent l'inexpérience de son cavalier par hasard, piétine,

regimbe, ne fait que quelques pas et retourne toujours à son écurie. D'un couplet à l'autre, chantés de la voix la plus comique, l'abbé Delille dresse l'oreille, pousse des monosyllabes de surprise, reconnaît l'aventure et s'écrie enfin : « *Mais c'est la mienne ! C'est à moi que* » *cela est arrivé... entre Beaucaire et Tarascon, en* » 17..! » Et il ne peut s'expliquer ni ce qui a amené jusque-là le récit de cette histoire ni la personne qui l'a si exactement chansonné. Radet, Desfontaines et Barré nous font signe qu'ils tiennent à garder l'anonyme. Le chanteur, largement payé par toute la société, se retire avec des démonstrations de reconnaissance et des discours à pouffer de rire.

Le dîner fini, Tissot demande à Delille s'il lui serait agréable d'aller prendre le café au *Jardin Turc,* dont il sait qu'il a beaucoup entendu parler. « *Cela est* » *d'autant plus aisé,* lui dit-il, *que d'ici, on y va de* » *plain-pied.* » Delille accepte. Après l'avoir fait passer par les mêmes pièces, on arrive à la plus retirée de l'appartement, dans laquelle madame Saint-Prix, assise à ce qui passait pour un comptoir, et changeant les inflexions de sa voix, s'acquitte au mieux du personnage de la belle limonadière, au milieu de nous tous qui continuons nos rôles en les appropriant à la prétendue localité. Le mien était devenu facile et d'improvisations fécondes par le *relâche* supposé qu'on venait de faire à l'Ambigu et qui renvoyait mon mélodrame à huitaine.

En se retirant, l'abbé Delille déclara qu'il s'était plus amusé qu'il ne l'avait espéré, et qu'il ne l'oublierait pas. Jamais il n'a su de quels éléments avait été composé son plaisir ; on l'aimait trop pour le lui ap-

prendre, et c'était encore le respecter que le lui taire. (1812.)

J'ai causé ce soir, à la Comédie française, avec David. La principale disposition de la salle, que je croyais très-bien, a cessé de l'être pour moi sur ce peu de mots qu'il m'a dits : « *Des colonnes en l'air!...* » En pareille compagnie, je ne m'aviserai plus de faire le connaisseur. (18 novembre 1812.)

J'ai tiré ce soir Legouvé d'un embarras où il s'est jeté sans le savoir. Dans la surexcitation presque continuelle de son esprit, il est venu au balcon du Théâtre-Français, où la première banquette, dont je faisais partie, était plus qu'au grand complet. Sans dire gare, il s'est laissé tomber entre moi et mon voisin de gauche, avec lequel s'entamait déjà un dialogue passablement hostile, lorsque j'ai fait entendre à ce dernier qu'il n'y avait pas à se fâcher contre l'intervenant, dont je lui ai dit le nom, et qu'il a respecté, en dépit de la gêne que nous en éprouvions tous les deux. Il n'en avait pas moins été plaisant d'entendre Legouvé répondre durement aux plaintes de l'homme invoquant son droit à la jouissance de la représentation : « *Laissez-moi donc* » *tranquille! Je m'y connais mieux que vous, beau-* » *coup mieux que vous!* » On est venu le chercher, et nous sommes tous sortis de l'étau. (2 janvier 1813.)

Le 28 janvier 1813, les Comédiens du Théâtre-Français ont voté l'acquisition de trois chevaux, pour

servir aux besoins de l'armée impériale. — Ce n'est qu'en 1814 que l'orchestre a joué les airs de : *Vive Henri IV !* et *Charmante Gabrielle.*

⚓

L'intérieur des coulisses est quelquefois plus amusant pour l'observateur que ce qui se passe au beau milieu du théâtre. Tout le monde sait cela. Mais ce que les initiés seuls voient de près, ce sont les petits soins des acteurs à l'égard de la petite santé de leur petite personne. Dans la rude saison, on dirait des succursales d'hospices où toutes les précautions d'hygiène sont prises avec un raffinement des mieux entendus. Il n'y a pas le moindre mal à cela. Je me dis seulement que ces héros, presque nus à deux pas de là, sont drôles à voir empaquetés, fourrés, en attendant qu'ils aillent se borner aux rayons solaires de la rampe. Ce soir, une de ces précautions a causé un effet baroque, et qui aurait été bien pis si tous les spectateurs s'en étaient aperçus. Lafon, le bouillant Achille, pressé sans doute par son entrée, est venu chercher noise au Roi des Rois, avec les pieds enfoncés, perdus dans d'énormes chaussons de lisière. Les rires de quelques loges l'ayant invité à se regarder, le frileux amant d'Iphigénie ne sut plus où se mettre. Il descendit promptement le théâtre jusqu'au trou du souffleur, sous la protection duquel il plaça ses pieds, du moins dans leur rapport avec le point visuel du parterre. Et lorsqu'il fallut effectuer sa sortie, il profita de sa colère homérique pour se sauver à toutes jambes, sans plus de bruit que s'il eût marché sur du velours. (13 février 1813.)

ꙮ

On citera toujours Elleviou donnant aux acteurs de grand mérite l'exemple de la retraite à propos. Non, toutefois, qu'après avoir compris la nécessité de quitter le théâtre au plus fort de son succès, il se soit senti la force d'en accomplir la résolution. Au contraire, et même encore après son parti pris, avec toutes les réflexions possibles, au moment suprême, lorsque le rideau venait de tomber sur sa dernière soirée, on entendait de la salle les sanglots que lui arrachait cette détermination. Il avait déjà fait l'épreuve d'une scène semblable. Quand la première réquisition le fit partir pour l'armée, où il remplit les fonctions de chirurgien, ses adieux au public prirent le caractère d'une séparation désolante. Les femmes pleuraient, s'évanouissaient; les hommes applaudissaient, échangeaient les mots flatteurs, les vœux pour son prompt retour, et, après le *siége de Toulon*, l'assemblée entière voulut encore le voir. Il reparut, et l'enthousiasme fut du délire. Lorsque Elleviou revint de l'armée, sa personne était mieux encore; son talent, dont il s'était occupé dans plusieurs occasions, s'était développé: il se forma tout à fait. Pendant longtemps, le public fut habitué à trouver dans cet acteur le type parfait du *Jeune-premier* d'opéra-comique. Aussi pensa-t-on que pour renoncer à l'espèce d'idolâtrie qu'il inspirait, lorsqu'elle était à son plus haut point, il lui a fallu décidément le cœur d'un héros. (10 mars 1813.)

ꙮ

Étant jeune, Baptiste cadet avait eu cette espèce de

bravoure qu'on appelle crânerie, et qui jouissait de quelque estime, parce que ce n'était, en définitive, que l'abus d'une bonne chose. Un jour, à Rouen, au beau milieu d'un duel, reconnaissant que l'adversaire n'était pas de sa force, il voulut, par bravade, passer son épée de la main droite dans la gauche; mais l'impulsion était donnée, et Baptiste, frappé sous l'aisselle droite, fut traversé par la lame, qui sortit sous l'aisselle gauche. Si je n'en avais vu les marques encore aujourd'hui, je ne croirais pas la guérison d'un pareil coup possible. Et pourtant, que de joies et de rires il y avait encore pour le Public après celui-là! (12 mai 1813.)

Le 12 juin 1813, les Comédiens français sont allés à Dresde. Un accident de voiture, arrivé à mademoiselle Mars, lui avait rendu un œil tout noir. Obligée de se présenter devant l'Empereur, qui fit demander les artistes, elle voulut le lui cacher à l'aide d'un voile que Napoléon écarta, en lui disant qu'il savait « ce petit malheur », et que ce n'était pas une raison pour lui dérober les charmes de son visage. — Pour sa part de ce déplacement, mademoiselle Mars reçut 10,000 francs, Saint-Prix 18,000, et Talma 8,000.

Un galant épisode de la guerre actuelle tranche assez plaisamment sur ce qu'elle a de si sérieux. Pour n'être pas privé d'une agréable société, un des premiers héros de notre armée, profitant des facilités de son célibat et de l'ignorance où on en est à l'Étranger, a fait installer dans la ville la plus voisine de sa Division

une charmante personne, sous le nom de sa femme. Somptueusement logée dans la meilleure maison, elle y recevait les soins et les hommages que commande son titre d'emprunt, lorsque le fils de la propriétaire, apprenant qu'elle avait l'honneur d'héberger madame la maréchale X..., sollicita celui de lui être présenté. Mais quelle a été sa surprise en retrouvant dans cette prétendue moitié de Grand dignitaire, une demoiselle de théâtre à laquelle il est attaché par la reconnaissance! Ce motif l'a engagé à ne pas désabuser sa mère, que d'ailleurs la découverte de ce stratagème chagrinerait probablement beaucoup. Il se tait donc; mais non pas pour moi, dont il sait que les notes seront un jour précieuses, et, par intérêt pour elles, il me prie seulement d'attendre, pour ébruiter celle-ci, qu'un malheureux boulet autrichien en ait rehaussé la valeur par la consécration de l'histoire. Accordé. (1813.)

Atteint d'une cécité à peu près complète, l'abbé Delille n'en veut pas convenir. Pour le dissimuler, il n'est sortes de singularités auxquelles il ne s'expose. Hier, dans le cabinet de M. Saint-Prix, il s'est approché en connaisseur d'un tableau où sont représentées les Amours de Vénus, et de si près, que du bout de son nez il touchait ce que montre un petit Cupidon qui tourne le dos. « *C'est très-beau*, a-t-il dit; *cette* » *Vénus surtout a un charmant visage!* » (20 septembre 1813.)

On a peut-être eu tort de ne pas conserver le dessin du *Théâtre de la Société Olympique,* situé rue Chante-

reine, à présent rue de la Victoire. C'était une salle de forme particulière, très-élégante, où le bleu, réchampi de blanc, dominait avec grâce. Les loges bombées par la coupe, mais *sans devantures*, laissaient à découvert toute la toilette des femmes, y compris la chaussure, dont, par conséquent, les spectatrices avaient la précaution de soigner les plus petits détails. Quelle perte !

❦

Par bonté d'âme, ce généreux Carrion de Nisas a laissé échapper le Major qu'il était chargé de conduire à Paris. Il a cru à la parole d'honneur de ce mécréant ; mais il a bien payé sa faute, car, lorsqu'il cherchait à s'excuser devant l'Empereur : « *Taisez-vous*, s'est » écrié celui-ci ; *si vous dites un mot de plus, je vous* » *fais fusiller dans la cour.* » C'est de là qu'est parti notre Adjudant-commandant, pour aller servir, simple soldat, en Espagne. Lorsque l'Empereur l'eut laissé reprendre son grade, il était bien tard pour tout le monde. (1813.)

❦

Chagrins de la stérilité de leur union, deux personnes bien connues dans les arts, se sont rendues il y a quelque temps, aux Enfants-Trouvés, où déjà l'on faisait passer devant elles l'élite de cette génération malheureuse, quand une très-jolie petite fille d'environ trois ans, s'échappant des mains d'une Sœur hospitalière, s'élança vers la dame et se jeta sur elle en criant avec amour : « *Maman !* » Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le choix des deux époux. Mais ce qui vient de le justifier mieux encore, mérite d'être rapporté. L'enfant aime passionnément la parure. On l'a conduite

chez une dame, qui après l'avoir richement vêtue, avec profusion de diamants et de perles, objets des plus vifs désirs de la petite, lui a dit que tout cela serait pour elle, si elle voulait changer de mère « et ne plus revoir » jamais l'autre. » A ces mots, la charmante créature éprouva une si vive douleur, que, pour éviter une crise des plus dangereuses, on fut obligé de la déshabiller bien vite et de la ramener immédiatement à sa famille d'adoption. Tout annonce qu'à une époque donnée, ce que disent les philosophes, de l'ingratitude et de ses méfaits, trouvera du moins un exemple pour le démentir. (1813.)

J'ai noté que, dans un moment de disgrâce, M. Carrion-Nisas quitta ses épaulettes de Commandant pour se faire simple soldat. A ce sujet, il me disait que, bien qu'il eût étudié l'art de la guerre (sur lequel il a savamment écrit), il avait ainsi mieux jugé les faits militaires et leurs conséquences; en un mot, qu'il en avait plus appris sous le simple uniforme et dans les rangs, que dans tout ce dont il était redevable à la théorie des livres. Voilà peut-être pourquoi l'ex-caporal fait toujours un meilleur maréchal de France que l'élève de l'école la plus justement renommée. (1813.)

Honte à l'espèce humaine, si celui dont je vais parler n'est pas une exception !... Irrité de l'accueil hospitalier que j'ai reçu de M. Saint-Prix, et jaloux de me voir locataire dans sa maison, un misérable est allé à pas de loup, essayer de m'aliéner cet appui par la plus lâche des suppositions. — « Il n'est pas marié, lui a-

» t-il dit, et c'est par le contact résultant de cette posi-
» tion, qu'il reconnaît vos bontés pour lui. » En lui témoignant une vive surprise, M. Saint-Prix l'engagea à prendre tous les renseignements possibles pour bien s'assurer du fait, et à ne venir les lui communiquer que lorsqu'il en aurait l'entière certitude. Huit jours après, l'ami des mœurs revint avec les *preuves* les plus concluantes, en insistant pour que l'offenseur fût aussitôt *chassé*. — « Je conçois votre indignation, lui dit
» M. Saint-Prix; mais la mienne doit de beaucoup la
» surpasser, car il est bien plus coupable envers moi
» que vous ne le jugez. Imagineriez-vous que cet in-
» digne a eu l'audace de me faire apposer ma signature
» sur un registre de Municipalité, à côté de celles de
» personnes très-honorables; puis ensuite sur un Con-
» trat notarié, en compagnie de M. Bigot de Préame-
» neu, le Ministre des cultes, et tout cela pour me
» faire croire qu'il se mariait?... Voyez si je dois être
» en colère et le punir d'importance! » Abasourdi par cette réponse aussi spirituelle qu'originale, ne sachant que dire, le calomniateur balbutia, voulut s'excuser, et dans son trouble, ne sentit pas la main vigoureuse qui l'envoya bondir par le travers de l'escalier. (Décembre 1813.)

Le théâtre et son monde sont si singulièrement organisés, que souvent un mot, une idée folle y changent la face des choses, soit en bien, soit en mal. *Misanthropie et Repentir*, joué à l'Odéon le 28 décembre 1799, alors que ce spectacle était aux abois, ne s'annonça pas d'abord comme devant le tirer d'affaire. Les Comédiens, décidés à prendre un parti

violent, étaient rassemblés pour en finir, lorsqu'un domestique de grande maison se présenta pour louer une loge. Les Sociétaires étonnés se regardaient, tout disposés à le renvoyer sans qu'il eût rempli l'objet de sa mission, lorsque Florence, l'homme des ressources, répondit d'un air hautaïn : « *Il n'y a plus de loges,* » *tout est loué pour trois représentations.* » Et le messager s'éloigna. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, et les acteurs se demandaient encore quelle pouvait être l'intention de cette impertinence, que déjà le bruit de la difficulté d'avoir des places pour la pièce nouvelle, circulait dans le faubourg Saint-Germain et poussait la foule au bureau de location. De ce moment, le succès d'argent fut assuré et prit bientôt les proportions d'une vogue effrénée qui dura pendant soixante représentations. L'incendie du théâtre y mit une fin aussi brusque que malheureuse. Florence s'enorgueillit encore de cette audacieuse imaginative ; il me la détaillait hier pour la quatrième fois, disent mes notes. (8 février 1814.)

Un mot bien dit révèle souvent de grandes promesses chez un artiste dramatique. La raison en est simple : c'est qu'on ne le trouve qu'avec son âme. Si on le manque, c'est qu'elle est absente ou distraite. Tandis que la tirade offre cent occasions de se *rattraper;* elle a même sa musique et son rhythme convenus, qui faisaient autrefois le succès des acteurs du boulevard. Hélas! pour peu qu'on en use encore, mais plus adroitement et avec plus de discrétion, on réussit près de la foule toujours encline aux douceurs d'une mélopée quelconque. Mamoiselle Mars et Talma ont courageusement dédaigné

ces ressources, le second surtout (car sur la fin il est arrivé quelquefois à la première d'abuser en ce sens du charme de sa voix). Talma a excellé dans les mots. On n'imagine pas la simplicité profonde, l'expression respectueuse et tendre qu'il avait trouvées au second acte de *Sémiramis,* quand Arsace dit de la reine à Azéma :

Elle était, à mes yeux,
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux.

Ces deux mots, « *après vous,* » se détachaient de la pensée principale avec un art, un goût, qu'il est impossible de rendre. On n'applaudissait pas, on frissonnait de plaisir. (1814.)

En pensant que le plus sage des humains, Socrate, aimait à jouer avec des enfants, on cesse de s'étonner que des hommes d'un mérite sérieux se plaisent aux délassements des plus frivoles. Je me dis cela quand je vois, comme nous l'avons fait encore aujourd'hui, notre bon Saint-Prix, d'extérieur si imposant et de mœurs si douces, renouveler notre harmonieuse procession. On était au dessert. Étienne Jourdan chantait l'hymne de Rougemont qui fait allusion au départ de l'Empereur et à la Régence de Marie-Louise, lorsqu'à ce refrain :

Et tandis qu'avec vous combattra votre Roi,
Blanche portera ma couronne,

nous nous sommes tous levés. Puis, chacun s'armant de ce qu'il a pu trouver pour figurer une lance sur l'épaule, nous avons parcouru tout l'appartement au

pas cadencé, et en faisant chorus avec grand renfort de rires. M. Saint-Prix tenait une pincette, madame Saint-Prix un petit ballet de foyer, Jourdan une bouteille vide, etc.; et le *bis* demandé a été généralement obtenu. Demain, le gai commandant de cette brusque sortie militaire, sera le véritable Agamemnon de Racine! (8 février 1814.)

Le drapeau blanc flotte depuis deux jours dans Paris. On fait disparaître de tous côtés les emblèmes de l'Empire. Les hommes les plus acharnés à cette destruction sont ceux à qui cet état de choses a le plus profité. C'était ce soir le tour de la loge impériale au Théâtre-Français. Un jeune homme, précipitamment sorti des coulisses, est venu pour enlever l'aigle placée au-dessous de la draperie. Comme il n'y parvenait pas, « *Arrachez-le!* cria quelqu'un. — *Eh non!* ai-je répondu, » *trahissez-le, c'est plus sûr; il tombera après.* » L'iconoclaste a encore essayé vainement de l'ébranler. Ce qui a fait dire à une femme d'esprit: « *Il tient encore.* » Alors un garçon de service est venu couvrir d'une toile le noble oiseau, dont l'image aussi ne pouvait céder qu'à la force. (1814.)

Il est minuit. Je rentre de la Comédie française, où je me suis pris de querelle avec mademoiselle Raucourt. Elle venait de jouer. Nous étions cinq ou six personnes dans sa loge, y compris mademoiselle Mars. Le vieux valet de chambre, aux manières féminines, lui avait ôté, en notre présence, son maillot et passé à la place un

pantalon de molleton blanc, à pieds, et une veste de même étoffe, comme nous autres hommes en portons chez nous. Debout, tournant le dos au feu de la cheminée, mademoiselle Raucourt cherchait à attiser celui des épigrammes qu'elle aurait bien voulu me lancer. Piquée d'être obligée de battre en retraite, elle a essayé de la violence, et par une réplique que j'ai affecté de trouver provocante, m'a fourni l'occasion de m'approcher vivement d'elle. Alors, après l'avoir regardée d'un œil fixe, j'ai pris le ton admis quand on veut en finir par une rencontre, et ne lui ai jeté sous le nez que ces deux mots : « *Ah! monsieur!...* » Un grand silence s'en est suivi. Tous les témoins se sont regardés sans oser le rompre, et je me suis retiré. Mademoiselle Mars est sortie avec moi ; puis elle m'a dit, dans le corridor, où elle m'entraînait avec force : « *Je n'ai jamais » rien entendu de pareil.* » (9 février 1814.)

Les premiers rubans blancs, symboles de royalisme, ont été répandus aujourd'hui par M. de Rémusat, l'ex-Surintendant des spectacles sous Napoléon. Je l'ai vu, il n'y a pas une heure, les couper par morceaux, sur la place de la Concorde, et les distribuer aux passants en les invitant à les mettre à leur boutonnière. (29 mars 1814.)

J'arrive de la plaine Saint-Denis, où je suis allé avec mademoiselle Mars, pour tâcher de savoir ce que sont devenus son frère Salvétat, officier de lanciers, et M. Braque, autre militaire auquel elle s'intéresse beaucoup. Nous avons traversé les troupes alliées et tout un

champ de Cosaques à figures rébarbatives. Nous poursuivions nos recherches, lorsque la détonation soudaine d'un canon placé près de nous, et que nous cachait un pli de terrain, a fait trembler la terre sous nos pieds. Comme il était probable qu'il allait y avoir une riposte du côté de Paris, je dis à mademoiselle Mars qu'après avoir consenti, dans son intérêt, aux dangers de notre démarche, il ne me convenait pas d'avoir peur pour ma personne; mais qu'ayant la responsabilité de la sienne, je devais craindre les reproches que m'attirerait un malheur. Elle comprit parfaitement cela, et nous nous sommes hâtés de regagner sa voiture, que nous avions laissée sur la grande route. Sa frayeur fut si grande, qu'elle ne voulut plus s'exposer à la gloire d'une seconde campagne. (Avril 1814.)

Les premiers vers qui ont été faits contre Napoléon tombé, sont de M. Briffaut, l'académicien actuel. Ils ont été récités sur le Théâtre-Français, après une représentation d'*Iphigénie en Aulide*. C'est Talma qui les a lus, ou plutôt *dits*, car il n'y portait pas assez souvent les yeux pour qu'on pût douter qu'il ne les sût par cœur. Il venait de remplir le rôle d'Achille, et n'avait pris que le temps bien juste pour revenir se présenter en habit de ville. Il a terminé ces vers par un petit geste de la main droite, accompagné du cri, assez faiblement poussé, de : *Vive le roi!* (1814.)

MA VIE. — CHAPITRE X.

LA DISCIPLINE.

Les économies pratiquées sur la nourriture, n'étaient rien au Collége, en comparaison des sévérités dont la conduite des écoliers était le perpétuel objet. Toutes les punitions de ce temps-là, depuis les plus sottes jusqu'aux plus pénibles : les génuflexions, les *patoches*, les *pensum*, les *croix avec la langue,* le fouet, le pain sec, le jeûne absolu, la privation des sorties, y avaient force de loi. On ne pouvait les éviter que par des prodiges de travail, facilités par une excellente constitution. On ne comprend plus aujourd'hui que l'abrutissement de tant de jeunes esprits n'ait pas été la suite d'un pareil système et qu'il ait duré si longtemps, à mesure que les sages idées d'éducation se faisaient jour. Mais que dis-je ? il n'est pas même entièrement abandonné : il existe encore des Colléges où ce que M. Cinglant appelait l'*ancienne méthode* est remis en vigueur... J'en dirais davantage, si cela ne me menait pas plus loin que je ne veux aller. Pour mon compte, je puis assurer que, de tous les moyens, ces rigueurs sont le plus puissant contre les progrès; car autant la douceur, la patience, les bonnes paroles, m'ont trouvé prêt, dans toutes les phases de la vie, à y répondre par des succès ou par de semblables procédés, autant ces derniers ont annulé ou mis en révolte mes facultés ou mes sentiments. Chez l'abbé Dubois il y avait du luxe.

Il arriva une fois à l'un de nos camarades oisifs, de

mettre la main, sans être vu, sur la *Discipline*, c'est-à-dire sur l'atroce assemblage de cordes à nœuds, servant à la flagellation, et de le jeter, pour s'amuser, dans les latrines. Grande rumeur! Une enquête est ouverte, des recherches sont faites. On retrouve l'odieux instrument, qu'une traverse avait retenu non loin de l'orifice. On poursuit les investigations. Le coupable est désigné; c'est Poussin! et toute la division, placée sur deux rangs, le voit, à genoux, au milieu d'elle, recevoir sur ses lèvres entr'ouvertes les dégoûtants cordages passant et repassant sous la main d'un valet. La plume, assurément, répugne à de pareils récits; mais comment apprécier les bienfaits des réformes, si l'on ne dit pas les criants abus qui les ont provoqués?

(La suite au Chapitre prochain.)

Dans deux loges, assez éloignées l'une de l'autre, j'ai vu, ce soir, au Théâtre-Français, l'Empereur de Russie, le Roi de Prusse et l'Empereur François II d'Autriche. Il faut vivre au dix-neuvième siècle, pour être bien sûr qu'en pareil cas on n'a pas rêvé. A quoi donc servent les révolutions? (8 avril 1814.)

A la porte de la loge où j'ai vu, ce soir, l'Empereur Alexandre de Russie, Talma se tenait avec une grande affectation du désir d'être remarqué par le potentat. Pour le contraste, Fleury, que son devoir de *Semai-*

nier obligeait de remettre le répertoire au prince, le lui a présenté d'un air noble, respectueux et triste dont toute la salle a paru frappée. Comme Talma, il était en habit noir, *à la française;* mais évidemment mieux porté, à ce titre. (8 avril 1814.)

Il est bien difficile de rien préjuger pour ou contre une pièce, au moment où le Comité des acteurs en entend (ou en écoute) la lecture. Il y a plus de cent raisons qui s'y opposent. Si le nom de Kotzebue n'eût pas un peu protégé *Misanthropie et Repentir,* arrangé par madame Molé, l'ouvrage aurait été refusé. Quand mademoiselle Raucourt en vint à donner son avis à ceux qui parlaient de changements, « *C'est,* dit-elle, *un monstre » indécrottable.* » Le mot est si pesamment resté sur le cœur de madame Molé, qu'elle m'en parlait encore ce soir. (12 mai 1814.)

Louis XVIII et la Duchesse d'Angoulême ont fait, aujourd'hui, leur entrée dans Paris. Ils étaient en calèche découverte. En ma qualité de Grenadier de la Onzième légion, je faisais partie de la haie, sur le Pont-Neuf, où était jadis (et sera bientôt encore) la statue d'Henri IV. Ma femme, placée derrière moi, creusant de ses yeux de devineresse le visage irrité, les regards enflammés et le maintien colère de la Dauphine, s'approcha et me dit à l'oreille : « *Ils ne reste- » ront pas.* » Tout étonné qu'elle s'y prît si tôt pour une de ces prophéties auxquelles elle nous a tant accoutumés, je lui demandai qui les remplacerait, dans un temps donné. Sa réponse fut littéralement celle-ci :

« *Il surgira quelqu'un de la famille Bonaparte, qui* » *nous délivrera.* » Tout en le désirant, j'avoue qu'il y a de l'ouvrage. (Mai 1814.)

❦

Un grand faiseur de bouquets à Chloris, et qui raconte emphatiquement ses prouesses militaires, Dupuy des Islets, m'a dit ce soir, dans une discussion assez vive : « *Savez-vous, monsieur, que j'ai traversé* » *l'Europe l'épée à la main?* » Voyant que je ne répondais pas : « *Qu'en pensez-vous?* » a-t-il ajouté. « *Je* » *pense, monsieur, que vous deviez avoir le poignet bien* » *fatigué.* » Il est resté coi. (27 mai 1814.)

❦

Dans le cabinet en forme de paravent, destiné à l'ajustement des acteurs pendant les représentations et pris sur une partie des coulisses, mademoiselle Mars a été complimentée, ce soir, sur la beauté des boutons d'oreilles que vient de lui envoyer Louis XVIII. Trop oublieuse en ce moment : « *Ce n'est pas,* dit-elle, » L'AUTRE *qui me les aurait donnés.* » Mademoiselle Patrat, qui a son franc-parler et dont l'opinion est connue, n'a pas craint de lui répondre : « *Je ne sais;* » *mais il vous a donné assez souvent ce qu'il fallait* » *pour en avoir de plus beaux.* » Nous nous sommes tous étonnés de ce trait d'indépendance, et personne n'a osé articuler une parole. (1er juillet 1814.)

❦

La réaction aime à s'attaquer aux acteurs. Comme si c'était brave! A des gens obligés, sinon de partager,

du moins de servir, sur la scène, toutes les opinions! Ce soir, elle a voulu se prendre à Fleury, l'un des plus aimés du Théâtre-Français. Il a commencé par recevoir la bordée des cris et des apostrophes avec tout le respect dont était imbu tout comédien d'autrefois pour le Public, alors même que ce dernier avait tort. Et puis, la mesure comblée, il s'est approché de la rampe, et n'a dit que ces seuls mots : « *Messieurs,* » *quand on a joué, comme je l'ai fait, l'Ami des* » *lois....* » Il n'a pas pu aller plus loin : l'estime qu'on a pour sa personne l'a emporté sur les résolutions de la cabale politique, et ses agresseurs eux-mêmes sont devenus des claqueurs raisonnablement désintéressés. (23 juillet 1814.)

Le compositeur de tant de génie et d'un caractère si recommandable, celui qui a trouvé *Joseph* et *l'Irato,* ces deux extrêmes d'une beauté si rare, Méhul, dînant aujourd'hui chez M. Saint-Prix, nous a donné un exemple de sincérité qui lui fait le plus grand honneur. On causait des faiblesses humaines. — « *Il en est* » *une,* nous dit-il, *dont je ne saurais me défendre et* » *que je combats vainement. Je ne crois pas être en-* » *vieux, et pourtant les succès des autres me font mal;* » *je l'avoue, pour l'expier en le disant.* » — Cette preuve d'abnégation, cette franchise d'un homme à ce point supérieur, nous ont fort touchés, et, pour y répondre par une douce espérance, sur la spirituelle proposition de M. Saint-Prix, nous avons porté ce toast général : « *Au prochain chef-d'œuvre que nous donnera* » *Méhul!* » (29 septembre 1814.)

« Le ministre nous donne des livres.... J'en ai donné à mon père, à mon oncle, à deux de mes amis qui sont peintres et qui me feront de petits tableaux jolis; j'en ai donné pour des gouaches. Vous voyez que je donne toujours avec intérêts. Cette fois-ci c'est avec intérêts encore.... Soyez mon avocat. Je ne puis en choisir un meilleur. Je sais comment vous plaidez les causes que l'on vous confie. *Je serai en reste encore et de bien loin....* GRILLE.

» 1er octobre 1814. »

(Autographe.)

Dans le foyer des acteurs, au théâtre Louvois, je viens d'être salué du titre de *Chevalier.* J'en suis resté tout ébahi, ne pouvant deviner le motif d'une semblable investiture. C'est M. d'Éprémesnil, le fils du célèbre magistrat, qui, m'ayant fait envoyer hier, à mon insu, la soi-disant *Décoration du Lis*, me félicitait de sa complaisance. Le plus plaisant de l'aventure, c'est qu'il le faisait très-sérieusement. (27 novembre 1814.)

A la fête anti-nationale qu'on vient de donner à Versailles, en présence des Souverains coalisés contre nous, une partie du spectacle se composait de l'ascension d'un homme et d'une femme sur deux cordes parallèles tendues au-dessus de la pièce d'eau des Suisses. Soit destinée, soit faute de précautions, l'homme a perdu l'équilibre et s'est tué. Plus heureuse ou plus adroite, sa partenaire, après avoir éga-

lement chancelé et quitté la corde, l'a saisie et y est restée suspendue par une main, à près de deux cents pieds au-dessus du lac, pendant plus de vingt minutes qu'on a mises à aviser au moyen de sauvetage. Pouvait-elle faire moins, cette digne héritière d'un nom fameux? C'est la fille de l'ancienne *Malaga.* (1814.)

« On peut tout faire avec les baïonnettes, excepté » s'asseoir dessus. » (1814.)

Le Prince DE SCHWARTZEMBERG.

L'histoire des *violettes* portées sur la scène par mademoiselle Mars est une invention. J'étais à cette représentation de *Tartufe.* Il n'y a pas même été question de violettes. Le scandale avait pour objet l'imputation à l'actrice d'avoir dit : « *Les Gardes du corps* » *n'ont rien de commun avec Mars.* » Celle-ci soutint longtemps l'attaque sans vouloir céder au conseil de parler au public. Cette résolution finit par être favorablement interprétée par tous les spectateurs paisibles, qui se levèrent en masse pour demander que la pièce commençât, ce qui eut lieu, après quelques marques d'insistance pour la forme, et la représentation se termina au bruit d'applaudissements unanimes. (1814.)

L'opinion légitimiste de Georges Duval, le vaudevilliste, se maintient à son même degré de chaleur. Hier matin, en nous rendant à notre Ministère, moi

près de M. Guizot, et lui à son bureau, nous cheminions ensemble dans la rue de Grenelle. Mes regards s'étant arrêtés sur le portail de l'ancienne église de Panthemont, je fis remarquer à Georges Duval un *bonnet de la Liberté* qu'on avait, sans doute, sculpté dans un ornement religieux, pendant la première révolution. Il ne parut pas s'en occuper. Le lendemain, passant à la même heure à cette place, je vis que le couvre-chef phrygien avait disparu, et je me dis : « *C'est drôle!* » (3 janvier 1815.)

M. Villemain, qui a été un écolier si distingué, et qui est, à présent, un littérateur si profond, un quasi politique, ne tardera pas à être un homme d'État tout entier. Je lui ai entendu dire à M. Decazes, qui l'engageait à entrer dans cette carrière : « *Non, vous n'êtes pas ma nuance.* » Il y a pourtant loin de là, au jour où, se promenant aux Tuileries un Virgile sous le bras, il se laissa tomber dans le grand bassin, par suite d'une préoccupation à laquelle les médisants voulurent substituer le désir de faire parler de lui. Que diraient-ils donc de son habitude, qui consiste, dès qu'il est assis, à s'étendre aussi horizontalement que possible, à prendre une de ses jambes qu'il place en travers sur l'autre, et à la parcourir de la main, tout du long, pour s'aider dans un balancement général? C'est là une de ces choses dont soi-même on ne se rend pas compte, et que nombre de gens ont adoptées pour se donner un air original. Nous l'avons stigmatisée dans M. Villemain en le surnommant *le chef de la Secte des Coucheurs.* (1815.)

De garde aux Tuileries, j'ai été mis, la nuit dernière, en faction sous le vestibule du château, où la neige, fouettée par le vent, me couvrait de la tête aux pieds. En cherchant le moyen d'adoucir la situation, j'ai avisé une des chaises à porteurs, toutes dorées, qu'on y remise, et je me suis fourré dedans avec armes et bagages. Ceux qui sont venus pour me relever, ne me trouvant pas à mon poste, s'en allaient pour me signaler comme déserteur, quand je les ai rappelés, en invitant mon successeur à profiter de ma découverte. Sans attendre ma descente de carrosse, les camarades se sont emparés des mobiles brancards et m'ont porté au corps de garde, sur l'air de Marlborough, à *mezza voce*. Le capitaine ayant pris aussi gaiement la chose, cela s'est borné à l'addition de l'article suivant sur la Consigne : « *Tout Garde national » qui entrera dans les chaises à porteurs, sera réputé » avoir fait partie de l'armée de Condé, et se coiffera, » pendant trois jours, en ailes de pigeon.* » (16 janvier 1815.)

« 19 janvier 1815.

» . . . . . Il serait si important pour moi de savoir ce que M. Guizot a pensé de ma réclamation au ministre !.... Le plus jeune de mes enfants a été attaqué du *croup*..... Les moments que j'ai de libres, je les emploie à lire des ouvrages sur cette affreuse maladie; et ces ouvrages m'ôtent tout espoir.... Certainement si l'homme qui me persécute, qui s'oppose avec tant

13.

de persévérance à mon bien-être, à mon avancement, si cet homme, le seul ennemi, je crois, que j'aie dans le monde, voyait ma situation actuelle, il en aurait pitié!.... Agréez, etc. AMAURY DUVAL. »

(Autographe.)

La revue que la Garde nationale a passée tantôt sur les boulevards a été dérangée par une pluie diluvienne. En en sortant, M. Aclocque, colonel de la onzième légion, où j'ai l'honneur de servir, est arrivé chez Saint-Prix, qui nous recevait. A peine entré dans le salon, il nous a invités à la seconde édition d'*un mot charmant* qu'il venait d'entendre sortir de la bouche de Dupuy des Islets, son co-ultrà-royaliste, et qui, à propos de l'incessante averse, avait dit : « *Messieurs, ce » sont les larmes des bonapartistes.* » A ce mot *charmant*, tous les yeux se sont tournés vers madame Charles Maurice, dont on sait l'invariable opinion, et qui, pour toute réponse, s'approcha de la fenêtre, souleva doucement le rideau, et dit en regardant le ciel : « *Le » temps est pris partout.* » Comme on le pense bien, ce mot-là obtint un tout autre succès que celui dont on faisait un si ingénieux commentaire. (4 février 1815.)

Ce qu'on appelait la *Décoration du Lys* a été institué le 5 février 1815.

Le Privilége d'arrondissement théâtral que Merville a reçu ces jours derniers du Ministère, par l'intervention de Grille, fournit matière aux médisants. Pour

que cela fasse un certain bruit, ces mauvaises langues y ajoutent le tintement d'une très-belle pièce d'argenterie. Je viens d'écrire en bon lieu que cela ne me paraît pas possible. (16 février 1845.)

« Mille fois merci, Monsieur, de votre obligeante inquiétude pour moi; je l'apprécie comme je le dois, et veux vous dire combien j'en suis touché. Je vais un peu mieux, et j'espère pouvoir vous réitérer bientôt moi-même l'expression des sentiments bien sincères que vous avez inspirés à votre dévoué serviteur

» GOUBAULT.

» 16 février 1845. »

(Autographe.)

Malgré l'exiguïté du fonctionnaire, il n'y a pas de jour que la corruption ne cherche à s'exercer à mon égard, notamment au sujet des Croix d'honneur, dont à la vérité nous ne sommes pas chiches. Déjà nombre de fois j'en ai informé M. Guizot, non pour recommander son Secrétaire à sa bienveillance (il n'est sorte de bontés qu'il n'ait pour moi), mais pour qu'il sache ce qui se passe sous son administration. Tout à l'heure encore, le Maire d'une petite commune des environs de Paris m'a remis sa pétition, accompagnée de nombreuses pièces d'or qu'il tenait dans son chapeau, en m'invitant du regard à prendre en considération l'apostille. J'ai incontinent mis l'homme et la chose en présence de M. Guizot, dont l'ordre de jeter le tout à la porte s'est exécuté avec l'assistance du garçon de bureau, ramassant les napoléons que, dans son trouble, le

maladroit tentateur avait répandus sur le parquet. Je dis *maladroit,* parce que sa qualité de Maire aurait suffi pour qu'une goutte de nos cataractes tombât sur son ambitieuse boutonnière. (1er mars 1815.)

Ma plume!... ma plume!... Je ne veux pas que le sommeil de cette nuit efface rien des impressions que je viens de recevoir.

Napoléon est revenu tout à l'heure de l'île d'Elbe. Mon ami Pigault-Lebrun fils, l'un des officiers de sa Garde, m'a fait entrer dans la cour des Tuileries quelques instants avant l'arrivée de l'Empereur. Bien qu'il y eût là beaucoup de monde, la foule n'était pas assez grande pour que je ne fusse pas parvenu à me bien placer. J'étais au pied du pavillon de Flore, du côté du quai et tout près de la porte du château.

Une longue rumeur annonce Napoléon. Je le vois venir à cheval, entouré, pressé par de nombreux militaires qu'enveloppaient eux-mêmes des flots de peuple, mêlant leurs acclamations aux cris qui faisaient trembler l'autre rive. Pâle, agité, sérieux et souriant tour à tour, il traverse le guichet, arrive au bas du pavillon, se retourne, et se présente à moi de si près que je puis, sans l'inconvenance qui aurait eu lieu dans tout autre cas, plutôt même par une sorte de prévenance, saisir la bride de son cheval et calmer les mouvements de ce dernier au gré de son maître, déjà prêt à parler.

En effet, de la main il apaise à l'instant le tumulte, et prononce, avec une irritation nerveuse dont il ne cherche pas à se défendre, qu'il a calculée peut-être, le discours le plus animé, le plus saisissant qu'il ait

jamais improvisé. A ces mots : « *Les ennemis* » qui y revenaient fréquemment, sa bouche se contractait, sa lèvre inférieure décrivait un arc dont les bouts descendaient, de chaque côté, vers le menton en exprimant le plus injurieux dédain.

Dès qu'il eut fini, pendant que les clameurs inondaient l'espace, officiers et soldats se jetèrent (c'est le mot) sur lui, le saisirent, l'enlevèrent de la selle et le portèrent sur leurs bras, en le tenant à une grande hauteur. Quel qu'en fût le motif, cette action me parut empreinte d'une brusquerie, d'une violence que n'admet pas l'enthousiasme. Elle avait je ne sais quoi de singulier qui inspirait la crainte. L'Empereur a dû le sentir; l'éclair d'un regard qu'une seconde nous a fait échanger, a paru me l'apprendre, et j'ai vu son visage presque d'accord avec mes alarmes. Enfin, sur ce pavois d'hommes, d'uniformes et d'armes, que, malgré toutes les bonnes intentions, la nuit rendait plutôt menaçantes que protectrices, il a pénétré dans le palais et s'est dérobé à des hommages plus décemment empressés.

Dans la foule, qui a longtemps stationné sur la place, déjà des bruits étranges commençaient à se répandre. Je les ai fuis pour accourir jeter sur le papier ce que, demain peut-être, je n'aurais pas raconté avec autant d'exactitude. (20 mars 1815, à neuf heures du soir.)

Gavaudan, placé près de moi au balcon du Théâtre-Français, a été reconnu, ce soir, et invité par une portion du public à lui chanter *la Marseillaise*. « *Je ne la* » *sais pas,* m'a-t-il dit. *Que faut-il faire? — Avouez-*

» *le*, lui répondis-je, *et cherchez dans votre répertoire* » *ce qui pourrait les contenter.* » Alors il s'est levé, et après avoir obtenu du silence : « *Messieurs*, a-t-il dit, » *je ne sais pas la Marseillaise; mais je vais vous* » *chanter autre chose.* » Et il a tout de suite entonné *le Vol de l'Aigle de clocher en clocher.* Mille acclamations ont sanctionné cet heureux choix. (21 mars 1815.)

Pour célébrer le retour de l'ile d'Elbe, le grand *Concert* faisant partie de la fête, vient d'être exécuté dans les Tuileries, l'orchestre adossé au château.

En vertu de places qui y étaient réservées, mademoiselle Mars et moi sommes arrivés, par un malentendu de voitures, jusqu'à peu de distance du Pont Tournant. Là, une foule innombrable et pressée, où ne serait pas entré un enfant, nous a barré le chemin comme si c'eût été une épaisse muraille. Mademoiselle Mars, en grande toilette, dépaysée d'abord, et ensuite très-effrayée, me regardait, immobile, et pouvant tout au plus articuler : « *Qu'allons-nous devenir?* »

L'état où je la vois et le regard désolé qu'elle jette sur ses vêtements me suggèrent tout à coup l'idée de trouver, dans ce qui nous inquiétait le plus, un moyen de nous tirer d'affaire. D'une main je me découvre, et de l'autre prenant avec respect celle de mademoiselle Mars, je m'écrie sur le ton de la plus exquise politesse : « *Place! Place! Pardon, mesdames! Mille excuses, messieurs! Le passage seulement! Rien qu'une seconde! Place donc, s'il vous plaît! Rangez-vous un peu!* » et ainsi de suite, variant ma formule, tantôt suppliante comme venant de gens de bonne compagnie, tantôt

impérative comme si le rang de la dame m'y autorisait, je parvins au pied de l'orchestre, après un voyage d'une demi-heure qui nous a paru plus longue qu'un jour entier. Mademoiselle Mars tomba sur son siége, à côté d'une personne qui la secourut; et moi, haletant, époumonné, n'ayant plus de force que pour reconnaître l'imprudence de la tentative, j'ai probablement entendu le *Concert*, mais à coup sûr, c'est sans l'avoir écouté. (Mars 1815.)

Non-seulement j'ai beaucoup contribué à faire nommer Harel Préfet du département des Landes, en 1815, mais c'est particulièrement à moi qu'il a dû sa première croix d'honneur. D'abord j'avais assisté, comme Secrétaire de Carnot, à la composition des Préfectures, et, d'après les remarques que l'on m'avait permises, le choix relatif aux Landes s'était arrêté sur Harel. Quand il vint ensuite offrir au Ministre l'étrenne de son habit brodé (sous lequel, par parenthèse, il était si bien qu'on lui trouvait quelque ressemblance avec les traits de mademoiselle Leverd), je l'introduisis dans le cabinet en lui recommandant de ne pas abuser des moments de Son Excellence. Dès qu'il en fut sorti, j'allai exposer la situation embarrassée d'un fonctionnaire non décoré, sans cesse en rapport avec des administrés qui le sont, et de quel intérêt il était pour le moment de ne rien négliger pour fortifier le pouvoir de l'Autorité. Avec une bonté parfaite, Carnot se rendit à cette idée, et me chargea de porter Harel sur la liste prochaine. C'est Casimir Périer qui, sous Louis-Philippe, l'a fait officier de la Légion. (Mars 1815.)

❦

Je rentre.... encore étonné, tremblant, ébloui, inquiet, affligé, heureux et malheureux tout ensemble du spectacle que je viens de voir, des paroles que je viens d'entendre. De grands personnages m'ont facilité l'entrée de l'enceinte dans laquelle allait s'accomplir le fait national le plus intéressant, le plus majestueux et le plus décisif de tous ceux que tant de circonstances ont accumulés depuis bien longtemps : *le Champ de Mai.*

J'étais placé en haut, sur la troisième des nombreuses marches de l'estrade où se trouvait placé le fauteuil qui allait recevoir Napoléon. La Garde impériale garnissait toutes les autres, comme ces arbustes échelonnés, du sol au péristyle, sur les vastes escaliers d'un palais. L'armée remplissait le Champ de Mars, encadré par tant de monde, que le reste de Paris devait être entièrement désert.

On attendait l'Empereur. Les fanfares l'annoncent. On bat aux champs. — Il paraît sur cette plate-forme décorée d'attributs militaires, peut-être ressemblant trop à un théâtre, mais que tant de solennité rend à la fois imposante et digne de ce qu'elle va nous offrir.

Le costume du Chef de l'État est celui des grandes cérémonies, rappelant encore le vêtement des membres du Directoire : chapeau empanaché à la Henri IV, manteau de velours posé en arrière, tunique de satin blanc finissant avant le genou, bas de soie et souliers à gros nœuds de même couleur. Ce n'est pas ainsi qu'on se plaît à voir, qu'on aime à se représenter le héros de Marengo et de tant d'autres sœurs de cette

immortelle victoire. L'uniforme est le seul qui réponde aux idées soulevées par la présence de Napoléon Ier. Ce *Colonel de la Garde,* que nous ne reverrons plus en habit de Général, et dont les épaulettes fraternisent avec la capote du soldat, nous dit bien mieux l'homme et sa grandeur, que les tissus blafards et l'ensemble arriéré de cet accoutrement officiel.

L'Empereur s'assoit. Tout se tait. Il parle, et, de cette voix ferme, claire, accentuée, bien qu'un peu grasseyante, qu'accompagne une indicible expression de physionomie, il résume en peu de mots toute la situation politique. Puis, saisissant l'étendard qu'on lui présente, il se lève, rejette convulsivement son manteau sur le dos du fauteuil, et s'écrie :

« *Soldats! vous jurez de défendre ce drapeau jus-*
» *qu'à la mort..... Vous le jurez!* »

Il précipite ces derniers mots en leur donnant un son plus éclatant, et s'avance, le drapeau dirigé sur l'armée, comme pour le mettre à couvert sous tant de bras, pendant qu'une acclamation immense, universelle, électrise l'air et se prolonge de la troupe au peuple et du peuple à la troupe, jusqu'à ce que les poitrines haletantes ne puissent plus y suffire.

Alors Napoléon descend de l'estrade, se rend à pied vers une autre, de petite dimension, placée au milieu du Champ de Mars, du haut de laquelle il termine par une revue, cette page d'une autre histoire, et que, je ne sais pourquoi, je n'ai pas pu lire sans pleurer. (1er juin 1815.)

Je retrouve la note égarée d'une Revue passée en janvier 1814, et à propos de laquelle j'avais écrit :

Quoi de plus saisissant que l'Empereur à pied, tenant par la main son fils en uniforme de Garde national, le faisant passer avec lui, dans les rangs, et, quand il s'arrêtait tout en parlant à quelqu'un, secouant, pour le soutenir, le petit guerrier dont le sabre était embarrassé dans ses jambes? L'air doublement occupé de son affaire et de ce soin paternel donnait à l'Empereur une indéfinissable physionomie de grandeur, tempérée par tout ce que la tendresse a de plus touchantes séductions.

Il est sept heures du soir. La dernière Revue que doive passer l'Empereur vient de finir. Elle a été pleine d'émotions et de sujets capables d'attrister l'âme la plus stoïque. Ces belles troupes, cette magnifique Garde impériale, rangées, échelonnées dans la cour du Carrousel, exécutant en silence, avec une admirable précision, les ordres du Souverain, transmis par les généraux; lui d'abord, à cheval, parcourant au pas le front de bandière; puis, à pied pour quelque temps, allant, venant, au milieu de tous, tantôt suivi d'officiers supérieurs, et, le plus souvent, seul, isolé, calme; ôtant son chapeau pour passer lentement la main sur sa tête, dont il couvre avec pression la large calvitie; s'arrêtant dès que le premier soldat venu lui présente les armes et demande quelque chose dont il fait aussitôt prendre note par un général. Tel est le tableau. Napoléon était en redingote grise par-dessus son uniforme, et marchait pesamment, le dos voûté et d'un air aussi distrait que fatigué. Cependant il n'a pas pris de tabac une seule fois de la journée. Cette absorption dans un ordre d'idées qui le tenaient sans

doute bien loin du lieu que nous occupions, lui a fait demander à plusieurs reprises son cheval, bien qu'on lui ait toujours répondu : « Sire, il est prêt. » — J'étais là avec mademoiselle Mars et un petit nombre de personnes favorisées. M. de Bondy, Préfet de la Seine, nous a fait asseoir sur l'appui d'une des fenêtres de l'appartement du Roi de Rome, au rez-de-chaussée. En passant à cheval dans les rangs d'un régiment de cavalerie, l'Empereur, ayant aperçu mademoiselle Mars, s'arrêta, tira sa lorgnette de sa poche droite, lâcha la bride, et, sans laisser aucun doute sur le motif de son action, se mit à regarder l'actrice aussi tranquillement que s'il eût été au spectacle. Cette incontestable preuve d'une grande distraction, en pareille circonstance, m'a fait encore plus de peine qu'elle n'a causé de surprise aux assistants. — Une heure après, l'infanterie manœuvrait sous ses ordres répétés par Mouton Duvernet, quand l'Empereur vit de nouveau mademoiselle Mars, descendue avec moi sur le pavé de la cour. Il la regarda fixement, et, toujours préoccupé, recommença le commandement qu'il venait de faire : « *Otez la baïon-* » *nette !* » Le général jeta, presque en riant, un regard sur l'Empereur, et ne transmit pas un ordre qui était déjà exécuté. Tout en méditant et inclinant, sans se presser, de notre côté, Napoléon se touchait le visage, comme lorsqu'on s'apprête à réaliser une pensée. Je le compris, et dis à mademoiselle Mars : « Il va venir vous parler. » Un tremblement soudain s'empara d'elle et ne fit qu'augmenter lorsque, parvenu jusqu'à nous, Napoléon, tenant sur les yeux de l'actrice les siens, doux et tant soit peu clignés, lui dit ces paroles textuelles, en faisant à chaque membre de phrase une pose pen-

dant laquelle il semblait vouloir apprécier la valeur de son trouble : — « *Vous voilà, mademoiselle Mars!...* » *Vous venez donc nous voir.... Vous n'avez pas craint* » *le soleil....* (Il le montre du doigt.) *Dans tous les cas,* » *il ne gâtera jamais vos grâces.* » — A chacune de ces bottes à brûle-pourpoint, la pauvre femme, redevenant aussi ingénue qu'Agnès, répondait en balbutiant un « *Oui, Sire.... oui, Sire.... Non, Sire,* » avec accompagnement des plus gauches révérences qu'elle eût pu mettre dans un rôle. Puis, s'adressant à un homme d'extérieur fort simple : « *Qui êtes-vous?* » lui dit l'Empereur. L'autre répondit d'un son de voix militaire : « *Électeur, Sire.* » Une espèce de « *Ah!* » s'éteignit sur les lèvres du Monarque, qui s'éloigna. — Malgré tout l'intérêt curieux que soulève l'aspect d'un homme à ce point éminent, trop de choses se disputaient notre attention pour que celle-ci ne se détournât pas quelquefois de sa personne. Nous y étions même en quelque sorte invités soit par le respect que dictent les convenances, soit par tout ce que respiraient d'attrayante popularité la contenance, les discours et les manières naturelles de l'Empereur. Il en est résulté que, dans le cours de ces heures, faites pour être enviées, il s'approchait de nous, nous prodiguait sa présence, et pourtant nos regards allaient chercher ailleurs d'autres études de son immense pouvoir. — Nous avons eu une marque assez originale de sa préoccupation, quand, passant près d'un jeune soldat sous les armes, « *Qu'as-tu là?* » lui dit-il en indiquant son pied. « *Moi, Sire?* » répondit le héros déjà tout enfiévré.... « *Ah! c'est ma guêtre qui est défaite....* » Napoléon s'en alla.

Vers la fin de cette Revue, il y a eu un moment de suprême inquiétude. La Garde était en ligne, d'un bout du Carrousel à l'autre, c'est-à-dire du pavillon Marsan au pavillon de Flore. Le mouvement en voie d'exécution était la *charge à la baïonnette,* tous les fusils garnis. L'Empereur, adossé à l'horloge, voyait venir à lui, et le pas pressé, cette longue file, aussi droite, aussi étincelante qu'une barre d'acier, et ne pensait point à commander : *Halte!* Les soldats placés près de sa personne pliaient déjà le bras et retiraient leurs armes, quand une voix inconnue et partie de l'État-major, suppléa au silence du chef, dont ce brusque temps d'arrêt réveilla les idées, et qui sourit d'un air d'adorable confiance, bien plus éloquent que la parole.

Le Roi Jérôme assistait à cette Revue sans y avoir de commandement. Il était tard. On croyait tout fini; mais voici que l'Empereur commande aux dragons de descendre de cheval. « *Allons,* dit quelqu'un posté der- » rière lui, IL *va faire manœuvrer les dragons à pied;* » IL *craint que nous n'allions dîner trop tôt. Nous se-* » *rons encore ici à huit heures.* » C'était Lefèvre Desnouettes qui venait de parler. Napoléon se retourne, regarde en face son critique, fait comme s'il ne le voyait pas, et, de la même indifférence, il continue jusqu'à la dernière les manœuvres qu'il s'était proposées. — Enfin, la Revue terminée, il rentre au château; et moi j'accours à mon cabinet, où je viens d'écrire à la hâte cette relation, afin de n'en pas laisser échapper les détails ni affaiblir les effets par le temps. (1815.)

MA VIE. — CHAPITRE XI.

1790. — PRIMA MORS.

Chose affreuse qu'une *première mort* tombant sur une vie qui commence! On ne s'y était point attendu; rien ne nous y avait préparé, pas même la pensée que cela fût possible. Aussi, la surprise vint-elle s'ajouter à la douleur, et des pressentiments, inconnus jusque-là, nous firent-ils trembler pour un avenir auquel nous n'avions jamais songé. Je sens encore ma tristesse et la source des agitations de mes idées en perdant, à l'âge de dix ans, celui qui avait été de moitié dans l'acte d'où naissaient toutes mes espérances.

De la fortune qu'il avait noblement acquise, M. Molenier laisse un état médiocre, que menacent, de loin, les faillites, la Caisse Lafarge, le Tiers consolidé, les mécomptes de toute espèce. Il y a donc nécessité, pour ma Grand'mère, de calculer plus strictement l'emploi de son revenu.

1792 allait finir; et avec lui mon séjour dans la maison du docte abbé. J'aurais dû m'en réjouir, car je n'y étais pas assez heureux pour m'en affliger; mais déjà j'éprouvais le peu de goût que j'ai conservé pour les changements de position, même améliorée. Le *statu quo* me charme, parce que avec lui on sait d'avance ce qu'on a à faire, et l'exigeant Imprévu ne vient déranger ni les habitudes physiques ni les combinaisons morales. Le pli était donc pris : je souffrais, mais je travaillais, et pour moi le travail a toujours été un puissant réconfort dans les plus sérieux ennuis. Re-

tenu aussi par les liens de l'amitié, dont je faisais l'apprentissage avec plusieurs de mes condisciples, je me croyais trop redevable envers l'un d'eux pour lui faire partager le chagrin d'une brusque séparation.

Maizony de Lauréal, jeune homme de haute espérance, auquel prenait un très-vif intérêt M. Abrial, qui a été si longtemps Ministre de la Justice sous Napoléon, m'avait donné des preuves d'un dévouement fraternel. Quoique faisant partie de la même classe, je recourais à lui dans les cas difficiles. Mon dictionnaire latin, que j'ai sauvé des tempêtes, porte encore la marque de cette bonne camaraderie. Comme il était défendu de se consulter et même de parler pendant les compositions, nous usions de ruses pour éluder le *veto*. Ayant un jour à traduire : *Studiis calentibus,* je passai, en silence et sous le nez du Professeur, mon dictionnaire à Lauréal, comme un livre dont il avait besoin. Il lut ma demande d'explication, et me rendit de même le lexique, après avoir écrit sur le verso de la couverture : « *Étant encore dans les études.* »

Avec ce simple autographe, bien d'autres se seraient ouvert l'accès près du Ministre, que l'attachement à son protégé aurait rendu sensible à ce souvenir de Collége. On me l'a souvent conseillé ; mais j'ai toujours préféré ne devoir rien qu'à moi-même. Les ambitieux disent que c'est un tort.... Je leur répondrai quand j'aurai pu les comprendre.

Ce même condisciple est le premier qui m'ait fait scander et traduire cette belle image de Virgile, un véritable chef-d'œuvre de poésie imitative : « *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.* » La leçon qu'elle me valut est encore présente à ma

mémoire; elle fut presque le début de mon initiation à l'intelligence du grand poëte qu'elle me faisait désirer de connaître davantage. Ceci ne serait que bagatelle, si l'on n'y trouvait un de ces jalons de l'enfance, qui aident agréablement l'âge mûr à se rappeler les premières émotions du voyage.

La Magistrature, qui appelait Lauréal dans ses rangs, lui vit occuper le siége d'Avocat général à la Cour impériale de Florence, pendant la Vice-royauté du prince Eugène-Napoléon. Des travaux moins sérieux nous ont valu, du même écrivain, une pièce de théâtre, en collaboration avec M. de Saint-Georges, représentée à l'Odéon, le 7 juin 1825, sous le titre de *Louis XII, ou La route de Reims.* — Enfin, Lauréal a fait aussi La complainte de Pierrerie, *tirée à cinq cents exemplaires, par Ernest Lesourd.* — Ce Pierrerie était un malfaiteur mort sur l'échafaud, avec sa femme et sa fille, à Angers.

Par une singularité du sort, ce premier ami de Collége était en Italie, quand j'y suis allé, et je ne l'ai pas su; puis, il est venu à Paris, lorsque j'y étais, sans que j'aie pu en être informé. Ainsi, toute notre liaison devait se traduire, comme à Ménilmontant, par une partie de Barres.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Les domestiques de Paris ont été soumis en 1853 à la mesure du *livret ;* mais il est bon de savoir que, quinze ans auparavant, l'idée avait été trouvée et mise à exécution par le Maire de la ville de Marseille. Son Arrêté, fondé sur le Décret du 3 octobre 1810 (le grand Napoléon pensait à tout) et sur la loi du 18 juillet 1837, contenait quatorze articles très-bien raisonnés. L'article 10 statuait que « *aucun domestique ne pourrait* » *quitter son maître sans l'avoir prévenu au moins huit* » *jours à l'avance.* » — En 1814, 1815, 1830, 1848 et 1852, nous avons cependant vu nombre de *Domestiques*, des plus richement chamarrés, quitter leurs *Maîtres* sans les prévenir seulement une heure d'avance. Heureusement l'histoire l'a écrit sur leurs *livrets.* (1815.)

Tout est consommé. J'arrive de l'Élysée, où j'ai assisté à la scène la plus déchirante qu'on puisse imaginer. Pendant que Napoléon se trouvait dans le jardin, les Fédérés qui venaient de manœuvrer aux Champs-Élysées, ont débouché par l'avenue de Marigny, et se sont arrêtés devant le mur peu élevé, qui forme terrasse tout du long. Leurs acclamations enthousiastes, jointes à celles d'une foule innombrable, ont attiré le Prince, qui les a salués de l'air le plus noble du monde. Entre lui et ceux qui l'ont eu si longtemps pour Souverain, il s'est établi une communication électrique qui faisait sortir tous les cœurs de leurs poitrines. *Vive l'Empereur!... Mourir pour toi!... oui! oui!*

mourir pour toi! criait-on de toutes parts. Et les femmes élevaient leurs enfants vers lui, qui répondait par les marques les plus touchantes d'une reconnaissance qu'il n'avait pas la force d'exprimer. Suffoqué enfin par la douleur, en donnant accès à ses larmes, il s'est couvert le visage de ses mains, et s'est enfui pour ne pas succomber à son accablement.... Ainsi, j'ai vu (cet instant excepté) ce dont personne ne peut dire avoir été le témoin, *j'ai vu pleurer Napoléon Ier*, l'homme si fortement trempé que la chute du ciel ne l'aurait point abattu. Les mêmes protestations l'ont accompagné aussi loin que l'air lui a permis de les entendre, et tout annonce que la nuit ne chassera pas de cette place la foule qui se fait un bonheur de montrer aux nouveaux venus les pierres du parapet que la main de l'Empereur a touchées. — On ne voit pas deux fois une pareille scène en sa vie. J'en garderai éternellement le souvenir. — Damas et Gavaudan étaient là en uniforme de Garde nationale, payant, comme les autres, leur tribut d'émotion au héros envers lequel ils ne se sont jamais démentis. (22 juin 1815.)

C'est au Théâtre-Français que l'Empereur a été pour la dernière fois au spectacle. On donnait *Athalie.* Absorbé par des réflexions qu'il ne cherchait point à maîtriser, il ne parut faire attention qu'au moment d'exécution si ridicule, où les lévites dispersent l'escorte de la fille d'Achab à coups de sabre croisés au-dessus de leurs têtes. Encore, parce que les rires du public l'ayant tiré de sa rêverie, il comprit ce qu'il y avait pour lui de flatteur dans une hilarité qui immolait

ce jeu d'enfant au souvenir des grands coups portés par le héros et à l'espérance de ceux par lesquels il allait se signaler de nouveau. Cette intention des spectateurs se faisait positivement sentir. Pour y répondre, un mélancolique sourire effleura la lèvre de Napoléon. Puis, son visage reprit, pour ne plus la quitter, cette préoccupation où s'amoncelaient tant de choses. Ma place d'habitude étant précisément en face de sa loge, je me rassasiai tristement d'une étude que je sentais bien ne devoir plus se renouveler. (1815.)

« 23 juin 1815.

» J'ai l'honneur de vous prévenir, monsieur, qu'à compter de demain et jusqu'à nouvel ordre, votre présence est indispensable au bureau depuis sept heures du matin jusqu'à six heures du soir. Vous voudrez bien exécuter cet ordre du Ministre, qui connaît votre zèle et vous en tiendra compte....

» BARBIER DE NEUVILLE, *chef de la 3e division au ministère de l'Intérieur.* »

(Autographe.)

Il serait impossible de trouver un mot de situation plus heureux et d'une finesse plus exquise que celui du Préfet d'un département que vient de traverser Napoléon pour se rendre en exil. Pendant qu'on changeait de chevaux, le Prince ayant demandé au fonctionnaire des Bourbons quel est l'esprit public de sa localité : « *Fort mauvais,* MONSIEUR, » a répondu le Pré-

fet en lui lançant un regard dont la signification n'a pas eu besoin de commentaire. (Juillet 1815.)

☙

D'après ce que vient de me raconter Pigault-Lebrun fils, la journée de Waterloo paraissait devoir finir heureusement pour nous. Son régiment opérait déjà un mouvement de retour. Pigault et un de ses camarades entraient chez un aubergiste et demandaient à manger en lui disant : « *On soupe bien après une victoire.* » Il achevait à peine, qu'un militaire se présente en criant : *Mes officiers, à cheval! à cheval! Nous sommes en retraite; la bataille est perdue!* Ils n'eurent que le temps d'aller s'assurer d'un fait aussi imprévu et que l'espérance du contraire venait de rendre encore plus douloureux. (1815.)

☙

« ..... Vos billets nous ont fait plaisir, moins par l'économie qu'ils causaient, je vous assure, que par la preuve qu'ils me donnaient de votre souvenir. On ne peut se défendre du plaisir de se voir l'objet d'attentions aimables de la part de ceux qui sont de votre goût. Eh! pourquoi s'en défendre?... Vous serez bien reçu, et tout ce qui viendra sous votre couvert.

» GRILLE.

» 9 septembre 1815. »

(Autographe.)

☙

L'officier de la Garde nationale qui a commandé hier le détachement chargé d'assister à l'exécution du Maréchal Ney, est Châtillon, surnommé *le beau dan-*

seur, parce qu'il a succédé à Trénis dans les bals de la haute société. Il a été mon chef de bureau au Ministère des cultes, sous M. Darbaud, chef de division. Le royalisme de Châtillon l'a sans doute fait choisir pour cette rude corvée. (8 décembre 1815.)

Le Concierge de la maison de M. Saint-Prix, rue du Cherche-Midi, fait partie d'une compagnie de Vétérans. On l'avait demandé, avant-hier, pour être du nombre de ceux chargés de fusiller aujourd'hui le Maréchal Ney. Il a refusé, sans tenir aucun compte de l'insistance presque menaçante qu'on y a mise. Il faut dire ces choses-là pour l'émulation des petits. (9 décembre 1815.)

Les deux frères Lallemant, condamnés à mort pendant que Napoléon était à l'île d'Elbe, allaient être exécutés lorsque celui-ci revenait à Paris. Carrion de Nisas, alors Secrétaire Général du Ministère de la guerre, ayant pris sur lui de faire suspendre cette scène affreuse, sauva la vie à ces deux braves officiers. Jamais l'auteur de cette bonne action n'a rien fait pour la répandre ou pour en tirer le moindre avantage. (1815.)

Voici comment Huet, de l'Opéra-Comique, est devenu royaliste sans préméditation. A la mort de mademoiselle Chameroy, la danseuse de l'Opéra, l'église Saint-Roch ayant refusé ses restes, il y eut une assez violente émeute. Huet y prit part au point de se rendre au château, où il débita toute une harangue à Louis XVIII,

lequel fut plus tard assez d'avis d'apprendre que le Cicéron improvisé était allé faire un voyage à l'Étranger. Pendant sa tournée, Huet se trouva à Gand lorsque son royal auditeur vint y faire une pause. Mettant alors la circonstance à profit, il rentra en France avec le cortége, tenant un drapeau fleurdelisé et chantant à tue-tête : « *Et l'on revient toujours à ses premiers amours.* » Je l'ai vu peu de jours après ; il me parut plus étonné de son opinion que personne. (1815.)

Avant la Restauration, Chazet, tout court, n'était pas plus *Alissant,* que Rougemont, tout simple, n'était *Balissant* ; mais ces messieurs ont voulu se frayer un chemin auquel ils n'avaient pas pensé jusque-là. *Inde* l'addition nobiliaire, joujou que les enfants rendent à leurs nourrices, quand ils ont passé la quarantaine ! (1815.)

« Puisque vous êtes assez obligeant pour m'offrir de me dédommager des sottises des autres, je viens vous en proposer le moyen. Vous annoncez de manière à piquer la curiosité *l'Auberge des Adrets* et *le Paradis des Voleurs* qui la suivra. Pouvez-vous me garder un coin dans votre loge, ce qui serait fort aimable à vous ?... De Coupigny. »

(Autographe.)

« Je demande bien pardon à monsieur Maurice de ne pas lui renvoyer de billet ; il s'est trouvé en conflit avec ma femme, et elle l'emporte sur lui ; j'espère

Ministère de l'Intérieur.

AUTOGRAPHE DE M. GUIZOT.

Je prie Monsieur Leroux d'avancer à Monsieur Maurice Descombes une somme de 600 francs qu'il remboursera sur ses appointemens à raison de 50 francs par mois. Paris ce 9 août 1819

Guizot

qu'il m'excusera, et je tâcherai d'être demain plus riche ou plus ferme. Je remercie monsieur Maurice de toutes les peines qu'il a prises. GUIZOT.

» 14 1815. »

(Autographe.)

Il n'est pas vrai que Napoléon Ier ait repoussé l'idée de la puissance de la vapeur. Avec ou sans intention maligne, on la lui a soumise un soir, fort tard, presque au moment où il allait partir pour une de ses grandes campagnes. Après avoir jeté un coup d'œil sur le travail, l'Empereur en comprit si bien l'étonnant pouvoir, qu'il dit tout haut : « *Si cela était vrai,* » *cela changerait la face du monde.* » Puis il ordonna qu'une Commission fût nommée, chargée d'examiner cette précieuse découverte et de lui faire connaître le résultat. Les événements se succédèrent avec la rapidité que l'on sait, et toute cette affaire en resta là. Ainsi, la prétendue accusation tombe d'elle-même.

Je ne veux pas laisser perdre le mot dit ce soir par le père de mademoiselle Virginie, la danseuse à laquelle s'intéresse M. le Duc de Berry. Au foyer de l'Opéra, quelqu'un lui ayant demandé s'il est vrai que cette jolie ballerine songe à se retirer, il a répondu : « *Monseigneur a trop de religion pour laisser ma fille* » *au théâtre.* » (2 février 1816.)

Pour la troisième fois, avant-hier, dans la salle de spectacle bâtie à Saint-Cloud, par les frères Séveste,

Madame la Duchesse d'Angoulème a chanté : *Vive le Roi! vive la France!* en faisant chorus avec quelques personnes. Dès que l'on entonne ce morceau, la Dauphine, placée à la galerie, se lève et se prépare à son accompagnement, dont elle s'acquitte, sans broncher, jusqu'à la fin. (3 mars 1816.)

Mademoiselle Vauvilliers, ma belle-sœur, travaille en ce moment à son *Histoire de Jeanne d'Albret.* Il y a près d'un mois qu'ayant besoin de s'assurer que cette digne mère d'Henri IV a été inhumée à Pau, elle m'a chargé d'obtenir, en qualité de Secrétaire intime de M. Guizot, la permission de faire faire des recherches. Je n'ai pas besoin d'écrire, pour me le rappeler, que M. Guizot a sur-le-champ accordé cette autorisation. De son côté, le Maire de la ville de Pau s'y est prêté avec beaucoup de grâce. Il vient de m'envoyer le Procès-verbal de l'ouverture des caveaux, d'où il résulte qu'on y a trouvé, couchés, en bon état, et conservés de la manière la plus étonnante, tous les corps de la famille, et particulièrement celui d'Henri II d'Albret, père de Jeanne, revêtu de l'habit de Chevalier français. Près de lui est le corps d'une femme richement habillée en satin blanc brodé d'or et d'argent, d'une inconcevable conservation, mais dont rien ne constate l'identité. Sont-ce les restes de Jeanne d'Albret ? Sont-ce ceux de Marguerite de Valois, sa mère ? Pas un document n'a pu résoudre la question. (1816.)

Le Premier venu, comédie en trois actes de Vial,

est le produit d'un rêve que fit une belle nuit l'auteur. « *En m'éveillant,* m'a-t-il dit, *j'en ai tout de suite » écrit le plan et les principaux traits du dialogue.* » C'est facile à croire aux parties nébuleuses et même à la bizarrerie de l'ouvrage, où nombre de choses ne s'expliquent ni ne se devinent. Mais, par ses défauts presque autant que par ses mérites, cette production n'en est pas moins digne de rester au théâtre. On lui a fait tort en la métamorphosant en opéra-comique; l'obscurité ne se rachète pas par les longueurs.

❦

Fleury venait de jouer le *Misanthrope.* Au nombre des personnes accourues à sa loge pour le complimenter, se trouvait un de ses amis dont l'opinion était pour lui d'un grand poids. Comme il insistait sur les qualités de Fleury dans ce rôle : « *Ah! mon ami,* s'écria ce dernier, *si vous y aviez vu Molé!* » L'autre répondit qu'il n'avait pas dû être possible à cet ancien comédien de mieux jouer la scène du quatrième acte entre Alceste et Célimène. « *Tenez,* répliqua Fleury, *voilà » comment il la disait.* » Et il la rendit avec un sentiment si parfait, un accent si passionné, que les assistants se mirent à applaudir. Mais l'interprète, tombant tout à coup sur son canapé : « Vous voyez, dit-il, que si je prenais le rôle comme le faisait Molé, je n'irais jamais jusqu'au bout. Je ne puis donc m'en tirer qu'en l'appropriant à mes moyens d'exécution. » — Cela n'empêche pas Fleury d'être admirable dans ce personnage, mais cela prouve en faveur de l'art, toute l'étendue de ses horizons. (14 décembre 1816.)

Ce n'est pas un *Cocher supposé*, comme celui de Hauteroche, mais bien le plus véritable des cochers qui vient de jouer à Daubigny le tour que voici. Par le froid excessif et la neige qui tombe, sortant à près de minuit, de voir sa *Pie voleuse* à la Porte-Saint-Martin, en compagnie de sa femme et de sa belle-sœur, il a pris un fiacre et indiqué son domicile. Au lieu de se diriger de ce côté, l'Automédon, allant au pas, gagna le chemin de sa propre demeure, et mit pour cela près d'une heure et demie. Lorsque la société incluse dans le véhicule s'aperçut de la traîtrise, elle se livra à toutes sortes de récriminations d'une effrayante inutilité. Le cocher déclara qu'il rentrait chez lui et que rien ne le ferait changer de détermination, attendu (selon l'usage) la fatigue de ses bêtes, etc., etc. De son côté, Daubigny le prévint qu'en ce cas, personne ne quitterait la voiture et que les suites resteraient sans aucun doute à la charge du délinquant. On arrive, on dételle, les gens de l'écurie disparaissent; tout est éteint dans la maison, et les trois patients reconnaissent qu'ils n'auront décidément d'autre gîte que l'enceinte glaciale où leurs corps se morfondent. Quatre heures sonnent. Un grand bruit se fait entendre : c'est la voix du cocher, qui, furieux d'avoir rencontré de plus obstinés que lui, et probablement inquiet des conséquences, s'abandonne à d'épouvantables jurons, appelle la vengeance sur les têtes innocentes condamnées par lui à une si dure prison, remet ses chevaux, part comme la foudre, et jette ses pratiques à leur porte sans vouloir qu'on lui donne la moindre rétribution. (Janvier 1817.)

La chose ne permet que je l'écrive que parce qu'un fait est un fait, et que souvent sa relation, si mesquine qu'elle soit, demande à trouver sa place quelque part. — C'est le nommé Louis, domestique de M. Saint-Prix, qui a eu l'idée de faciliter aux vieux serviteurs du Roi les communications d'un pavillon du château des Tuileries à l'autre, au moyen de *Chaises à porteurs*. Cela étant dans les attributions du Ministère de l'Intérieur, heureux d'être agréable à ce bon M. Saint-Prix, je me suis chargé de cette affaire, et j'ai réussi. Toutefois, je crains qu'elle ne soit pas très-avantageuse pour le spéculateur. (1817.)

Fleury a dans les yeux une étonnante puissance d'expression que l'âge même n'altère point. Aussi, le rôle d'Alceste, dans *le Misanthrope*, est-il devenu un de ses plus légitimes triomphes. Le dédain du monde, le violent amour qu'inspire une femme, le mépris des bassesses humaines, la fierté d'une noble indépendance, toutes ces choses à l'expression desquelles la bouche ne suffit pas et que le regard doit accompagner, ces riches éléments du personnage, sont merveilleusement rendus par le grand comédien. A la lecture du sonnet, quand Philinte s'extasie sur *ce petit morceau*, ce sont les yeux de Fleury qui lui répondent avec une admirable éloquence : « *Quoi! vous avez le front de trouver cela beau!* » Et lorsque la bouche le prononce, cela forme une véritable redite que l'admiration fait délicieusement pardonner. (1817.)

❦

Il était rare que Boïeldieu fût content de sa musique dans le premier moment de sa composition. Quelquefois même longtemps après, il ne l'aimait pas davantage. On se souvient de la romance du Petit Chaperon rouge : « *Le noble éclat du diadème,* » qu'il a voulu remplacer par deux ou trois autres. — Le panier placé sous son piano recevait à tout instant des morceaux condamnés aussitôt leur naissance. Et d'autres fois, revenant sur le compte de ces répudiés, il disait : « *Vous voyez ce panier; eh bien! il y a là de quoi* » *faire d'assez bonnes parties d'ouvrages.* » Puis sa modestie naturelle le reprenait, et il livrait le tout au feu.

❦

M. de Livry, surnommé Livry-*les-beaux-ongles*, objets de sa vive passion, a horreur des nombres impairs. Amateur de toutes les curiosités répandues chez les brocanteurs, il passe une partie de ses journées en acquisitions de cette espèce. Heureux les marchands qui ne stipulent pas du premier coup en chiffres pairs; ils y ont toujours quelque chose à gagner! Aujourd'hui encore, au boulevard des Italiens; sur la demande de 425 francs pour une montre marine : « *En voulez-vous* » 460? » a répondu M. de Livry. Nul doute. Et c'est constamment ainsi qu'à l'avantage du vendeur s'exerce cette *manie*, qui, dans le fond, pourrait bien être autre chose de plus intéressant, comme qui dirait de la *bonté*. (9 février 1817.)

Après la représentation si tumultueuse de *Germanicus,* au Théâtre-Français, j'eus le premier l'idée d'un Dépôt de cannes et armes à la porte de chaque spectacle. Tout m'en rendait la réalisation facile, et si j'avais consenti à spéculer sur elle, ainsi qu'on me l'offrait, je me serais assuré de très-grands avantages dans le présent et dans un long avenir. J'aimai mieux demander le bureau de la Comédie française pour madame Séveste, la mère d'Edmond et de Jules, à qui je tenais déjà par le plaisir d'avoir été agréable à la famille. Le concours actif de Saint-Prix et de Fleury ne tarda pas à obtenir cette concession. Depuis lors, c'est devenu une véritable *affaire* (telle qu'on me l'avait tout de suite dépeinte), car il y a de ces petits établissements qui acquittent une forte redevance à qui les aurait de prime abord favorisés pour rien, dans le seul intérêt d'une sécurité commune. — Du reste, cette idée et la concession de ses suites remontent en dernier lieu au 12 janvier 1791, où, par ordre de la Municipalité de Paris, le Public du *Théâtre de la Nation* n'entra plus que « sans cannes, bâtons, épées, et sans aucune es» pèce d'armes offensives. » (22 mars 1817.)

« *La belle pendule!* » exclama mademoiselle Émilie Leverd, il y a trois jours, en entrant dans le salon de madame Martainville, nouvellement emménagée. — « *Oui,* répondit l'interlocutrice; *mais il faudrait là* » *deux beaux vases pour l'accompagner.* » Deux heures après, les deux beaux vases y étaient. Pourquoi n'a-

t-on pas trouvé le pendant de cette anecdote chez un autre? On en a tant imaginé! (4 mai 1817.)

❦

Un jeune débutant à la Comédie française, qui avait déjà paru à Versailles, s'était fait tort en abusant de l'excessive puissance de ses moyens vocaux. Il entre un matin chez Monvel, qui s'intéressait à lui. « *Monsieur,* lui dit-il comme aurait parlé Stentor, *les comédiens prétendent que je ne me sers pas de ma voix naturelle.* — *Mais commencez donc par me dire bonjour,* répliqua doucement le Conseiller. — *Ah! c'est vrai,* reprit respectueusement le visiteur. *Bonjour, monsieur Monvel.* — *Eh bien,* dit le grand comédien, *la voilà votre voix!* » — Cela ne vaut-il pas bon nombre de ces choses qu'on appelle des *leçons?* (1817.)

❦

A l'Odéon, ce soir, mademoiselle Reguier, jouant une soubrette, préoccupée sans doute, négligeait ouvertement sa prononciation. Une voix, partie de l'orchestre, lui envoya très-haut ce beau conseil : « *Articulez!* » Je crois la reconnaître; je regarde, et je trouve le fils de Lekain, qui, après la pièce, convient de l'exclamation, faite, m'a-t-il dit, dans l'intérêt de l'actrice. Cet unique descendant en ligne directe du grand artiste joue la tragédie en Société bourgeoise, et s'expose aussi à ce qu'on lui demande autre chose que d'articuler. (18 juin 1817.)

❦

Je reçois des nouvelles de Sainte-Hélène. Napoléon

jouit d'une bonne santé. Voici quelque chose qui a dû y contribuer. Un vaisseau qui a relâché dans l'île, portait un Ecclésiastique, secrètement chargé d'une lettre de l'Impératrice et d'une petite page d'écriture à peine formée, mais de la main du Duc de Reischtadt. Arrivé à sa destination, le courageux missionnaire a trouvé le moyen de déjouer les mesures de précaution en cachant ces deux papiers dans l'épaisseur de son Bréviaire. Quelle a dû être la joie, ou plutôt le bonheur de cet époux, de ce père, le plus malheureux des pères et des époux, en recevant ce double gage de souvenir et de tendresse! Celui de l'enfant n'était pas prolixe. On lui avait laissé le soin de la rédaction, afin qu'il exprimât bien ses propres idées. Le papier tout entier était couvert de ces simples mots, répétés jusqu'à la fin :

« Mon papa, je vous aime de tout mon cœur. »

Napoléon n'a dû rien trouver de plus éloquent dans toute l'antiquité, dont, sur son rocher, il continue l'étude en nous associant à sa gloire. (9 juillet 1817.)

« Monsieur,

» Votre note d'hier soir m'a profondément affligé. Je n'ai ôté de votre article qu'une personnalité qui d'ailleurs était une épigramme à l'adresse de tous ceux qui n'ont pas suivi la ligne droite, et qui ont varié dans leur religion politique. Le trait piquant, j'en conviens, n'était nullement dans la couleur des *Annales :* je l'ai effacé comme censeur; j'aurais pu l'ôter comme rédacteur propriétaire, par intérêt pour le journal, qui

compte parmi ses abonnés bon nombre d'hommes qui ont varié, et dont il serait imprudent de troubler le repos; ils sont plus susceptibles que d'autres : il faut les ramener et non les aigrir. —Les autres changements sont fort peu de chose, presque rien, rien. Je n'y tiens même pas, si ce n'est à celui du duc de Wellington, qu'il ne faut pas mettre entre madame Garat et madame Gail. Sa Seigneurie est chatouilleuse.... Vous avez assez d'esprit pour être agréable et malin sans être emporte-pièce. Songez que vous m'avez fait annoncer votre lettre au public qui l'attend.... Je vous prie de me laisser les coudées franches. Tous les rédacteurs ont cette attention, cette déférence pour moi, et aucun d'eux n'a eu à s'en plaindre. Je serais vraiment peiné que vous ne fussiez pas content. Vous avez beaucoup d'esprit, vous avez du trait; mais permettez-moi d'ajouter que vous avez l'imagination vive; et c'est un éloge que j'entends faire ici et non une censure. Pourquoi manqueriez-vous de confiance en moi? Je ne puis vouloir que ce qui peut contribuer au succès des *Annales*, et je sais combien votre talent et votre zèle peuvent être utiles à ce succès.... Croyez au désir sincère que j'ai de vous témoigner toute mon estime, et permettez-moi d'ajouter mon sincère attachement.

» VILLENAVE.

» 2 septembre 1817. »

(Autographe.)

« MON CHER MAURICE,

» Permettez-vous que je vous demande un service? Un jeune homme de ma connaissance qui a l'ennui

d'être commis, s'est amusé, pour s'en distraire, à peindre de son mieux la ridicule importance de ses chefs et de quelques-uns de ses camarades. Il ne veut pas, et la raison en est assez naturelle, qu'on le sache l'auteur de l'opuscule que vous trouverez ci-joint. Je ne vous dirai donc pas son nom, mais je vous permets de le deviner, à condition de ne le dire à qui que ce soit. — Je vous prie de vouloir bien consacrer quelques lignes des *Annales politiques* à ce dialogue à peu près dramatique. Votre, etc.

» ANDRÉ DE NISAS.

» 22 septembre 1817. »

(Autographe.)

Je passais, il y a une heure, au carrefour Bussy, lorsqu'à l'entrée de la rue Mazarine, j'ai vu un cabriolet et une charrette chargée de pierres, entourés de monde. C'était une dispute entre les conducteurs des deux véhicules et la personne placée à côté de celui qui menait le premier, et que j'ai reconnue tout de suite. Cette personne y prenait une part si vive, que le charretier, laissant là le cocher, ne querellait plus qu'avec elle. Sa colère s'irritant des épithètes dont on l'accablait, il s'élança sur le marchepied, d'où il atteignait déjà son antagoniste, quand je l'arrêtai en lui disant : « *C'est le Duc de Berry!* » A cet instant, le Prince ouvrit rapidement son habit noir pour montrer son grand cordon rouge à l'assaillant, qui dégringola bien vite et alla mettre son attelage au trot. — Je vis ensuite le Duc se rendre au jeu de paume, situé dans cette rue. Il riait. (21 novembre 1817.)

« Monsieur,

» Votre lettre honore votre caractère et votre cœur. Elle ne m'a point surpris. Elle m'a *agréablement affligé*.... Je désire n'être pas dans le cas d'accepter vos nobles et généreuses propositions. J'en sens bien le prix ; et je ne saurais ici comment vous exprimer ma reconnaissance. La langue du cœur trouve des lacunes dans tous les vocabulaires. Je vous aime comme je vous estime, et je vous embrasse comme je vous aime. Agréez l'expression vive et sincère de ma tendre reconnaissance, car enfin, ne pouvant bien dire, il faut encore dire ce qu'on sent. Villenave.

» 18 décembre 1817. »

(Autographe.)

L'esprit naturel de mademoiselle Bourgoin se manifeste quelquefois par des mots qu'on aurait tort de mal interpréter, car ils ne sont que l'effet d'une imagination qui s'amuse. Ce matin, à la répétition, les acteurs causant finance, Talma a dit à ses jolies camarades : « *Pour nous, les appointements sont tout ; tandis que* » *vous, mesdames, vous avez d'autres avantages.* — » *Ah ! mon ami,* s'est écriée mademoiselle Bourgoin, » *pas tant que tu crois, va : il y a bien des non-* » *valeurs !* » (28 décembre 1817.)

C'est une femme d'infiniment de mérite que madame de Barbé. Sa collaboration aux *Annales poli-*

tiques et littéraires avec M. de Villenave est très-avantageuse à ce Journal. Son opinion m'importe et je la constate :

« Vous ne vous contentez pas d'avoir beaucoup d'esprit ; vous êtes bon ; ce qui vaut encore mieux. Je n'ai donc pas besoin de vous recommander cette pétition ni de plaider la cause du malheur. Agréez, monsieur, l'assurance de la haute estime que vous m'avez inspirée. L. DE C. BARBÉ. » (1817.)

(Autographe.)

Arnaud, le premier Comique de l'Odéon, sait, par son séjour à Nantes, combien la fabrique des bas de soie y est estimée. Dans un tendre épanchement, il a promis à mademoiselle D... d'en commander douze paires en son nom. Mais cette générosité n'arrive pas fort à propos : sans qu'il en sache rien, la jeune personne se prépare à épouser un acteur du grand théâtre. L'affaire est même si avancée, que, dans une dizaine de jours, elle sera vraisemblablement consommée. Plus inquiète du résultat de l'autre, l'adroite fiancée a dit ce matin à Arnaud, et de l'air le plus indifférent du monde : « *Mon ami, pour faire venir des bas de » Nantes, faut-il plus de dix jours ?* » Cette aimable inquiétude promet une excellente ménagère. (1817.)

M. de Villevielle, l'ancien ami de Voltaire, est encore venu me voir ce matin. J'aime l'intérêt qu'il prend à ma maison. S'il ne m'apprend rien de plus que ce qu'on sait sur le grand homme, du moins je le sais

mieux et cela me convient fort, parce qu'on a tant abusé du mensonge, que le canevas de l'étoffe a souvent disparu sous la broderie. J'en raconterai quelques traits. (14 mars 1818.)

❦

« Il faut que j'aie été bien occupé, mon cher ami, pour ne vous avoir pas encore remercié d'*un article tout aimable* que je dois sûrement à votre obligeance pour moi. Mais je n'exagère pas en vous disant que depuis quinze jours, j'ai eu à peine le temps de manger et de dormir. La mort de la femme de Martin retarde notre *Chaperon* d'une huitaine de jours. J'en profite pour aller à la campagne me reposer un peu et prendre des forces pour mes dernières répétitions; j'espère que vous viendrez à la dernière.... Eh bien, mon cher ami, Spontini vient d'avoir la croix de la Légion. On la donne donc à des artistes? Faut-il qu'il n'y ait qu'aux artistes français qu'on la refuse! Je vous laisse à penser ce qu'une semblable injustice doit me faire éprouver. Spontini la mérite, bien certainement; mais s'il eût été Français, l'aurait-il obtenue? Je ne le crois pas. — Enfin, je vous laisse y songer, et suis bien persuadé que, si je l'obtiens, je vous devrai cette faveur. Pour être tardive, elle ne m'en fera pas moins de plaisir, et vous pouvez être assuré d'avance de toute la reconnaissance que je vous devrai. Adieu! etc.

» BOÏELDIEU.

» 18 juin 1818. »

(Autographe.)

Mon cher Maurice

Excusez moi si je n'ai pas encore été vous voir et vous remercier de vos obligeances ; mais allant sans cesse de la ville a la campagne je ne suis que peu de momens à Paris et ces momens sont employés à faire le triste métier de solliciteur puisque, ne pouvant plus m'occuper de musique, il faut que je sollicite une place qui m'aide un peu. mais ceci entre nous. j'irai vous dire ce que j'aurai obtenu et alors vous pourrez remercier tout haut s'il y a lieu. ce dont je doute toujours par le temps qui court.

Toujours est-il mon cher Maurice que j'ai été deux fois aux eaux des Pyrénées ; que j'ai fait le tour de l'Italie tout en cherchant ma voix

et même en y cherchant celle des chanteurs actuels en Italie ; tout cela n'a reussi qu'à completter une ruine si bien commencée par la perte de mes places de mes pensions et du théâtre puisqu'il ne m'y joue plus du tout. mais je conserve du reste une assez bonne santé. et c'est là l'essentiel.

Comment va Madame ? présentez lui respects et amitiés pour ma femme et pour moi. nous irons la voir à notre retour de la campagne.

votre tout devoué
Boieldieu

ce 3 août 1833.

Musique[illegible] à part ? car il n'y a plus rien qu'elle est belle cette Italie ! nous en parlerons j'ai[illegible] aussi vous faire part d'un projet et avoir votre avis

MA VIE. — CHAPITRE XII.

1792-1795. — L'AUTRE COLLÉGE.

D'une situation faite pour exciter l'envie, on a déjà pressenti que ma bienfaitrice arriverait à cette médiocrité dont les âmes bien trempées supportent courageusement l'épreuve. Celle-là nécessitait mon retour au manoir paternel. Mais à peine y suis-je que se fait sentir l'impossibilité de continuer, sans guide, des études trop peu mûres pour que j'en sache diriger la suite. De nouveaux sacrifices paraissaient nécessaires.... Ils sont faits.

J'entre au collége de M. Hix, situé rue Meslay, une des institutions de Paris d'où sont sortis nombre de brillants élèves formés par des Professeurs que secondait le Chef en personne. La terrible année de 93 s'y écoula, pour moi, aussi paisiblement que si j'avais étudié chez les Bénédictins réfugiés à l'Étranger. Deux ans encore se passèrent, pendant lesquels je remportai, comme chez l'abbé Dubois, des prix d'assez bon augure ; mais les affaires publiques n'annonçaient pas que ma Grand'mère pût recouvrer assez de ce qu'elle avait perdu pour me maintenir dans cette situation. Il fallut donc encore y renoncer. On verra que M. Hix m'a aussi donné des marques de son intérêt particulier. J'étais assez instruit pour savoir tout ce qu'il me restait à apprendre, et que ce reste formait à lui seul un gros bagage. Mais peut-être les bibliothèques pu-

bliques, les bonnes fréquentations, mes goûts, mon amour du travail viendront-ils en aide à cette liberté que me promet la disposition de ma personne.

Adieu donc, Ragueneau de Sainte-Colombe, Lesbros, Féroussat, Bergerot, Sainte-Marie, autres amis qui m'avez éclairé, encouragé, comme avaient fait les premiers, mais à qui, du moins, j'ai pu rendre quelquefois la pareille! Adieu! J'ai treize ans..! Le sort veut que déjà je pense comme si j'étais un homme, et, pour arriver à l'être, je vais chercher la route.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Vers trois heures du soir, me trouvant rue de l'Odéon, un passant me fit remarquer une épaisse fumée s'élevant au-dessus du théâtre. « *C'est un incendie*, » lui répondis-je, et je courus. Du milieu du parterre, où je me plaçai en arrivant, j'assistai au spectacle d'une magnifique horreur. Le feu était dans le cintre. Il répandait sur la scène une espèce de clarté magique accompagnée de pétillements qui faisaient frissonner. Bientôt la décoration représentant un salon bleu tomba ruisselante de flammes qui remontèrent en colonnes après qu'elle se fût brisée en produisant un bruit dont l'écho avait quelque chose d'infernal. D'autres la suivirent, et toujours en reportant au cintre le feu qu'elles avaient de trop, comme pour activer celui qu'elles venaient de quitter. A cet instant, j'entendis la voix de

quelqu'un qui parcourait le corridor circulaire des Baignoires, en poussant des exclamations de terreur. Je reconnus celle de l'acteur Perroud, que j'appelai près de moi (car il n'y avait déjà plus de secours à espérer); mais il ne pouvait rien entendre, tant sa désolation était grande, et je demeurai le seul témoin du fait ci-dessus, dont, par conséquent, aucune narration n'a pu parler. (Septembre 1818.)

Dès que je me présentai pour aider à maîtriser l'incendie du théâtre de l'Odéon, j'appris que deux personnes, enfermées dans une loge d'actrice, pouvaient ne pas savoir encore l'événement. Je fis apporter une échelle que je plaçai contre le mur du côté de la rue d'Enfer, où ces loges étaient situées, et je parvins, comme *Arlequin afficheur*, en faisant *un coup de ma tête*, c'est-à-dire en brisant un carreau, à donner l'alarme nécessaire. Un instant après, pendant que nous essayions d'enfoncer la porte d'une autre loge, le feu prit au bas de ma redingote, ce qui n'avait rien d'effrayant, puisque cette partie du bâtiment n'a pas été sérieusement atteinte. Quant aux deux prisonniers, je n'aurais pu leur épargner qu'un seul péril, car ils brûlaient déjà d'un tout autre feu que celui de l'incendie. (Septembre 1818.)

On parle de réunir dans les mains de M. Decazes le Ministère de l'Intérieur et celui de la Police générale.

« Je vous estime et je vous aime assez, monsieur et

ami, pour vous dire franchement la vérité. Vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit, vous faites des feuilletons très-piquants. Je suis bien persuadé qu'ils attachent au journal beaucoup de lecteurs et qu'ils en écartent un très-petit nombre. Mais vous avez raison de vouloir une mesure parfaite dans les mots d'une femme aimable et qui sait vous apprécier (madame de Barbé). N'êtes-vous pas un peu susceptible? Quand je vous ai fait si souvent témoigner le regret de vous voir si rarement, vous avez dû reconnaître combien je vous sais gré de votre zèle pour les intérêts du journal.... Après cela, je vous dirai que je vous trouve quelquefois un peu passionné, et que vous mettez à repousser d'injustes et imprudentes attaques, trop d'irritation du moment. Si vous pouviez vous modérer un peu, vos *Semaines* seraient parfaites; mais telles que vous les faites, dans tous les cas, elles ne peuvent plaire ni attacher médiocrement....

» VILLENAVE.

» 29 septembre 1818. »

(Autographe.)

Il faudrait imposer aux Directeurs de théâtres l'obligation d'établir des *Archives* dans lesquelles seraient consignés l'époque de la fondation de leurs établissements, les noms et actes remarquables des Entrepreneurs qui s'y sont succédé, les résultats de leurs gestions, la relation exacte des spectacles journaliers, les recettes qu'ils ont produites, les titres des ouvrages joués, les noms de leurs auteurs, et tous les faits de quelque importance dont le Gouvernement, les gens de lettres, les arts et le Public pourraient tirer avan-

tage dans des circonstances données. L'absence de ces documents nuit à beaucoup de choses qui les rendraient utiles.

« Mon cher Maurice,

» Ayant envoyé ma partition du *Petit Chaperon* à S. M. l'Empereur de Russie, je viens de recevoir de ce monarque une magnifique bague en diamants, et je désire que cela soit connu. Je m'adresse à vous en toute confiance, comptant toujours sur l'attachement dont vous m'avez donné tant de preuves. Croyez à celui que je vous porte et à la reconnaissance de votre tout dévoué Boïeldieu.

» 24 novembre 1818. »

(Autographe.)

J'ai déjeuné, ce matin, chez Auguste Labouisse, avec le fils de Fabre d'Églantine, jeune marin dont le visage est mieux que celui de son père. Je lui ai demandé s'il pouvait me donner exactement *tous* les couplets du *Délire d'amour,* qui eut un si grand succès, et dont Garat se fit un trophée dans les salons. Sur son affirmative, je l'ai prié de me les dicter pour que je fusse certain d'en avoir bien le nombre, et sans fautes. Non-seulement il l'a fait; mais il y a joint l'autre côté de la médaille, la chanson où l'auteur exprime avec cruauté son désenchantement de la même maîtresse. La première est en six couplets, et la seconde, qu'on ne trouve nulle part, en a sept, c'est-à-dire un de plus pour la colère que pour l'amour. Croirait-on qu'après avoir écrit cette strophe charmante :

En ville, aux champs, chez moi, dehors,
Ta douce image est caressée;
Elle se fond, quand je m'endors,
Avec ma dernière pensée;
Quand je m'éveille, je te voi
Avant d'avoir vu la lumière,
Et mon cœur est plus vite à toi
Que le jour n'est à ma paupière;

croirait-on qu'il fût possible de dire à la même personne :

Fuis, ou reprends une autre chaîne,
Sois tendre, ou reste *sans désirs*,
Pour moi, ton amour ou ta haine
Ne sont ni chagrins *ni* plaisirs;
Ils ne sont ni vertu *ni* crime,
Ni d'un grand ni d'un faible prix:
Je te retire mon estime,
Et te refuse mon mépris?

Mais le Dieu que déserte si méchamment l'auteur se venge bien par l'absence de l'inspiration et le prosaïsme bourgeois dont ces couplets sont d'un bout à l'autre entachés. Il y a même une faute de sens dans celui-ci, à ces mots : « *Ni chagrins ni plaisirs*, » qu'il faudrait renverser pour rendre l'idée de l'auteur. « *Je te retire mon estime*, » est vraiment d'une platitude ramassée de trop bas. Madame Molé, l'actrice du Théâtre Louvois, qui a beaucoup connu Fabre d'Églantine, m'a assuré que c'était pour elle qu'il avait composé *le Délire d'amour*. Mais cette excellente femme est, pour ces sortes de choses, un peu sujette à caution. Ses souvenirs de tendresse la trompent à son insu, et elle peut commettre des erreurs de dates, sans autoriser personne à soupçonner sa bonne foi. Il est d'ailleurs bien avéré que *le Délire d'amour* a été

inspiré par mademoiselle Joly, la Soubrette de la Comédie française. Quand madame Molé s'en est attribué le bonheur, je suppose qu'elle ne connaissait pas la chanson numéro II; car la blessure qu'elle infligeait à son amour-propre lui aurait fait probablement sacrifier le plaisir qu'elle avait reçu de la romance numéro I. (15 décembre 1818.)

Ce fou de Théaulon, d'un esprit si aimable, d'une facilité de travail si étonnante et d'un désintéressement si coupable, vient de vendre à Huet, l'acteur de l'Opéra-Comique, son manuscrit du *Petit Chaperon rouge*. Il a voulu capitaliser tout de suite des recettes pourtant bien assurées, car la musique de Boïeldieu et la voix de Martin garantissent un long succès à cet ouvrage. (1818.)

Les Séveste sont de ma création, et je le prouve. J'étais au Ministère de l'Intérieur, dans le cabinet que j'y occupais par suite de mes fonctions de Secrétaire intime. Un acteur que je connaissais assez peu, vint m'y trouver et me faire part d'une résolution désespérée à laquelle le réduisait son renvoi du théâtre. C'était Séveste le père, celui dont on avait parlé dans *le Mariage de Scarron* et dans *le Procès du Fandango*. Je blâmai d'abord le projet qu'il m'annonçait; puis je lui demandai ce qui l'avait déterminé à s'adresser, pour une telle confidence, à moi qui ne m'étais jamais trouvé en rapport avec lui. « *C'est une pensée qui vient » de me venir,* répondit-il, *au moment de...* » Je l'interrompis et voulus savoir tout de suite le but de sa

démarche. Il reprit : « *Je me suis dit que si je vous* » *apprenais ma situation, vous trouveriez un moyen de* » *l'adoucir, et je viens, en toute confiance, vous prier* » *de le faire.* » Ce qu'il ajouta d'effrayant, je n'ai pas besoin de le dire; mais, après lui avoir recommandé, ordonné même, la patience jusqu'au jeudi suivant, jour d'entrée publique dans les bureaux, je le congédiai. Sans perdre de temps, je montai chez Grille, alors chef de la Division compétente, et lui fis sentir l'urgente nécessité de faire quelque chose pour Séveste. Il me chargea d'y aviser. Dès le lendemain, je lui proposai de demander au Ministre une espèce de *Privilége* théâtral dont les limites ne dépasseraient pas LA BANLIEUE DE PARIS, que le possesseur exploiterait avec une troupe volante, et qu'il pourrait céder quand les forces lui manqueraient pour le continuer. Grille accueillit l'idée et me confia la rédaction du rapport. A la signature suivante, le Ministre l'approuvait. Le jeudi venu, Séveste, pleurant de reconnaissance, me pria de *compléter mon œuvre* en allant avec lui porter cette nouvelle à sa femme et à leurs enfants. La scène se passa dans la rue de Chartres, au quatrième étage, d'où la famille délogea bientôt pour aller conquérir par son activité soutenue (et grâce à l'extension qu'elle donna à mon idée) une fortune que les événements lui ont fait perdre, mais dont Edmond Séveste n'a jamais méconnu l'auteur. D'autres, de ces empoisonneurs de bonnes actions, par qui l'évidence est toujours audacieusement bravée, ont voulu jeter un peu de leur arsenic dans cette source, et, pour cela, ils ont imputé le fait du *Privilége,* à qui? A la Préfecture de police! Je me suis borné à les complimenter sur

leur grand savoir en affaires d'Administration publique. (1818.)

Au commencement de mon Journal, quand je bataillais contre un tas de petits auteurs, Augustin Hapdé se trouva naturellement dans la bagarre. Je n'ai pas lieu de le regretter, car je dois à son esprit processif d'avoir un jour plaidé, de ma personne, contre M. Berryer fils, son avocat, et de m'en être tiré avec succès. J'ajoute bien vite qu'il n'y a aucune comparaison possible entre le légiste de ce temps-là et l'orateur de nos jours. Mais quand on additionne sa fortune, il n'est pas défendu de compter la petite monnaie. (Janvier 1819.)

Avant d'en prendre note, j'ai voulu connaître les suites de l'accident qui vient d'arriver à Coulon fils, l'un des plus corrects danseurs de l'Opéra. A la Classe de son père, pendant la leçon, un jeune élève placé près de lui ayant mal calculé la distance, prit son élan pour exécuter une pirouette, et, du pied qui était en l'air, frappa Coulon au-dessous du ventre avec une précision des plus malheureuses. On sait maintenant qu'il faudra réduire de moitié les deux points essentiels où le coup a porté. Mais déjà le malade est décidé à ce sacrifice, et dans peu nous apprendrons que la chose se sera heureusement dénouée. (5 janvier 1819.)

Une discussion s'élève sur l'entrée des Gens de lettres dans les théâtres. Je la résume ainsi : elle est *un droit* ou *une faveur*. Dans le premier cas, son inviolabilité

est manifeste ; dans le second, la dignité des Écrivains doit décliner un avantage humiliant, puisque le caprice en détermine la jouissance. Tordez vingt feuilletons trempés dans de bonne encre, il n'en sortira que cela. (1819.)

Saint-Marcellin, le neveu de Fontanes, tombe sous la balle de Fayot, le duelliste! Et pour quel motif? Pendant la représentation d'avant-hier à l'Opéra-Comique, ils étaient dans un corridor. En passant, Saint-Marcellin salue amicalement Fayot, qui ne répond pas. On s'aborde. Le premier dit au second : « *Je t'apprendrai la politesse...* » Ils se tutoyaient, ces deux hommes, dont l'un allait tuer l'autre! Rendez-vous pour le lendemain; et, pendant que la mère de ce brave imprudent s'occupait des préparatifs d'une fête, on lui apporta son fils mourant. Le projectile s'était logé dans les reins. Quand on demanda au blessé le nom de son adversaire, il répondit : « *Cela ne se dit pas.* » — Saint-Marcellin a donné au théâtre *Wallace,* opéra-comique ; *le Bal à la mode,* comédie en un acte ; *Fiesque et Doria,* espèce de drame en trois actes, et *les Oiseaux et les Chaperons,* comédie en un acte, représentée à la salle Favart. Ces ouvrages, simples essais, annonçaient des dispositions. — Saint-Marcellin avait fait la campagne de Russie ; ses cheveux y étaient restés, ce qui l'obligeait à porter, si jeune, un bonnet de soie noire. Son extérieur grêle et distingué, sa figure spirituelle, et le ton décidé de ses manières en faisaient un homme intéressant. (Février 1819.)

Peu de temps après le dénoûment de l'affaire Fualdès, madame Manson, qui y avait joué le rôle que l'on sait, vint au Ministère de l'Intérieur. Elle me fut présentée par M. Capmas, Sous-préfet alors destitué, et qui a été depuis celui de Sémur. Je la reçus selon mon devoir; mais quand j'allai dire à M. Guizot qu'elle était dans mon cabinet, il refusa d'entrer en communication avec elle. Ce que j'appris de cette femme au sujet de l'affreux événement de Rhodez n'ajouta rien à ce qu'avait répandu la publicité du procès. Après sa seconde visite, pour savoir si le Ministère avait changé d'intention sur son compte, elle disparut. (1819.)

Au château des Tuileries, il y a quatre jours, on était au jeu de madame la Duchesse d'Angoulême. M. de Lauriston, privé d'une faveur que lui ont pourtant méritée ses services, ne tomba pas d'accord sur un fait avec M. Glandevèze, qui est très-bien en Cour. Loin de trouver dans madame la Dauphine l'appui qu'il devait en attendre, l'ayant vue tenir avec affectation les yeux sur ses cartes, le Maréchal a pris congé avec infiniment de dignité. (6 février 1819.)

Louis XVIII a reçu hier madame Thénard dans son cabinet, à l'occasion de la représentation de retraite que prépare cette actrice, et dont M. le duc de Duras a remis le programme au Prince. C'est pour ce dernier un souvenir de Brunoi, de Compiègne et de Fon-

tainebleau, où il a vu jouer madame Thénard. Et puis il n'est pas fâché que le Public voie dans cet honneur fait à une personne de théâtre, l'effet d'une de ses inclinaisons vers les idées d'une certaine démocratie qu'il affecte de temps à autre, comme pour *arroser*. (9 février 1819.)

Une simple observation que j'ai faite en riant, mais juste, vient de donner lieu à madame Boulanger de montrer sa déférence aux avis utiles. Dans *la Sérénade*, sortie la dernière fois du théâtre du côté par lequel elle aurait dû y entrer, elle était revenue par la coulisse opposée. Je l'avais ironiquement excusée en disant que sans doute un souterrain, pratiqué sous la rue, rendait une communication vraisemblable. Mais l'actrice ne s'y était pas trompée. Hier, à ce moment, tout près de commettre la même faute : « *Ah !* s'est-elle écriée, » *et le souterrain de Charles Maurice!*... » Puis, courant vers l'autre côté de la scène, elle a rendu à l'illusion des spectateurs ce qu'elle lui avait étourdiment dérobé. Reste donc la dette que j'acquitte ici envers le talent docile, comme une heureuse compensation des refus de la nullité qui se regimbe. (10 février 1819.)

Nombre de gens ignorent que Talma est Franc-maçon et compte même parmi les plus hauts dignitaires. La loge de *Belle et bonne*, présidée par madame de Villette, vient d'avoir encore une séance. Talma, couvert de décorations maçonniques, et mademoiselle Duchesnois, en costume de bal, ont récité le quatrième acte d'*Œdipe* devant la statue de Voltaire. On aime-

rait mieux voir la simple boutonnière de Talma ornée de toute autre façon. (Février 1819.)

Béverley a été dans son temps une *tragédie bourgeoise.* Du nôtre, c'est un pauvre drame, toujours estimable d'intention, mais cruellement répréhensible d'exécution. On en a essayé, hier, la reprise pour la soirée de retraite de madame Thénard; mais l'acceptation n'en a pas été aussi facile que jadis, avec Monvel, Molé, Brizard, Dauberval, madame Préville et mademoiselle Doligny. — Talma a représenté le principal personnage et mademoiselle Mars madame Béverley, deux rôles où leur beau talent a sagement voulu qu'ils ne fussent pas bons. Je doute que le Public soit tenté par la récidive des vers libres de Saurin. (14 février 1819.)

Je ris encore de Delrieu, qui vient d'ajouter, tout à l'heure, un trait à sa réputation de grand partisan de ses succès. *Artaxerce* allait finir. J'étais au balcon, ma place ordinaire. Delrieu, descendu de l'encoignure des premières loges où il va savourer le bonheur de *se voir passer,* entre, regarde sa femme assise sur la seconde banquette, et lui fait toutes sortes de signes de mécontentement. Elle, qui voulait admirer et *soutenir* jusqu'au dernier vers de la pièce, continuait à battre des mains tout en regardant son époux d'un air étonné. Et Delrieu de paraître de plus en plus en colère! Enfin, le rideau baissé, sa femme vient à lui en disant : « *Mais qu'as-tu? Tu ne voyais donc pas comme j'ap-* » *plaudissais? — Oui, sans doute,* répondit-il sans se

» calmer, *mais, malheureuse, tu avais les gants!* »
(7 mars 1819.)

La veuve de Garrick, vivante encore aujourd'hui, n'a pas les 106 ans qu'on lui donne. Elle avait 24 ans lorsqu'elle épousa Viotteti, en juillet 1749. Elle n'est donc âgée que de 94 ans. Il me semble que cela ne demande pas qu'on y ajoute rien. (22 mars 1819.)

Charles Sand a tué M. Kotzebue le 23 de ce mois à Manheim. La nouvelle vient de nous en arriver; elle produit une juste sensation. Il est probable que jamais écrivain, à la recherche d'un pseudonyme, n'adoptera le nom de ce jeune assassin. (Mars 1819.)

A la dernière représentation d'*Adélaïde Duguesclin*, Colson était nu-tête et portait un habit gris sale, une écharpe rouge, un ceinturon noir, un pantalon vert et des bottes jaunes. Que l'on se figure le sévère Coucy équipé de la sorte, et l'on me dira si j'ai raison de le constater, pour obtenir enfin la révision du costume, chose si essentielle au théâtre. (Avril 1819.)

A l'Opéra, il est d'usage qu'un bénéficiaire demande à l'Orchestre la permission de disposer de ses talents. Hier, mademoiselle Clotilde, qui se retire, a voulu s'y conformer pendant la répétition. A peine au bord du théâtre, elle a entendu des acclamations qui rendaient sa harangue inutile. Elle y a répondu par des larmes.

— Sa dernière représentation est donnée. J'y étais, et j'ai vu la belle mime continuer le système d'inexpression faciale dont elle convient en disant : « *Je n'irai pas* » *m'abîmer la figure avec votre pantomime.* » Cela rappelle cette chanson qui a couru les carrefours : « *On ne* » *porte plus de gilets, c'est plus tôt fait.* » (21 avril 1819.)

Le début que Damoreau vient d'effectuer à l'Opéra dans Polynice d'*OEdipe à Colone,* nous promet un bon ténor. De même que Laisnez et Martin, celui-là a été découvert par hasard. Fils du Contre-maître de la manufacture d'armes de Versailles, où il était lui-même occupé, il chantait en se promenant lorsque Dufresne, la Basse-taille de l'Opéra, l'entendit. Il l'interrogea, le fit venir chez lui et le présenta à M. Méhul, qui le proposa au Conservatoire, où les pensionnaires ne sont admis qu'en fournissant un trousseau. M. Corvisart, l'ex-médecin de l'Empereur, se chargea d'aplanir cette difficulté, après une audition à laquelle assistait Lays. — Ponchard, remplacé au Conservatoire par Damoreau, qui habite la même chambre, sera sans doute pour l'Opéra-Comique ce que le débutant de l'Opéra peut devenir, si ses heureuses dispositions se développent. (Juin 1819.)

Vers le commencement de ce mois, on a remis à l'Empereur d'Autriche les premiers échantillons de la nouvelle monnaie frappée par ses ordres. Le Duc de Reischstadt était présent. Son grand'père lui a donné quelques-unes de ces pièces, et il y a quatre jours

qu'une troisième personne s'est trouvée en avoir aussi en sa possession. Comme cette personne est une artiste de théâtre, il sera bien difficile que l'historiette ne soit pas suivie d'un petit commentaire. (Août 1819.)

Mon journal le *Camp-volant* n'existe que depuis onze mois, et j'écris ces deux lignes dans le numéro d'aujourd'hui : « *A peine sortant de cinq duels, en six* » *semaines, sans compter l'arriéré, j'ai le droit de choi-* » *sir mes adversaires.* » — Peste ! cela commence bien ! (10 octobre 1819.)

« Monsieur,

» La lettre que vous avez adressée le 2 de ce mois à M. le baron de La Ferté ne lui est parvenue qu'en Bourgogne, où il est encore en ce moment. Il m'a chargé de retirer du ministère de la maison du Roi *l'aperçu* que vous réclamez ; et j'ai l'honneur de vous le transmettre, en vous témoignant tout le regret de M. l'Intendant de n'avoir pas plus tôt fait droit à votre demande. J'ai l'honneur, etc. D'Henneville.

» Le 16 octobre 1819. »

(Autographe.)

« Le fils du général Dumas est venu pour avoir l'honneur de remercier M. Charles Maurice de l'article obligeant qu'il a bien voulu faire sur son père ; il regrette beaucoup de ne l'avoir pas rencontré, et lui demande *la permission* de revenir lui présenter ses hommages reconnaissants. ».

Sans date.

(Autographe.)

Par une de ces saillies rimées qui lui sont ordinaires et n'excluent pas son mérite d'homme politique, Carrion-Nisas, impatienté d'une longue suite de jours pluvieux, vient de composer en ces termes ce qu'il appelle son *Poëme des Saisons* :

« En quelque temps qu'on soit, à Paris on essuie
» De la pluie et du vent, du vent et de la pluie. »

(29 décembre 1819.)

« Mademoiselle Wenzel ayant été avertie qu'elle devait jouer aujourd'hui Chimène du *Cid* et Isabelle de *l'École des Maris,* me prie de vous demander si vous pouviez disposer d'un instant, ce soir, pour la voir dans un de ces deux rôles, désirant pouvoir profiter des avis éclairés que votre amitié pour elle pourrait lui donner. Tout à vous. ORLOFF.

» 30 décembre 1819. »

(Autographe.)

Je demandais, ce soir, à M. Picard quelle a été la part de Barré dans la composition de leur vaudeville intitulé *Lantara.* Selon son habitude il m'a répondu : « *La pièce est* DE NOUS. » Mais, en insistant, j'ai su que, dans les fameux couplets :

Ah! que de chagrins dans la vie,

le vers qui se trouve au second :

La riante couleur du vin,

avait été l'objet d'une correction faite par Barré, et que

la jolie épithète de *riante* lui était due : « *Est-ce tout?* » dis-je à M. Picard. Pour toute réponse, il me décocha un de ces sourires d'auteur dramatique, dont l'interprétation laisse le champ libre à l'arbitraire, et, à mon tour, je gardai le silence. (31 décembre 1819.)

Un élève du Conservatoire, nommé Ligier, a débuté deux fois depuis trois jours, au Théâtre-Français. Il a joué Néron, de *Britannicus*, et le *Coriolan* de La Harpe. Je crois qu'il donnera longtemps d'agréables occupations aux journalistes. (24 et 26 janvier 1820.)

« Bonjour bon an, mon cher Maurice.

» Je devais vous voir dimanche dernier chez Potier; mais je suis dans les notaires, dans les huissiers, les avoués, et ne puis être à mon plaisir. Je défie qu'il y ait sur la terre un homme plus tracassé que moi. Il le faut bien pour que je sois encore à vous rendre ma visite. Je vous dois tant de remercîments pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi.... Croiriez-vous que je n'ai pas même pu aller au convoi de ce *pauvre Picard* qui était mon parrain de chevalerie?... J'en ai été bien mortifié. Il m'aimait beaucoup, et je le lui rendais bien. La lettre qu'il m'a écrite après la chute improvisée de *l'Indiscret*, est un modèle en ce genre. Il est impossible de consoler avec plus d'esprit et de bonté....

» Tout à vous de cœur. E. Théaulon.

» 26 janvier 1820. »

(Autographe.)

Mademoiselle Samson (toute femme qu'elle est de son mari), a débuté hier à l'Odéon par Agnès, de *l'École des femmes*, et Angélique, de *l'Épreuve nouvelle*, à côté du Frontin de son choix. De frêles dispositions ont aidé à la réussite de ce petit complot entre amis; mais je ne crois pas que cette machination matrimoniale aille au delà des réflexions que feront nécessairement les deux conspirateurs. (1er février 1820.)

J'avais hier Fleury près de moi, aux premières loges, pendant que mademoiselle Mars répudiait ses habitudes de bonne comédie, et s'amoindrissait au service du Drame actuel. Avant qu'elle eût fini, son excellent camarade prit la porte, en disant avec douleur : « *Ils la tueront.* » (5 février 1820.)

Comme Fleury, qui ne veut se montrer dans Moncade, de *l'École des bourgeois*, qu'en ayant Marchand pour l'un des figurants de la noce, Baptiste cadet tient à ne jouer Perrin-Dandin qu'avec les vrais petits chiens des *Plaideurs*. Ces jeunes orphelins sont fournis par un trafiquant sur la race canine, chargé de guetter les représentations et de les y apporter à l'heure dite, moyennant trois francs de rétribution. Un économiste ayant remarqué que la pièce est jouée fort souvent, vient de proposer de substituer un cartonnage à la nature vivante, afin d'avoir, par ce moyen, des acteurs dont on serait sûr, à la scène de l'incontinence signalée

par ce vers : *Tirez, tirez,* etc. Mais ce trait de ladrerie n'a pas convenu à Baptiste cadet, qui aime mieux exposer sa robe de juge à l'inconvénient de la vérité, que de l'en préserver par une supposition de *personnes* ridicule et digne des théâtres du dernier ordre. Le véritable artiste se retrouve partout. (8 février 1820.)

Veuf depuis dix ans de la Guimard, Despréaux vient de mourir. Je préférais à ses écrits baroques son imitation des danseurs, parce qu'elle était plaisante. Du haut d'un tout petit théâtre, dont le rideau était à moitié baissé, il introduisait sur la scène le doigt indicateur de chaque main, affublés d'une tunique, avec maillot et chaussure formant de petites jambes. Puis, au son d'une musique de ballets, il exécutait si exactement des *pas,* qu'on y reconnaissait le genre et les manières du danseur ou de la danseuse qu'il voulait rappeler. J'ai vu Picard se divertir à ce jeu comme un enfant. N'était-ce pas plutôt qu'il profitait de l'occasion pour penser à ses pièces? (Mars 1820.)

MA VIE. — CHAPITRE XIII.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Les églises étaient fermées et les prêtres dispersés quand je dus remplir ce devoir de religion. En de semblables circonstances, les familles qui ne voulaient pas se compromettre avaient des précautions à prendre. On profita d'une petite chapelle où le culte s'exerçait aussi paisiblement que possible, dans la rue de Cléry. C'est ce même emplacement qui, longtemps après, devint une salle de concerts dans laquelle j'ai entendu madame Catalani, et qui, ensuite, a servi à des expositions de tableaux et d'objets d'art, sous le patronage de M. le baron de Guénifey, propriétaire de la maison.

Je fus donc admis dans ladite chapelle, où je consommai ce premier acte de foi sincère et profitable, parce que c'est le premier que l'enfant comprenne. Dieu l'a reçu, sans aucun doute, avec autant de bonté que s'il se fût accompli dans la plus imposante basilique.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Avec beaucoup de mérite, Michot présente souvent les flancs à la critique. Son talent, si bien secondé par un extérieur comique, naturel (surtout quand le haut sérieux n'est pas nécessaire), et très-communicatif, est pourtant circonscrit dans une ou deux classes de rôles tout au plus. Il le gâte assez ordinairement par des façons un peu populacières, qui, pour exciter le rire, touchent de trop près à la grosse gaieté, celle que le Théâtre-Français admet difficilement sans modifications. La tenue de sa personne et le ton de son jeu sont empreints de trop d'uniformité. En cherchant à se varier, car il en sent le besoin, Michot se livre à de petites pantomimes plutôt à l'adresse du public qu'à celle des situations, ce qui désillusionne au lieu d'amuser. Mais sa rondeur est agréable, sa franchise est désopilante. Il joue à ravir les paysans, *les Valets du rez-de-chaussée* (c'est ainsi que j'appelle ceux qui seraient déplacés à l'antichambre du premier étage). Il est aussi fort bien dans les rôles épisodiques, dont les scènes ne sont pas assez longues pour qu'on ait le temps de remarquer le retour des mêmes moyens. On l'aime avec raison dans les personnages de la classe inférieure qu'il a bien observés. Il en a joué plusieurs de ce genre pendant la Révolution, et s'y est acquis des sympathies démocratiques. Mais il ne sait pas leur prêter ce qui les rend dignes de la Scène française et garder une sorte de représentation sous les habits grossiers ou exagérés. Il y est *vrai* dans toute l'acception du mot, et cela vaut bien qu'on se plaise à l'applaudir. Moi le premier. (Mars 1820.)

❦

« .... Je saisis cette occasion de nous recommander à votre bienveillance, si vous avez quelque petit acte en vers en portefeuille, vous ne doutez pas de l'empressement que nous mettrons à le monter. MM. Andrieux, Duval, Jouy, ont bien voulu nous faire de pareils cadeaux, et j'espère que vous voudrez bien suivre leur exemple. Mon intention et mon intérêt sont de recommander notre entreprise par des noms et des talents dignes des suffrages du public. J'espère que vous voudrez bien contribuer à m'en fournir les moyens. Recevez, monsieur et cher confrère, l'assurance de ma considération bien distinguée et de mon dévouement bien sincère. DELESTRE POIRSON,

» 15, *rue Saint-Pierre-Montmartre.*

» 4 avril 1820. »

(Autographe.)

❦

On lira dans ma feuille de demain : « Un homme a » dit et écrit que, *chassé d'une administration publi-* » *que,* j'y étais rentré *sous un faux nom.* Le Chef su- » prême a donné *de sa main* l'attestation que je n'avais » pas été *un seul jour éloigné des bureaux, et que j'y* » *occupais encore une place honorable sous mon nom* » *de tous les temps.* J'ai attaqué cet homme en justice, et » J'AI PERDU MON PROCÈS! D'après cela, quel parti prendre? » Mon calomniateur m'a refusé une autre satisfaction; » je la lui demande tous les jours, etc. » (13 avril 1820.)

❦

C'est une chose intéressante à voir que la manière dont les camarades de Talma se comportent avec lui

dans les coulisses pendant les représentations dont il fait partie. D'abord, il n'a rien de ceux qui, moins occupés de leur profession, apportent une grande légèreté dans son exercice. Ceux-là ne prennent aux représentations que leur part indispensable; pendant leur durée, ils reçoivent, causent, plaisantent, s'amusent de bagatelles, et ne voient dans leurs rôles que des accessoires de leurs passe-temps. Talma, au contraire, et avec lui Saint-Prix, Fleury, les deux Baptiste, etc., prend les siens fort au sérieux. Ces artistes s'en occupent deux jours à l'avance, et la veille des représentations, même des ouvrages les plus anciens, ils ne sont visibles pour personne. Aussi, les autres, quoiqu'ils en aient, les entourent-ils, dans les coulisses, d'une sorte de respect, qui va s'augmentant pour Talma du besoin qu'il éprouve de tenir avec soin sa mémoire en haleine. La brochure à la main, il l'approche de son visage autant que l'exige sa vue basse, lit, récite mentalement, ou se promène, sans que nul songe à le gêner du regard ou à le troubler en lui adressant la parole. Parfois, de l'air distrait que lui donne son travail mnémonique, il vient près de quelqu'un, fixe sur lui ses yeux profonds, témoigne ouvertement, mais sans le savoir, qu'il pense à autre chose, et s'en va, d'un pas lent, attendre sa réplique, qu'il écoute avec une attention scrupuleuse. (1820.)

« .... Nous verrons ce soir notre deuxième représentation (des *Voitures versées*). Nous avons fait de grandes coupures, et Dupaty m'écrit à l'instant pour me proposer de mettre la pièce en un acte, de la dé-

barrasser de tous les personnages inutiles, etc. Mais il faudrait par conséquent supprimer les couplets de la vieille et le finale. Je regretterais ces deux morceaux, je vous l'avoue. Mais si les acteurs y consentent, ce que nous allons voir dans une heure, je suis tout prêt à m'exécuter. Je voudrais bien savoir votre avis là-dessus.... Dupaty voudrait aussi ôter l'introduction, quand Dormeuil (Martin) lit les journaux. — Dites-moi un mot sur tout cela, vous serez bien aimable. Votre, etc. BOÏELDIEU.

» 1er mai 1820. »

(Autographe.)

« .... Croyez-vous donc qu'il soit si facile en vingt-quatre heures de mettre à profit tous les bons conseils? Les vôtres étaient de ce nombre à coup sûr, mais pour mettre en un acte il fallait supprimer la moitié de ma musique; et bien que cela fût l'avis de Dupaty, les acteurs s'y sont opposés. Quant à moi, j'étais décidé à faire tout ce qu'on voulait. Enfin nous nous en sommes tirés comme cela, et je ne suis pas fâché, à vous dire vrai, d'avoir conservé à cet ouvrage la forme d'un opéra bouffe, avec introduction et finale du premier acte. — Je vous envoie deux places pour demain, et comme mardi je pars pour la campagne, adressez-vous à mon frère quand vous désirerez un billet. C'est lui qui est le grand distributeur; je vais lui dire de vous mettre toujours un des premiers à la tête de la liste que nous sommes obligés de faire. Votre tout dévoué.

BOÏELDIEU.

» 2 mai 1820. »

(Autographe.)

❦

Mademoiselle Contat, une des dernières gloires de la Comédie française, est morte dans les premiers jours de ce mois. Elle était retirée et très-souffrante de la maladie qui l'enlève. Comme fait curieux et dont personne n'a parlé, j'ai entendu siffler cette grande comédienne pour un brouillamini de mémoire, et tout de suite après, pour un gros pataquès, dans le rôle de madame Patin, du *Chevalier à la mode*. Peu habituée à cet accompagnement, elle regarda le parterre d'un air moitié courroucé, moitié résigné, et fit comprendre, par une pantomime expressive, que cela pouvait arriver à tout le monde. Elle ne s'exposa pas, longtemps après, à semblable déconvenue. (Mai 1820.)

❦

Talma est en représentation à Bruxelles. Il vient d'y corriger Lafosse, en changeant le dénoûment de *Manlius*. Et parce qu'il a fait réussir cette hardiesse, un journaliste indigène lui conseille de nous l'apporter. A son retour, si le tragédien m'en croit, il n'estropiera pas devant nous cette statue d'un assez bon sculpteur. (Mai 1820.)

❦

Le Folliculaire vient d'être joué au Théâtre-Français. J'ai critiqué la pièce, signalé le plagiat d'un drame représenté il y a vingt-huit ans à l'Ambigu-Comique : *l'Abus de la Presse* ou *les Effets de la Calomnie*, par Desprez-Valmont, et j'ai ensuite défendu M. Delaville, que la *Gazette de France* accusait d'avoir composé cet ouvrage *par ordre*. (Juin 1820.)

Berton et Paër ont la croix d'honneur, et Boïeldieu, justement blessé, la désire. Voici le *fac-simile* de la note de ses titres, qu'il m'a remise aujourd'hui :

Adrien Boïeldieu,

Compositeur français, Maître de
Chapelle de S. M. l'Empereur
de Russie, membre de l'Académie
des beaux-arts
de Saint-Pétersbourg, ex-professeur
du Conservatoire de musique
de France (maintenant membre
honoraire), Auteur de la musique
de *Zoraïme et Zulnare*, du *Calife
de Bagdad*, de *Béniowski*,
de *Ma Tante Aurore*, de *la
Femme colère*, de *Jean de Paris*,
Du *Nouveau Seigneur de village*, etc., etc.
Ayant été dernièrement présenté
au Roi, et ayant reçu
de S. M. l'accueil le plus flatteur,
désire en perpétuer le souvenir
en sollicitant de sa bonté
La décoration de la Légion
d'honneur..... etc.

rue des Filles-Saint-Thomas, n° 17,
en face de la rue des Colonnes.

(Autographe.)

Cher et trois fois immortel, qu'as-tu donc besoin d'autre chose? (Juin 1820.)

❧

La fameuse mademoiselle Montansier est morte aujourd'hui à l'âge de 90 ans. Pour le monde, il ne restait plus d'elle que le petit *bonnet monté* à la Louis XV, le seul existant à Paris et qui se montrait à une fenêtre donnant sur le jardin du Palais-Royal, dans la maison encore occupée par le Théâtre dont elle a été la fondatrice. Cette apparition presque à heure fixe, dans l'après-dînée, sous les yeux de nombreux promeneurs, était le dernier rôle que jouait l'ancienne actrice, flattée de rappeler, du moins par la coiffure, madame Geoffrin ou madame Dudeffant. — Au retour de Louis XVIII, mademoiselle Montansier avait sollicité de ce prince des représentations *annuelles* à son bénéfice, pour l'indemniser des sommes qu'elle disait avoir à réclamer sur l'État. M. de Pradel ajourna la réponse, et la demanderesse se borna à *désirer*, en mourant, que le Roi s'intéressât à ses *nombreux créanciers.* Il y a doute. (14 juillet 1820.)

❧

La rentrée de Talma a été ce soir très-applaudie. Le rôle d'Œdipe est de ceux où brillent éminemment ses qualités tragiques. Les héros poursuivis par la fatalité trouvent en lui un digne représentant. Ses yeux accusent le ciel avec une rare éloquence, et personne mieux que lui ne donne à son maintien cet air de désespoir et d'accablement d'où résultent la terreur et la pitié. C'est l'excès de cette faculté qui le fait quelquefois tomber dans la monotonie : il sort avec peine de l'abattement où le tient cette situation ; mais quand il s'élance

hors de ce cercle, qu'il rétrécit un peu trop, il est sublime. C'est ainsi que dans *OEdipe* il a eu, encore hier, des inspirations admirables. Jamais on ne dira mieux et d'un ton plus noblement naturel :

> Et je ne conçois pas par quel enchantement
> J'oubliais jusqu'ici ce grand événement.

Ce peu de mots associe parfaitement le Public à la recherche des souvenirs qu'invoque le personnage. (20 juillet 1820.)

Il est arrivé ce soir un fait qui est moins du ressort de l'art théâtral que de la science pathologique, car si l'émotion que procure l'exercice du premier y entre pour un peu, assurément le résultat tient beaucoup à la santé de l'individu dont il s'agit. Une jeune personne, qui est en train de devenir un jour madame C***, a débuté à la Porte Saint-Martin dans *la Pièce d'emprunt* ou *le Compilateur*. L'un des deux auteurs, cachés sous des pseudonymes, s'intéresse à la demoiselle, dont voici le malheur : saisie d'une grande frayeur, elle en a constaté l'effet à l'œil nu en s'attribuant l'épithète cynique dont les gens mal élevés gratifient les poltrons... Cet accident est sans exemple, car si quelque chose d'approchant a pu avoir lieu, c'est avec des modifications qui le rendaient du moins plus propre à être raconté. (22 juillet 1820.)

M. Viotti, le Directeur, vient d'ôter à Vestris sa Classe de perfectionnement à l'Opéra. Pour s'y opposer, que celui-ci ne se rappelait-il le mot de son père, *le*

Diou de la danse, à Devismes, directeur en 1779 : « *Vous n'êtes que le fermier de mon talent!* » — C'est peut-être qu'alors, comme aujourd'hui, la ferme obéissait au château, sans murmurer. (23 juillet 1820.)

❦

« Je remercie M. Maurice de l'intérêt qu'il veut bien porter à notre entreprise, et je recueillerai avec bien de l'empressement tout ce qu'il voudra bien me dire sur ce sujet. Je serai à ses ordres demain à huit heures du matin chez moi, s'il ne préfère me recevoir chez lui. Je le prie, etc.

» DELESTRE-POIRSON, 28, *Rue Basse, Porte Saint-Denis.*

» 25 juillet 1821. »

(Autographe.)

❦

« Lundi, 7 août 1820.

« D'après ce que madame Maurice a dit à ma fille, il paraîtrait que monsieur Maurice aurait le temps de travailler au *Journal de Paris*, tant pour la petite chronique que pour quelques articles variétés. Si cela se peut, je prie monsieur Maurice de m'en écrire deux mots, ou, s'il ne veut pas écrire, de me donner un rendez-vous soit chez lui, soit au ministère, et surtout l'heure où il sera libre afin d'en causer. J'ai l'honneur, etc. CHAIGNIEAU *jeune.* »

(Autographe.)

❦

« Je suis on ne peut plus étonnée de la réponse de monsieur Maurice à mon invitation. Je ne reçois *jamais* les gens que je méprise, et je ne comprends pas

J'ai deux choses a faire ce matin
Je dois d'abord vous Gronder
de rester si longtemps sans
venir me voir. sachant surtout
que Je suis malade, ensuite
Je vous dois eles remerciements
pour les articles treu aimables
que Je lis chaque Jour dans
Votre Journal. Je vous avoue
pourtant que le ressentiment passe
la reconnaissance & que Je vous
Garderai une dent comme celle
que le pere Tournois Garda
Jadis a ses 50 Gendres si vous
ne venez demain Diner ou
dejeuner avec nous, si le
Diner vous convient, vous savez
que Je ferai servir a 6 h si
vous aimez mieux venir dejeuner

Je vous attendrai à 11^{h}
un mot de réponse
Mille amitiés

[illegible]

ce qu'il veut dire *du payement.* C'est sans doute un propos parti de bien bas, et j'ai peine à croire que monsieur Maurice y donne quelque créance. — En réfléchissant un peu, monsieur Maurice verra tout l'absurde du cancan. Il doit me connaître assez pour savoir que *rien au monde* ne me ferait cultiver la connaissance d'une personne qu'on pourrait *acheter* et *mépriser.*

» V. Wenzel, *comtesse Orloff.* »

(Autographe.)

❦

« Paris, le 8 août 1820.

« Il serait assez piquant de me faire lire et qui plus est de me faire payer les choses désagréables que vous écrivez sur mon compte. Mais comme je ne suis pas d'humeur assez pacifique pour me conformer à vos arrêts, sous ce double rapport je vous renvoie la quittance de votre journal en me disant, monsieur, votre servante. A. Demerson. »

(Autographe.)

❦

Il y a eu beaucoup d'hommes de mérite qui ont aimé et suivi le spectacle des Marionnettes. En cherchant les causes de ce goût, ne trouve-t-on pas que le jeu de ces bamboches invite, on ne sait pourquoi, à penser, à se jeter dans de vagues idées de comparaison avec quelques scènes de la vie? En effet, l'imagination prête tacitement à ces petites figures des motifs qui semblent les rapprocher de nous. Il arrive, parfois, que leurs allures, leur physionomie nous rappellent quelqu'un, et que leurs propos nous ramènent à quelque chose. On dirait aussi que cela nous reporte aux premières

joies de notre enfance, à celles dont notre mère nous faisait le grand prix de sagesse. Que sais-je, enfin? La *pratique* de Polichinelle nous attire; le sort de son chat nous intéresse. On s'y arrête. D'autres personnes font mieux que cela, elles s'y rendent avec préméditation, sachant bien que c'est un enfantillage, et se promettant plutôt d'y rêver que d'écouter. Charles Nodier se plaît beaucoup à ces représentations foraines. Hier je l'y ai rencontré, et il a répondu au témoignage de ma surprise par une de ces assertions originales qui lui sont si familières : « *Mon cher ami*, TOUT LE THÉATRE EST LA. » (14 août 1820.)

La chaleur atmosphérique est si forte, que les recettes des théâtres en reçoivent une rude atteinte. Pour s'en garantir, les spectateurs de l'Opéra-Comique s'avisent d'apporter des éventails aux représentations de *Corisandre.* (Paroles d'Ancelot, musique de Berton.) Cela fait révolution, et le nom de la pièce est déjà appliqué aux ventilateurs. On ne s'aborde plus qu'en se demandant chez quel éventailliste on a acheté son *Corisandre.* (Août 1820.)

On joue quelquefois la comédie chez M. Berton. La femme de ce grand Compositeur ayant un rôle nouveau, est allée hier demander des conseils à *la mère Gontier* (comme tout l'Opéra-Comique l'appelle). — « *De quel* » *personnage es-tu chargée?* lui a dit l'actrice de la » nature. — *De celui d'une nourrice*, répond madame » Berton, *d'une bonne créature tout occupée de son mé-*

» *nage et de ses enfants.* — *Alors*, reprend l'excellente » femme, *retourne chez toi, mets le costume et joue le » rôle.* » Qu'en diront MM. les Professeurs du Conservatoire? (24 septembre 1820.)

« 30 septembre 1820.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous prévenir que dans sa séance d'hier le Comité d'administration du second Théâtre-Français, en réponse à votre lettre en date du 27 courant, s'est empressé, aux termes de ses règlements, de faire porter sur la liste des entrées le nom de madame votre épouse. Recevez, etc.

» Samson, *Secrétaire du comité d'administration.* »

(Autographe.)

.... « Je vous fais part de mes succès sur le grand théâtre de Bordeaux. Je ne puis vous exprimer la crainte qui s'est emparée de moi lorsqu'il m'a fallu franchir un terrain qui venait d'être arpenté par mademoiselle Mars. Ce nom seul me saisit; j'éprouve une terreur panique toutes les fois que je mesure ce colosse de talent. Cette femme si justement célèbre venait d'ajouter un fleuron à son immortelle couronne par l'admiration des Bordelais. Anaïs.

» Bordeaux, 12 octobre 1820. »

(Autographe.)

« J'ai vu le duc (de Duras). Il me paraît assez disposé à faire ce que nous désirons. Il s'attend à recevoir

une lettre de vous. J'ai regret de ne pouvoir sans lui terminer cette grande affaire tout de suite. Je me suis empressée de vous répondre, dans le désir bien grand de vous voir lui écrire le plus promptement possible. Mille amitiés. VOLNAIS.

» Ce 30 octobre 1820. »

(Autographe.)

La retraite de Fleury, le délicieux comédien, lui a été des plus pénibles. Il en impute la précipitation, dépourvue de tous procédés, au désir qu'a Damas de rester seul Chef d'emploi. Hier, à l'orchestre du Vaudeville, causant ensemble de cela, Fleury m'a dit ces mots, qui m'ont impressionné : « *J'en mourrai.* » (21 novembre 1820.)

« MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

» C'est avec plaisir que je chercherai à vous éviter la peine d'assister aux répétitions de ma pièce. C'est une bluette, un rien qui échappe même à l'analyse. La note ci-jointe vous en expliquera autant que possible le sujet. — Quelques vers agréables, le jeu des acteurs et votre indulgence surtout peuvent seuls donner quelques moments d'existence à cette bagatelle. Agréez, etc. G. NANTEUIL.

» Ce 23 novembre 1820. »

(Autographe.)

Le *Gymnase dramatique* a fait aujourd'hui son ouverture. Ce nouveau théâtre a accepté de bien difficiles conditions d'existence, car il ne s'agissait d'abord que

de *fragments* et de pièces anciennes *réduites*. Idée dévastatrice. Tout s'est arrangé et s'arrangera bien mieux encore avec MM. Delestre-Poirson et Max Cerfbeer, officier d'état-major. — Le prologue a réussi et la dernière pièce a été sifflée. (23 décembre 1820.)

« Je vous envoie un article sur le dansomane. L'article de madame de Genlis n'a pas été inséré ; je l'avais fait pour suppléer à la stérilité du théâtre. Veuillez me faire dire par mon frère si c'est le sujet qui vous en a déplu : je ne ferais pas le second que j'annoncerais. Tout à vous.

» M. Girardin (Saint-Marc). »

(Autographe.)

« Le 28 décembre 1820.

« La Sacrée Majesté *le hasard* m'a appris hier que Charles Maurice était seul rédacteur, et, je crois, seul propriétaire.... Depuis longtemps j'ai l'idée de m'associer à un journal de théâtre dont l'épigraphe serait : *Haine aux coteries*. Il est bien entendu que ma première condition serait d'en être un des rédacteurs principaux. Je ne veux pour frais, *d'abord*, que les seuls frais d'impression. Mes modestes bureaux seraient à l'établissement, et chaque rédacteur serait intéressé à l'entreprise, *sinon non*. Un mot de réponse.

» Royou. » L'auteur de *Phocion*.

(Autographe.)

M. le comte Demidoff est bien malade. Presque toujours dans son fauteuil, dont la tablette lui sert, par

manière de distraction, à remuer ses diamants avec une petite pelle de bijoutier, il n'en sort que pour se tenir à grand'peine sur ses jambes. Depuis huit jours, son médecin, à bout de remèdes, lui a conseillé de rappeler petit à petit ses forces en essayant de scier du bois. Ne pouvant obtempérer à la prescription, M. Demidoff en charge un homme de peine, à qui il donne dix francs chaque fois, avec injonction de garder le silence. Depuis ce temps-là, l'Esculape trouve son malade beaucoup mieux, et il est sur le point de publier à grand bruit l'excellence de sa découverte. (1820.)

Marchand, le dernier Valet de chambre de l'Empereur, étant tombé malade à Sainte-Hélène, vit un jour Napoléon monter le petit escalier qui conduisait à sa chambre, et portant un breuvage recommandé pour le soulager. — Marchand me l'a dit.

Sans autre motif que le coupable dégoût de la vie, Basnage, ancien acteur des *Jeunes-Élèves*, et présentement à la Gaîté, vient de se brûler la cervelle au bord de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. Monseigneur l'Évêque de cette ville a montré dans cette occasion une grande et généreuse tolérance. Après la messe, dite par l'aumônier dans la chapelle de l'hospice royal, l'ordre du Prélat a aplani toutes les difficultés relatives à l'inhumation. Exemple qui ne sera pas stérile. (Février 1821.)

Ennuyé de jouer à l'Odéon les Confidents et les

Bouche-trous, Frédéric-Lemaître vient de s'engager aux *Funambules*. La chaleur de la bougie fera bientôt fondre l'éteignoir. (Février 1821.)

Avec *Manlius* et *le Bourgeois gentilhomme*, Michot a fait hier près de 20,000 francs à sa représentation de retraite. A la fin du spectacle, des petits papiers ont circulé dans la salle pour demander que cet acteur restât encore une année au théâtre. Le moyen n'a pas paru heureux. (25 février 1821.)

« .... Je me félicite de ces petits débats puisqu'ils m'ont mis en relation avec vous, monsieur, et qu'ils me procurent le précieux avantage de vous témoigner de nouveau toute la reconnaissance que je vous ai pour les choses flatteuses que vous publiez sur mon compte.... Vos articles ne peuvent qu'avoir une grande influence sur l'opinion publique; ils sont bien dans le cas d'augmenter la confiance que l'on daigne m'accorder, et de laquelle dépend en partie la prospérité de mon entreprise. Je me recommande donc de nouveau à vos bontés et me dis avec reconnaissance, monsieur, votre très-humble et constant abonné.

» Singier.

» Lyon, ce 4 mars 1821. »

(Autographe.)

La légèreté des liaisons de théâtre leur ôte une partie de ce que, sans elle, ces sortes d'unions auraient d'inquiétant pour les mœurs. Désaugiers vient de nous

en donner un exemple assez comique. Depuis quelque temps, il s'occupait de mademoiselle Drouville, l'actrice des Variétés, et chaque soir il allait la prendre à la fin de ses représentations pour la ramener chez elle. D'abord, le jeu leur avait paru fort agréable; mais la fréquente répétition en ayant altéré le plaisir, l'ennui finit par prendre sa place. Il y a huit jours, ils cheminaient silencieusement, bras dessus, bras dessous, lorsque Désaugiers, à demi bâillant, entama ce petit dialogue : « *Dis donc, Drouville, je crois que nous en* » *avons assez, qu'en dis-tu?—J'y pensais,* répond-elle, » *tu as raison.—Eh bien,* repart le Chansonnier joyeux, » *je vais te mettre à ta porte, et puis bonsoir pour tout à* » *fait; nous serons toujours bons amis.* » Le traité s'exécute, et rien n'annonce qu'il doive être le plus petitement violé. (13 avril 1821.)

L'ouverture du nouveau théâtre des Boulevards a eu lieu hier, sous le nom de *Panorama dramatique.* La soirée n'a pas été désagréable, malgré la faiblesse de la troupe. Le rideau d'avant-scène y est formé de grands miroirs rassemblés et d'un effet plus bizarre que flatteur. La seconde salle que cela produit et dans laquelle le Public se voit sous tous ses aspects, livré à tous ses mouvements, donne à ce spectacle un air d'imitation-parodie qui déplaît. M. Taylor s'intéresse à l'entreprise. On lui attribue la présence du duc d'Orléans, venu à cette représentation dans toute la simplicité d'un bourgeois de Paris. C'est un nommé Langlois qui est le Directeur, et c'est M. Allaux qui est chargé de peindre les décorations. (15 avril 1821.)

29. oct. 1831.

Monsieur

Voulez-vous avoir la bonté
d'envoyer désormais votre
journal rue des Pyramides
N° 7 ayant changé
d'appartement depuis quelques
il me serait extrêmement
agréable de le recevoir
toujours exactement agréez
Monsieur l'assurance de mon
profond respect et de toute
ma considération.

V Déjazet

Pas un comédien n'a plus et plus longtemps éprouvé que Fleury les rigueurs du Parterre. Cependant, quelque lents qu'aient pu être ses progrès, peut-être ainsi paralysés, il a dû y avoir toujours en lui la promesse d'un artiste hors ligne. Le grand effet qu'il a produit dans les *Victimes cloîtrées* n'a pas été (selon ce que m'ont assuré des connaisseurs) l'équitable point de départ de sa réputation. On l'avait déjà trouvé charmant dans plusieurs rôles, et à mesure que Molé, vieillissant, se montrait attaché à ses *tics*, l'élégance, la finesse, le naturel de Fleury prenaient victorieusement le dessus. Par bonheur, notre Public a payé l'arriéré, et le créancier est mort millionnaire. (1821.)

« Monsieur Maurice voudra bien ne pas oublier que son abonnée a le plus grand besoin de son indulgence pour son début d'aujourd'hui; elle se recommande donc à elle et à lui. Mille assurances de respect.

» Virginie Déjazet.

» 10 mai 1821. »

(Autographe.)

Il se forme une *Société des Bonnes-Lettres*, où s'additionnent, au-dessous les uns des autres, Mély Jeannin, Laurentie, Michaud le libraire, Legrand, Briffaut-*Ninus*, Véron, et quelques autres dont les noms sont en train de glisser dans l'abîme. Malgré son titre, sujet à plus d'une interprétation, cette *Société* est beaucoup moins littéraire que politique. Elle s'en cache si peu, que,

du haut de sa chaire, Mély-Jeannin a déjà dit que « *la* » *littérature ne mène à rien et n'est qu'un impasse.* » Il pouvait citer Voltaire :

Ce qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé cul-de-sac.

Mais c'eût été trop littéraire ; M. le Professeur aime mieux triturer du royalisme. (1821.)

« 13 septembre 1821.

A monseigneur le duc de Duras. — « Monseigneur, nous avons été informés par M. le Baron de la Ferté, que M. Charles Maurice avait eu l'honneur de vous écrire pour se plaindre que ses entrées à la Comédie française lui avaient été retirées, exposer les droits qu'il croit y avoir.... Il paraît que M. Charles Maurice regarde comme un titre la réception de deux comédies en un acte, *La Partie d'Échecs* du 4 février 1814, pièce *de circonstance* COMPOSÉE POUR LE DERNIER GOUVERNEMENT, et qui ne peut être jouée, et *le Bailly d'Asnières*, ouvrage que Regnard avait laissé imparfait.... Nous avons l'honneur, etc.

» *Les Comédiens français ordinaires du Roi, membres du comité :*

» SAINT-PHAL, ARMAND, DEVIGNY,
DESMOUSSEAUX, CARTIGNY, MICHELOT.

(*Importance de la délation.*)

» Déposé au bureau de la Chambre du Roi.

» MENNECHET. »

(Signatures autographes.)

MA VIE. — CHAPITRE XIV.

1797. — UN ÉTAT.

Si jeune, et presque mon maître, à peu près étranger à des parents que j'ai peu vus, ambitieux du bonheur d'être utile à mon aïeule, que vais-je faire? quel chemin tenir? où sont les périls? où est le salut? Moment de crise indéfinissable qui briserait nos frêles ressorts, si Dieu ne nous en avait interdit l'exacte intelligence.

Dans les grands centres de population, il est une nécessité dangereuse à tout jeune homme insuffisamment surveillé. Je veux parler des habitudes de désœuvrement, qui sont comme le point d'intersection entre les études et le besoin de savoir ce qu'on sera. Pour peu que cette flânerie soit favorisée par des hasards équivoques, elle devient fatale : les joies éphémères dévorent le temps le plus précieux de la vie, celui qui va décider du reste, car c'est l'exposition du drame; si elle est mauvaise, toute la pièce s'en ressent. Je n'ai touché que très-légèrement sur cet écueil, et je me suis même plutôt félicité de m'en être approché, que je n'ai eu à m'en plaindre, parce que cela m'a fait sentir que rien ne m'inspirait sur le terrain des mœurs irrégulières.

Par un accord tacite, le rendez-vous général de certains désœuvrés était, alors, le Boulevard du Temple, où il restait quelque chose de l'animation des époques précédentes, des temps qui l'avaient assimilé à une

kermesse perpétuelle. On y trouvait encore des spectacles variés, tumultueux et à bon marché. *Paphos,* avec son jardin, ses bosquets, ses femmes, sa musique, ses danses et sa maison de jeu, complétait les séductions rassemblées sur ce point.

Tombé dans ce piége amusant, j'ai eu le bonheur de n'y rien laisser que je dusse regretter plus tard. De toutes les connaissances que j'y ai faites, la meilleure et la plus durable a été celle d'un grand artiste, digne celui-là de ce titre tant prodigué, Potier, qui préludait à sa réputation en jouant au *Théâtre des Délassements,* dirigé par Deharme. Je la lui avais prédite cette réputation ; c'est son étonnement qui me le rappelle.

L'idée de prendre un état manuel devait nécessairement surgir des anxiétés que le besoin d'un choix commençait à me causer. Elle me fut suggérée par les visites que nous rendait un ancien ami de la maison, nommé Cazalès. Il était marchand de diamants. J'aimais l'aspect de ces moelleux papiers de soie qu'il étalait à nos regards, et tout pleins d'étincelantes pierreries dont il remuait les tas par pelletées, avec des *bruxelles,* comme un jardinier le terreau d'un parterre. Avait-il ses motifs ? Quoi qu'il en soit, il me mena chez un M. Dupuis, joaillier, sur le quai des Lunettes, où je trouvai que les procédés de la confection ne répondaient pas au séduisant éclat des produits. Cependant, mon imagination cherchait de l'ouvrage. Qui donc lui en donnera?

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Talma

❦

Les acteurs, les tragédiens surtout, ont grand besoin, au moment d'entrer en scène, de se préparer à l'esprit de leurs rôles, de s'exciter à cette recherche, ce qu'ils appellent *se monter,* afin de révéler aussitôt que possible le personnage au spectateur. Au nombre des moyens qu'adopte Talma, on distingue celui dont il s'est encore servi ce soir dans *Hamlet.* Avant de paraître, quand la réplique se fait entendre, il saisit, des deux mains, par le collet, son valet de chambre, le secoue en s'écriant, comme il doit le dire dans la coulisse :

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable !

Il repousse ensuite le mannequin de manière à nécessiter que quelqu'un le retienne, et se lance sur la scène en montrant toutes les marques de l'accès de démence indiqué par son rôle. — « *Cela me donne,* » m'a-t-il dit, *l'irritation nerveuse dont j'ai besoin* » *pour commencer.* » (30 octobre 1821.)

❦

« MONSIEUR,

» Ne pouvant ni ne devant refuser à M. Dupaty la preuve qu'il n'avait point avancé un fait faux en insérant dans *le Miroir* que le *Journal des théâtres* avait reçu une subvention (chose que d'ailleurs il savait parfaitement, puisqu'il avait connaissance de la décision de M. le Duc d'Aumont relative à ce subside), je me suis borné à déclarer la vérité, et si vous avez lu l'écrit que je lui ai remis, vous pouvez vous rappeler, mon-

sieur, que le mot *payé* ne s'applique nullement à vous, mais bien AU PRIX *du journal*. Telle a été du moins mon intention, et comme je n'ai jamais celle de blesser personne, je n'avais aucun motif pour agir différemment envers vous, que dans plusieurs circonstances j'ai cherché à obliger. Recevez, etc.

» LE BARON DE LAFERTÉ.

» Le 19 décembre 1821. »

(Autographe.)

Le théâtre représentait de hautes montagnes bordées de chemins escarpés. Émile Cottenet, le Comique de la Porte Saint-Martin, jouait dans la pièce. Il manque une de ses entrées, et quand il se présente, on le siffle. Il s'avance et tient tranquillement au Public ce langage : « Ah! messieurs, cela n'est pas juste. J'étais là-bas. » Regardez, je vous prie (*il indique le fond du théâtre*) » le chemin qu'il m'a fallu faire pour réparer ma faute, » et jugez si c'est trop de la minute que j'y ai mise. » Cet à-propos, quelque peu hardi, obtint la grâce du coupable. (20 décembre 1821.)

« Hommage de reconnaissance à M. Charles Maurice, avec la prière d'accepter l'annonce ci-contre, s'il n'y trouve nulle difficulté, et mes remercîments *quand même*. Tout à lui.

» *Les dangers d'une prolongation de la liberté absolue de la presse, démontrés par les sophismes de ses défenseurs.*

» MADROLLE.

» 1821. »

(Autographe.)

❦

A l'orchestre de l'Opéra, Mazères et moi, nous rencontrant pour la première fois, et parlant de Picard, ce protecteur des jeunes gens laborieux, il me dit avec une curiosité mêlée d'intérêt : « *On m'a assuré qu'il » vous avait mis le pied à l'étrier. — Il a fait plus,* » ai-je répondu, *il m'a tenu à cheval.* »

❦

On s'amuserait rien qu'à voir M. Gardel faisant répéter un ballet nouveau, imaginant sur place, classant une quantité de détails et essayant leur effet sur l'ensemble. L'ouvrage sort de là formé, petit à petit, d'idées, de coupures, de rapprochements et de jets imprévus, comme s'il eût été entièrement médité dans le cabinet. Jeudi dernier, à la répétition d'*Aladin* ou *la Lampe merveilleuse,* que l'Opéra voudrait donner mercredi prochain, le Chorégraphe n'avait pas encore trouvé le moyen de faire quitter la scène à une charmante armée de Génies manœuvrant presque à l'européenne. Plusieurs fois, il avait ordonné la retraite, et pas une des manières qu'il venait d'imaginer ne le satisfaisait. Le découragement allait le prendre, lorsque, par une soudaine inspiration, il cria à la troupe rassemblée sur l'avant-scène : « *Par la droite, sauvez-» vous tous !* » L'exécution de cette idée a produit un ravissant tableau. Dans cet éblouissant désordre, on aurait dit une volée d'oiseaux aux blanches ailes diaprées d'or et s'élançant à la fois pour regagner les cieux. — Je suis sûr que ce sera d'un grand effet. (3 février 1822.)

Au Théâtre-Français, les camarades de mademoiselle Dupont lui prêtent une manie orgueilleuse dont l'un d'eux plaisantait, hier, en disant : « Elle vient de » me conter que sa *Femme de chambre,* mécontente » du *Cocher,* avait parlé au *Valet de pied,* pour qu'il » engageât le *Chasseur* à ne pas s'entendre avec le » *Palefrenier* qui veut faire renvoyer le *Chef de* » *cuisine.* » (1822.)

« Je croyais, monsieur, vous avoir donné communication du rapport qui m'avait été fait sur votre réclamation du 6 septembre 1821 par les membres du comité d'administration du Théâtre-Français, d'après ma demande. — Votre lettre du 12 février me prouve le contraire : je vous envoie en conséquence la copie de ce rapport du 13 septembre 1821. — Si vous croyez de votre intérêt d'avoir recours aux tribunaux, comme vous en annoncez le projet, la voie vous en est ouverte : mais sachez bien que je ne puis imposer arbitrairement pas plus que supprimer des entrées à la Comédie qui résultent de conventions ou d'usages reçus.

» Le Duc de Duras.

» Aux Tuileries, ce 14 février 1822. »

(Autographe.)

La maxime d'Horace, traduite par Despréaux, et qui veut qu'on pleure pour faire pleurer, est grandement démentie par Talma. J'ai dit quelque part jusqu'à quel point il se possède, même dans l'expression

la plus terrible de ses rôles. Il me l'a confirmé ce soir de la manière la plus formelle. Nous étions ensemble dans une loge des Secondes au Théâtre-Italien, à la droite du spectateur et non loin de la scène (je précise minutieusement pour la plus complète identité du fait). Je parlais à Talma de cette constante disposition à demeurer intérieurement tranquille, sans cesser d'être profondément tragique. Il s'en expliqua en alléguant le besoin de cette situation d'esprit pour mieux disposer de l'âme du spectateur, et finit par me dire : « *Je* » *ferais une addition dans les fureurs d'Oreste.* » — (28 février 1822.)

La manie des *mystifications* n'a pu naître que dans une Société qui s'en allait à la dérive, car toute autre aurait reconnu l'impertinence de cet amusement. J'ai dîné et joué aux cartes ce soir chez mademoiselle Duchesnois avec un homme d'assez bonne apparence, qui m'a dit être Sous-préfet à Saumur. Malgré cela, ne le jugeant pas d'un esprit supérieur, comme il était placé près de moi, j'ai obligeamment tenu la conversation sur le chapitre des affaires administratives. Mais, au jeu, un sourire que j'ai surpris sur les lèvres de mademoiselle Duchesnois, m'a fait soupçonner que j'étais le jouet d'un *mystificateur*. On a fini par en convenir, et j'ai tout doucement planté là M. Musson, le chef de cette secte pullulante. Y a-t-il du mérite à dire à quelqu'un qui ne vous connaît pas, qu'on se livre à telles occupations plutôt qu'à telles autres ? Et y a-t-il sottise à le croire, lorsque rien de raisonnable ne s'y oppose ? Il serait bien temps de renoncer à ce plaisir d'une épo-

que arriérée, sans compter qu'il peut devenir dangereux. (5 mars 1822.)

❧

On vient de m'apprendre la mort de Fleury, le délicieux comédien dont il ne faut de longtemps espérer le semblable. Autant les premières années de sa réputation avaient été brillantes, autant les dernières ont été sombres. Cet artiste, que la Cour et la Ville avaient à si bon droit choyé, a d'abord vécu, aussitôt sa retraite, à Orléans, où sa grande distraction était, tout en parlant *théâtre*, de jouer aux dominos avec son ancien camarade Lacave, dans un café dont pas un habitué ne consolait la tristesse de ses souvenirs. C'est ensuite à Ménars, près de Blois, dans une petite maison qui lui appartenait, que Fleury est allé mourir, moins par suite de ses infirmités que du chagrin d'avoir renoncé à l'exercice d'un art où il pouvait encore donner de si précieux exemples. A ce titre, aussi bien que comme récompense nationale, j'avais proposé de le conserver en ne le faisant jouer qu'une fois par mois, avec un traitement de 30,000 francs. Chacune de ces représentations aurait assurément produit le maximum de la recette, qui est de 6,000 francs. Ce qui aurait donné 72,000 francs par année; donc, un *bénéfice* de 42,000 francs pour avoir uni, dans une même initiative, la gloire de la Scène et la reconnaissance du Pays. Mais.... les autres!... (Mars 1822.)

❧

Comme certains ouvrages, il y a certains hommes qui réussissent autant par leurs défauts que par leurs qualités. Sans rien distraire de ses mérites réels, qu'il

serait impossible de contester, Molé a été de ce nombre. Ses commencements dans la tragédie n'ont rien présenté de sérieux, et, dans la comédie même, il a fallu que le penchant du Public pour l'afféterie, les petites manières et une foule de *riens* préconisés par la mode, se déclarât en faveur de celui qui les réunissait presque tous. Plus tard, l'instinct de Molé, se développant, s'instruisant par l'expérience, lui ouvrit la route du véritable talent. Le Comédien sentit les avantages qu'il possédait, en rendit l'emploi plus utile aux œuvres transcendantes, et plaça son propre succès au niveau des leurs. Je justifierais sans peine ces observations, si je rappelais que le rôle de Lindor, dans *Heureusement,* ce colifichet de Rochon de Chabannes, qui n'a de dramatique que l'intention de l'être, fut le point de départ de la grande réputation de Molé. C'est que déjà les mœurs affichées, les jolies fadaises, le clinquant du style, l'amour des bagatelles infiltré dans un monde à part, le disputaient au goût des bons ouvrages pour lesquels l'admiration se lassait. La Société, travaillée du besoin de s'amuser à tout prix, ne se refusait rien de ce qui flattait ses nonchalances. On la vit se pâmer à l'aspect d'un Colonel qui brodait au tambour, rire en entendant l'acteur ne prononcer que la moitié des mots, prendre la familiarité pour de l'aisance, le ton des gens blasés pour celui de la bonne compagnie, et prodiguer les bruits approbateurs à la manière dont Molé relevait cette partie essentielle du vêtement dont le nom seul touche à l'incongruité. Mais, encore une fois, ce fut plutôt la faute des tendances de l'époque que celle des aptitudes de l'acteur, que personne ne songeait à corriger. Cette répu-

tation, il se l'était donc faite dans *les Petits-Maîtres*, où il n'y avait qu'une vérité de convention, des façons d'être en harmonie avec des idées bizarres fort en vogue, un jargon, des contorsions de débit que secondaient au mieux le zézayement et l'espèce de hoquet naturels chez Molé. Mais on comprend tout à fait l'unanimité des suffrages qu'il obtint, quand on arrive à l'Alceste du *Misanthrope*, au *Méchant*, à *l'Amant bourru*, au *Vieux Célibataire*, et à tous les rôles du haut emploi dont il s'acquitta par la suite avec une immense supériorité. En l'affaiblissant, l'âge ne détruisit pas quelques-unes de ses anciennes habitudes; il y en eut même plusieurs qui prirent le dessus, comme l'affectation du langage, l'entêtement des mêmes gestes, les hachures de la prosodie, et l'envie de revenir à des *effets* usés. Tel il m'est apparu. C'est aussi ce qui jeta des doutes sur l'entière légitimité de sa renommée parmi les personnes qui ne l'avaient pas vu plus jeune. Quoi qu'il en soit, on n'abuse point toute une génération, et certainement, de compte fait, Molé fut un habile praticien, un grand artiste, dont le nom vivra, tant que la nature et l'art n'auront pas fait un second effort pour effacer ce qu'il y a de moins lumineux sur les pas de celui dont je n'ai pu qu'esquisser les traits.

❦

« J'ai oublié de dire à monsieur Maurice que M. de Lourdoueix désirait que le journal du Théâtre fût envoyé aux censeurs dramatiques. Voici leurs noms et leurs adresses : M. Davrigny..... M. Lemontey..... M. de Chazet..... M. Royou..... Quant à M. Lacretelle jeune, on pourra suspendre jusqu'à son retour. — Cet

envoi est indépendant de celui à faire à MM. de Lourdoueix, Poitevin, Delancy et Coupart.

» Ce 23 mars 1822. »

(Autographe.)

On jouait hier *Sylla.* Pendant que Talma débitait un monologue, Aristippe, qui figurait, s'amusait avec le casque placé sur la table. « *Laissez ce casque!* » lui dit le tragédien, en s'interrompant de manière que le Public ne s'aperçût pas de la secrète parenthèse. Le Figurant recommence. « *Ne touchez donc pas à ce* » *casque!* » reprend Talma de la même façon. Enfin une troisième récidive l'impatientant de nouveau : « *Mais pourquoi touchez-vous donc à ce casque?* » dit-il toujours de même à l'obstiné. Non-seulement cela ne troubla en rien l'arrangement de son jeu; mais encore, de retour dans les coulisses, il ne pensa même pas à gronder celui qui l'avait contraint à ces interruptions. (21 avril 1822.)

Le joli singe que m'a donné mademoiselle Bégrand n'ayant point de nom, je l'ai appelé *Trilby.* Charles Nodier, qui l'a su, vient de le voir aujourd'hui, et il m'a tant remercié de cette incarnation nominale, que je me suis demandé si la modestie des hommes de grand mérite ne tenait pas un peu de la vanité des enfants. (25 avril 1822.)

« Je suis jeune et pour ainsi dire nouveau dans la carrière théâtrale; j'ai le désir de bien faire. On m'a

reconnu quelques dispositions que je cultiverai avec bien plus d'ardeur aidé de vos conseils et de vos encouragements. Je vous prie, etc.

» Auguste Lafont.

» 8 mai 1822. »

(Autographe.)

A propos d'une de mes pièces de théâtre, l'auteur de *la Banqueroute du Savetier*, ce cher Martainville me *dénonce*. Je termine ma réponse par ces mots : « Comme » il nous a dit avec beaucoup d'élégance que le *cinq* » *pour cent* de deux bottes est une botte, nous lui » apprendrons, à notre tour, que le *cent pour cent* de » sa position est de se taire. » (3 juin 1822.)

Les acteurs qui savent le moins dire leurs rôles à la lettre, sont aussi embarrassés que les autres lorsqu'une entrée manquée, ou tout autre cas, exige d'eux une improvisation de quelques secondes. En pareille occasion, Dubourjal a donné un exemple de présence d'esprit qu'il faut citer. On jouait *le Solliciteur*. Dubourjal, en scène, ne voyant pas venir l'Espérance, le héros de la pièce, ajoutait tout ce qu'il pouvait à son rôle, et, s'adressant à la coulisse, appelait tout haut le coupable retardataire. Enfin celui-ci l'entend; mais, pressé de se montrer, il entre du côté opposé à celui par où l'appelait son camarade et vers lequel le Public dirigeait son attention. L'effet menaçait de devenir fâcheux, lorsque, sans perdre la tête, Dubourjal lui dit : « *Arrivez donc, Monsieur l'Espérance! Je vous voyais,*

» *là*, DANS LA GLACE, *et vous ne m'écoutiez pas.* » En applaudissant l'un, on oublia de siffler l'autre. (1822.)

Aujourd'hui Paris a été appelé à la contemplation d'un spectacle nouveau. Le *Diorama* que fondent Daguerre et Bouton a ouvert, pour la première fois, ses portes à la curiosité de tous, et la peinture en ce genre a su, tout d'abord, qu'elle n'avait plus rien à apprendre. On y reconnaît le décorateur du *Songe*, du *Belvédère* et de *la Forêt de Sénart.* (11 juin 1822.)

Ce soir, après la représentation d'*Iphigénie en Aulide* au Théâtre-Français, un spectateur s'est levé en criant : « *Ulysse! Ulysse! Amenez-moi celui qui vient* » *de jouer Ulysse; je veux l'embrasser.* » C'est Saint-Aulaire qu'il demandait. — Critique équivalent à deux bons feuilletons. (14 juin 1822.)

« J'apprends, Monsieur, qu'un journal annonce aujourd'hui que je remplace M. de Gimel comme directeur de l'Odéon; cette nouvelle n'étant qu'une mauvaise plaisanterie, puisque je ne veux être et ne serai jamais directeur d'aucun théâtre, je vous prie instamment, Monsieur, de ne point répéter ce bruit absurde. Recevez, etc.

» A. DE CHAZET.

» 19 juin 1822. »

(Autographe.)

❦

Bien qu'il désirât vivement la croix d'honneur, Boïeldieu ne voulut pas la recevoir à l'occasion de sa musique pour une pièce *de circonstance*. Il s'en expliqua nettement. Cela fut rapporté à Louis XVIII, qui, de son fauteuil, dirigé dans la grande galerie du château, vers le Compositeur, lui dit en lui remettant la décoration : « *Monsieur Boïeldieu, ce n'est pas pour ce » que vous venez de faire, c'est pour ce que vous avez » fait auparavant.* » (1822.)

❦

Une troupe d'acteurs anglais a voulu s'essayer, ce soir, à la Porte Saint-Martin. On a commencé *Othello;* mais bientôt les interruptions, les quolibets et les injures, que Barton, tragédien de talent, n'a pu même conjurer, ont arrêté la pièce. La présence de Martainville a fait augmenter le vacarme. Une boxe horrible s'en est suivie. Une haie de gendarmes, protégeant l'acteur français, qui a demandé s'il fallait continuer, a facilité la représentation des *Rendez-vous bourgeois*, travestis à l'anglaise. Mais, à la fin, des pommes, des gros sous, des fragments de pipes sont tombés sur le théâtre. Miss Gaskill, la Soubrette, a reçu près de l'œil une pièce de cuivre et s'est évanouie. Un joli mot a été dit par un acteur anglais que l'on voulait consoler. « *J'es- » père encore,* a-t-il répondu, *nous connaissons les Fran- » çais, et nos femmes vont paraître.* » (31 juillet 1822.)

❦

Dejouy, Cauchois-Lemaire, Arnault, Dupaty, Gosse

et Jal sont condamnés chacun à deux mois de prison, 500 francs d'amende et aux frais, pour s'être occupés de Politique directement, indirectement et par allusion, dans le *Miroir.* Et Lepage, à la même peine, pour le même fait, dans *le Courrier des Spectacles.* (22 août 1822.)

L'instruction comme on la voudrait pour les acteurs de premier ordre ne brillait pas, je le sais, chez mademoiselle Duchesnois. Elle y suppléait par le vif sentiment de son art. Mais, quand on a parlé de donner une tragédie, réelle ou supposée, sous le titre d'*Antiochus Épiphane,* il n'a jamais été vrai que mademoiselle Duchesnois ait dit, Talma devant jouer Antiochus, « *et Piphane, sera-ce moi?* » L'esprit d'un faiseur de méchants mots, comme il en pleuvait alors, avait passé par là.

« Je prie monsieur Charles Maurice d'avoir la complaisance de passer à mon bureau. M. de Sénonnes désire que je lui communique le plus tôt possible un projet d'article à mettre dans son journal, et qui intéresse vivement notre ministère. Son très-humble, etc.

» Empis.

» 3 septembre 1822. »

(Autographe.)

« Désaugiers présente ses civilités à monsieur Charles Maurice et y joint mille remercîments pour l'aimable article qu'il a bien voulu insérer dans son numéro du 4 octobre. Il espère que son journal continuera de lui

être favorable et lui promet qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour entretenir cet accord, qui devrait toujours exister entre les gens de lettres qui savent s'estimer. Considération distinguée. DÉSAUGIERS.

» Ce 5 octobre 1822. »

(Autographe.)

« J'ai l'honneur d'offrir mes civilités empressées à monsieur Charles Maurice et de le prier de mettre dans le numéro de demain l'article inséré ce matin dans *la Quotidienne*. On tient beaucoup à ce qu'il soit placé dans le *Courrier*. EMPIS.

» Ce 14 octobre 1822. »

(Autographe.)

« Il est nécessaire que je m'entende avec monsieur Charles Maurice; il s'agit d'une affaire ministérielle; et c'est par ordre de M. le Secrétaire général que je lui communiquerai ce dont il s'agit. S'il ne peut s'absenter, qu'il m'envoie un laissez-passer, et j'irai le trouver. EMPIS.

» 18 octobre 1822. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» Trente ans de travaux que le public a daigné quelquefois encourager me valent en ce moment la représentation qui sera donnée, vendredi 22, à mon bénéfice et pour ma retraite. Je dois désirer qu'elle soit favorisée de la présence des hommes de lettres, interprètes de l'opinion publique dans les journaux, et il m'est agréable de leur en offrir la facilité dans une

circonstance où toutes les entrées sont suspendues. Veuillez donc agréer les deux places que je joins à cette lettre, et croire que je suis avec la plus parfaite considération, Monsieur, etc.

» DAMAS, *comédien français ordinaire du Roi.*

» 18 novembre 1822. »

(Autographe.)

« Je prie monsieur Charles Maurice d'avoir la complaisance de passer un instant à mon bureau pour lui raconter une petite anecdote que l'on verrait avec plaisir dans son journal. Je lui demande pardon de le déranger. EMPIS.

» 23 novembre 1822. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» Je suis avec vous dans les termes, ou plutôt dans la position d'un avocat fâché d'avoir perdu votre procès, mais qui ne pouvait se tirer avec succès du défaut d'insertion d'une réponse, la loi étant impérative en ce point; d'un avocat qui n'a pas eu d'autre prétention que celle de vous convaincre du zèle qu'il mettait à vous prouver le prix qu'il attachait à vous être agréable, qui est certain de vos bons sentiments pour lui, et qui serait fâché que vous lui en donnassiez d'autre preuve que l'assurance qu'en contient votre lettre. J'apprendrai avec un vrai plaisir que vos démarches ont abouti à bonne fin. Agréez, etc.

» COUTURE.

» 29 novembre 1822. »

(Autographe.)

« M. de Lourdoueix désire que monsieur Charles Maurice indique sans retard le motif de l'ordre relatif à l'ajournement de *Bertram*. Cette mesure a été provoquée par la première décoration du troisième acte, dans laquelle on a cru voir plutôt une église qu'une salle d'armes par le catafalque. — *Nota*. Le manuscrit indiquait un tombeau, ce qui est bien différent. — Les cierges, l'habillement des *nombreux* solitaires grands et petits, leurs génuflexions, etc., ce que le gouvernement n'avait point autorisé; bien entendu que monsieur Charles Maurice ne donnera à cet article aucun caractère officiel. Mille saluts. COUPART.

» 30 novembre 1822. »

(Autographe.)

« MON AMI, MON AMI,

» Je suis persuadé que vous n'êtes point coupable de l'article sur *Bertram*. On n'a rien fait, on n'a rien mis sans l'autorisation de l'autorité. — Si je ne puis réparer l'*atroce* conduite que l'on vient de tenir, je veux quitter un établissement qui me doit tout son malheur. Vous avez un bon cœur; réfléchissez un moment sur le sort de la famille Langlois. Tout à vous.

» TAYLOR.

» 1er décembre 1822. »

(Autographe.)

J'ai environ treize années de service aux deux Ministères des Cultes et de l'Intérieur. La loi en veut trente

pour la pension; mais en *supprimant* l'emploi, on donne droit à une pension proportionnelle. C'est, dans le fond, une sorte de faveur. On m'en gratifie. Je l'apprends par ce doux billet :

« Le Ministre Secrétaire d'État au département de » l'Intérieur, arrête ce qui suit :

» A partir du 16 janvier prochain, l'emploi du sieur » Maurice Descombes, Rédacteur au bureau des Haras, » est supprimé.

(Suivent les signatures.)

» *Le Conseiller d'État Directeur,*

» Castelbajac. »

Et, comme dans trois mois le *Courrier des Spectacles* sera le *Courrier des Théâtres,* sur lequel je compte pour prendre définitivement position, grand merci à vous, Monseigneur de Corbière! (10 janvier 1823.)

❦

« Monsieur,

» L'excellent esprit qui préside à la rédaction de votre journal, et particulièrement votre article d'aujourd'hui sur l'Opéra, me fait désirer de recevoir cette feuille tous les jours. Veuillez, Monsieur, m'inscrire au nombre de vos abonnés. Je suis avec la plus parfaite considération, etc.

» Zimmermann, *professeur à l'École royale.*

» 18 janvier 1823. »

(Autographe.)

❦

Coupigny, auteur de quelques chansons, et qui a été Chef de division au Ministère des Cultes, était le

parasite le plus agréable et le plus effronté de son temps. Hier, arrivant sans être attendu chez mademoiselle Bourgoin, il l'a rencontrée dans l'escalier et a su qu'elle allait dîner en ville. « *Cela ne fait rien,* a-t-il » répondu en continuant de monter, *je vais voir votre* » *femme de chambre.* » Et il se fit servir par cette fille le dîner qu'elle fut obligée d'improviser. (18 février 1823.)

Le drame Castaing est terminé. J'ai vu le coupable à la Cour d'assises. L'ensemble de sa personne disait d'autant moins de choses, que ses actes avaient beaucoup trop parlé. Après tout ce qu'on en savait, l'individualité ne pouvait que paraître ordinaire. La pauvre Fleuriet, l'actrice du Gymnase, a perdu la vie dans cette affaire, où Castaing pouvait dire comme Agrippine : « *Mille bruits en courent à ma honte.* » (1823.)

Autre preuve de la manière dont Talma, une fois sur la scène, se possède et s'occupe de la meilleure exécution des ouvrages. On jouait ce soir l'*OEdipe* de Voltaire. Pour se vieillir ou pour donner plus de caractère à sa physionomie, Desmousseaux, chargé du rôle d'Icare, avait employé jusqu'à l'excès le charbon qui figure les rides du visage. Talma, qui ne l'avait pas vu avant d'entrer sur le théâtre, en fut frappé lorsqu'il le regarda pour lui adresser la parole. Alors s'établit ce dialogue, coupé d'une façon si plaisante :

OEDIPE, *haut à Icare.*

Est-ce vous que je vois?....

Ah! mon Dieu! que vous êtes noir!

ICARE, *bas.*

Moi? monsieur.

OEDIPE, *haut.*

Vous, de mes premiers ans sage dépositaire....
Pouvez-vous vous barbouiller comme ça?

ICARE, *bas.*

Mais c'est comme à l'ordinaire, monsieur Talma.

OEDIPE, *haut.*

Vous, digne favori de Polybe, mon père....
Vous êtes affreux, mon cher ami.

ICARE, *bas.*

Je ne peux pas faire autrement.

OEDIPE, *haut.*

Quel sujet important vous conduit parmi nous?
Allez donc ôter ces rides-là!

ICARE, *bas.*

Je monterai tout à l'heure à ma loge.

Et Talma, rassuré par cette promesse, a poursuivi sa scène, sans plus regarder le Confident, dont l'aspect aurait pu l'entraîner à de nouvelles remarques. Desmousseaux a tant d'idées! (26 février 1823.)

Garat est mort hier 2 mars 1823. On a tout dit sur ce précurseur du Chant italien en France, et sur ses excentricités de costumes qui ont effarouché la diplomatie des tailleurs. C'est lui qui aux CONCERTS FEYDEAU s'était arrêté tout court pour dire à une dame prenant une glace : « *Je n'ai pas l'habitude de chanter avec* » *accompagnement de cuiller.* » — Un soir, au Balcon du Théâtre-Français, il me parlait de *Bélisaire,* romance qu'il venait de mettre à la mode. Pendant tout un entr'acte, il se fit prier pour m'indiquer seulement

à voix basse le motif de la musique; mais, à peine le rideau levé, il me la récita tout entière dans le tuyau de l'oreille, en la phrasant moitié chantée, moitié dite, d'une manière délicieuse. Dès le premier vers : « *Un » jeune enfant, un casque en main,* » on était sous le charme. — Tout Ausonien par goût, Garat n'en appréciait pas moins et chantait fort bien Gluck et Sacchini; le sentiment musical suppléait en lui à la force qu'aurait souvent exigé l'expression. — La dernière singularité que je lui ai vu faire consistait à sortir pour accompagner mademoiselle Duchampge, à laquelle il donnait des soins, et à marcher lentement dans la rue, lui d'un côté, elle de l'autre, à grande distance, rasant, regardant tous deux avec attention les boutiques, sans qu'on pût seulement soupçonner qu'ils se connaissaient. Cela rappelait bien l'ancien dispensateur de la mode, qui du temps où l'on portait des rubans à la place des chaînes de montres, en achetait une pièce entière, dont il n'en détachait qu'un seul à son usage et brûlait le reste pour que personne n'en eût un pareil.

L'imitation de la vérité est si forte chez Potier, qu'elle l'emporte quelquefois au delà de ses intentions d'artiste. Dans le *Werther* des Variétés, il s'est composé un extérieur si voisin de la vraisemblance sérieuse, que le public s'y trompe trop facilement. Il me disait, ce soir, qu'en province, cette fausse illusion (née d'un défaut de la pièce) est telle, que, pour la combattre, il éprouve le besoin de recourir à des jeux de scène rappelant aux spectateurs qu'il ne s'agit que d'une bouffonnerie. Ainsi, celui-là peut faire pleurer dans la

farce, par compensation de tant d'autres qui nous apprêtent à rire dans le tragique. (6 mars 1823.)

« Paris, 2 avril 1823.

» Des motifs particuliers m'ont empêché de traiter directement avec madame Bourgoin.... Je vous ferai cependant part de ma proposition. Elle se borne à 1500 francs d'appointements pour 1823. Mais indépendamment des probabilités d'un meilleur engagement pour 1824, je promets que si mademoiselle Lili obtient dans le cours de l'année le succès que j'espère, et que les auteurs lui confient des rôles assez nombreux pour lui donner les occasions d'être utile au théâtre, je n'attendrai pas la fin de l'année pour ajouter à ses appointements une gratification qui les rendra plus considérables. Agréez, monsieur, etc.

» Delestre-Poirson. »

(Autographe.)

« Monsieur,

» J'apprends avec beaucoup de plaisir que vous avez gardé le souvenir de ce que j'ai été heureux de faire pour vous. L'expression de votre gratitude m'est d'autant plus agréable que, pour vous servir, je n'ai eu qu'à rendre justice. — Je serai prêt à vous recevoir lorsque vous le désirerez. L'instant où vous serez le plus sûr de me rencontrer est le matin de 9 à 10 heures. Votre, etc.

» Vic[te] Chaptal.

» 4 avril 1823. »

MA VIE. — CHAPITRE XV.

1798. — LE TRIPOT.

Un trop long temps s'était écoulé dans les pauvres délices d'un *far niente*, dont l'un des plus graves inconvénients était d'effacer de ma mémoire les traces d'une éducation cultivée avec bonheur pendant sept années, et qui promettait de m'aplanir, tôt ou tard, les sentiers arides. Outre cela, cette halte dans l'inoccupation s'accommodait mal avec l'activité de mon esprit, je puis dire aussi avec le sentiment d'une raison précoce, qui soulevait en moi des moments de profonde inquiétude. On pensa que je trouverais le moyen d'y échapper, en cherchant à m'initier à la connaissance générale des lois, d'abord par la théorie de la procédure chez les Avoués, sauf à voir ensuite quel goût j'aurais pour le Barreau. Ma Grand'mère, avec qui j'habitais toujours, se décida à m'envoyer à Lyon, dont, pour elle et pour moi, le grand avantage allait être de me trouver à plus de cent lieues de mes nouvelles connaissances.

Je descendis rue Mulet, dans l'hôtel tenu par une dame Montréal, et qu'habitaient les associés de la *Maison de jeu* publiquement ouverte sur le quai Saint-Clair. Ces messieurs étaient gens d'un monde agréable, et surtout très-communicatifs, premier besoin d'un métier où le recrutement est en permanence. Aux tables d'hôte, l'intimité va vite. La nôtre était établie deux jours après mon arrivée, si bien qu'entraîné vers

le Tripot, où se trouvaient comme par hasard de très-jolies femmes, je jouai, gagnai d'abord, perdis ensuite, et qu'à la fin de la semaine les louis simples et les doubles louis d'or dont j'avais été lesté furent engloutis dans ce lieu de perdition.

Me voilà donc, novice, dans une ville inconnue, seul, livré à moi-même, à mes regrets, avec un commencement de dettes que chaque jour allait augmenter, sans pouvoir quitter l'hôtel, et n'osant transmettre à Paris le chagrin d'une pareille nouvelle! J'étais anéanti. Cependant, faute d'autre distraction, je retournais dans cette détestable maison, où tant de richesses nonchalamment étalées m'avaient paru d'une possession si aisée.

Un soir, j'étais là, debout parmi les Pontes, regardant et comptant, pour m'occuper, l'ensemble d'un enjeu considérable qui grossissait à chaque coup du *Trente et quarante*. Le banquier chargé de le couvrir, troublé par ce mystérieux tas d'or et de billets de banque, demanda à haute voix à combien se montait la somme. Personne que moi ne le savait. Je répondis par obligeance : « *Soixante mille francs.* » Aussitôt un murmure s'éleva dans la salle, tous les regards se fixèrent sur moi, et j'entendis : « *C'est à ce jeune » homme.* » L'erreur me fit sourire; j'eus même le temps d'en jouir, car le *Tailleur*, presque apitoyé sur le risque auquel, lui aussi, me croyait exposé, ne passa qu'avec hésitation au coup suivant. Un joueur, s'approchant alors de mon oreille, me dit en me poussant le bras : « *Retirez donc, vous allez perdre!* — » *Mais, non,* répondis-je, *cela n'est pas à moi.* » A ces mots, un tapage inouï succède au silence; on crie de

toutes parts : « *C'est une masse oubliée !* » et, dans le vide que je fais en me reculant, c'est à qui se précipitera sur le trésor, tandis qu'à grands coups de râteau l'Employé cherche à ramener vers lui ce qu'il peut en atteindre. Le désordre est à son comble. Enfin on s'explique et on apprend qu'en effet, un écu de six livres oublié ou payé mal à propos, avait produit cette somme par suite d'une série des plus extraordinaires. Le coup passa encore après cette émeute; de sorte que le montant de la masse oubliée aurait pu être de cent vingt mille francs. De pauvres victimes du sort, de celles qui errent comme des ombres sur ces rives désolées témoins de leur naufrage, vinrent me gronder d'avoir dédaigné l'occasion d'une escroquerie qu'ils qualifiaient ingénument de *revanche.* De retour à l'hôtel, les Croupiers accoururent en cérémonie dérisoire me remercier de n'avoir pas fait *sauter la banque,* m'assurant qu'ils n'auraient point été si délicats, et me prier d'accepter un souper qui fut très-gai.

Il y avait dans cette caverne un homme possesseur au plus haut degré du dangereux talent d'imiter toutes sortes d'écritures. Voici quel en était l'usage. A l'aide d'un heureux extérieur et d'une mise des plus soignées, il se rendait, en voiture, chez le plus riche banquier de la ville. Il lui remettait cent mille francs, que le déposant retrouverait, disait-il, à Paris, dont il allait prendre dans un instant le chemin. Moins d'une demi-heure après, la lettre de change qu'il en recevait était imitée, et il reparaissait, alléguant qu'à son retour chez lui il avait trouvé un obstacle à son voyage qui le forçait de venir reprendre ses fonds, mais en insistant pour payer un *escompte* par forme de dédom-

magement des embarras de l'encaisse et de la radiation. Tout homme d'argent est sensible à un procédé de cette nature, bien capable d'ailleurs de dissiper les soupçons, si dans ce cas il eût été possible d'en avoir. Alors le faussaire exhibait son *fac-simile* sur lequel le banquier, frappé du peu de temps écoulé entre les deux visites, ne jetait qu'un coup d'œil tranquille, puis rendait la somme, moins l'escompte. Au moment même, le voleur montait en chaise de poste et se dirigeait en toute hâte vers la capitale, où son premier soin était d'aller présenter au correspondant la *véritable* lettre de change, sujette à cette seule remarque que l'*avis* n'en était pas encore arrivé. Mais un nouvel escompte levait la difficulté, et le tour était fait. — A quelque temps de là, les Galères furent le digne prix de cet excès d'intelligence calligraphique, et j'ai vu le coupable sur l'échafaud. Sa banque avait sauté.

De mauvais jours suivirent l'école que j'avais faite. La menue monnaie qui s'était trouvée à ce moment dans le tiroir le moins fermé de ma commode, descendit dans celui qui me sembla le plus propre à remplir l'emploi de coffre-fort. Après avoir fait l'appel, j'établis autant de petites circonscriptions territoriales que je supposai de jours nécessaires à la rencontre de quelque hasard réparateur, et je décrétai que pas un Résident ne se permettrait d'emprunter à l'État voisin. Il y eut bien un peu de peine à se soumettre; mais c'était la leçon qui fonctionnait, et je sentais que plus elle avait de sévérité pour l'instant, meilleure elle serait dans l'avenir. Le temps a justifié cette pensée : je n'ai qu'indifférence pour les jeux qui défient la fortune. Je m'en suis assuré en Italie, au foyer de la Scala, où les

sequins, entassés par enfilades de montagnes sur des tables qui craquaient, ne m'ont pas occasionné la moindre pulsation dérogatoire.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Le mot que mademoiselle Bourgoin a dit hier au foyer des comédiens ne doit pas être perdu. Sa camarade, mademoiselle D..... lui conseillait d'imiter ce qu'elle venait de risquer en allant à Saint-Roch prier pour obtenir un terme à son veuvage. — « *J'ai si bien* » *réussi*, lui dit-elle, *qu'avant d'être au bas de l'escalier,* » *j'avais trouvé mon affaire.* ON *me suivait, et c'est ce* » *que* J'AI. — *Tu prends donc le bon Dieu pour un.....* » *entremetteur?* » répondit avec mépris l'actrice, que cet entretien éloigna pour longtemps d'une camarade si étrangement dévote. (7 avril 1823.)

Le public du Théâtre-Français s'est fort réjoui, ce soir, de Talma déguisé en Figurant à la représentation donnée par Baptiste aîné. Le grand tragédien faisait tout bonnement partie des invités à la noce du *Philosophe sans le savoir.* Ces sortes de complaisances entre artistes produisent d'heureux effets. Elles entretiennent la bonne intelligence par l'espoir de la réciprocité, et grossissent le chiffre des recettes tout en flattant l'amour-propre du comédien qui a l'air d'en faire le sacrifice. Talma, bourgeois muet et convive perdu

dans la foule, ne savait quelle contenance tenir. Néron lui va mieux. (16 avril 1823.)

❦

La faculté dont Talma ne se défend pas, celle d'exciter de vives émotions dans l'âme du spectateur, sans rien éprouver lui-même, existe plus puissamment encore chez madame Dorval. On donnait hier à la Porte-Saint-Martin *les Deux Forçats*. Au troisième acte, je causais avec elle dans une coulisse. En la voyant se frotter assez violemment les yeux, je lui ai demandé si elle n'y avait point mal. — « *Non,* » m'a-t-elle répondu; et d'un geste m'indiquant la scène : « *C'est* » *que je vais pleurer.* » La conversation continuait, lorsque l'actrice s'aperçut qu'elle allait manquer son entrée. Alors elle se précipita sur le théâtre, et, comme d'un coup de baguette, revêtit tous les signes de la plus profonde douleur. Elle n'était pas au milieu, que cet extérieur si misérable, uni aux accents d'une voix trempée de larmes, m'ont pénétré au point de pouvoir à peine me défendre de ce qu'éprouvait déjà le Public. Ce don singulier m'étonna d'autant plus que le sujet de notre entretien dans la coulisse avait été aussi opposé que possible à la moindre disposition vers une idée sérieuse. (9 mai 1823.)

❦

Je sors de la répétition de *Polichinelle Vampire,* que va donner le Théâtre de la Porte-Saint-Martin pour le début du Mime comique nouvellement arrivé de Lyon. Ce canevas m'a paru bien vide, bien dépourvu des qualités du genre; ce sera à Mazurier à le fortifier.

En attendant, nous nous sommes bien amusés, Merle et moi, d'un mot de Blache fils, le maître des ballets, auteur de la pièce, et qui attache à ses productions une si drôle d'importance. Du reste, bon garçon, qui serait encore plus agréable s'il n'avait à chaque instant l'habitude d'humecter de sa salive la paume de sa main droite, pour la passer sous son bras gauche, en commençant par le coude. Ce tic n'est pas aussi rare qu'on le voudrait. J'ai connu des personnes, parmi celles que la fortune invite à ménager leurs vêtements, qui s'y livraient, croyant effacer ainsi les traces d'un travail quelconque : l'écriture assidue, par exemple. Ozanne, l'ancien acteur des *Jeunes Élèves*, qui s'est fait un nom dans *Gibraltar*, pratiquait largement l'activité de cet exercice. — Pour revenir à Blache fils, dont Merle m'a prié d'aller voir répéter le ballet, il n'a d'abord écouté nos conseils qu'avec impatience, et bientôt, au sujet d'une abréviation jugée nécessaire, il s'est écrié : « *J'y consens ; mais alors Polichinelle n'a* » *plus de but généreux !* » En apprenant, par ces paroles, que cette pauvre enfilade de scènes avait la prétention d'exprimer une idée qui eût quelque peu le sens commun, le fou rire nous a pris, et, l'accès passé, nous sommes convenus de répondre, lorsque quelqu'un émettra une proposition ridicule : « *Mais alors Polichinelle n'a plus de but généreux.* » — Ce sera autant de jeté dans la circulation proverbiale. (20 mai 1823.)

❦

L'Homme du jour ou *les Dehors trompeurs*, n'est certes pas une bonne pièce. Le style seul la priverait de cette qualification, quand bien même l'intrigue en

serait plus originale et plus habilement conduite. Ce style est celui de l'époque où un certain parlage, vide de sens, gros d'épithètes et grand analyseur de sentiments, tenait lieu de pensées et d'élocution. Comme poésie, il est encore insupportable par le mauvais choix des mots, la flasque constitution des vers, le rabâchage des idées, la fausseté des termes, le bel esprit des phrases et l'impertinente insuffisance de la rime. Avec cela, une œuvre de théâtre n'est jamais bonne. Mais celle-ci a bien d'autres prétentions ! Elle ne tend à rien moins qu'à reprendre en sous-œuvre *l'École des Maris* et *l'École des Femmes*, dont elle pose à nouveau la situation principale, en la menant sans art et en la déduisant sans raison. C'est là qu'on voit, avec toutes ses émotions littéraires qui se traduisent par un juste orgueil, de combien Molière est au-dessus de tout ce qui a écrit pour le théâtre !

La Lucile de Boissy est exactement dans la même position qu'Isabelle et Agnès. Chacune des trois trompe un homme qu'elle n'aime pas, qui veut l'épouser, et qu'elle fait servir au succès de son amour pour un autre. Cet autre est là, qui donne la main à ce projet, le favorise par ses démarches, tandis que ses attentions délicates, sa tendresse respectueuse contrastent avec les exigences, les desseins intéressés de leur persécuteur. Mais quelle énorme différence avec la hardiesse vigoureuse qui n'a pas craint de planter cette situation sur une place publique, pour la conduire ensuite avec une franchise de moyens, une supériorité, une verve de dialogue, qui font de l'invraisemblance une vérité, et communiquent à tout l'ouvrage une chaleur, un comique, une grâce qui séduisent et amusent pen-

dant que la leçon vous instruit! Chez de Boissy, la même donnée, dont il s'empare sans façon, perd subitement de son intérêt et de son charme. Elle devient la commune aventure de gens *d'un certain monde*, l'historiette du jour. Ce n'est plus la pensée philosophique du Contemplateur; c'est une intrigne de comédie, jetée entre des personnages qui y trouvent mille prétextes à des divagations, qui marchent à côté, qui disent ce qu'il ne faudrait pas, oublient ce qu'on voudrait leur entendre dire, et n'en finissent que parce qu'on est au cinquième acte. Mais en commençant, l'idée première une fois exposée, l'action s'en éloigne; elle s'éparpille, son fil est coupé par des scènes intempestives et vagues : on y revient par des mots souvent cherchés, rarement trouvés, par des vers gonflés de prétentions et sevrés de naturel. Elle aboutit enfin; mais quel dénoûment, une pièce si longue! C'est l'interprétation d'une lettre dont chacun aurait dû comprendre tout de suite le sens, et le baron mieux que personne, car c'est un roué dans toute la force du terme, un amoureux accoutumé au style des billets doux! Il faut cependant que ce soit une femme, la folle de la maison, qui se charge de trouver dans cette épître les éléments d'une conclusion définitive, au lieu de la faire sortir du nœud que la fin de l'ouvrage aurait desserré, au lieu, en un mot, de prendre le dénoûment dans le sujet, plutôt que dans un détail. — Toutes ces fautes sont, du reste, pour la plupart, celles du temps; elles n'ôtent rien à ce qu'il y a d'estimable dans plusieurs parties de l'œuvre. Aujourd'hui, les auteurs, s'ils ne faisaient mieux, feraient du moins plus raisonnablement en cherchant à éviter le plagiat, ce sujet de reproche qui est le pire de tous.

« 20 mai 1823.

» MONSIEUR,

» Veuillez agréer tous mes remercîments pour les excellents articles que vous avez bien voulu insérer sur notre dernier ouvrage. J'y ai été d'autant plus sensible que je n'ai point l'honneur d'être connu de vous. Je désire ardemment qu'une occasion se présente de vous prouver, Monsieur, combien je suis reconnaissant : je la saisirai comme une bonne fortune. J'ai l'honneur, etc. HÉROLD. »

(Autographe.)

J'accours du Théâtre-Français où j'ai entendu le patois de Delanoue dans *la Coquette corrigée.* Peut-on dire de quelqu'un, *il jargonne le cœur ?...* et tant d'autres choses ! Curieux de savoir combien de fois ce mot *cœur* est répété dans la pièce, je viens de les compter, et j'en ai trouvé *cent,* tout juste. C'est, l'un dans l'autre, vingt par acte. On en meurt. (27 mai 1823.)

Renoncer aux formes de son propre individu pour revêtir celles des personnages, est la première condition du talent d'un Comédien. Gontier l'entend à merveille. J'en ai deux piquants exemples. A la première représentation de *Michel et Christine,* j'étais à l'orchestre. A l'aspect de ce soldat si vrai, si nouveau, je ne pus attendre qu'il eût parlé, et je demandai à mon voisin le nom de cet acteur. Sa réponse me rendit hon-

teux, je baissai la tête, et, d'un regard furtif, je cherchai à savoir si ce monsieur me connaissait. Comme s'il y avait à rougir de payer tribut au mérite! J'ai bien amusé Gontier avec le récit de cet effet de trompe-l'œil sur l'homme de Paris qu'il appelait « *le plus difficile à » se laisser faire.* » — Ce soir encore, au Gymnase, j'avais dans ma loge une dame très-spirituelle et habituée de ce théâtre (le point est à remarquer). Charmée du jeu du *débutant,* croyait-elle, dans *la Maîtresse au logis,* elle s'affligeait de son zézayement, et nous assurait que sans cela il serait digne d'une scène plus élevée. « *Mais c'est Gontier,* » lui dis-je, et ce fut à son tour d'avoir honte de ce qu'il y a de meilleur au monde, l'illusion. (9 juin 1823.)

❦

A côté de tout ce qu'on a dit et imprimé de la nécessité des costumes exacts sur les théâtres, il est étonnant que j'aie encore à demander à Lafon d'habiller le fidèle amant d'*Alzire* avec plus de vérité qu'il ne l'a fait hier. Le dessous était, à très-peu de chose près, la tenue des sauteurs en plein vent; et le dessus, représenté par un petit manteau de laine écarlate fiché sur les épaules, rendait trop invraisemblable l'introduction du carnaval dans les forêts vierges. (16 juin 1823.)

❦

« MON CHER AMI,

» Je vous prie de me faire *crédit* jusqu'à samedi, je viens de payer 1,460 francs pour avoir répondu pour C...., par lettre de change, et cette *brioche* m'a mis à sec. Tout à vous. PICCINI.

» Ce 17 juin 1823. »

(Autographe.)

Mademoiselle Mézeray, de la Comédie-Française, vient de mourir dans un triste état mental. De toutes ses aventures, celle-ci est aujourd'hui la seule inconnue; il y a des raisons pour cela. Un matin, la particule ox lui avait envoyé cent mille francs. Le soir, elle alla chez l'actrice qu'elle s'attendait à trouver charmante; mais elle ne vit qu'une personne pâle, échevelée, se roulant sur son canapé et criant haro sur sa femme de chambre, qui venait de s'enfuir après avoir dérobé la somme dans le *bonheur du jour*, meuble dont le nom contrastait singulièrement avec la situation. L'infortunée Mézeray n'avait plus qu'à mourir. « *Là!* » *là!* répondit ce ox, *cela ne vaut pas d'en venir à une* » *pareille extrémité; demain, ce petit malheur sera* » *réparé.* » En effet, le lendemain cette promesse était tenue, et Justine touchait sa part des deux sommes dans quelque coin d'où elle sortit peu de temps après pour reprendre son service, sous les yeux même de celui qui avait le plus d'intérêt à ne pas ébruiter l'affaire. Du reste, l'utile emploi des mauvaises choses fut mieux compris par la Suivante que par la Maîtresse. Celle-ci tomba, pour ne plus se relever, à deux pas de l'égout Montmartre, et l'autre s'est retirée avec 6,000 francs de rente. (21 juin 1823.)

La petite vérole de mademoiselle Émilie Leverd étant à bout d'invasion, l'actrice, fort inquiète des ravages que le mal a dû creuser sur sa jolie figure, s'est fait présenter ce matin un miroir. Croirait-on que, de

tous ses charmes, ce qu'elle regrette le plus est la disparition presque totale du petit trou de son menton? Pour y remédier, elle vient d'imaginer de mettre à cette place un pois sec, violemment contenu par une bande d'étoffe, dont la pression rétablira, dans toute sa rondeur, cette attrayante *niche d'amour* (style Louis XV). Invocation de la coquetterie à la déesse Vaccine. (6 juillet 1823.)

❦

Le Ministre de l'Intérieur actuel a tellement la passion du *bouquinage*, qu'il sort assez souvent de son hôtel pour aller butiner sur le parapet des quais. Je ne dis pas que cette manière de satisfaire son goût soit très-heureuse pour les affaires publiques. Un solliciteur, informé de cette manie, vient de trouver moyen d'en tirer parti. Il a guetté le Fonctionnaire, l'a suivi, et, au moment où ce dernier feuilletait un poudreux Elzévir, il lui a glissé une pétition dans la poche, en lui disant : « *Ne vous dérangez pas, Monseigneur,* » *vous me lirez au retour.* » Pris de la sorte au trébuchet, le milan n'a pas pu s'échapper, et quelqu'un des bureaux m'assure que l'oiseleur a des chances de succès, signé *Corbière.* (Juillet 1823.)

❦

« Le 10 juillet 1823.

» Recevez, monsieur, mes actions de grâce pour toute la bienveillance que vous accordez aux *Deux Jumelles*.... Une ligne de vous peut de temps en temps être fort favorable à la suite des représentations de ce tout petit ouvrage. Vous voilà seul journal des théâtres.

Indépendamment de vos opinions, j'ai vu avec grand plaisir votre persévérance à ne parler jamais que de la *politique* d'Apollon. Votre *Courrier* a toujours été fort intéressant ; il devient aujourd'hui nécessaire. Agréez, etc. PLANARD. »

(Autographe.)

Il n'en faut pas tant pour vivre ! J'ai bien étonné aujourd'hui M. Rosman, le chef de la Comptabilité du Ministère de l'Intérieur, qui me remettait l'Ordonnance royale portant règlement de ma pension d'Employé à *quatre cent huit francs* par année. Il s'attendait à me la voir juger trop faible et de peu d'importance, pour moi qui n'ai pas encore de fortune. Mais grande a été sa surprise, quand je lui ai dit, en me réjouissant comme d'une affaire de haut intérêt : « *Avec cela, on* » *vit dans un village, et l'indépendance est au bout.* » C'est que je venais d'être assailli par mon idée favorite, le désir de ne jamais rien demander à personne, et que, pour aller à ce but (tout sacrifice accepté), vingt-deux sous par jour suffisent. (6 août 1823.)

Tout à l'heure, je venais à peine de jeter dans le coffre mon appréciation du *rôle de Tartufe*, lorsque Duvicquet, le feuilletoniste dramatique du *Journal des Débats*, est arrivé chez moi. Il m'a pris la main en me disant : « *Mon ami, je viens vous faire mon compli-* » *ment. C'est parfait. Jamais on n'a si bien dit sur ce* » *rôle, et jamais on ne dira mieux, cela restera. Quant* » *à moi, je m'estimerais heureux d'avoir fait cet arti-* » *cle.* » Un tel éloge, de la part d'un homme aussi dis-

tingué, du digne successeur de Geoffroy, me surprit d'abord, car ces sortes d'examens s'échappent trop vite de ma plume pour que je songe à y mettre une bien grande importance; mais en réfléchissant que je ne pourrais obtenir un suffrage revêtu de plus d'autorité, j'ai laissé, très-doucement, fléchir ma modestie. Le Public, ceux même des littérateurs dont je ne sollicite pas les sympathies, confirmeront, m'assure Duvicquet, le jugement qu'il veut bien rendre, et reconnaîtront les difficultés du sujet. Puisse aussi ce petit travail n'être pas perdu pour les artistes dramatiques, à qui j'adresse à mon tour ce qu'ils m'ont tant de fois demandé, et ce que Beaumarchais avait mis sur ses billets d'auteur : « *In manus tuas commendo spiritum* » *meum!* » (16 août 1823.)

« MONSIEUR,

» Serait-ce abuser de l'indulgence dont vous donnez chaque jour de si touchantes preuves à la jeunesse studieuse, que de vous prier de vouloir bien recommander à l'indulgence publique, à laquelle je n'attache pas moins de prix qu'à la vôtre, une romance intitulée *Abailard*, etc. AUGUSTE DE SAINT-CRICQ.

» 26 septembre 1823. »

(Autographe.)

Distinguons. De même qu'il y a fagots et fagots, il y a Censure et Censure. Celle qui loge à l'hôtel du Ministère ne ressemble point du tout au travail préalable des *Examinateurs* chargés par les théâtres de humer le

premier parfum des pièces présentées au surnumérariat de la gloire, et de juger si, d'aventure, elles ne menaceront pas le Public d'un trop pesant sommeil. L'Opéra-Comique a déféré, aujourd'hui, ces fonctions à MM. Hoffmann, Auger, Charles Nodier, Campenon et Briffaut. Ce dernier a toujours été censé avoir fait ses preuves en littérature. (11 octobre 1823.)

« ..... Quelque douleur que doive laisser dans mon âme l'injure gratuite que j'ai reçue, si mes camarades m'en témoignent quelque regret, je reprendrai mon service; je sacrifierai mon juste ressentiment à ce que je dois au public et à M. le duc de Duras qui a bien voulu, dans cette affaire, n'employer qu'une médiation bienveillante. Je ferai aussi ce sacrifice à l'amitié de la plupart de mes camarades étrangers à cette déplorable querelle, et aux intérêts de l'auteur qui m'a offert un rôle dans la première comédie qu'on jouera au Théâtre-Français (*l'École des Vieillards*), rôle qu'il persiste à me confier, et dans lequel je tâcherai de justifier les bontés que le public m'a toujours témoignées, et qui me consolent de tous les dégoûts dont on m'abreuve. Recevez, etc.

» TALMA.

» 9 novembre 1823. »

(Autographe.)

J'ai rappelé hier à Talma les places qu'il m'a promises pour la première représentation de *l'École des Vieillards*. Voici sa réponse :

« 26 novembre 1823.

» Ah! malin! vous êtes comme le souffleur des *Plaideurs*, vous venez secourir ma mémoire troublée; mais vous ne traiterez pas Petit-Jean de chien ni de butor : avec vous il ne manquera pas de mémoire; je vous réserverai un billet, que je remettrai à votre porteur le jour de la première représentation.

» A vous de cœur, mon cher maître.

» PETIT-JEAN. »

« Une étrange bévue vient d'être faite; le billet que je vous envoyais, mon cher, a été porté chez un M. de Saint-Maurice. Comme je n'espère pas le revoir, je vous en envoie un autre.

» Tout à vous.

» TALMA. »

(Autographes.)

A la représentation d'aujourd'hui, où Louis XVIII assistait avec sa famille, Talma a joué le rôle du petit Don Sanche dans *le Cid*. J'ai trouvé que le personnage grandissait de tout ce que l'acteur retranchait de sa propre taille. (10 décembre 1823.)

« MON CHER MAURICE,

» Vous avez toujours été pour moi on ne peut plus obligeant, et plus d'une fois j'ai eu le plaisir de vous en remercier. Hier.... voyez si je l'ai mérité.... j'ai fait *moi-même* chez Désaugiers l'analyse que vous m'aviez demandée; j'allais vous l'envoyer avec un exemplaire

de la pièce, lorsque Désaugiers a réclamé le plaisir de vous l'envoyer lui-même : j'ai cédé. Voilà mon tort. Votre justice maintenant doit l'excuse. Comme je me flatte d'avoir reconquis votre bienveillance, permettez-moi de vous adresser le recueil des chansons qui seront distribuées ce soir aux soldats qui vont au Cirque Olympique et au peuple qui se rendra aux fêtes des Champs-Élysées. Daignez lire quelques-unes de mes chansons et parler de cette *Couronne poétique* dans votre journal. Encore tout à vous. GERSIN.

» 12 décembre 1823. »

(Autographe.)

❦

« Paris, le 16 décembre 1823.

» Si vous parlez de notre *intermède* à l'Hôtel de ville, qui a eu, vous le savez peut-être, beaucoup de succès, vous obligerez bien mon frère et moi si, par une petite note, vous pouvez dire que les morceaux de musique se trouvent *chez Boïeldieu jeune, rue de Richelieu*, n° 92.

» Sachant, cher ami, tout l'intérêt que vous me portez, je vous dirai que Chazet et moi avons été présentés hier aux Princes, et que M. le duc d'Angoulême et madame la duchesse d'Angoulême m'ont adressé tout ce qu'on peut dire de plus flatteur en pareille circonstance.

» Je vous dirai encore (à vous qui aimez à savoir la vérité, et vous pouvez vous en rapporter à moi, je ne vous tromperai jamais) que tous ceux qui ont entendu cette nouvelle composition, faite avec beaucoup de précipitation, sont venus me corner aux oreilles :

« Bravo, Boïeldieu ! Vous venez de prouver qu'on peut » faire quelque plaisir en musique sans voler Rossini ; » continuez, et restez vous. » — M'ont-ils dit vrai ? Je ne sais. Mais, si vous et quelques gens de goût étiez de cet avis, je travaillerais avec plus de confiance ; car, je vous l'avoue, je ne me sens plus assez jeune pour changer de genre, sauf de petites concessions dans les ornements, dans les accompagnements qu'on peut, en tout temps, plier au goût du jour, sans que cela change le fond du style.

» Enfin, mon cher Maurice, je suis bien aise, puisque nous en sommes sur ce chapitre, de vous faire connaître ma pensée tout entière sur notre convulsion musicale :

» 1° Je suis autant rossiniste que tous les aboyeurs fanatiques, et c'est parce que j'aime véritablement Rossini, que je suis fâché de voir que l'on use son genre par de mauvaises copies.

» 2° Je crois que c'est faute de moyens qu'en musique on ne peut aimer qu'un genre à la fois ; et je suis très-content de m'en trouver assez pour être tout transporté quand j'entends *Don Juan*, tout enivré quand j'entends *Otello*, et tout attendri quand j'entends *Nina*.

» 3° Je crois que l'on peut faire de très-bonne musique en copiant Mozart, Haydn, Cimarosa, etc., etc., et qu'on ne sera jamais qu'un singe en copiant Rossini. Pourquoi ? C'est que Mozart, Haydn, Cimarosa, etc., etc., parlent toujours au cœur, à l'esprit. Ils parlent toujours le langage du sentiment et de la raison. Tandis que Rossini est plein de *traits*, de *bons mots* dans sa musique. On ne peut pas copier ce genre ; il faut le

voler tout à fait ou se taire, quand on ne peut inventer d'autres bons mots, ce qui serait une nouvelle création.

» 4° Je trouve maladroit de s'exposer à faire bien moins d'effet que Rossini, quand on prend ses mêmes moyens, ses mêmes dispositions d'orchestre, etc., etc. C'est vouloir se faire battre par lui sur son terrain, ce qui est toujours humiliant. On est alors l'agresseur, et toute la gloire est pour lui. En rentrant chez soi, au moins, si l'on est battu, on a pour soi sa conscience.

» Je vous rends toutes mes idées, et je n'y mets aucun amour-propre avec vous, qui êtes plein de bonté pour moi. Vous savez que je n'ai d'autre prétention que celle de faire le mieux possible en musique. Je tiens seulement à ce que vous connaissiez le fond de ma pensée relativement à Rossini. Du reste, il est bien plus juste envers quelques-uns de nous, lui Rossini, que ne le sont MM. les dilettanti, et il le sera bien davantage quand il aura tâté de notre langue, de nos vers de toutes mesures, de nos chanteurs, etc., etc....

» Mais, au reste, si votre opinion est d'accord avec la mienne, ce que je crois, dites hardiment ce que vous pensez. Je crois que vous pouvez rendre service à l'art musical, qui me paraît menacé de tous côtés.

» Adieu, mon cher Maurice. Croyez, etc.

» BOÏELDIEU. »

(Autographe.)

Comédien fort habile, tragédien impossible, Baptiste aîné a trop mérité le premier de ces titres, pour qu'on

ne lui pardonne pas d'avoir ignoré qu'il aurait dû se défaire de l'autre. Ses qualités étaient le ton, le soin, l'exactitude, le sentiment de la haute comédie; ensuite, l'art de bien composer un rôle, de sentir un personnage, de le poser selon son importance, d'aborder les femmes avec de certaines formes que n'excluent pas même les situations ultra-comiques, et les hommes avec un certain goût dont s'accommodent les conditions les moins relevées, enfin de n'admettre jamais le Public en tiers dans les rapports de l'artiste et de l'écrivain. Après *Robert chef de brigands* et *le Glorieux,* pierres d'assises de sa réputation, Baptiste aîné l'a consolidée par Vanderk père, du *Philosophe sans le savoir,* et par le Capitaine des *Deux frères.* Il y était la perfection vivante, surtout dans la première phase de chacun de ces rôles, attendu que, se fatiguant à bien faire, il finissait souvent par se tuer pour faire mieux. Cela venait de l'envie de s'attacher aux moindres détails, de soumettre les points et les virgules à l'autopsie, et de chercher, en un mot, *la petite bête.* Il faut dire aussi qu'il la trouvait fréquemment et savait tirer un heureux parti des abois mêmes auxquels il la réduisait. Remarquable dans nombre de rôles, il n'a jamais permis de rivaux à ceux que je viens de citer; mais sur la fin de sa carrière, ses exagérations y étaient intolérables.

Toute la conformation de Baptiste aîné, qui projetait des lignes d'une longueur démesurée, la petitesse inexpressive de ses yeux, qu'il tenait presque continuellement fermés, la surdité de sa voix, lente à conclure, le nombre infini de ses gestes qui, voulant commenter chacune de ses paroles, formaient un double

emploi perpétuel, et par-dessus tout cela une prétention née de quelques flagorneries, tels étaient les insurmontables obstacles que lui opposait le genre tragique. Aussi y a-t-il constamment succombé. — Quoique Baptiste aîné commençât à être envahi par les infirmités, sa retraite a grandement affligé le Public : Desmousseaux lui succédait.

« Monsieur,

» Je vous remercie.
» Je vous remercie.
» Je vous remercie.

» Votre dévoué,

» Barba, *libraire à Paris.*

» Ce 18 décembre 1823. »

(Autographe.)

« Mon cher Maurice,

» Madame Rigaut a *grandi* de plaisir en apprenant la démarche que j'ai faite près de vous à son insu. Je m'applaudis donc de l'idée qui m'est venue de lui rendre ce petit service, puisque, d'une part, je trouve obligeance extrême, et, de l'autre, désir sincère de signer la paix. — Ce sera donc chez moi, dans les premiers jours de la semaine prochaine, qu'aura lieu l'entrevue; mais vous êtes *censés tous deux ne pas le savoir.* — Sitôt que je serai débarrassé des visites du jour de l'an, j'irai prendre le jour de madame Maurice. Madame Bertin se réjouit d'avance du plaisir qu'elle aura à faire sa connaissance. Ces dames signeront le

traité, moi je serai le secrétaire, et vous l'Alexandre du Nord. Ainsi, point de Turcs à notre petit dîner, qui sera tout entre nous. — Vous pouvez commencer votre *pente douce* en toute assurance. C'est un *smorzendo*, et non un *crescendo* que vous aurez à faire; mais l'un et l'autre doivent être pris de loin pour qu'il y ait bon effet. Tout à vous de cœur.

» Boïeldieu.

» Ce 31 décembre 1823. »

(Autographe.)

A l'affaire du *Trocadéro*, le dernier coup de canon ennemi avait été tiré par un Irlandais nommé O'Callagham. Quand le duc d'Angoulême fut de retour à Paris, le baron Taylor, qui avait ses entrées au château, fit placer cet étranger derrière le fauteuil du Prince pendant que celui-ci était à table. Je le tiens de M. Taylor, qui m'a amené cet étranger dîner plusieurs fois à la maison. (1823.)

C'est M. de Villèle qui, en 1823, a indiqué aux journaux la source des *Annonces*, pendant la discussion de la loi sur la Presse. — Quiconque se l'attribuerait, serait un plagiaire.

MA VIE. — CHAPITRE XVI.

SUITES D'UNE FAUTE.

Quelque sévère que fût l'économie dont le besoin me faisait une loi et le chagrin une punition, le peu d'argent qui me restait ne pouvait me mener loin. Sans expérience et beaucoup plus jeune que mon âge, je n'envisageais qu'avec plus d'effroi le moment où je ne saurais que devenir. Aux prises, pour la première fois, avec une situation aussi pressante, je me reportais en idée aux douceurs de la maison paternelle. Je me représentais ma Grand'mère, tranquille sur les principes qu'elle m'avait inculqués, pleine de confiance dans les bons conseils dont, à mon départ, sa tendresse m'avait prémuni, et si loin de supposer ce qui m'était arrivé, que jamais je n'aurais osé le lui apprendre. Encore moins la mettre sur la voie d'un nouveau sacrifice qui n'eût été obtenu qu'aux dépens d'un bien-être déjà tant amoindri par les événements, et la seule consolation qui me restait. Ces pensées m'accablaient.

Cependant les jours s'écoulaient, et mon capital s'en allait diminuant à vue d'œil. Une forte résolution pouvait seule me tirer de là. Mais à laquelle des facultés de mon intelligence fallait-il la demander? Dans une ville manufacturière et commerçante, le latin, qui, de tout mon bagage, semblait devoir m'offrir le plus de ressources, n'était pas d'une exploitation facile. Un Professeur de quinze ans pouvait paraître, avec ses airs vifs et sa mine éveillée, plus disposé à jouer avec

ses élèves, que capable de les instruire. Et puis, il y avait urgence, c'était là le point le plus délicat. Je pensai donc que j'aurais plus tôt fait de m'adresser tout bonnement à mon savoir le plus ordinaire, à mon écriture.

Après avoir un peu cherché, je ne sais quel prélude de ce qui m'occuperait un jour me décida à m'aller proposer pour copiste à un Directeur de spectacle. Le voisinage des *Célestins* me fit choisir l'administrateur de ce théâtre. Je m'informai de son nom, c'était Bonneville. Il me reçut d'abord avec assez de froideur. Mais quand je lui eus naïvement raconté ma mésaventure, en insistant sur ma ferme volonté de ne rien refuser d'honorable dans tout ce que pourraient m'imposer ses conséquences, il me témoigna de l'intérêt et me donna tout de suite un manuscrit à reproduire. Après m'en être séparé, je m'aperçus que nous n'avions mis d'autres conditions à mon travail qu'une expédition nette et rapide; mais que m'importait? Je venais de conclure *une affaire,* la première de ma vie, et je me sentais tout l'aplomb de l'heureux banquier sans inquiétude sur la rentrée de ses mises de fonds.

Je quittai aussitôt mon hôtel, et j'allai louer une très-petite chambre garnie dans la rue Saint-Jean, maison de Macors, le pharmacien. En moins d'une heure, l'installation était faite. Mais nous étions en février. Le froid sévissait fortement, et je n'avais remarqué ni l'absence d'une cheminée dans l'endroit où je m'établissais, ce qui ravissait à mon logement le titre, déjà si modeste, de *chambre,* pour lui donner celui de simple *cabinet,* ni celle d'un carreau de vitre mal suppléé par du papier troué. J'en pris mon parti. Une

plume, de l'encre et du papier sont bientôt trouvés. Me voilà à la besogne. J'y passai la nuit, forcément près de la fenêtre, soufflant de temps à autre dans mes doigts, me réchauffant, ou à peu près, avec la couverture de mon lit et cassant la glace de mon pot à l'eau pour apaiser l'émotion que me causait la joie de savoir qu'en travaillant je ne serais à charge à personne.

C'est là que prit naissance cette pensée qui, toute ma vie, a dominé les autres, cet ardent désir d'une indépendance dont je serais l'unique auteur, dût-elle ne me conduire qu'à la plus stricte médiocrité. Je ne savais pas les hommes, mais pourtant j'entendais supputer les vices, les passions qui les rendent si méchants, la vilenie des intérêts qui les font si cruels; et l'idée de subir leur joug m'épouvantait, je ne songeais qu'à m'en affranchir le plus promptement possible. Car il est singulier qu'avec un caractère enclin à la gaieté, je me laisse souvent dominer par les pensées les plus sombres; et si ce n'était la sensibilité excessive qui donne à mes impressions une mobilité salutaire, je tomberais souvent, du haut de mes joies soudaines, dans les profondeurs d'un découragement inexplicable.

La situation que j'ai décrite plus haut ne dura pas longtemps. Le Diable se lassa de frapper à ma porte; ma résignation l'avait exorcisé.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

❦

Taylor arrive d'Espagne. En partant, il nous avait dit, selon sa coutume lorsqu'il entreprend un grand voyage : « Je pars pour longtemps; mais tel jour de » tel mois je serai à dîner chez vous. » Et il est exact aujourd'hui comme toujours. Toutefois, par une louable précaution, il vient d'abord nous apprendre son retour, pour aller avant dîner plonger sa personne dans l'eau Vigier, et confier ses vêtements au four qui les purgera de l'obstacle qu'ils mettent à notre amicale embrassade; c'est lui-même qui l'exige. « Je me rends » à ma parole, nous dit-il; mais ne m'approchez pas, » et à tantôt ! » — Nous avons compris. (1823.)

❦

« Mon cher Charles,

» Demain dimanche, 4 janvier, vous dînez chez moi rue de Provence, n° 4, avec Taylor et Cailleux. Je vous attends à 4 heures et demie. — Tout à vous.

» Charles Nodier.

» 1823. »

(Autographe.)

❦

Quelque supérieur qu'il se sente dans son art, Talma est travaillé du besoin d'élargir les voies, d'aller au delà par des moyens qu'il ne sait pas et dont il cherche la définition à grand renfort de phrases nébuleuses. Dans sa gêne, il a deux mots qu'il prodigue avec une comique singularité. Il m'en a régalé ce soir, assis ensemble sur le canapé de mademoiselle Bourgoin,

chez laquelle nous avons dîné. « *Ainsi,* me disait-il, » *je voudrais,* COMME ÇA, *quelque chose qui nous fît* » *avancer,* COMME ÇA.... *une forme plus....* COMME ÇA, » *variée, et dont l'avantage serait de sortir,* COMME ÇA, » *d'une espèce d'ornière..... enfin de nouvelles res-* » *sources qui féconderaient....* COMME ÇA, *le terrain de-* » *venu stérile.* » Et le damné COMME ÇA revenait toujours sans que l'idée pût trouver son développement complet. Vous verrez que Messieurs les Romantiques vont en conclure que Talma est venu trop tôt! Et moi je crois qu'ils s'en iront avant lui. (2 janvier 1824.)

Quoi que je dise, je ne saurai jamais donner à comprendre, quoi que je fasse, jamais je ne m'expliquerai moi-même par quelle indéfinissable faculté, par quelle secrète intuition, je saisis, je devine, en fait de choses relatives au théâtre, ce qui est profond mystère pour les autres, pour ceux-là même qui y sont le plus intéressés. De tous les exemples que j'en pourrais offrir, je me borne momentanément à celui-ci. — Dans *l'École des Vieillards,* Devigny, chargé du rôle de Bonnard, récite une tirade où toujours le même endroit sert d'écueil à sa mémoire. Cela est encore arrivé hier à la dixième représentation. Nous en parlions ensemble ce matin; et, comme je lui disais que j'en savais le motif, il témoigna la plus vive surprise, et me répondit qu'il trouvait la chose si étonnante, qu'il gagerait contrairement toute sa fortune, car « *cela est,* ajouta-t-il, *un* » *de mes plus grands secrets, et je n'y ai jamais initié* » *personne.* — Ne gagez pas, lui répliquai-je, vous » seriez ruiné. » — Il insista, et voici quelle fut mon

explication : « Vous avez, n'est-ce pas, dans la pro-
» nonciation, une difficulté qu'augmente la réunion
» de certaines lettres par l'enchevêtrement de la langue
» et l'embarras du débit qu'elles vous causent. Cet
» obstacle, que vous redoutez avec raison, se présente
» dans tel vers de la tirade dont il s'agit, et la frayeur
» que vous en éprouvez, quand vous le sentez appro-
» cher, paralyse votre mémoire au moment même où
» la voix aurait le plus besoin de son secours. Est-ce
» vrai? — *Oui! oui!* s'est-il écrié en me mettant la
» main sur la bouche; *mais, pour Dieu, n'allez pas*
» *plus loin, et laissez-moi seul confident d'un fait qui*
» *m'étourdit et auquel je n'aurais jamais pu croire.* »
(2 janvier 1824.)

Un admirateur disait hier à Baour-Lormian qu'il n'y avait rien de plus beau que le quatrième chant de sa traduction de la *Jérusalem délivrée.* « Oh ! pardonnez-
» moi, répondit le poëte enthousiaste de lui-même; il
» y a quelque chose de plus beau : c'est le quinzième. »
(7 février 1824.)

Je n'ai entendu que de la bouche de Marchand ce fait arrivé à Sainte-Hélène. — Préoccupé des privations qu'éprouvait l'Empereur, on amena chez lui une jeune fille d'environ quinze ans, très-belle et fort intéressante. A sa vue Napoléon se prit à dire : « *Il y a*
» *conscience! Qu'on lui donne mille écus, et qu'on la*
» *renvoie à sa mère.* » — La continence d'Alexandre et de Scipion n'a certainement pas reçu autant de mérite des circonstances qui l'ont entourée. (1824.)

« 14 février 1824.

» Monsieur, le Ministre a lu avec peine l'article *Nouvelles de Paris* dans votre journal, au sujet de madame Montessu et de Vestris fils. Vous savez que toutes les mesures relatives à l'Opéra ne sont adoptées que d'après ses ordres; qu'il n'y a que trois premiers sujets, et que mademoiselle Bigottini a été remplacée au 1er janvier par mademoiselle Noblet.... Quant au sieur Vestris fils, il vous est très-facile de vous assurer que c'est par condescendance pour son père qu'on l'a remis à six mois, et que s'il ne portait pas le nom de Vestris il eût été refusé réellement avec justice. Agréez, etc.

» FEUILLET, *Secrétaire intime de M. de Lauriston.* »

(Autographe.)

« M. de Saint-Yon présente ses salutations à M. Charles Maurice et lui adresse un livret d'*Ipsiboë.*

» 15 mars 1824. »

(Autographe.)

« Je vous aurai beaucoup d'obligation, mon cher Maurice, si vous voulez bien faire paraître la lettre ci-jointe au *Courrier* de demain; vous m'éviterez un ridicule que je ne mérite point. Agréez l'expression, etc.

» SAUVO.

» 17 mars 1824. »

(Autographe.)

« Monsieur,

» Oserais-je vous prier d'avoir la complaisance de rectifier une erreur que votre journal a commise en signalant M. Ferdinand Prévôt, débutant de l'Opéra, comme élève de M. Laïs. Ce jeune homme et M. Andrieu, qui a débuté hier soir à Feydeau, appartiennent exclusivement à la classe de chant que je professe à l'École royale. Au mois d'août dernier, tous deux ont obtenu, par mes soins, le second prix de chant, etc.

» Ponchard.

» 21 mars 1824. »

(Autographe.)

« ..... Plusieurs journaux ont retenti du bruit de la rentrée de Martin.... C'est à Martin lui-même que je me suis adressé ; je vous fais passer sa réponse, elle fera taire tous les articles qui ne sont que des échos de coteries..... Cette épître est bien longue ; mais un artiste, un père de famille n'est point indiscret quand il s'adresse à celui qui s'est fait un plaisir de lui prêter son appui.... Agréez, etc. Darboville.

» 26 mars 1824. »

(Autographe.)

« Monsieur, encouragée par la bonté avec laquelle vous traitez toujours si bien mon mari, je prends la liberté de vous envoyer deux places dans une loge pour la reprise d'*Ipsiboé,* qui aura lieu demain lundi, et de réclamer la continuation de l'indulgence dont

vous avez fait preuve dans vos articles sur cet ouvrage. Permettez-moi, monsieur, de saisir cette occasion, etc.

» ADÈLE KREUTZER.

» Ce 18 avril 1824. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» ..... Vous n'êtes pas, comme beaucoup de vos confrères, le prôneur quotidien de tel acteur médiocre ou de telle secte littéraire, et vous donnez du prix à l'éloge en ne le prodiguant pas.... J'ai l'honneur, etc.

» CH. LIADIÈRES.

» Le 6 mai 1824. »

(Autographe.)

« MON CHER MONSIEUR MAURICE,

» J'aurais été vous voir pour vous témoigner toute ma reconnaissance au sujet des articles pleins de bienveillance que *vous ne cessez* de mettre sur moi et ma femme; il est impossible de montrer à notre égard plus de dévouement et d'intérêt que vous ne le faites; je vous avoue que cela nous dédommage des tracasseries..... Votre tout dévoué serviteur,

» LEMONNIER.

» 31 mai 1824. »

(Autographe.)

« J'aurais bien voulu avoir un instant à moi pour vous faire tous mes remercîments; mais excusez-moi, mon cher ami, depuis ma rentrée j'ai été tous les matins à répéter notre pièce nouvelle (*Bothwell*), et si

fatiguée que je rentrais de suite pour me mettre au lit. J'espère que vous ne m'en voudrez point de ce petit retard, dont je me dédommagerai une fois ma pièce nouvelle passée. Je voulais vous offrir un billet; mais je sais que vous avez une loge : aussi je n'oserais plus vous l'offrir. Croyez, etc. E. LEVERD.

» 17 juin 1824. »

(Autographe.)

« MONSIEUR MAURICE,

» Vous oubliez ma pauvre *Zoraïme*, et je la rappelle à votre souvenir. C'est mon premier ouvrage. Il fut composé à vingt ans, ne sachant pas un mot de composition, ne vivant que de conseils que j'accrochais de droite à gauche, n'étant d'aucune école, ne tenant à aucune coterie musicale. Mais je savais par cœur Gluck, Mozart, Chérubini, Méhul; *je lisais* leurs ouvrages, *j'écoutais* ceux de Grétry. Ceux de Paësiello, de Cimarosa, étaient aussi toujours sur mon piano. C'est au milieu de tout cela que j'ai fait mon talent. Vous pouvez tirer parti de ces observations. Elles ne viendront jamais si à propos, car je persiste à dire qu'il faut aimer plusieurs genres, quelque opposés qu'ils soient, pour s'en faire un, ou, sans cela on n'est que le servile copiste du genre qu'on aime exclusivement. — On remonte *Béniowski*. J'y fais des changements.... un nouvel air pour Gavaudan, une ouverture qui sent le *cuir russe*.... J'espère que l'ouvrage gagnera beaucoup, tant pour le poëme que pour la musique. — En définitive, je me recommande à vous, et suis votre, etc. BOÏELDIEU. »

» Vous voyez ma confiance en vous, en osant ainsi vous parler de moi; mais je crois que ce que je dois à n'avoir point suivi de coterie, c'est d'avoir un peu de variété de couleur : ma *Zoraïme* ne ressemble point à *Ma Tante Aurore*, et *le Calife* ne ressemble point au *Nouveau Seigneur*. A vous dire vrai, je ne suis content de moi que sous ce rapport.

» 30 juin 1824. »

(Autographe.)

« J'ai l'honneur de présenter mes salutations empressées à monsieur Charles Maurice, et de lui annoncer que tout ce qui a eu lieu n'a diminué en rien l'intérêt que lui porte le Ministre. Monsieur Charles Maurice peut compter sur les mêmes témoignages de satisfaction. Son tout dévoué serviteur.

» FEUILLET, *Secrétaire intime de M. de Lauriston.*

» 2 juillet 1824. »

(Autographe.)

« 15 juillet 1824.

» MON CHER CHARLES,

» Je vous dois tous les jours de nouveaux remercîments! Croyez que ce qui me flatte le plus dans vos éloges, c'est qu'ils me prouvent votre amitié. — La *mémoire de mon cœur* n'oubliera jamais les obligations qui dévouent à monsieur Charles Maurice

» CHARLES NODIER. »

(Autographe.)

« ..... A mardi, *Béniowski!* Les pauvres exilés se recommandent à vous. Je me suis donné autant de peine et de fatigue que pour un ouvrage nouveau. Puisse le succès de cette reprise me dédommager un peu, et le public me savoir gré de tant de travail pour un ouvrage qu'il avait adopté, mais dans lequel, malgré son indulgence, je sentais qu'il y avait à corriger! Nous avons une ouverture nouvelle, air nouveau pour Gavaudan, air nouveau pour Lemonnier, final nouveau au troisième acte, et une foule de détails nouveaux dans l'orchestre et dans le chant. Enfin l'ouvrage a été remis sur le métier. Je vous mets au fait, pensant que cela peut vous être agréable, etc.

» Boïeldieu.

» 17 juillet 1824. »

(Autographe.)

« 24 juillet 1824.

» Je remercie monsieur Charles Maurice de l'obligeance qu'il a de se proposer comme médiateur dans notre petite discussion avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, et je l'accepte bien volontiers. En conséquence, je lui envoie copie *confidentiellement* des deux lettres que nous avons écrites à ce sujet à l'administration, et je le prie de prendre connaissance du vrai point du débat, qui se terminera, j'espère, à la satisfaction des parties intéressées. J'ai l'honneur, etc.

» Le Chevalier Cuvelier de Trie. »

(Autographe.)

« ..... Je voulais aller vous remercier de toutes vos bontés pour moi ; mais, comme de coutume, après le travail de tête et les fatigues du corps, je suis malade, et depuis six jours au lit. Excusez-moi donc.... Je sais bien apprécier, soyez sûr, tout ce que vous faites pour moi. BOÏELDIEU.

» 26 juillet 1824. »

(Autographe.)

« ..... Il faut que nous arrêtions par contrat et avec dédit l'époque de notre visite à Triel. Il ne sera pas dit que la belle saison de 1824 se passera comme celle de 1823, en belles promesses qui n'ont point été réalisées. Tout à vous de cœur. SAINT-ROMAIN.

» 31 juillet 1824. »

(Autographe.)

« MON CHER MONSIEUR MAURICE,

» Je vous salue d'abord ainsi que Madame, *si vous voulez bien le permettre*. Ah ça ! j'ai débuté hier 5 par *les Acteurs à l'épreuve, la Neige* et *les Ouvriers*. Je suis très-heureux de vous annoncer le plus brillant succès devant un Public distingué, et la salle entièrement pleine, malgré la chaleur. Je joue demain *la Leçon de danse, l'Ennui* et *les Cuisinières*. Ça va aller comme sur des roulettes : le premier pas est fait, voilà ! Je vous prie de recevoir mes salutations respectueuses de moi, votre serviteur. ODRY.

» Lyon, 6 août 1824. »

(Autographe.)

❦

RÈGLE GÉNÉRALE.

Les Gens de lettres ne s'aiment pas.

EXCEPTION.

Il y a de bons confrères, quand leur amour-propre y gagne quelque chose.

RÈGLE SANS EXCEPTION.

On donnerait son meilleur ami pour un succès.

❦

Au dîner qu'a donné, il y a quatre jours, mademoiselle Bourgoin, et dont la majeure partie des invités se composait de grands personnages, on a loué le talent sublime qu'apporte Talma, présent, dans le rôle de Manlius. J'ai dit que, certainement, Lekain, qui s'y était fait une immense réputation, n'avait pas pu le représenter aussi bien. Sous le couvert de ce légitime éloge, j'ai demandé à Talma pourquoi il y jette une tache en disant, d'une voix pleurarde et psalmodiée (dont j'imitais fort mal l'inflexion) : « *Tu m'as trahi.* » *Qui? Toi! L'ai-je bien entendu?* — *Bah!* répondit » Talma, *est-ce que je dis comme ça?* » Je l'en assurai. « *Eh bien,* répliqua-t-il, *je vais faire mettre la pièce,* » *et je me corrigerai; venez-y.* » On a donné *Manlius* hier. J'y suis allé; mais Talma n'a pas dit ce vers autrement que d'habitude. J'ai couru tout de suite à sa loge, et lui ai demandé compte de sa promesse. « *Ah!* » *mon cher ami,* s'est-il écrié, *je l'ai oublié.* » Cela ne m'a pas étonné, car je me doutais bien que *son siége était fait.* (29 août 1824.)

La sublime chose que *Polyeucte!* Est-ce que le génie tragique pouvait aller jusque-là, sans que l'auteur fût soupçonné de quelques relations avec la Divinité dont il voulait solenniser la puissance? Avant cet ouvrage, le sentiment religieux alla-t-il jamais aussi loin dans aucun autre attenant à la littérature? On n'en connaît pas dout on puisse le dire. *Polyeucte,* c'est, en fait de tragédie, ce que *Tartufe* est en fait de comédie : un chef-d'œuvre incomparable, pour l'exécution duquel un seul homme a existé, et qu'en se succédant les siècles admireront, sans jamais espérer d'en produire un semblable. — Après les Gens de lettres, heureux les comédiens qui le comprennent! Plus heureux encore ceux qui le sentent! Les uns et les autres ont été rares, car le monde théâtral ne porte pas si loin ses exigences. Il a suffi à nombre de nos acteurs d'étudier avec attention les trois plus beaux rôles qui soient à la scène : Polyeucte, Sévère et Pauline, pour les jouer à la suffisante satisfaction de la multitude. Ainsi, Saint-Phal a rempli, de notre temps, le premier de ces personnages avec une candeur étudiée, se rapprochant un peu trop de l'ingénuité dans l'autre genre. Damas y apportait cette chaleur tourmentée qui lui tenait lieu de plusieurs autres mérites. Talma a été superbe dans celui de Sévère; son grand couplet du *doute* était chose merveilleuse à entendre; jamais assemblée de théâtre n'a transi de plus d'admiration. Enfin, Pauline était un des triomphes de mademoiselle Fleury, actrice sans extérieur, sans charme, sans beauté, mais réfléchie, savante, et qui creusait habilement un rôle jusque dans

ses dernières profondeurs. Baptiste aîné s'est même fait une réputation de bonhomie quasi-plaisante dans le personnage ingrat et difficile de Félix.

Il faut empêcher ces souvenirs de s'éteindre, comme nos successeurs garderont la mémoire de ceux de nos comédiens d'aujourd'hui qui auront travaillé à laisser un nom, et pour donner du courage à ceux-ci, tout en rendant justice aux autres. Bien sot serait l'écrivain qui, refusant aux circonstances la part qu'elles sollicitent, établirait des comparaisons destructives de l'émulation que l'on doit exciter chez ses contemporains! Mais il ne remplirait pas non plus le dû de sa charge s'il n'éveillait point, par ces souvenirs même, cet amour de la gloire que les artistes se transmettent de génération en génération.

« Ayant besoin de me torcher le ... (*en trois lettres*) tous les matins, je prie M. Charles Maurice de m'envoyer sa feuille quotidienne à cet effet....

» FERDINAND DE VILLENEUVE.

» Paris, 31 août 1824. »

(Autographe.)

(*Par avancement de date.*) « Monsieur, je suis retenu chez moi depuis cinq jours par suite d'une indisposition assez grave; il m'est donc impossible de me rendre chez vous pour rétablir la paix entre nous, verbalement, et mettre fin à une guerre qui n'aurait pas eu lieu si vous m'en aviez fait connaître le motif il y a quelque temps. — En attendant, veuillez me faire le

plaisir de m'inscrire pour un abonnement de trois mois à votre journal. Je payerai au porteur que vous voudrez bien m'envoyer demain matin à l'adresse ci-dessous désignée. Votre dévoué.

» FERDINAND DE VILLENEUVE.

» Paris, 11 septembre 1824. »

(Autographe.)

« Il n'est pas trop tard pour annoncer que M. Gé-
» rard, premier peintre du Roi, vient d'être nommé
» officier de la Légion d'honneur. Les bonnes nou-
» velles ne vieillissent pas. » Ce tout petit article a excité la reconnaissance de l'éminent artiste, qui vient de m'envoyer une première épreuve, encadrée, de son beau portrait d'Henri IV. Il en a centuplé le prix en copiant, de sa main, derrière le tableau, cette simple relation d'un acte de justice. — Avant peu, vous lirez quelque part que cette innocente gravure est, tout à coup, devenue une belle *soupière d'argent,* très-honorablement acquise par *condition sous-entendue*...... Admirez donc encore les Métamorphoses d'Ovide! (Septembre 1824.)

Au château des Tuileries, je viens de voir les restes de Louis XVIII embaumés. Ce spectacle est frappant. Le Roi, couché sur un lit de parade, la tête enveloppée de bandelettes, le visage amoindri, luisant de l'apprêt qu'on y a répandu, et les mains jointes sur la poitrine, tenant un Christ, dont on dirait qu'il s'occupe, bien que les yeux soient fermés, offre à la philosophie de profondes méditations. La chaleur de

l'atmosphère est grande, et les hauts personnages qui se tiennent là, debout, font bien de ne pas permettre à tout le monde un long séjour dans l'appartement. (Septembre 1824.)

« Cher Maurice,

» Martin m'écrit un petit mot de Bruxelles, et m'envoie un article du journal dont il ne serait pas fâché que vous parlassiez dans le vôtre, et même que vous le missiez tel qu'il est. Je remplis son désir en vous l'envoyant; et si tout cela pouvait nous le ramener à Feydeau, pour mon compte, je n'en serais pas fâché, car vous voyez que nous sommes sans *Martin*, ou à peu près.... Boïeldieu.

» Ce 26 octobre 1824. »

(Autographe.)

« Mon cher Maurice,

» Vous aimez les grands talents, vous aimez les jolies femmes; vous savez apprécier la grâce de l'esprit, les manières distinguées des personnes qui ont occupé un rang élevé dans le grand monde. Vous trouverez tout cela dans madame Szimanouska, et je vous la recommande aujourd'hui, étant bien sûr qu'après-demain, après l'avoir entendue, c'est vous qui me la recommanderiez dans ce petit journal que je lis avec tant de plaisir tous les matins, si je n'avais pas eu le bonheur d'entendre cette aimable, gracieuse et célèbre pianiste de LL. MM. les Impératrices de Russie. — Je vous re-

mercie donc d'avance et suis, comme hier, comme aujourd'hui et comme demain, votre tout dévoué.

» BOÏELDIEU.

» Ce 4 novembre 1824. »

(Autographe.)

Plusieurs parties de *la Dame Blanche,* savoir : la ballade, les couplets de la vieille et le finale du second acte, ont été composées à Cormeilles-en-Parisis, village à quatre lieues de Paris, sur la route de Rouen. Boïeldieu allait y voir son frère, qui avait été l'éditeur de ses œuvres dans un magasin de musique de la rue de Richelieu. Comme il cherchait le motif des couplets qui ouvrent le second acte, il lui vint à l'idée d'appeler la jardinière de son frère, et de la faire poser travaillant à son rouet. Cela décida la facture du morceau, chanté, comme on sait, par dame Marguerite, occupée à filer. L'ensemble du modèle, le bruit qu'il faisait, peut-être, amenèrent l'inspiration qu'appelait le Compositeur. Lorsqu'on demandait à Boïeldieu comment il avait trouvé cet air d'un ton si naturel, il répondait : « *Nous sommes deux, moi et madame Gillette.* » (1824.)

Un jeune homme de dix-huit ans, aux manières honnêtes et studieuses, m'est arrivé, il y a quelques jours, désirant écrire dans ma feuille. Depuis le 23 du mois dernier, il y rend compte avec esprit et intelligence du *Cours de M. Villemain.* Son nom est Jules Janin. Je l'ai envoyé, hier, à l'Opéra, qu'il ne connaissait pas. Ce matin, il n'y avait rien de gai et d'intéressant, à la fois, comme de l'entendre nous raconter

ses impressions de la soirée, et surtout les agitations de sa nuit au souvenir de « *ces femmes si légèrement » habillées, si bien faites, qui dansaient et chantaient si » bien,* » et qu'*il voyait encore en en parlant.* Sans me repentir de son intronisation dans ce théâtre, je n'ai pas recommencé, tout en me disant : « Tant d'innocence ne peut pas durer. » (4 décembre 1824.)

Le dépit de mademoiselle Bourgoin, lorsque la *primauté* de mademoiselle Mars contrarie un peu trop son désir de paraître dans un rôle, se traduit presque toujours par un seul mot d'impatience. Mais tout est dit, quand elle a appelé son chef d'emploi *la vieille;* elle n'y pense plus. (1824.)

Dans la très-petite chambre qu'occupa, chez son frère, pendant six semaines, Boïeldieu, à Cormeilles-en-Parisis, pour y composer quelques morceaux de *la Dame Blanche,* la tenture était, relativement, assez curieuse. En en attendant une autre, le propriétaire l'avait formée des fragments de la partition d'*Otello,* qui lui étaient restés de son ancien magasin de musique. L'étroit espace permettait à Boïeldieu de les lire de son lit, ce qu'il faisait avec avidité, sans égard pour le projet de son frère, qui voulait les couvrir, de peur que cela ne gênât ses inspirations. « *Au contraire,* disait Boïeldieu, *ça me monte.* » (1824.)

« .... Vous êtes instruit comme si vous étiez venu avec moi au Havre. Adieu, bizarre, piquant, suscep-

tible et très-bon ami. Je vous suis dévoué plus que vous ne pensez. Je vous juge d'après votre cœur *que je connais.* Quant à votre tête, à laquelle je voudrais bien que la mienne ressemblât, elle va souvent un peu loin.... Mais à l'humanité, etc. Vous serez la première personne que je verrai en rentrant à Paris. PÉRIER.

» Le 12 1824. »

(Autographe.)

A propos d'une séance d'improvisation, un anonyme signale M. Aude, l'auteur de *Cadet-Roussel*, comme ayant improvisé *en français* avant M. de Pradel. Mais M. Achille de Saint-Arnaud, qui signe sa lettre, m'écrit pour m'affirmer que la priorité *publique* appartient à ce dernier. (23 et 27 septembre 1824.)

« Monsieur et madame Vien prient monsieur le *Chevalier* Maurice de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux, lundi 10 janvier.

» *Rue de Belle-Chasse, n° 6, faubourg*
» *Saint-Germain.*

» Paris, 9 janvier 1825. »

(Autographe.)

Je ne sais dans quelle Chancellerie le digne Restaurateur de l'École de peinture française a pu trouver le titre dont il me décore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pas reçu ma savonnette.

A titre de joyeux avénement, Charles X vient d'honorer les grands théâtres de sa présence. Il n'y est

rien arrivé de remarquable, si ce n'est à l'Odéon, où certaine maladresse aurait pu devenir dangereuse. Dans *Robin des bois*, Sauvage s'étant refusé à l'improvisation d'un couplet de circonstance ajouté à l'air : « *C'est ma philosophie*, » M. Danglemont s'en est chargé. A lui tout seul, il a aussitôt pondu ce malheureux sixain :

Un Roi sage en ses projets
Porte en son cœur les sujets
Que Dieu lui confie ;
A ses soins, à son amour
Que l'on paye un doux retour :
C'est sa philosophie.

Mais, par un fâcheux hasard, la phrase immédiate de l'acteur portant un toast ayant été celle-ci : « *Au* » *grand chasseur Robin des bois !* » le Public a éprouvé une secousse dont heureusement le Roi ne pouvait comprendre le motif, car il ignore que les oisifs ont fait de ce titre une application à son goût pour la chasse. Tout effrayé de ce mouvement, Bernard, le Directeur, n'en a pas moins failli s'arracher jusqu'à son dernier cheveu. (Janvier 1825.)

❦

« Le 31 janvier 1825.

» Mon cher monsieur Maurice,

» Je voudrais avoir les moyens de reconnaître ce que vous venez de faire pour moi. Je n'ai jamais douté de votre amitié, et je viens d'en recevoir une nouvelle preuve. Croyez, mon cher ami, que de mon côté je saisirai toutes les occasions qui se présenteront pour

vous assurer que vous n'avez point affaire à un ingrat. — Si je n'étais pas autant dans le tracas, je me serais fait *un devoir* de vous aller remercier moi-même; mais ce qui est différé n'est pas perdu, et j'aurai ce plaisir plus tard. Tout à vous de cœur, TULOU. »

(Autographe.)

Dans le *Roman à vendre*, que joue l'Odéon, Samson, l'un des plus grands crieurs : *A l'injure! A la personnalité!* reproduit, de son mieux, l'extérieur d'un commerçant très-connu, et qui n'a pas à démêler avec lui ce que les Journalistes ont à demander aux Acteurs. (15 février 1825.)

La jalousie de métier était chose inconnue à Brunet. Il l'a prouvé en appelant à son théâtre Potier, le seul acteur dont il eût pu redouter le voisinage. Mais voici le trait de caractère qui en témoigne peut-être le mieux parce qu'il a été spontané et tout émané d'une bonhomie naturelle. Dès que Potier arriva aux Variétés, Brunet le mit en partage avec lui des rôles qui pouvaient le permettre. Ce jour-là, c'était le tour du nouveau venu. L'autre reçoit la visite d'un ami et lui propose un billet pour la représentation du soir. Ce dernier allègue une affaire qui l'empêche d'accepter, et s'éloigne. Aussitôt, Brunet rouvre la porte et lui crie : « *Dites donc! mais c'est Potier qui joue!* » — Ce mot dit tout un excellent homme. (1825.)

MA VIE. — CHAPITRE XVII.

1799. — LE PALAIS.

A cette époque, selon la législation criminelle, il y avait un *Directeur du jury,* dont le travail préliminaire était d'une grande ressource aux citoyens appelés par le sort, sinon à connaître des choses purement judiciaires, du moins à rendre leur conviction aussi intelligente que possible. Ces attributions demandant un homme éclairé, intègre, ferme, exact, laborieux et sage, nul ne les pouvait mieux remplir que M. Durand, Jurisconsulte placé dans la plus haute, la plus juste estime des Lyonnais. Sous les dehors d'Alceste, dont, avec un cœur plus indulgent, il avait toute la vertu, c'était le résumé des perfections de l'âme humaine.

Je lui fus recommandé. Il m'accepta pour son Secrétaire, et peu de temps après, s'il eût été marié, j'aurais pu me croire son fils. Que d'excellents conseils! Comme avec douceur il instruisait et préparait ma jeunesse aux devoirs, aux tribulations, à l'injustice, aux perfidies, ces inévitables épreuves de l'existence qui veut se jeter hors de l'ornière! Que de fois, faisant succéder à nos travaux des entretiens remplis d'exhortations paternelles, il s'est appliqué à graver en moi les maximes de morale dont il me disait de garder l'empreinte pour les heures du danger!

Mais ce n'était pas là que je pouvais réaliser l'objet

de mon voyage. M. Durand le comprit et me plaça d'abord chez un Avoué de première instance, M. Margueron, dont le souvenir m'est cher, car il eut pour moi, pendant deux ans, des bontés que je ne dois jamais oublier. M. Caffarel, Avoué d'appel, et M. Aguiraud, autre Avoué de première instance, se partagèrent l'année suivante, afin de me mettre en état d'*occuper* pour mon compte. Pendant le temps que j'ai passé chez ce dernier, j'allais le soir, avec sa permission, travailler encore avec M. Durand, qui me continuait ainsi sa tutelle.

Tourmenté du désir de revoir mon aïeule, d'alléger ses chagrins par des occupations lucratives; ému surtout de la crainte de la perdre sans l'avoir revue, je hâtai mon retour à Paris.

Là encore je retrouvai mon protecteur. M. Durand m'avait adressé à M. Gomel, Avoué de la Comédie française. A peine étais-je arrivé, que, le 1[er] nivôse an X, il lui écrivait :

« Je vous remercie des égards que vous avez eus » pour le citoyen Maurice, sur la lettre qu'il vous a » remise de ma part : je vous prie de vouloir bien les » lui continuer. C'est un jeune homme de la plus haute » espérance. Il est fort heureux pour lui qu'il soit » tombé entre les mains d'un honnête homme, parce » que, né avec des passions très-vives, toutes les heu- » reuses dispositions que la Providence lui a données » eussent été entièrement perdues. Bien dirigé, il peut » faire le plus grand honneur à ceux qui s'intéresseront » à lui. DURAND. »

(Autographe.)

Et ses lettres me continuaient son assistance :

..... « Soyez vieux de bonne heure. Agissez dans » votre jeunesse comme si déjà vous étiez dans un âge » avancé. C'est le moyen de ne faire ni étourderies ni » sottises, et de conserver tout à la fois son moral et » son physique. Avec cette marche, on se trouve, dans » un âge avancé, réunir l'expérience des années et » toute la vigueur de la jeunesse..... Suivez toujours, » pour vous et pour les autres, la ligne droite. Vous » pourrez avec ce plan être souvent dupe. N'importe! » Le travail assidu, l'ordre, l'économie et la réputa- » tion inséparable de la continuité et de l'observance » des principes vous feront surmonter les obstacles » de l'*envie* et de *toutes les noirceurs humaines*..... » Suivez ce que je vous dis, et vous fournirez une belle » carrière. DURAND. »

(Autographe.)

Onze mois passés chez M. Gomel, et neuf ensuite chez M. Choël, l'Avocat et Avoué de première instance, m'avaient mis à même d'être à mon tour un assez bon consommateur de papier timbré. Sous d'autres rapports encore leurs *Attestations* me sont favorables. Le premier dit :

« C'est avec le plus grand plaisir que je lui rends ce » témoignage, parce qu'en sortant de chez moi, je n'ai » cessé de lui porter intérêt et sincère attachement.

» GOMEL. »

(Autographe.)

Le second se fait un devoir d'ajouter :

« Ç'a été avec un vif regret que je lui ai vu aban- » donner la partie contentieuse. CHOEL. »

(Autographe.)

Beaumarchais a dit : « Nul être créé ne peut manquer à son instinct. » Le mien ne m'ayant jeté que par circonstance du côté de la Basoche, j'incline vers d'autres impulsions, dont les voix ne se font pas encore bien entendre : mais j'écoute.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

« Mon cher Maurice,

» Il y a à peu près un an qu'il est question d'accorder des pensions aux auteurs, à la fin de leur carrière.... La promesse nous en a été faite *positivement* par M. le duc d'Aumont. Mais comme on a conservé l'habitude de regarder les auteurs comme fort peu de chose, ce projet en est resté là.... Il faut que vous sachiez que j'ai été *le premier* à parler de ces pensions.... Il est révoltant de mettre en doute si c'est une faveur que nous demandons, ou si c'est un droit que nous réclamons. Je voudrais vous voir vous emparer de cette discussion avec chaleur et énergie.... Il faut surtout bien faire sentir que, si on nous dépouille après notre mort du seul héritage que nous puissions laisser à nos enfants, il faut au moins pendant notre vie, quand les infirmités arrivent, nous donner de quoi ne pas nous trop faire regretter la carrière que nous avons embrassée. Quoi ! nous faisons l'ornement des théâtres, nous sommes enfin pour quelque chose dans l'affluence des étrangers ; nous payons notre tri-

but à notre pays; nous faisons rire, chanter nos concitoyens, et on nous laisse mourir de faim, quand une retraite d'acteur, un caprice de comédien, une lubie de directeur, empêcheront notre répertoire d'être exploité! On donne une pension de retraite à un garçon de théâtre, et les auteurs n'ont rien! Cher ami, prenez cette affaire à cœur; elle est digne d'être discutée avec votre plume.... C'est un coup de partie.... et il faut nous aider.... Pixérécourt m'a parlé en l'air d'une pension de *mille francs*, que personne de nous n'acceptera. Il y aura à peine *quatre auteurs* qui auront droit à cette pension, et on leur offre 1,000 fr. après trente ans de travail!... On donne 600 fr. de pension viagère à un domestique qui vous a bien servi 20 ans; comment offrirait-on mille francs à un auteur qui aura 1,500 représentations! Allons, cher Maurice, secondez-nous!... Je voudrais même qu'il y eût pension de droit pour les vieux, et pension d'encouragement, *ne fût-elle que de moitié*, pour les jeunes. Dans ce cas, il faudrait désigner Auber, Scribe, Hérold. — Êtes-vous de cet avis? Boïeldieu.

» 5 mars 1825. »

(Autographe.)

Ce que peut le jeu muet au théâtre, sans aucun secours étranger, Milon, le Chorégraphe de l'Opéra, nous l'a montré dans toute sa perfection. A la scène d'*Orphée* descendant aux Enfers, on sait que les Démons furieux s'opposent à son passage, l'entourent et le menacent par d'affreuses contorsions accompagnées de cris féroces. Des choristes et des figurants étaient tout simplement chargés de l'accessoire de cette scène.

Mais, par intérêt pour elle, Milon s'y était réservé une place. Comme il ne chantait pas, il n'avait donc que la pantomime pour ressource. Les autres portaient des masques hideux. Lui ne confiait qu'à la terrible austérité de son visage l'expression nécessaire au chef de ces maudits. Le plus implacable de tous, il s'opposait d'abord avec rage à la périlleuse entreprise d'Orphée soutenu par l'amour conjugal. Bientôt, aux sons magiques de la lyre, ce Démon perdait insensiblement de sa fureur, écoutait, sentait ses tourments s'alléger, et passait enfin de l'extase au plus délicieux ravissement. Il eût volontiers pris la main de l'enchanteur pour le conduire près d'Eurydice. Ces gradations étaient observées avec un art, une délicatesse de nuances tels que l'esprit ne pouvait se refuser d'y croire, sans que le goût en fût aucunement blessé. On peut dire qu'en dépit de la musique, le spectateur *n'entendait* plus que ce que lui *disait* ce Diable avec son merveilleux silence. Et ce n'est pas une fois, c'est toujours que Milon a volontairement donné ce spectacle à la foule qu'il attirait, et dont, loin de s'en plaindre, Nourrit sollicitait l'intéressante leçon. Sans doute il ne s'agit ici que du simple fleuron d'une couronne bien méritée; mais ne le laissons pas tomber, afin qu'un autre artiste puisse le détacher et s'en servir.

❦

Dans sa loge d'actrice, à l'Odéon, mademoiselle George tenait, il y a deux jours, ce petit cercle en usage chez les comédiens qui viennent de paraître sur la scène. La conversation tomba sur les Journalistes. Madame Gay s'avisa de dire : « *Ah! bah! on les a*

» *tous pour un écu!* » — « *Non, madame,* lui répondit » quelqu'un, *on ne les a pas tous à ce prix; il y a des* » *ouvrages pour lesquels ce serait beaucoup trop cher.* » Assez interdite pour qu'on s'en aperçût, madame Gay, en se retirant presque aussitôt, demanda tout bas à la maîtresse de la loge quelle était la personne qui avait répliqué d'un air si sûr de son fait. « *C'est la femme* » *d'un Journaliste,* » répondit, encore plus bas, mademoiselle George. — Me voilà certain qu'à sa prochaine comédie madame Gay n'oubliera pas de venir, selon son habitude, solliciter ma bienveillance et exalter le désintéressement de ma profession. (9 mars 1825.)

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de faire déposer au bureau de votre journal 800 prospectus de mon *Album*.... Ce serait, monsieur, mettre le comble à votre bienveillance, en voulant dire un mot, pour fixer les regards de messieurs vos souscripteurs.... Ce mot ferait merveille et vous assurerait des droits certains à la reconnaissance de l'auteur. Le Normand, la Devineresse.

» 12 mars 1825. »

(Autographe.)

« Monsieur,

» Puis-je espérer de votre obligeance que vous voudrez bien faire à cette note les corrections que vous jugerez nécessaires et l'insérer dans votre plus prochain numéro, de manière qu'elle puisse paraître au plus tard lundi prochain, 21 de ce mois; vous m'obli-

e que vous voudrez
et vous jugerez ..
e prochain numero
u plus tard Lundi
très particulièrement.

Monsieur

Puis-je espérer de votre obligeance que vous voudrez bien faire à cette Note les Corrections que vous jugerez nécessaires et l'insérer dans votre plus prochain numéro de manière à ce qu'elle puisse paraître au plus tard Lundi prochain 21. de ce mois ; vous m'obligerez très particulièrement.

je vous prie en même temps de vouloir bien agréer les billets que j'ai l'honneur de vous envoyer pour ma représentation de retraite.

Veuillez recevoir, Monsieur, l'assurance de ma plus parfaite Considération.

Franç. Talma

Paris 18. mars 1825.

gerez très-particulièrement. Je vous prie, en même temps, de vouloir bien agréer les billets que j'ai l'honneur de vous envoyer pour ma représentation *de retraite*. Veuillez, etc. FRANÇ. TALMA.

» 18 mars 1825. »

(Autographe.)

Rien de ce qu'écriront les Journalistes sur le talent d'imitation de Mazurier, ne vaudra la manière dont une spectatrice, qui ne le connaissait pas, l'a caractérisé, ce soir, dans *Jocko*, à la Porte-Saint-Martin : « *Vous m'aviez dit que c'était un singe, et je vois bien* » *que c'est un homme; mais si vous m'eussiez dit que* » *c'était un homme, je croirais que c'est un singe.* » (23 mars 1825.)

La représentation de retraite de Talma a été donnée il y a sept jours. J'en ai saisi l'occasion pour apprécier, en toute sincérité, le mérite actuel du tragédien. Par mon premier article du 22 de ce mois, je me suis senti engagé à le faire suivre, sans lacune, de ceux qui compléteraient cet examen, et je n'en ai pas été détourné par le terrible spectacle auquel je viens d'assister à la Conciergerie. — On y préparait à la mort cet abominable Papavoine, qui a tué deux charmants enfants avec une cruauté inouïe. Obligé d'attendre l'heure de la *toilette,* j'ai prié le Directeur de me prêter son bureau pour continuer un travail dont rien ne pouvait me dispenser. Pendant que j'écrivais, Martainville, attiré là par la même curiosité, lisait par-dessus mon épaule et s'extasiait sur l'abondance de mes idées en un pareil lieu. « *C'est*, lui dis-je, *la force du devoir et*

» *du besoin qui m'assiste; sinon je me livrerais comme* » *les autres aux sombres pensées qu'il fait naître.* » — Quand on annonça le Condamné, tout le monde passa dans l'avant-greffe, où se fit la cérémonie. En s'asseyant sur l'escabeau, Papavoine posa les mains sur ses genoux. Il eut un mouvement de surprise lorsque l'Exécuteur en prit une pour la placer sur le dos; mais d'un hochement de tête il sembla dire : « Ah! je sais » ce que c'est, » et il y porta l'autre main de lui-même. Ses yeux suivirent ensuite d'un air nonchalant les ciseaux qui coupaient le col de sa chemise, et ils ne se détournèrent que pour se fixer plusieurs fois sur un Gendarme qu'on nous dit être celui qui l'avait arrêté. Il affecta, tout le temps, la plus grande tranquillité, en promenant sur l'assemblée des regards dont l'indifférence était démentie par un fort battement des muscles de la tempe. Je le fis remarquer à Gavaudan, si troublé qu'il lui fallut accepter le flacon de sels d'un de nos voisins. Dès que Papavoine eut dépassé la porte avec son lugubre cortége, il monta vivement sur la charrette. A l'aspect de la multitude qui couvrait la place et d'où s'échappa un long murmure d'indignation, il pâlit, trembla de tout son corps, baissa les yeux et feignit d'écouter attentivement le confesseur...........

Je rentrai chez moi. Pendant trois jours consécutifs, je viens d'élaborer mes remarques sur un talent auquel je crois être plus utile en lui signalant une décroissance dont l'âge est l'unique cause, que ceux qui le poussent à perdre de sa renommée en l'engageant à demeurer encore. C'est dans mon dernier article que je parle des *six gestes*, dont le retour forme la contexture principale de la tenue de Talma : relever sa ceinture, se

frotter les mains, les croiser en les jetant sur une épaule, s'essuyer le front, lever les yeux au ciel et faire trembler la jambe gauche en la pliant. Je termine en disant, avec justice, que le nom de Talma est devenu presque national....

Je m'arrête.... On m'annonce Talma.... Que va-t-il se passer?

. . . .

Il était ému; mais sa belle figure ne peignait pas la colère, elle respirait plutôt une bienveillance contenue par le fait de sa démarche. « Vous n'avez pas, me » dit-il aussitôt, le pouvoir de m'ôter mon talent; il » est un don de la nature et le fruit de mes études; » mais vous m'ôtez la confiance. Vous réduisez mes » gestes à six.... c'est peut-être vrai. J'y pense, quand » je suis en scène, je veux y remédier, la gaucherie » s'en mêle et ma mémoire s'absente! Je viens donc » vous dire que, si votre intention est de continuer, je » quitte le théâtre : j'aime mieux cela que finir par » justifier davantage vos critiques. » — Frappé de la noblesse de ces premières paroles, et presque attendri par la touchante inflexion des dernières, « *Quand un* » *artiste tel que vous,* lui dis-je, *tient ce langage à un* » *homme comme moi, celui-ci n'a plus que cette ré-* » *ponse,* » et profitant de ce qu'il était assis près de mon fauteuil, je lui pris la main en inclinant mon genou vers lui. J'allais poursuivre, quand il m'attira pour confondre notre mutuelle émotion dans une étroite embrassade. « *J'y comptais,* ajouta-t-il en se remet- » tant, *Thérèse me l'avait bien dit; venez demain chez* » *elle, elle nous donne à dîner pour sceller notre rap-* » *prochement.* »

Je n'oublierai jamais cette scène, qui m'a fait voir ce qu'il y a de compensations à espérer dans l'exercice d'une profession si difficile, et je la raconterai demain, sans en rien taire, à tous les convives de mademoiselle Bourgoin. (28 mars 1825.)

Le 10 du mois dernier, j'ai reproché à Talma de nous avoir montré Philoctète avec le pied enveloppé d'un linge *tout blanc de lessive,* et disposé comme un appareil appliqué par le plus adroit chirurgien. Cette invraisemblance en l'état où se trouve le compagnon d'Hercule, qui n'a, dans l'île de Lemnos, que des *lambeaux* de voiles pour *sécher* sa blessure, était étonnante de la part d'un tragédien qui ne néglige aucune partie de détail. Je lui ai conseillé un simple morceau de toile grise, arrangé avec cette négligence réfléchie, ce désordre calculé qu'il entend si bien, et je viens de voir qu'il a tenu compte de mon avis. En pareil cas, les ganaches répondent par des injures. (Mars 1825.)

Cette semaine, on a conduit au Théâtre-Français un brave soldat dont les paroles sont souvent empreintes d'une singularité réjouissante, et qui n'avait encore été à aucun spectacle. Quand on lui a demandé ce que les Comédiens lui avaient fait éprouver, il a répondu avec la politesse de quelqu'un qui fait des concessions : « *C'est des farceurs, mais on s'ennuie ferme.* » Fréron et Geoffroy jugeaient autrement, mais leur style était beaucoup moins pittoresque. (Mars 1825.)

L'acteur de notre temps qui promettait le plus, Lafargue, est mort hier de la poitrine, à Auteuil. Le Curé a lu un *mandement* de Monseigneur l'Archevêque, qui *interdit l'entrée du temple à tous les comédiens.* Il a dit ensuite qu'un Comédien venait de mourir dans la commune, que l'église serait fermée pour lui, et qu'il attendait de ses fidèles « une entière obéissance » aux ordres de Monseigneur. » Les parents et les amis de Lafargue, accourus pour lui dire adieu, ont offert de payer tout ce qu'il faudrait pour obtenir quelque relâchement à cette mesure. Ils ont été refusés. On a fermé aussitôt les portes. C'est à Passy qu'on a été chercher deux cierges, un drap mortuaire, de l'eau bénite et un Christ qui avait été également refusé. (5 avril 1825.)

L'insouciance de ses affaires, qui se manifeste à tout propos dans la vie de Théaulon, ne s'est jamais mieux montrée que ce matin. Pendant que l'auteur achevait de compagnie la pièce que le Vaudeville a reçue d'avance, sur la foi d'un talent qui ne trompe guère, un homme noir se présente. — « *Qu'est-ce?* » dit Théaulon sans lever la tête. — « *Monsieur, je viens » pour saisir.* » — « *C'est saisi*, » lui répond l'écrivain, sans plus le regarder qu'auparavant, et il continue sa besogne comme si personne ne l'eût dérangé. Mais l'officier ministériel insiste et veut s'expliquer. Alors Théaulon, ramassant ses papiers, dit paisiblement à son collaborateur : « *On ne peut pas travailler » ici, allons finir au café des Variétés; j'ai notre dé-*

» *noûment dans ma tête.* » Un quart d'heure après, le manuscrit était au net. (5 avril 1825.)

« Monsieur,

» .... Je désire être placée en venant à Paris. Vous savez que je préfère le théâtre du Vaudeville, ensuite les Variétés; faites donc quelque chose pour moi, soyez assuré que vous ne trouverez personne de plus reconnaissante. J'ai tant d'envie de faire mon état, surtout de me fixer. Agissez donc, Monsieur, comme si j'étais présente, je ratifie d'avance tout ce que vous ferez pour moi. Je compte sur toute votre obligeance et le pouvoir que vous avez d'être utile. Recevez, etc.

» Mélanie.

» Londres, ce 5 avril 1825. »

(Autographe.)

(*Par avancement de date.*) « Je veux croire que M. Charles Maurice n'a pas reçu ma lettre d'hier; il n'aurait pas, je pense, continué son insolence. Dans tous les cas, je le préviens que ce ne sera plus moi qui me chargerai de le corriger. Mélanie.

» Paris, ce 27 juin 1832. »

(Autographe.)

« Paris, 16 avril 1825.

» .... A compter du premier de ce mois je devrais être sociétaire du Théâtre de l'Opéra-Comique. Éclairée par les sages conseils de quelques journalistes, j'ai reconnu qu'avec raison l'opinion publique ne ratifierait pas mon engagement, et, pour réparer mon im-

prudence, j'en ai demandé la résiliation. Pendant la négociation, qui a été longue, le Théâtre de Madame m'a fait des propositions que j'ai acceptées, mais qui ont été annulées depuis, à ma sollicitation. Monseigneur le duc d'Aumont et M. de Pixérécourt, qui avaient stipulé avec moi un dédit de vingt mille francs, ont consenti à recevoir une somme moindre, et par ce moyen, étant redevenue entièrement libre, j'ai contracté de nouveau avec le Vaudeville, dont je m'éloignais à regret. PAULINE GEOFFROI. »

(Autographe.)

« M. Michaud, Malitourne et moi, nous vous prions tous, mon cher Merle, d'user aujourd'hui de toute votre influence sur l'impartialité de *Charles Maurice* (Courrier des théâtres), pour qu'il se dévoue aux intérêts de *l'Héritage,* comédie en cinq actes, de notre ami Mennechet, dont la représentation a lieu demain. Nous comptons bien sur votre obligeance et sur le succès de vos démarches; vous lui écrirez un petit mot si vous ne le voyez pas ce soir, n'est-ce pas?

» Adieu. Amitié. VÉRON.

» Vendredi, 6 mai 1825. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» J'ai l'honneur de vous envoyer deux billets de loges pour la première représentation de ma comédie, et j'ose réclamer votre bienveillance pour mon ouvrage. Recevez, etc. MENNECHET.

» Ce 6 mai 1825. »

(Autographe.)

« Mon cher Maurice,

» Je m'empresse de vous témoigner toute ma reconnaissance pour la manière plus qu'aimable dont vous venez de parler consécutivement et de *la Porte secrète* et de moi. C'est le langage de l'amitié et de la bienveillance, et votre plume me venge de l'extrême rigueur de quelques articles qui semblent dictés par une haine que je ne crois pas avoir plus méritée que je n'ai encore acquis de droits à l'attachement que vous voulez bien me témoigner.

» Recevez mes sincères remercîments et conservez-moi cette aimable indulgence, qui me flatte d'autant plus qu'elle est pour moi la preuve d'un sentiment auquel ne cessera jamais de répondre avec empressement et reconnaissance, mon cher Maurice,

» Votre dévoué de cœur. Désaugiers.

» Ce 9 mai 1825. »

(Autographe.)

« .... Si vous êtes assez bon pour parler de notre opération, assurez bien MM. les auteurs que ni Pixérécourt ni moi ne leur fermerons le chemin, et que nous nous ferons un devoir de les accueillir. Ne travaillant ni l'un ni l'autre pour la Gaîté, nous leur laisserons toute la place, et ils seront plus joués que jamais. Dubois.

» 22 mai 1825. »

(Autographe.)

M. le Vicomte de la Rochefoucauld prend possession de la haute gestion du Théâtre-Français, et le baron Taylor est Commissaire du Gouvernement. Nous allons voir bien des choses! (10 juin 1825.)

« Mon cher Maurice,

» M. de la Rochefoucauld désire être éclairé sur les vices et les abus du Théâtre-Français, et je ne doute pas que vous ne lui fassiez plaisir en les lui signalant par la voie de votre journal. Je suis sûr qu'il vous en saura gré; et je lui ai déjà annoncé ce que vous avez commencé dans votre numéro d'aujourd'hui. Je l'ai engagé à bien peser les avis qu'il recevrait des journaux, et surtout du vôtre. — Vous m'avez rendu tant de services, que je voudrais vous en rendre à mon tour, et soyez sûr que je n'en négligerai pas l'occasion quand elle se présentera.

» Votre, etc. Boieldieu.

» 20 juin 1825. »

(Autographe.)

Qu'aisément auraient centuplé leur fortune les personnes qui se seraient avisées, au sortir des premières commotions politiques, d'employer ce qu'elles possédaient en acquisitions de terrains dans Paris! Il est vrai que, pour arriver où nous sommes, l'attente aurait été un peu longue et que les spéculateurs seraient bien vieux. Mais les intérêts de la famille y trouveraient si bien leur compte, qu'il n'y aurait pas lieu de s'en repentir. Brunet, l'acteur, me disait hier au soir qu'il

lui est arrivé de refuser une grande partie des terrains sur lesquels est assise aujourd'hui la rue Cadet, au prix de *cent écus l'arpent.* C'était le Pérou. (10 juillet 1825.)

❦

Je saisis vite l'occasion de féliciter de sa tentative Baptiste aîné, dont je tracasse un peu le talent, mais à qui nul n'en peut contester un réel. A la reprise de *l'Orphelin de la Chine,* au lieu de chercher, comme l'aurait fait un acteur médiocre et craintif, à dissimuler les étonnants rapports de son visage avec ceux des Chinois pur-sang, il les a constatés et fait ressortir par tout ce que la plastique, le costume et la coiffure ont pu mettre à sa disposition. Il en est résulté un véritable indigène de paravent, dont l'aspect a jeté le public dans d'inexprimables transports de gaieté. Baptiste a été plus de cinq minutes (et c'est long au théâtre) sans penser même à prendre la parole, et dans une attitude aussi intelligente que convenable. A la vérité, les vifs applaudissements dont les rires étaient entremêlés, disaient bien qu'il n'y avait rien là qui dût altérer l'estime de son caractère. Enfin les spectateurs, s'étant accoutumés à la vue du Magot, se sont laissés aller à l'intérêt de la pièce. Mais je ne serais pas étonné de voir un de ces jours vendre *des Baptiste* en porcelaine et en biscuit, comme jadis on a vendu *des Volange* en Janot et *des Juliet* en Nicodème dans la lune. Célébrité fragile comme tant d'autres. (1825.)

❦

Jeudi, M. de Lauriston sortait de chez lui lorsqu'on vint lui apprendre une nomination à laquelle il s'at-

tendait si peu qu'il se dit à lui-même, mais tout haut, et de façon que quelqu'un l'entendit : « *Il ne* » *me serait jamais venu à l'idée de faire de Taylor* » *un Commissaire royal près le Théâtre-Français!* » (11 juillet 1825.)

« M. Charles Maurice se souviendra peut-être qu'il a autrefois accepté à déjeuner dans mon modeste appartement de la *rue Mauconseil.* Je ne crois pas qu'il m'ait jamais rendu *politesse* pour *politesse;* mais je le suppose trop loyal débiteur pour invoquer la prescription, et je lui demande à déjeuner chez lui l'un des jours de la semaine prochaine.

» H. DE LA TOUCHE, *quai Voltaire, n*° 15.

» 27 août 1825. »

(Autographe.)

A mademoiselle Bourgoin, artiste du Théâtre-Français.

« Bruxelles, ce 19 septembre 1825.

» Ma chère amie, j'ai appris ici avec un bien grand plaisir votre succès dans *Sigismond.* Quel que soit le sort de cette pièce, vous n'en tirerez pas moins un grand avantage et pour votre réputation dans le monde et pour votre situation au théâtre. Vous avez prouvé au public et à vos camarades que vous êtes en état de jouer autre chose que des *gnans-gnans,* et cela surtout inspirera de la confiance aux auteurs à votre égard. Vous ne pouvez pas vous figurer combien j'ai été ravi pour vous de ce succès, et je n'ai pu tenir au plaisir de vous en faire mon compliment, que j'aurai une grande sa-

tisfaction de vous renouveler dès mon arrivée à Paris, où je compte être rendu dans les premiers jours d'octobre.

» Adieu, chère amie, je vous embrasse de cœur et d'âme, et aussi tendrement que je vous aime.

» TALMA. »

(Autographe.)

« Paris, le 4 octobre 1825.

» J'ai reçu, mon cher Charles, les six cents francs que vous m'avez envoyés pour mon tilbury. Je souhaite qu'il vous fasse honneur et profit. Tout à vous.

» BERNARD, *directeur de l'Odéon.* »

(Autographe.)

« ..... Toute la journée d'hier s'est passée en pourparlers entre *le Rossignol* et *les Deux Salem;* enfin aujourd'hui ces derniers ont mis bas les armes, c'est-à-dire que les billets des *Deux Salem,* revêtus de ma signature, serviront pour *le Rossignol.* Je vous en envoie deux d'amphithéâtre. Ma pauvre fille est fort tourmentée de toutes ces alternatives. Cependant j'espère qu'elle ira bien. Recevez mes amitiés. LE BRUN.

» 30 octobre 1825. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» Je regrette bien que l'état de souffrance où je me trouve encore me prive du plaisir d'aller vous remercier de la bonté avec laquelle vous avez parlé de mon

indisposition. Enfin j'ai laissé aller mon ouvrage (*la Fantasque*) sans pouvoir en suivre les répétitions. Permettez-moi, monsieur, de vous rappeler l'intérêt dont vous m'avez toujours donné des preuves et de le réclamer pour un enfant de douleur qui, sans tant de contrariétés, eût peut-être été moins indigne de votre indulgence. Agréez, etc. O. LE ROY.

» 15 novembre 1825. »

(Autographe.)

Catel n'avait pas la croix d'honneur. C'était le seul de ceux qui ont un nom. Un banquet d'artistes se donne sous la présidence de M. Sosthènes de la Rochefoucauld. Boïeldieu, assis à son côté, lui dit à l'oreille : « *Ne remarquez-vous pas, monsieur le vicomte, qu'il* » *manque ici quelque chose? — Quoi donc? — Regar-* » *dez la boutonnière de Catel. — Ah!* s'écria le Prési- » dent, *vous avez raison, et je vais réparer cet oubli.* » Au travail suivant, l'erreur n'existait plus, et Boïeldieu en jouissait comme s'il eût été lui-même une seconde fois décoré. (1825.)

A l'Odéon, un ténor, du nom de Duprez, a paru aujourd'hui pour la première fois sur un théâtre. Il a chanté, sans le jouer le moins du monde, le rôle d'Almaviva dans *le Barbier de Séville* Castil-Blazé. (1er décembre 1825.)

« ..... *Élégie sur la mort du général Foy!* S'il vous était possible, avant que cet opuscule parût, d'en citer quelques fragments dans votre journal, vous ajou-

teriez encore *à la reconnaissance que déjà je vous ai vouée* pour l'article biographique de mon père ; aussitôt le tirage des premiers exemplaires, je m'empresserai de vous en faire parvenir deux.

» J'ai l'honneur d'être avec une grande considération, etc. ALEX. DUMAS.

» *P. S.* Je fais parvenir ci-inclus à monsieur Charles Maurice quelques fragments parmi lesquels il choisira ceux qui lui paraissent mériter *cet honneur.*

» 2 décembre 1825. »

(Autographe.)

« Le 9 décembre 1825.

» BON AMI,

» Les répétitions de *la Dame blanche* ont tellement absorbé mon temps, que je n'ai pu avoir le plaisir d'aller vous voir ainsi que j'en avais l'intention. Je vous recommande néanmoins la bonne vieille et vous prie de l'aller voir demain ; j'espère que vous en serez content, du moins j'y ferai mon possible. Aussitôt après je m'empresserai d'aller vous voir, car nous avons beaucoup à jaser ensemble. Vous êtes si bon pour moi, que nous parlerons de mes affaires. J'ai aussi beaucoup de choses à vous dire pour la manière dont vous avez parlé de moi à un certain dîner chez M. Lemonnier. Enfin, nous parlerons longtemps ensemble, je m'en flatte. Croyez-moi, etc. DESBROSSES. »

(Autographe.)

MA VIE. — CHAPITRE XVIII.

1802. — LA CONSCRIPTION.

Nous étions, à l'Hôtel de ville, plusieurs centaines d'individus entassés dans une salle où siégeait le Conseil avec son entourage. C'était un tumulte à ne pas s'entendre. Les impétrants, ne se souvenant plus de l'envie qu'ils avaient d'être malades, s'agitaient, plaisantaient, poussaient des cris sur les diapasons les plus élevés ; ce qui, joint à l'aspect de tant de visages naturellement hâves ou malicieusement composés, rapprochait assez la séance de celles qu'on prête aux Conjurations diaboliques.

Le médecin en fonctions était le célèbre Richerand, qui a laissé tant et de si glorieux souvenirs à la science. En l'abordant, chaque Conscrit lui disait tout de suite quelle infirmité ou quel mal il alléguait ; et lui, d'une bienveillance parfaite, d'une bonté rassurante, examinait, jugeait et décidait ce qu'écrivait immédiatement un Secrétaire placé tout près de lui.

Mon tour arrivé, je venais de dire quelques mots sur la faiblesse de mon tempérament, vérité qu'appuyait alors la vue de mon extérieur (bien changé depuis) et que, par un signe de tête, M. Richerand sembla confirmer, lorsque le jeune homme qui m'avait précédé revint lui parler. Pendant qu'il entrait en explication, je m'autorisai, près du Secrétaire, de l'assentiment du Docteur, décision bien faible sans

doute, mais dont il avait été témoin et qui parut lui suffire. Tout aussitôt, un autre Conscrit s'empara vivement de l'attention de M. Richerand, et de ce simple concours de circonstances fortuites sortit, comme par miracle, ma complète libération du service militaire.

La joie que j'en ressentis fut si grande, que je quittai rapidement l'Hôtel de ville sans emporter mon chapeau, et que, je ne sais comment, je me trouvai sur la place, dans un bureau de Contributions, au milieu d'Employés qui me regardaient en riant. L'un d'eux s'étant écrié : « *C'est un fou!* » je revins à moi et j'allai reprendre mon couvre-chef, que je mis sur l'oreille avec autant de fierté que si je venais de gagner la bataille de Marengo.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

❦

« ..... Avant-hier soir, après la répétition (de *la Dame Blanche*), j'ai témoigné devant tout le monde, à Boïeldieu, ma satisfaction et celle de tout le théâtre. J'ai ajouté que, pour ne pas être l'écho du Public, je voulais *devancer son jugement et ses louanges,* en lui donnant une preuve positive de notre enthousiasme pour son magnifique ouvrage. En conséquence, *de mon chef,* et seulement autorisé par M. le duc d'Aumont dans tout ce que je jugerais convenable de faire, j'ai offert à Boïeldieu en souvenir de notre ancienne amitié, et comme gage de la reconnaissance de l'Opéra-Comique, une belle boîte en or, dans laquelle j'avais

placé le brevet d'une pension de 1200 francs, à dater du 1er janvier 1826..... Cette scène de famille a électrisé l'auditoire : on a applaudi avec transport, on s'est embrassé, on a pleuré; c'était un spectacle touchant. Le pauvre Boïeldieu n'en a pas dormi de joie, et moi je suis fier d'avoir rendu aux dilettanti français un autre Rossini.... Je tiens singulièrement à ce que mon action, assez remarquable par le temps qui court, ne soit attribuée à personne....

» *Le Directeur de l'Opéra-Comique :*

» G. DE PIXÉRÉCOURT.

» 11 décembre 1825. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» Effrayé de la situation alarmante de madame Volnais Roustan.... j'appelai avec instance M. le professeur Broussais.... Il condamna de tout point le traitement suivi jusqu'alors.... Le nouveau traitement a été exercé *par lui-même;* un succès spontané a confirmé son opinion; c'est donc à lui seul qu'appartient la guérison.... Il vient de lui sauver la vie. LE COLONEL GÉRARD.

» 13 décembre 1825. »

(Autographe.)

« Et comment puis-je, mon cher directeur, vous faire une analyse de mon ouvrage? Au moment d'une bataille, on le sait, je n'ai plus ma tête, je ne pourrais pas mettre en cet instant deux idées de suite, et il me faudrait quatre ou cinq heures au moins pour pouvoir expliquer clairement mon ouvrage. De plus, à force d'avoir entendu ma pièce, de m'être soumis à toutes

les censures, d'avoir taillé, coupé dans tous les sens, je ne la comprends plus moi-même. Ne pouvez-vous me remplacer en expliquant verbalement le sujet de ma pièce? Vous savez que je l'ai traitée d'après Saint-Simon et Duclos. J'ai représenté la disgrâce de la Princesse des Ursins à la cour d'Espagne, je l'ai montrée environnée d'ingrats courtisans, comme il s'en trouve dans toutes les cours, comme nos Rois mêmes en ont trouvé aux jours de leurs malheurs. Un pareil tableau ne peut être blâmé que par de vils courtisans; mais il doit être approuvé de tous les hommes de cœur, qui sont plus attachés à leur Prince qu'à leurs places, qu'à leurs dignités. — Vous voyez comme je bats la campagne; mais votre mot si obligeant, si bon, me met tout à fait hors de moi. Je ne sais que penser de tout cela. Vous m'en avez dit trop, ou vous ne m'en avez pas dit assez. De grâce, renoncez à mon analyse; il m'est impossible de la faire, car je vous jure que c'est tout au plus s'il me reste assez de raison pour vous remercier de toute votre bienveillance.

» A. Duval.

» 26 décembre 1825. »

(Autographe.)

On a dit tout ce qu'il y avait à dire des *Deux Gendres,* tirés de *Conaxa,* le drame du Jésuite. Mais il reste à signaler des faits dont personne n'a parlé, les uns parce qu'ils les ont ignorés, et moi-même parce que, en les taisant jusqu'ici, j'ai dû céder à des considérations particulières. Ces motifs n'existant plus, j'informe. — Lebrun-Tossa, qui a le premier découvert la pièce originale, voulant en faire une comédie, avait

extrait de l'ouvrage une quinzaine de vers jetés sur le papier et mêlés à d'autres de sa composition, tels et aussi ordinaires que celui-ci : « Vous trouverez chez moi

« *Bon visage surtout, compagnie agréable.* »

En vendant, comme de lui, le sujet et ces bribes à Étienne, il *oublia* de lui apprendre qu'il existait un premier auteur. Dès lors Étienne ne dut pas se faire scrupule de laisser dans sa pièce ces quelques vers dont il se croyait en légitime possession, puisqu'il les attribuait à l'esprit de son vendeur. Il fut donc très-naturellement étonné, confondu, lorsqu'il vit se produire un *Conaxa*, et citer des fragments d'un ouvrage dont il entendait parler pour la première fois. Pensant d'abord qu'il y avait là une noire invention de ses ennemis, il soutint *mordicus* que cela n'était pas vrai, et ce fut de l'obstination de sa bonne foi, trop tard désabusée, que sortit tout le scandale dont on a criblé cette affaire. —Ces explications sont totalement inédites.

❦

« ..... Que pensez-vous, me dit M. Brillat-Savarin, de mon aphorisme : « *On devient cuisinier, on naît* » *rôtisseur?* » — Un rôtisseur, lui ai-je répondu, n'a de point de contact avec les sciences exactes que par l'art de faire et de disposer son feu. Vous auriez dû dire : On devient rôtisseur, mais *on naît saucier*. Les sauces et l'art de les tirer sont la pierre angulaire de l'édifice : point de sauces, point de salut, point de cuisine! Là s'engage un combat qui dure une heure et demie, Il m'appelle *classique!* Je l'injurie de *romantique!* Il m'appelle *schismatique!* Je le nomme *hérétique!* Enfin

l'ennemi capitule.... Ce n'est pas M. Grimod de la Reynière, auteur du véritable *Almanach des Gourmands*, qui aurait mis sur mon compte l'anecdote des 365 variations du poulet, quand, dans l'exactitude des faits, nous avouons n'avoir pas pu encore aller au delà de 59 à 60. CUSSY.

» 31 décembre 1825. »

(Autographe.)

J'étais là lorsque Charles X, allant visiter l'Exposition du Louvre et distribuer des médailles d'or, fut reçu dans la grande galerie par le vicomte de la Rochefoucauld et le comte de Forbin. En entrant, ses premiers mots furent : « *Je suis heureux de me trouver* » *avec une partie de la gloire de la France.* » — S'adressant à Horace Vernet, au sujet de sa croix d'honneur : « *J'aurais voulu,* lui dit-il, *récompenser* » *les trois générations.* » — Puis, faisant appeler Gros, il le complimenta sur son beau portrait de Chaptal. — Enfin le Prince dit en regardant Gérard : « *Je com-* » *mande à mon premier peintre le tableau de mon sacre;* » *j'espère qu'il voudra bien s'en charger.* » (1825.)

« Recevez mes remercîments, Monsieur, pour avoir prêté votre feuille aux dénégations loyales et consciencieuses de M. Marc Fournier. Il est établi que *je suis le seul auteur de la brochure* (*Fabrique de romans, maison Alexandre Dumas et compagnie*), non que je veuille m'en faire gloire au point de vue littéraire ; mais il suffit qu'elle ait pu jadis être regardée comme un acte de courage et qu'elle me suscite encore

aujourd'hui des inimitiés pour que je la revendique hautement et que je déclare l'avoir écrite depuis la première ligne jusqu'à la dernière. Agréez, etc.

» EUGÈNE DE MIRECOURT. »

(Autographe.)

« Je puis assurer monsieur Charles Maurice que je ne connais pas même de nom ce M. Gros qui se réclame de moi. Je dois le prévenir, en outre, que je ne prends aucune part à l'administration du journal littéraire dont je suis un des rédacteurs : cette partie est exclusivement entre les mains de M. Fabas, auquel je désire que monsieur Ch. Maurice s'adresse. Je lui communiquerai la lettre qu'il a bien voulu m'écrire, et je le prie d'agréer, etc. JOUY.

» 5 janvier 1826. »

(Autographe.)

Pichald a donné, le 26 novembre dernier, son *Léonidas* en cinq actes, d'où le drame est banni, et qui ne renferme que des amplifications de collége en grands vers luisants, de très-peu d'espérance. Puis voilà qu'hier, quand on n'y pensait plus, un journal y trouve de telles beautés, qu'il voit dans l'auteur *un digne émule de Corneille,* dont Pichald a *la manière!...* Je crie au meurtre! à l'assassin! Et je dois avoir raison; car si le malheureux jeune homme en réchappe, l'ouvrage n'aura pas le même bonheur et sera tué d'ici à un mois. Une bonne critique aurait prolongé son existence. (23 janvier 1826.)

« Cher Maurice,

» De temps en temps, un petit mot sur *la Dame Blanche,* si court qu'il soit, nous fera bien plaisir à Scribe et à moi, et nous vous remercions tous deux de ce qui a été dit avec votre bonté ordinaire. — Il faut que je vous fasse part de mes petits chagrins. On dit que je ne suis pas étranger aux petites attaques dirigées sur Rossini. Vous savez, quant à celles qui partent de vous, si cela est vrai.... On dit que le *Journal des Débats* va prendre fait et cause, et il m'a déjà lâché ses éclaireurs, ce qui me fait penser qu'il va tomber sur moi, avec injustice d'autant plus révoltante que personne plus que moi n'admire le superbe talent de Rossini, son génie, son invention, etc., etc.... Je crains, je vous l'avoue, d'être la victime des exclusifs. — J'ignore quels sont vos griefs contre lui, et ne veux point le savoir. Mais s'il dépendait de moi de les faire disparaître, je vous assure que je ne négligerais rien pour cela. Et vous devez le concevoir : je suis lié avec lui; pas assez peut-être pour être sûr qu'il rend justice à mon caractère, et assez pour désirer que la bonne harmonie continue. Nous logeons dans la même maison, nous nous voyons l'un chez l'autre.... en voilà plus qu'il n'en faut pour vous faire deviner mon désir, et vous savez d'ailleurs quel est mon caractère. Je voudrais n'avoir pas à me défendre de ce dont on m'accuse, et vous êtes bien homme à me trouver le moyen de détruire ces fausses accusations. Si vous voulez que je vous exprime franchement ma pensée, je voudrais que l'on dit : Rossini et Boïeldieu ont, tous les deux,

atteint leur but, chacun sur son terrain. Pour les comparer, il faudrait voir faire à l'un un opéra français et à l'autre un opéra italien. Jusque-là, laissons-les tous deux à leur place; ils y sont bien. Il y a peu de modestie à moi de vous exprimer ce désir, mais quand on fait sa part soi-même on est gourmand. — Dans tous les cas, voilà ma profession de foi; et je suis sûr qu'elle ne pourrait que me valoir votre estime, si je n'étais sûr que vous me l'avez accordée avec votre amitié. Après cela, si des raisons particulières vous font agir, je me tais et respecte votre opinion sur le maëstro. Je veux vous mettre seulement en droit de dire : Boïeldieu n'est pour rien dans tout cela, et vous le ferez par amitié pour moi. — Je suis tout malade. Sans cela, j'irais vous voir; et c'est de mon lit que je vous griffonne ce billet. — Ayez l'œil sur le *Journal des Débats;* vous me rendrez service. Quant à moi, je suis bien résolu depuis longtemps à ne jamais répondre, et je crois faire bien.... Votre, etc.

» BOÏELDIEU.

» 26 janvier 1826. »

(Autographe.)

« MON CHER MONSIEUR CH. MAURICE,

La Pandore m'accuse d'être le meurtrier de Molière. Je suis trop généreux pour nommer mes complices. En attendant ma mise en jugement, je vous remercie de l'aimable et bienveillant article que vous avez inséré dans votre numéro d'aujourd'hui. Je ferai tout mon possible pour justifier vos éloges, pour les mé-

riter à l'avenir, et vous prouver que je suis votre dévoué et obligé serviteur, CORALLI.

» 29 janvier 1826. »

(Autographe.)

« 3 février 1826.

» ..... Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. N'en accusez que la distance des lieux et mes nombreuses occupations *administratives*. Je n'en suis pas moins votre tout dévoué,

» SEWRIN, *Hôtel royal des Invalides.* »

(Autographe.)

En composant, et par un soin minutieux, pour se rendre compte de la position de ses acteurs sur le théâtre, Berton a une manière à lui. Il s'illusionne en faveur d'autant de bouchons disposés sur une table qu'il y a de personnages exécutant chaque morceau de sa musique. Les mouvements qu'il leur imprime, l'émotion qu'il leur suppose excitent ses idées, échauffent sa verve, et, comme il le dit, « *l'aident à répandre* » *de l'harmonie dans l'ensemble du tableau.* » C'est ainsi que, dans *Montano et Stéphanie,* le finale du second acte lui est venu aussi riche de puissance musicale que de passion dramatique.

Autrefois, quand Berton avait son fils, alors âgé de cinq ans, il renouvelait avec lui le moyen employé par Molière. L'enfant, placé devant le piano avec mission de bien écouter la musique, s'impressionnait en sens divers, et, par l'innocente traduction de ce qu'il éprouvait, donnait à son père les conseils qui déter-

minaient le grand artiste à garder ou à rejeter les morceaux soumis à cette naïve épreuve. (1826.)

« 13 février 1826.

» ..... Je fais tout ce que je peux pour que l'Odéon ne perde pas la réputation d'activité que Bernard lui a si justement acquise..... Je m'occupe de la remise de *Saül* avec des chœurs de Rossini..... Ligier joue demain Rienzi pour la dernière fois.

» Frédéric du Petit Méré. »

(Autographe.)

Par arrangement amiable, M. Crosnier est adjoint au pouvoir des Directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il entre aujourd'hui en fonctions. (15 février 1826.)

Parmi les mots spirituels qu'improvise souvent Martainville, on cite celui qui regarde Ribié, l'aventureux Entrepreneur de spectacles : « *Faites-le portier d'une* » *maison, et la maison sera bientôt à lui.* » (16 février 1826.)

On sait que Talma s'était marié en secondes noces à la fille de Vanhove, l'ancien *Roi* et *Père noble* de la Comédie française. A sa mort, une personne de son intimité, qui a touché quelque chose de la succession, trouva, après la délivrance des legs, un mot assez curieux. « J'aurais eu davantage, dit-elle ; mais il a fallu » donner cent mille francs à mademoiselle *Vanhove.* »

— Or, cette MADEMOISELLE était tout bonnement *l'épouse légitime*, et la MADAME qui parlait..... le savait mieux que personne. — *Experta crede.* (1826.)

Chose bien rare pour une ouverture, le dramatique est si largement accusé dans celle du *Jeune Henri*, que deux fois on l'a mise en action sur le théâtre. Gardel, à qui cette idée appartient, la réalisa d'abord dans une soirée donnée à son bénéfice en 1802. Ce même spectacle, encore dirigé par lui, vient de se renouveler pendant six représentations offertes en douze jours, avec le cerf *Coco* (le vivant acteur de Franconi) pour complément d'illusion. On avait attribué à Charles X régnant le désir de se passer cette fantaisie; son absence a prouvé le contraire. (Mai 1826.)

« Paris, 19 juin 1826.

« Monsieur, l'article dont vous m'avez gratifié dans *le Courrier des Théâtres* est si flatteur, qu'on pourrait croire que je l'ai sollicité de votre obligeance : et Dieu sait si jamais j'enviai les honneurs! Je n'ambitionne que l'estime de ceux qui font cas des écrivains moralistes, et la décoration que vous daignez me décerner vous-même me consolerait facilement de n'avoir pas celle que je n'ai jamais demandée.

» Eh oui! sans doute, soixante-trois hivers commencent à courber ma tête, à ralentir ma marche. Mais ne croyez pas, de grâce, qu'il entre dans cet affaissement naturel le moindre chagrin secret. Je me regarde comme un des heureux d'ici-bas, surtout lorsqu'en

descendant la montagne je trouve un suffrage tel que le vôtre. Il délasse de la fatigue du voyage ; il est, selon moi, la véritable décoration des hommes de lettres. Agréez, Monsieur, l'assurance de ma vive gratitude et de ma parfaite considération.

» BOUILLY. »

(Autographe.)

A M. Broussais, qui saigne un peu trop un de mes amis.

Cessez, docteur, d'ouvrir la veine.
Tout est bien pour le temps que nous devons aller,
Et Dieu dans la machine humaine
N'a pas mis plus de sang qu'il ne doit en couler.

(19 juin 1826.)

Le directeur de l'Ambigu-Comique vient de mourir. Il était fils du fameux Audinot, fondateur de ce théâtre, et qui étant acteur à l'Opéra-Comique, y donna *le Tonnelier.* Le moyen qu'il a pris pour produire cet ouvrage, n'étant pas assez musicien pour en faire la partition, fut très-original. Il invita, tour à tour, à dîner un nombre de Compositeurs égal à celui des morceaux de chant qu'il avait placés dans sa pièce, et au dessert, sans paraître y attacher plus d'importance qu'à un amusement, il demanda à chacun de mettre en musique les vers qu'il lui avait secrètement destinés. De cette façon, l'œuvre se trouva complète. On la représenta en septembre 1761, tout uniment sous le nom d'Audinot, sans que les collaborateurs songeassent à revendiquer un travail que leur amitié traitait volontiers de pure bagatelle. (14 juillet 1826.)

❦

Quoi qu'il ait fait, quelque soin qu'on ait pris pour lui, Victor Hugo est tout entier dans ses *Odes*. Encore faut-il trier et prendre de ces ouvrages les *strophes* sublimes qui établissent sa renommée. Ce sont elles qui en ont fondé la moitié la plus belle, de même que c'est aux erreurs de son talent qu'il doit les infortunes théâtrales de l'autre moitié. Il faut donc qu'il s'estime encore heureux, après s'être mis dans le cas de dire comme Chimène :

Pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau,

de ne pas ajouter avec raison :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Ses *strophes* plaideront éternellement pour le pardon de ses *Drames*, œuvres informes, et, qui pis est, arriérées. Victor Hugo ira assez loin dans les âges pour que ses fautes servent d'exemple aux jeunes littérateurs tentés de forcer leur nature et que séduiraient le trouble d'un vain bruit, de préférence au tranquille bonheur d'une solide réputation. Voilà sa part.

Au Théâtre, malgré les peines infinies que prend sa Muse pour dissimuler la monotonie de ses inventions, ou plutôt la ressemblance de ses recherches, car elle fouille beaucoup plus qu'elle n'imagine, ses pièces n'ont point de sexe littéraire ; ce sont de poétiques androgynes qui participent un peu de toute la création porte-plumes. L'idée mère n'y présente rien d'absolument conforme aux exigences du lieu : elle veut exhumer d'antiques usages, des mœurs bonnes à chercher

dans les livres, des héros que l'exagération ou l'effacement de leurs types rend presque imaginaires, enfin des traditions étranges péniblement reliées à notre époque, et plus difficilement encore appropriées à la scène. Ce ne seraient donc là les matériaux d'un *drame récité* qu'autant que toutes ces choses, employées comme accessoires et habilement fondues dans le projet principal, c'est-à-dire dans une action ingénieuse, attachante, libre, vive et pleine de clarté, aideraient à ses développements, favoriseraient sa marche et seraient ce que la couleur est au tableau, quand le sujet est bien arrêté, bien déduit et déjà tracé. Tandis qu'au contraire, chez Victor Hugo, ces détails sont l'essence de la pièce même; ils couvrent le canevas, où l'œil, pas plus que l'esprit, ne découvre la fable à peine indiquée et trop exiguë pour les prétentions qu'affiche en se déployant l'ouvrage. — Qu'arrive-t-il de cette maison où l'architecte a négligé les fondations pour porter tous ses soins sur le confortable des appartements? C'est qu'elle fléchit à mesure qu'on y met le pied, et que, parvenu au dernier étage, elle a si bien, si doucement croulé, qu'on se retrouve, sans avoir eu trop peur, quoique fatigué, au rez-de-chaussée, comme en y entrant. — A tant de défauts, l'art de faire dialoguer les personnages n'est pas la compensation que cet auteur devrait offrir. Ou il les fait largement discourir, notamment ceux qui devraient être les plus sobres de paroles, les vieillards, ou bien il coupe en mille petits morceaux, les vers, les hémistiches, les enjambements prosaïques qu'il leur distribue comme la becquée aux petits oiseaux. Ainsi, ses *pièces de théâtre* n'en ont que le semblant, que les formes superficielles, et ne por-

tent souvent que des titres bizarres, quand ils ne sont pas d'un goût plus qu'équivoque, comme *le Roi s'amuse*, etc.

Si Victor Hugo nous donnait son théâtre pour des *Légendes en action*, il y aurait plaisir à louer en lui le poëte; car il semble n'être jamais simple prosateur qu'à son corps défendant. On trouve, parmi tout le brouhaha de son style, des pensées élevées, qui le paraîtraient davantage exprimées par des mots moins ambitieux, des élans pathétiques, de fort beaux vers, et, mieux que cela, des vers *d'âme*, qui d'ordinaire font honneur à l'homme, parce que la tête n'en est pas le siége, et qu'ils habitent au fond du cœur. Malheureusement le Public les achète, et il serait si facile à cet écrivain de les lui donner!

Sa Majesté Charles X a nommé hier M. Véron *Médecin de la Direction générale des Musées*. Le titulaire vient de m'en apporter la nouvelle pour que je l'annonce. Je lui ai demandé s'il purgerait les tableaux et s'il tâterait le pouls aux statues. En homme qui m'a paru spirituel, il a ri. (4 août 1826.)

Au dernier dîner de mademoiselle Bourgoin, la conversation tournant à la politique, M. le prince Paul de Wurtemberg, qui est à Paris par suite de sa mésintelligence avec son frère régnant, blâmait fort les souverains de leur peu d'idées libérales. « *Ils ne font point* » *assez de concessions à l'esprit du temps*, disait-il; *si* » *j'étais roi, je donnerais beaucoup plus de liberté.*

» — *Oh ! mon Dieu*, répondit mademoiselle Bourgoin, » *vous dites cela à cause de votre position ; mais vous* » *feriez comme les autres, si vous étiez* CHEF D'EMPLOI. » (Août 1826.)

Tout aimable et plein de talent qu'il est, Charles Nodier ne laisse pas de sacrifier aux idées excentriques qui flattent les mœurs nouvelles, qu'assurément il blâme *in petto*. Son caractère conciliant et doux, le fait incliner à vouloir être l'ami de tout le monde ; mais il a trop de savoir et de goût pour ne point juger toutes choses selon ce qu'elles valent. Ce soir, au café, n'établissait-il pas, dans son estime, une distinction blessante entre les femmes honnêtes et les autres, et n'imposait-il pas silence à son horreur du vol, en disant : « *Tout le monde vole.... nous avons tous volé!* » Et, comme une thèse ridiculement paradoxale allait s'établir, j'y ai mis bon ordre en disant à l'orateur fantasque : « *Mon cher, parlez pour qui vous voudrez, mais* » *je vous avertis que nous n'écouterons pas.* » (11 octobre 1826.)

Il est incontestable pour moi que Talma n'a dû sa fin prématurée qu'à des habitudes nouvelles et contraires à son état de santé. Jeune, il avait mené une existence simple, toute consacrée aux études et à l'exercice de son art, allant fort peu dans le monde, ne jouant jamais et bornant à un petit nombre celui de ses amis. Parvenu à l'âge où le bien-être résultant de cette conduite lui aurait été le plus nécessaire, il s'est trouvé entraîné en sens inverse. Il lui a fallu se livrer à tout ce qu'il y a d'exigences et de fatigues dans ce qu'on appelle les

plaisirs. Le jeu surtout, avec ses émotions et ses veilles, était devenu pour lui, qui ne savait pas tenir une carte, le délassement le plus ordinaire, en même temps que le plus dangereux, vu le mal organique qui se développait chez lui. J'ai là-dessus des données certaines. Elles m'autorisent à dire que sans cela le Public aurait probablement eu le bonheur de payer à la vieillesse du grand artiste le tribut dont ses rares mérites l'avaient constitué son débiteur. (Octobre 1826.)

Je sors de chez M. Marchand, qui nous a montré dans le plus grand détail toute la garde-robe de l'Empereur, rapportée de Sainte-Hélène. « Je n'attends, nous a-t-il dit, qu'une occasion pour la faire tenir au duc de Reichstadt. » Chacune de ces pièces a été pour nous l'objet de toute l'attention qu'elle sollicitait. Mon indiscrète demande ayant été acceptée, j'ai eu le courage d'endosser la *Redingote grise*.... J'en suis encore tout ému. Ce qui nous a le plus douloureusement frappés, c'est le chapeau rond que portait l'Empereur dans cette affreuse résidence, et qu'il jetait à terre en revenant de ses promenades. Le plus malheureux de nos artisans n'en voudrait pas porter un semblable. (18 novembre 1826.)

Dubois quitte aujourd'hui la direction de l'Opéra. Son talent et son aménité le rendent regrettable. Habeneck lui succède. (31 décembre 1826.)

❦

M. d'Arlincourt est nommé Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Si M. de Voltaire n'était pas mort, il serait curieux d'entendre ce qu'il dirait en déposant sa carte chez ce nouveau collègue. (1er janvier 1827.)

❦

« Monsieur,

» Je ne suis point allé vous voir hier, premier jour de la nouvelle année, persuadé que vous n'auriez que trop de gens empressés d'aller vous porter leurs souhaits; les miens, peut-être un peu tardifs, n'en sont pas moins sincères, et c'est de tout cœur que je vous désire *santé, repos et prospérité.* Boulatignier.

» 2 janvier 1827. »

(Autographe.)

❦

Le Drapeau blanc a paru hier pour la dernière fois. (2 février 1827.)

❦

Décidément, le Théâtre du Vaudeville m'en veut. En moins de sept ans, voilà deux fois qu'il met mon journal (en toutes lettres) sur son théâtricule. La première, vers la fin de septembre 1819, dans une scène vertement sifflée de *la Pluie d'or,* et hier, sous le propre titre de *Courrier des Théâtres.* Il y a eu succès. Lepeintre aîné n'a pas joué *à cheval,* comme on l'avait dit, le rôle de mon postillon, et tout s'est bien passé. (24 février 1827.)

Le petit chanteur qui joue Blaise dans *les Noces de Gamache*, de Mercadante, et Léandre dans *la Fausse Agnès* de M. Rossini, Duprez, a fait redébuter sa femme hier à l'Odéon. Cette jeune personne a chanté Héléna de *la Dame du Lac*. Je rends justice à sa méthode, mais je reconnais que sa voix de *soprano* n'est complète que dans le médium et qu'elle a peu d'étendue. (21 mars 1827.)

Suivez donc le conseil de M. de Voltaire, *faites des perruques*, pour que celle de Talma dans *Charles VI* soit vendue 43 francs, et celle de *Sylla*, avec le costume, 160 francs, comme on vient de le faire !.... — Ingrats..... Coiffeurs ! (26 mars 1827.)

Je quitte Baptiste aîné, qui me disait : « Les acerbes » critiques de Geoffroy sur mon compte me tuaient, et » je ne sais par quel effet de mon organisation le pre- » mier besoin de ma journée, un besoin dévorant, était » de les lire. Je rentrais chez moi désespéré, mais tou- » jours avec l'intention de retourner à celles qu'il me » préparait. Enfin, un beau jour, je me demandai quel » droit avait cet homme sur le repos de ma vie ; de ce » moment, je pris sur moi, bien qu'avec une peine » extrême, de ne plus m'en occuper, et insensible- » ment je parvins même à en entendre parler sans » éprouver d'émotion. » — Je lui ai répondu : « *La*

» *recette est excellente, et je vais la transcrire pour la* » *conseiller à mes malades.* » (28 juin 1827.)

※

« Ma chère Clémence (madame Charles Maurice),

» Permettez-moi de vous offrir la dédicace de mon opéra des *Petits appartements.* C'est à vos soins, c'est au tendre intérêt que vous portez à tous les miens, que je dois le bonheur d'avoir pu m'y loger. Permettez donc que j'acquitte aujourd'hui la dette de la reconnaissance et de l'amitié. — Je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire bien fort, bien fort, bien fort. H. Berton.

» 14 juillet 1827. »

(Autographe.)

※

Je crois que le Théâtre-Français a eu tort de renoncer aux ballets, dont à titre d'*Intermèdes* ou de spectacle lié à l'action on tirerait encore grand parti. Il y aurait à prendre dans l'ancien répertoire des pièces auxquelles ce secours ne serait pas sans agréments pour le Public. Les prédécesseurs l'estimaient à ce point, que le 7 août 1753 la Comédie Française ferma ses portes jusqu'au 13, parce qu'on lui avait interdit les *Ballets.* On députa vers le Roi, Lekain, Dubreuil et mesdemoiselles Gaussin, Lavoy et Drouin, et les *Ballets* recommencèrent le 18, après la représentation du *Cid* et du *Florentin.* — Aujourd'hui, on dirait que cela coûterait cher. Eh! non, si l'Opéra se conduisait en bon camarade.

« Je m'occupe de *Souvenirs galants, politiques, militaires, littéraires,* etc. Ce sont de petits articles de vingt à trente lignes, dont plusieurs assez curieux et *vrais.* Je tâcherai d'en envoyer par parties à M. Maurice pour son journal, et pour sonder le goût du Public quand ces souvenirs seront réunis en corps d'ouvrage. Les suppressions, les abréviations de M. Maurice seront en outre un moyen de plus d'être piquant et concis, talent distinctif de notre aimable rédacteur. Si ce projet lui convient, je le prie de m'en donner avis. J'ai l'honneur, etc. BARON RÉVÉRONY SAINT-CYR.

» Ce 23 août 1827. »

(Autographe.)

« .... Je dois vous confier et vous faire savoir autrement que par un billet de faire-part, que je vais me remarier. Vous auriez été surpris, j'en suis sûr, que votre meilleur ami vous eût fait un mystère de cet acte important de sa vie. Mon mariage est de nature à mériter l'approbation des gens de bien : il a obtenu celle de tous mes grands parents par la nature de mon choix, qui ne causera pas peu d'étonnement à certaines personnes.... Songez, mon ami, que vous êtes du petit, très-petit nombre de ceux que j'affectionne et estime assez pour ne leur rien taire de ce que je cache à tout le monde. LAFON, du Théâtre-Français.

» 15 septembre 1827. »

(Autographe.)

MA VIE. — CHAPITRE XIX.

1805. — AUTEUR DRAMATIQUE.

Le spectacle a toujours été le délassement favori du Clerc d'Avoué, dont les occupations sérieuses contrastent avec les vifs aiguillons de ce plaisir. En entrant chez M. Gomel, j'y avais trouvé le fils de Pigault-Lebrun, Second Clerc, et nous nous étions liés d'une amitié toute fraternelle, qui ne s'est jamais démentie. Après avoir plaidé en *Référé,* le matin, devant M. le Président Berthreau, nous aimions beaucoup à vider l'Étude pour aller à la comédie, Pigault s'en amuser, et moi donner audience à certain Démon qui venait m'y assaillir de pensées littéraires auxquelles je ne songeais point ailleurs.

Je connus Servières, un des vaudevillistes les plus répandus de ce temps. Un jour qu'il avait donné une pièce aux Variétés, il m'en demanda mon avis, qui ne le contenta pas. Sa réponse mit en prose le défi d'Oronte :

> Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
> Vous en composassiez sur la même matière.

Je ne m'expliquai pas aussi directement qu'Alceste, mais j'acceptai la gageure d'un déjeuner que j'aurais perdu, si, malgré mon ignorance des moyens scéniques, je ne lui apportais, avant huit jours, un ouvrage de médiocrité préférable. A quoi tiennent certains lambeaux de l'avenir!... Le terme n'était pas expiré, qu'une comédie en un acte, en vers, acquittait ma

promesse, sous le titre des *Consolateurs.* Je l'offris innocemment à ces mêmes Variétés, qui, la jugeant avec raison hors de leur genre, me conseillèrent de la présenter au *Théâtre de l'Impératrice,* dirigé par Picard, et situé rue de Louvois, ce que je fis.

Je ne dirai jamais assez ni assez bien la reconnaissance que je dois à l'illustre auteur de *la Petite ville* et de tant de charmants ouvrages; il y a des entreprises au-dessus des forces du cœur. Je me présentai à lui sans autre recommandation que ma jeunesse et la confiance qu'inspirait sa réputation d'affabilité, de bienveillance pour ceux qui s'essayaient dans son art. Il me reçut avec cette simplicité bonne et franche qui révélait tout d'abord l'excellence de son caractère. Le jour même, il prit connaissance de mon œuvre, sourit à sa faiblesse, l'améliora par ses avis, et se chargea de la lire au Comité. Une réception s'ensuivit, moitié par l'intérêt qu'on l'y vit prendre, moitié par l'entraînante diction de l'interprète.

Sous la présidence de ce Directeur, dont la voix était, à si juste titre, prépondérante, siégeaient des hommes d'une compétence notoire. C'étaient Marin, le dernier des anciens Censeurs par Privilége royal; Andrieux, l'auteur des *Étourdis;* Collin d'Harleville; Lemontey; Chéron, qui a fait *le Tartufe de mœurs;* Luce de Lancival, le père d'*Hector;* Alexandre Ségur, qui brochait en grand seigneur de jolis opéras-comiques; Try, devenu magistrat de premier ordre; Droz, depuis académicien, et Grimod de la Reynière, le fou de tant d'esprit. Aurais-je jamais osé affronter un si imposant Aréopage?

A la première répétition des *Consolateurs,* qui eut lieu presque aussitôt leur réception, Picard, après

m'avoir expliqué sa désapprobation d'une scène tout entière, me donna le motif de celle qu'il voulait y substituer. Je me retirai tout de suite au fond du théâtre, et, là, dans la posture de Figaro cherchant sa chanson, un genou à terre, crayonnant sur l'autre, je me mis à l'ouvrage. Picard, qui me croyait parti, m'aperçut. — « *Que faites-vous ainsi?* » me dit-il. — « *La scène que vous venez de m'indiquer,* lui répon- » dis-je, *et la voici.* » Il la prit, la lut, puis me frappant sur l'épaule : « *Ah! vous faites des vers comme* » *cela!* ajouta-t-il. *Eh bien, jeune homme, je me charge* » *de vous.* » A la sortie de la répétition, il me questionna sur moi, sur ma famille; et, dès le lendemain, il alla rendre visite à ma Grand'mère, causa fort longtemps avec elle et lui promit.... tout ce qu'il m'a tenu.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

« .... Comme je désire présenter mes meilleurs amis à mon épouse et mon épouse à mes meilleurs amis et à ceux qui dans mon veuvage m'ont donné des témoignages de bienveillance.... veuillez vous disposer à vous réunir vendredi chez moi à mes amis Pépin Lehalleur, Duvicquet, Gosselin, à M. le comte de Torréno, notre bonne Thérèse, madame Armand, etc., etc.... Un mot à mon confident pour ma gouverne et un oui, oui, oui.

» LAFON, du Théâtre-Français. »

(Autographe.)

« Monsieur,

» Vous m'avez invité d'une manière si aimable à employer vos bons offices quand je croirais en avoir besoin, que je vous prierai de me permettre d'en user toutes les fois que ce ne sera pas une indiscrétion. J'ai assisté hier à la répétition générale de *Falkland*, qu'on doit donner dimanche à l'Odéon, et j'ai été on ne plus satisfait de l'exécution de cette pièce. Elle m'a paru être jouée avec plus d'ensemble qu'elle ne le fut à la Comédie française.... Je ne vous dirai pas que Bocage fait oublier Talma dans le rôle principal; mais, quoiqu'il ne l'ait jamais vu, *il le reproduit* souvent.... Recevez, etc. Laya, de l'Académie française.

» 21 septembre 1827. »

(Autographe.)

« ..... On ne peut que déplorer d'avoir négligé un talent modeste, mais qui ne peut percer parce qu'il est au-dessus du déshonneur et de l'intrigue. Connaissant tout l'effet que produisent vos arrêts, j'ose vous le recommander, en réclamant toutefois l'indulgence dont il a besoin. J'ai l'honneur, etc.

» Le chevalier baron de Saint-Priest.

» 25 septembre 1827. »

(Autographe.)

Deux jeunes gens passionnés, non pour les doux plaisirs, mais pour les rudes travaux de la campagne, ont prié Taylor de leur procurer l'occasion de s'amuser selon leur goût. Ces jours derniers, il les a menés

chez une personne de sa connaissance, qui possède un vaste domaine assez loin de Paris. Là, s'étant beaucoup fatigué pour les initier aux labeurs de la culture, il vit arriver l'heure du repos avec une grande joie. Mais à quatre heures du matin, à l'instant où l'inappréciable jouissance du sommeil le tenait le plus délicieusement sous son charme, il est réveillé en sursaut par les deux amateurs, dont, pour toute excuse, le plus fervent lui dit : « *Ami, quand labourerons-nous ?* » — Le pauvre baron faillit tomber en léthargie. (Septembre 1827.)

Sans compter le sot emploi du temps, quelle chose ridicule et mauvaise que l'habitude contractée par tant de gens, sous le nom de *petits verres!* Je parle de ceux qu'on va prendre dans les cafés, par une sorte d'assimilation au service *sur le comptoir,* réservé aux classes nécessiteuses. Comme ton, c'est risqué ; comme usage, c'est détestable, et comme hygiène, c'est dangereux. On en fournirait mille exemples. Mais je ne veux noter ici que la plaisanterie, un peu plus que graphique, adoptée par un de mes bons amis, excellent ingénieur en ce genre. Hier il disait : « La distance » de la porte Saint-Martin à la Bastille n'a pas la portée » qu'on s'imagine ; je l'ai bien souvent mesurée ; elle » n'est que *de deux petits verres.* » (10 octobre 1827.)

« ..... Les nombreux engagements auxquels je suis tenu pour le moment ne me permettent pas de faire de grands sacrifices à mon amour-propre...... Désirant continuer de faire partie de vos abonnés, je

vous prie de donner ordre à votre caissier de m'envoyer un reçu pour un *double* abonnement d'un an.

» PONCHARD.

» 20 novembre 1827. »

(Autographe.)

RÉPONSE. — « Monsieur, je reçois à l'instant la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, et dans laquelle vous voulez bien m'informer de l'embarras de vos affaires. J'en suis on ne peut plus touché, et notamment du désir que vous m'exprimez d'ajouter, malgré de si tristes circonstances, un abonnement à celui que vous prenez déjà à mon journal. Mais, monsieur, quelque léger que soit cet *impôt* (comme *ils* l'appellent), il n'est pas fait pour les personnes que ne favorise point la fortune. Le grand succès de ma feuille me permet d'écouter en cela les émotions d'un cœur trop calomnié. Souffrez donc, monsieur, que, non-seulement je n'accepte pas votre offre généreuse, mais encore que je suspende l'envoi de mon journal, devenu fâcheux par votre situation, et rendez-moi assez de justice pour ne point accueillir des médisances qui prétendraient que les parties irréprochables de votre talent pourraient en souffrir. Dans des temps plus heureux pour vous, je me ferai un véritable plaisir de vous compter au nombre de mes souscripteurs.

» CHARLES MAURICE.

» 20 novembre 1827. »

(Autographe.)

« MON CHER MAURICE,

» Je reviens de la Grand'Grèce pour assister aux convois de deux amis, Girodet et Degoty. Voulez-vous

placer dans votre feuille ce peu de lignes tracées malheureusement trop promptement en l'honneur de la mémoire de Degoty? Tout à vous. TAYLOR.

» 31 décembre 1827. »

(Autographe.)

« ..... S'il y avait un de ces matins un théâtre *des Vieilleries,* comme il y en a un *des Nouveautés,* j'avoue que je tiendrais à honneur d'y voir jouer, avant ma mort, quelqu'une des quarante-deux pièces que j'ai composées ; mais, comme cela n'est guère présumable, je me résigne à la nullité littéraire dans laquelle les libraires et les entrepreneurs de théâtre m'ont (comme ils le disent) *enfoncé.* — Je vous renouvelle, monsieur, l'expression de mon chagrin, parce que, malgré les concessions que vous êtes forcé de faire *au goût de la masse,* vous laissez percer votre goût pour les saines doctrines littéraires. — Si vous n'étiez pas, monsieur, du petit nombre des journalistes qui font leur besogne tout seuls, je vous aurais offert toutes les semaines quelque article de ma façon en échange de votre feuille. J'ai l'honneur, etc. DE PIIS.

» 31 décembre 1827. »

(Autographe.)

La Critique de Sauvo reflète en quelque sorte le calme et la douceur de ses manières. Elle est un peu cousine germaine de celle de Fabien-Pillet. C'est, à coup sûr, une bonne chose ; mais est-ce complétement un modèle ? Je me le demande. (30 novembre 1827.)

« Je serai trop charmée de voir l'un de mes ouvrages dans votre cabinet, monsieur, pour ne pas vous prier, en vous offrant cette gravure faite d'après mon dessin et terminée par moi, de vouloir bien m'y donner une place. Agréez, etc. Vve Jaquotot, *peintre du Roi.*

» Décembre 1827. »

(Autographe.)

« Monsieur et cher collègue,

» Après une maladie grave, j'ai reçu l'ordre d'aller me mettre au vert. J'y suis, et dès les premiers jours je suis mieux. Un de mes camarades m'a joué un tour fort aimable, il a pensé que rien ne me serait plus agréable que de recevoir ici *le Courrier des Théâtres*, et il vous l'a demandé, et vous l'avez envoyé avec une complaisance parfaite. Recevez-en mes remercîments et l'expression du désir que j'ai de vous offrir quelque réciprocité, et l'hommage de tous mes sentiments.

» Sauvo.

» 1827. »

(Autographe.)

(*Par avancement de dates.*)

J'entends dire que M. Alexandre Dumas n'a jamais rien demandé. C'est une erreur qu'il importe de rectifier. Il a demandé, et presque toujours obtenu.

Une place en 1825.

La Comédie française, en 1831 et 1845.

Des Traités particuliers aux théâtres.—1833.—1845.

La direction de l'Odéon. — 1833. — 1848.

A écrire les *Annales de la ville de Rouen.* — 1834.

Des souscripteurs pour sa *Méditerranée.* — 1834.

L'acquisition du Théâtre des Variétés. — 1836.

La Croix à Louis-Philippe, etc. — 1837.

L'engagement de mademoiselle Ida aux Français. — 1831. — 1845.

La Députation. — 1837. — 1848. — Trois fois.

L'Académie française. — 1837. — 1840. — 1842. — 1844. — 1849.

La Direction du Théâtre-Italien. — 1840.

A écrire l'*Histoire des Régiments.* — 1841.

Des *Primes* aux administrations théâtrales. — 1841.

La Direction du Cirque-Olympique. — 1845.

Le Théâtre de Saint-Germain en Laye. — 1846.

Un vaisseau de l'État. — 1847.

La fondation du *Théâtre-Historique.* — 1848.

M. Alexandre Dumas a demandé, par la lettre suivante (trésor de nos archives littéraires), aux Curés de Paris leurs voix pour arriver à la Chambre des Députés :

« Monsieur le Curé,

» Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui a défendu le spiritualisme, proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez la justice de dire que c'est moi. Aujourd'hui je viens me proposer comme candidat à l'Assemblée nationale. J'y demanderai le respect pour toutes les choses saintes, et parmi les choses saintes la religion a toujours été mise par moi au premier rang. *Je crois la nourriture matérielle;* je crois qu'un peuple qui saura allier la liberté et la religion sera le premier des peuples;

je crois enfin que nous serons ce peuple-là. C'est dans le désir de contribuer, autant qu'il sera en moi, à cette œuvre sociale que je viens vous demander, non-seulement votre voix, mais encore les voix que la haute confiance inspirée par votre caractère peut mettre à votre disposition.

» Je vous salue avec l'*amour* d'un frère et l'*humilité* d'un chrétien.

» ALEXANDRE DUMAS. » (1848.)

Il a encore demandé un grade dans la Garde nationale de Saint-Germain. — 1848.

La Direction du *Théâtre-Historique*. — 1849.

L'historiographie de la maison de Piémont. — 1850.

Une part dans la rédaction du journal *l'Événement*, où il a écrit cette ébouriffante cacophonie :

« *Quand le peuple comprendra Dieu, tout sera* » *dit.* » — 1851.

Il a demandé à reproduire l'*Évangile de l'Enfance*, etc. — 1853.

Un théâtre dans le *Jardin d'Hiver*. — 1855. Etc., etc.

(*Le reste à l'Ordinaire prochain.*)

« MON GRAND MAURICE,

» Bérard vous prie de vouloir bien insérer le petit article que je vous envoie, et qui doit lui faire beaucoup de bien ! Car, lorsque vous voulez, vous êtes le meilleur médecin que je connaisse !... Moi, tout à vous.

» ACHILLE DARTOIS.

» 3 janvier 1828. »

(Autographe.)

❦

« ..... Je suis véritablement bien sensible à votre article d'aujourd'hui sur mes vieilleries, et je vous assure que ce qui m'y fait le plus de plaisir est de penser que vous me conservez encore un peu d'amitié. Quant à moi, mes sentiments pour vous seront toujours les mêmes, toujours je vous serai attaché et reconnaissant. — Je suis tout malade et tout boiteux ; sans cela, j'aurais été vous remercier. Mais je vous arriverai un de ces matins, car s'il me faut renoncer à beaucoup d'anciens plaisirs, il en est que je veux quelquefois retrouver. Votre, etc. BOÏELDIEU.

» Ce 7 janvier 1828. »

(Autographe.)

❦

« L'engagement de ma fille à l'Académie royale de musique est définitivement signé depuis le 21 novembre 1827. Il est de mon devoir de vous en faire part, puisque vous avez toujours montré le plus vif intérêt pour tout ce qui avait rapport à ma famille, et surtout au talent de ma fille. TAGLIONI.

» Stuttgard, le 9 janvier 1828. »

(Autographe.)

❦

De mon temps, cinq acteurs ont joué le rôle de M. Jourdain, dans *le Bourgeois gentilhomme :* Dugazon, Thénard, Michot, Cartigny et Samson. Ils y auraient été tous éclipsés par le souvenir de Préville, si la voix de quelques vieux amateurs avait pu établir des points de comparaison. C'est du moins ce que m'ont

appris ceux que j'ai consultés, tout en reconnaissant le mérite qu'y déployait son successeur, dont la verve exubérante contrariait un peu le naturel indiqué par Molière. Il avait enseigné le rôle à Thénard, Comique d'un goût charmant, et qui a réussi au gré des connaisseurs. — Michot y était assez vrai, bien qu'il n'eût pas la bonhomie nécessaire; il était plutôt fait pour les rôles *de genre,* dans lesquels il a excellé. — Cartigny y entendait malice et tombait dans des exagérations qui sentaient le théâtre secondaire où cet acteur avait commencé. — Samson avait le talent trop uniforme et le jeu trop revêche pour se plier à la désopilante vérité de M. Jourdain; mais il comprenait plusieurs des parties saillantes du caractère, et il y aurait été davantage applaudi, s'il n'eût point aussi souvent eu l'air de dire aux spectateurs : « *N'est-ce pas, que j'ai de la finesse?* » — A ce sujet, Baptiste cadet m'a conté que, figurant dans *le Bourgeois gentilhomme* le simple personnage d'un Dervis (nos talents d'aujourd'hui ne concevraient pas cela), il s'y attachait par le plaisir de voir jouer Dugazon. « Au moment, me disait-il, où les Turcs, faisant mine de placer le turban sur la tête de M. Jourdain, le retiraient aussitôt pour le lui faire désirer davantage, la figure de Dugazon était des plus curieuses. Elle prenait alternativement l'expression d'un désir si violent, et, quand il se trouvait coiffé de ce turban, celle d'une satisfaction si naturellement rayonnante, que lui, Baptiste cadet et ses camarades ne pouvaïent s'empêcher d'admirer l'éloquente et rapide mobilité de cette plaisante figure. De son côté, le Public, aussi impatient que M. Jourdain, et comme délivré d'une longue oppression, poussait un hourra de joie à l'instant où

s'accomplissait le couronnement grotesque. » — Pour faire mieux encore, que faisait donc Préville?

« 21 janvier 1828.

» MONSIEUR,

» Vous m'avez toujours traité avec amitié, avec intérêt, et je vous assure que j'y ai été très-sensible. Les gens de lettres sont frères, direz-vous : certes, c'est bien mon opinion; mais malheureusement ils le sont comme le furent autrefois les fils de Jocaste..... Excellent article, écrit à merveille..... Impossible d'oublier ces lignes aimables de monsieur Charles Maurice. Je savais bien qu'il était homme d'esprit; mais ce trait, de sa part, m'apprend qu'il est sensible, et je l'en félicite, car, ainsi que je me plais à le répéter souvent, *cela tient si bonne compagnie au logis!*

» POUGENS, de l'Institut.

» Ma petite anecdote de *Jocko* a donné son nom à des modes nouvelles. »

(Autographe.)

Confidentiel. — M. Rode, invité à dîner chez le Ministre de l'Intérieur, n'a pu, pour son malheur, se refuser aux sollicitations de ce fonctionnaire, qui voulait lui procurer un nouveau triomphe. Mais, au lieu de cela, les nombreux invités de M. de Martignac ont été surpris autant qu'affligés de la décadence du talent de cet admirable violoniste. Lui-même en a ressenti une atteinte si profonde, que, depuis lors, ses facultés se sont sensiblement altérées. — Ce brillant élève de M. Viotti lui avait été confié par Ponteau, le fameux

Cor, qui le vit, pour la première fois, enfant, à Bordeaux, où le père Rode exerçait la profession de parfumeur, et déjà Exécutant extraordinaire. Le fils était à ce moment si jeune, que lorsqu'on le chercha pour le présenter à Ponteau, on le trouva dans la rue voisine, faisant naviguer une petite nacelle de papier sur un amas d'eau pluviale. — C'est aux sages conseils de M. Johnson, un des premiers banquiers de cette ville, que Rode a dû l'heureux placement de presque tout ce qu'il a gagné. Au retour de ses voyages, les rentes qu'on avait achetées pour lui, à 60 francs, lui ont été remises à 120, et sa bonne conduite a toujours justifié ces faveurs de la fortune. Agé maintenant de plus de cinquante ans, Rode a tout à craindre des suites d'un si douloureux événement. (17 avril 1828.)

❦

« Le 12 mai 1828.

» Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous adresser la nouvelle liste de distribution des abonnements au *Courrier des Théâtres*, arrêtée par décision de M. l'Intendant général de la Maison du Roi, du 9 de ce mois. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien faire servir exactement ces abonnements, afin d'éviter aucune réclamation. Agréez, etc. Valery, bibliothécaire. »

(Signature autographe.)

❦

« La représentation des *Rencontres* a été retardée par des indispositions consécutives, ensuite par celle de Martin, et, comme on montait en même temps

Guillaume Tell, nous avons, par respect pour la mémoire de Grétry, cédé notre tour au libérateur de la Suisse. Je voudrais bien que le public fût prévenu de cela, afin d'empêcher les conjectures défavorables.

» Votre vieil ami

» VIAL.

» 13 mai 1828. »

(Autographe.)

« ..... Je n'ai jamais eu qu'à me louer de votre *Courrier,* et je vous dois, à cet égard, beaucoup de reconnaissance. J'aime toujours à compter sur vous, sur votre bienveillance accoutumée..... Encore un petit péché dont je vous demande l'absolution..... Je vous dois déjà trop, etc.

» PÉLISSIER, dit *Laqueyrie* au théâtre.

» Mai et août 1828. »

(Autographe.)

M. Bouilly vient de faire recevoir à la Comédie française *Une matinée de Louis XIV,* en cinq actes en prose. Il annonce y avoir littéralement inséré des paroles sorties de la bouche du Roi, et *recueillies par quelqu'un de la famille de l'auteur.* On en conclut que M. Bouilly descend de personnes haut placées près de ce prince, ce qu'il n'a jamais laissé soupçonner. (Mai 1828.)

« J'ai l'honneur de présenter mes civilités à monsieur Charles Maurice et de l'informer que je serai très-empressé de le recevoir, quand il me fera l'honneur

de venir me voir. Je lui propose un rendez-vous pour demain de dix heures à midi.

» ESMÉNARD, l'auteur du *Triomphe de Trajan.*

» 5 juin 1828. »

(Autographe.)

❦

Il m'est arrivé ce matin, chez mademoiselle Bourgoin, demeurant rue de Ménars, à la grille, d'entrer d'abord dans la cuisine, située à gauche au rez-de-chaussée, croyant y trouver quelqu'un pour m'annoncer. Il n'y avait personne ; mais qu'ai-je vu sur la pierre d'évier? Les diamants de l'actrice abandonnés à l'aventure. Je les ai cachés, et, courant à mademoiselle Bourgoin, je lui ai proposé de deviner ce que je tenais sous ma redingote. A cette vue, « Voilà, dit-elle » sans s'émouvoir, un des tours que me joue sans » cesse ma femme de chambre; elle avait pris mes » diamants pour les savonner, et elle les a oubliés! » Cette bonne personne n'en a pas fait plus mauvaise mine à sa camériste; c'est même à peine si elle lui a parlé de sa négligence, tant les formes de celle qu'on appelle *la bonne Thérèse* sont douces et toujours bienveillantes. (10 juin 1828.)

❦

C'est préjugé de croire la longévité transmissible. Trop d'exemples le prouvent. Aujourd'hui, M. le Maréchal de Lauriston disait le matin à son valet de chambre, qui l'habillait: « *Mon père est mort à quatre-vingt-douze ans; j'irai plus loin que lui.* » Deux heures après, l'espérance même n'était plus possible. (12 juin 1828.)

❦

Comme il faisait visite chez quelqu'un dont il ne connaissait ni la personne ni l'intérieur de la maison, un jour Balzac, l'écrivain de notre temps, pénétra sans obstacle au fond de l'appartement. S'étant enfin décidé à ouvrir une petite porte, il se trouva dans une salle de bains et face à face avec une dame dans le pur état de notre mère commune. Sans hésiter, « *Par-* » *don, lui dit-il, n'ai-je pas l'honneur de parler à* » *monsieur N* (son mari)? » Sur quelques syllabes à peine intelligibles, il se retira, les yeux baissés et de l'air le plus respectueux qu'il put prendre. — Ce trait de bizarre présence d'esprit rassura si bien la pudeur de la dame, que celle-ci avoua ensuite ne s'être presque pas aperçue des difficultés de la situation. (1828.)

Madame Talma vient d'épouser en troisièmes noces M. le comte de Chalot, colonel de cavalerie. Elle avait d'abord été, en 1786, madame Petit, du nom d'un musicien d'orchestre; puis la femme du grand tragédien. Son talent dans la comédie était admirable. Elle en a prouvé la souplesse en jouant d'origine le jeune Sourd-muet de *l'Abbé de l'Épée,* où son jeu était d'une grâce naturelle et d'une éloquence aussi touchante que si l'actrice n'eût été ni travestie ni privée des ressources de la parole. (13 juin 1828.)

❦

« ..... J'ai un opéra en répétition à l'Odéon; il est intitulé : *Aurélien à Palmyre.* J'attache fort peu d'im-

portance au poëme de cet ouvrage ; je ne l'ai écrit que dans le but de faire connaître une des belles partitions de Rossini, et, quel que soit son sort, je me garderai bien de m'en dire l'auteur. Cependant un anonyme même ne veut pas être trop maltraité, et comme monsieur Charles Maurice est en guerre ouverte avec M. Sauvage, le directeur du théâtre, je ne voudrais pas que ce fût un motif pour qu'il me déchirât quotidiennement. S'il pouvait ne pas confondre le poëte avec un *sauvage,* et porter la complaisance jusqu'à trouver bon ce qui ne peut manquer d'être détestable, je vous en aurais plus d'obligation qu'à ma Muse.

» A. DE SAINT-YON.

» 20 juin 1828. »

(Autographe.)

Voilà, non pas comme on écrit l'histoire, mais comme on fabrique le roman, par la pente où l'on est d'exagérer toutes choses, et notamment celles qui peuvent nuire aux gens qu'on ne se soucie pas d'aimer ou dont *on croit* avoir à se plaindre. M. Alexandre Duval vient d'imprimer que j'ai *trente mille livres* de rente. Cette nouvelle m'a fort intéressé; je l'ai crue officielle à mon insu (il arrive aujourd'hui de si grands miracles!), et, pour m'en assurer, je me suis mis bien vite à grimper sur la chaise d'où je rends souvent visite à *mes uniques économies....* Hélas! je n'ai trouvé caché sur l'armoire que le compte ordinaire, trente billets de banque de mille francs chacun, total 30,000 *francs pour toute fortune!* Au prix où sont les fonds publics, cela ne me ferait pas *quinze cents francs de rente.....* Il y a loin de là à la générosité de

M. Alexandre Duval!.... Et pourtant j'ai quarante-six ans! Pendant tout ce dont j'ai pu disposer de ce temps-là, le Collége compris, j'ai travaillé, j'ai cherché la voie la meilleure, j'entends la plus honnête, pour occuper à mon tour une place au soleil. Je l'ai trouvée; j'en cultive le rude terrain avec courage, avec moins de passion pour moi que de dévouement aux intérêts des autres; et ce n'en est pas assez! Un simple amour-propre blessé commence à s'emparer du présent, à miner sourdement mon avenir en me mettant en suspicion vis-à-vis d'un monde de qui j'attends l'estime et la considération!.... Ah! si jamais, dans toute ma carrière, pareille chose m'arrive, n'aurai-je pas mérité les noms que j'épargne à l'auteur de celle-ci? (24 juin 1828.)

Comme le maître d'école qui prépare le soir sa leçon du lendemain, je ne veux pas me reposer aujourd'hui sans libeller celle que Desmousseaux a encore méritée tout à l'heure. On a donné *Iphigénie en Aulide*, et cet Agamemnon-Gâchieux n'a cessé de prêter deux *l* à l'Ilion de sa fabrique. Il prononce toujours *Illion* avec une assurance très-fatigante. Disons-lui donc que la citadelle ainsi appelée fut bâtie par Ilus (avec un seul *l*), fils de Tros et de Callirhoé, et qu'en prenant son nom de celui de son fondateur, elle a dû nécessairement en adopter l'orthographe. A semblable intelligence, bonne nuit! (25 juillet 1828.)

En me racontant hier l'aventure avec plus de liberté que je n'en ai ici, mademoiselle Mars était grande-

ment à l'aise. Voyons si j'esquiverai un peu mieux les difficultés. C'était au temps où florissait mademoiselle Contat, alors propriétaire du château d'Ivry. On était en été. Quand l'actrice avait joué, elle retournait, par partie de promenade, coucher à sa campagne. Un soir que la représentation avait fini très-tard, la comédienne et la société, remplissant une calèche découverte, s'approchaient de la barrière, lorsque d'une fenêtre tomba en plein sur la voiture quelque chose d'absolument semblable à ce que le fameux Janot prit autrefois pour texte de ses constatations si retentissantes. Il fallut s'arrêter et demander du secours au premier concierge venu. Puis on repartit. Mais, en chemin, mademoiselle Contat se plaignait de ce qu'en dépit de l'assainissement de la voiture la même importunité la poursuivait. Enfin, on arrive à Ivry. La toilette qui précède le souper commence.... et voilà mademoiselle Contat poussant des cris affreux, se débattant aux bras de sa femme de chambre, qui, comme elle, venait d'apercevoir en ligne perpendiculaire, *sous* le busc du corset, *l'ignoble auteur des doléances de sa maîtresse !...* Dix bouteilles d'eau de Cologne dans une baignoire, et des parfums de toutes sortes furent aussitôt employés à réparer le désordre, dont ensuite quelques malins se divertirent, d'autant plus qu'en général les grands airs de mademoiselle Contat oubliaient volontiers l'origine de celle qui les prenait. Quoi qu'il en soit, à pareil prix, nous voudrions tous que l'art théâtral reçût encore un aussi beau présent de n'importe quelle Dame revendeuse à la halle. (7 août 1828.)

« MONSIEUR,

» Je prends la liberté de vous adresser M. Lafargue, régisseur du théâtre des Funambules, homme d'honneur, mais assez maltraité par la fortune. — Il organise une représentation à son bénéfice. Vous pouvez lui être très-utile, et la dernière fois que je me trouvai chez vous, vous eûtes l'extrême bonté de m'assurer que vous feriez tout ce qui serait en votre pouvoir. — Mon importunité est grande, mais elle n'égalera jamais votre bienveillance. — Depuis quelque temps, vous me traitez en enfant gâté. Qu'ai-je fait pour le mériter?... et comment le reconnaître? Croyez, etc.

» FRÉDÉRIC LEMAÎTRE.

» Ce 16 août 1828. »

(Autographe.)

Les mystérieux travaux de la franc-maçonnerie trouvent dans M. Bouilly un adepte des plus fervents. Plusieurs fois déjà, il a voulu m'admettre dans la confrérie, et j'ai toujours eu la force de le refuser, en alléguant mon antipathie pour toute espèce de dépendance nouvelle. Cependant il y apporte une insistance tout obligeante, et qui m'a rendu ce matin la résistance bien difficile. Il me tenait dans un coin de mon cabinet, et m'avait si habilement coupé la retraite, que je me suis cru un moment obligé de *voir la lumière* ou de me fâcher avec mon enthousiaste convertisseur. J'ai par bonheur manœuvré de façon que je n'ai eu besoin de prendre ni l'un ni l'autre de ces

26.

partis : il m'a suffi du plaisir de mettre la conversation sur le poëme des *Deux Journées.* (29 septembre 1828.)

❦

On s'est étonné, il y a huit jours, de la verve de Théaulon, qui a composé et écrit un vaudeville en six heures. Que dira-t-on de M. Aude, à qui il est arrivé de lire à l'ancien théâtre des Variétés toute une pièce à laquelle il n'avait pas un seul instant songé, et qu'il fabriquait au fur et à mesure de ses idées, en tournant les feuillets d'un rouleau de papier blanc? Amiel, Brunet, César et Crétu père, directeurs de ce théâtre, ont constaté *de visu* le fait, dont M. Aude a offert de leur donner, sans déplacer, une autre preuve. Pris au mot, il a été jusqu'à la septième scène d'une nouvelle improvisation, que l'assemblée a fait finir par d'unanimes applaudissements. Pour exécuter de pareils tours de force, il faut n'avoir rien perdu de la grosse abondance qui brille dans l'histoire, un peu trop développée, de la race des Cadet-Roussel. (30 septembre 1828.)

❦

Une petite querelle, devenue un peu plus grosse par les agaceries, s'est élevée ce matin au foyer des Comédiens français, entre mademoiselle Bourgoin et mademoiselle Émilie Leverd, cette actrice dont le singulier grasseyement lui fait prononcer les *r* comme des *g,* pourquoi elle appelle sa voiture un *cagosse.* Pour terminer la discussion, mademoiselle Bourgoin s'est ingéré une malice. En prenant le bras de mademoiselle Leverd, elle a fait le simulacre d'y imprimer les dents. Aussitôt l'autre de s'écrier : « *Ah! elle m'a*

MOGDIEU! *Je suis* ENGAGÉE! *faites-moi* CAUTÉGUISER! » Ces drôles de mots ont mis fin à la dispute, et plus promptement que ne l'auraient pu faire les meilleures raisons du monde. (7 octobre 1828.)

Je rentre. J'ai dîné aujourd'hui chez le général Brayer avec M. Marchand, son gendre, Ex-valet de chambre de l'Empereur, et qui a donné à ma femme un petit médaillon en or contenant des cheveux de l'immortel défunt. (24 octobre 1828.)

« MONSIEUR,

» D'après les vexations que j'ai éprouvées à l'Opéra-Comique, j'ai été forcé de demander la résiliation de mon engagement; je pars pour l'Italie. Veuillez donc suspendre l'envoi de votre feuille jusqu'à mon retour. Je sais que je vous suis redevable de trois trimestres : vous pouvez compter que d'ici à quelques mois le montant vous en sera remis. Mais les pertes que j'ai essuyées à l'Odéon et le besoin que j'ai d'argent m'obligent à vous demander encore ce délai. — J'ose vous remercier d'avance, et vous prie de croire à la reconnaissance qu'aura pour vous celui qui a l'honneur d'être votre, etc. G. DUPREZ.

» Ce 4 décembre 1828. »

(Autographe.)

MA VIE. — CHAPITRE XX.

LE PARLEUR ÉTERNEL.

« *J'ai quinze cents livres de rente!... Ah! Sophie, tu ne seras plus malheureuse!* » s'écrie Saint-Albin du *Père de famille,* lorsque le Commandeur lui apprend que c'est là toute sa fortune.

Dans le même transport de joie, après mon premier succès, je me suis dit : « *Ah! ma mère, tu n'as plus* » *rien à craindre, je suis auteur!* » Et mon idée fixe, cet espoir d'une noble indépendance, allait le galop dans ma jeune cervelle. Non que la réussite de mon premier ouvrage, représenté le 13 juillet 1805, eût été bien grande, mais c'en était une; pas un murmure ne l'avait troublée, et l'imprimeur tenait déjà mon manuscrit. Pouvais-je désirer davantage?

Ce bonheur excita en moi de tels mouvements de gratitude envers l'homme à qui j'en étais redevable, que je me trouvais malheureux de ne savoir comment y répondre. Une idée me sembla devoir mettre un terme à mon incertitude. Picard était comédien, il avait même un talent naturel et d'une gaieté très-communicative. « Eh bien! me dis-je, l'offre d'un rôle le flatterait » sans doute; mais, pour aller à mon but, il faudrait » que ce rôle fût digne de celui qui les sait si bien » faire, d'une importance inusitée, la cheville ouvrière » de la pièce, peut-être la pièce même; qu'il fît tout, » qu'il parlât seul..... » Cette dernière idée fut décisive; la forme était trouvée, le fond ne tarda pas à la

suivre, et trois jours après j'avais écrit *le Parleur éternel.* Je le portai à Picard, qui, touché d'abord de mon intention, m'expliqua pourquoi l'intérêt de l'ouvrage exigeait qu'un autre acteur remplît le rôle, dont le style, se rapprochant de la bonne comédie, voulait qu'il fût joué en *habit habillé,* comme ceux de l'ancien répertoire. Or, ce costume n'allait point à Picard, toujours raisonnablement chargé des personnages bourgeois. En outre, il n'aurait pas eu, vu le ton général de la pièce, la volubilité soutenue pour se faire bien entendre et pour arriver à la fin sans trop de fatigue. Je me rendis avec chagrin à des raisons si plausibles, mais qui privaient ma reconnaissance du bonheur qu'elle avait espéré. Il désigna pour le remplacer Barbier, le *Premier rôle* de sa troupe.

Tout n'était pas dit. Le côté littéraire de cette comédie sans précédents avait plu à Picard; mais il était peu rassuré sur la nature de l'exécution, qu'il jugeait d'une hardiesse passablement dangereuse. Le Public écouterait-il, sans lassitude, un homme ne déparlant pas, formant et menant à lui seul toute l'intrigue? Ne verrait-il pas avec impatience les personnages qui l'entourent ne pouvoir placer un mot d'un bout de la pièce à l'autre? « *C'est une tentative à faire,* dit-il. » *Il n'y aura pas de milieu : un grand succès ou bien* » *une chute avant la fin. Nous le risquerons, si toute-* » *fois le Comité de lecture ne s'en effraye pas.* »

Pour bien disposer ce tribunal, il se chargea encore de lui débiter la pièce, moi à ses côtés, et lui, donnant à sa diction la chaleur la plus entraînante, la conviction du succès la plus naturelle..... Vains efforts! Quand je me retirai, suivant l'usage, pour laisser le

champ libre à la discussion, je vis les figures, qui s'étaient cependant plusieurs fois épanouies, prendre un air de gravité d'assez mauvais augure. En effet, la séance levée, Picard m'apprit que le résultat des louanges unanimes dont avaient été l'objet le style tout entier de l'ouvrage et même l'audace du sujet, qui décelait une certaine imagination, avait abouti d'abord à un refus fondé, comme il l'avait prévu, sur l'impossibilité de tenir, pendant une demi-heure, le public en garde contre l'invraisemblance d'une pareille fabulation. Andrieux seul s'était prononcé chaleureusement en faveur d'une élucubration où il trouvait le goût de la vraie comédie et d'assez heureux gages dans son originalité même. J'aurai occasion de revenir sur une autre de mes dettes envers ce célèbre écrivain, ce Professeur si bienveillant pour la Jeunesse.

Picard ayant invoqué l'influence qu'exercerait *sur les recettes* le succès désirable d'un ouvrage dont l'auteur ne pouvait être qu'un très-irréfléchi jeune homme, mais digne de quelques égards par le sentiment qui le lui avait dicté, les opinions se rangèrent à la sienne, et la réception s'ensuivit. Qu'aurait fait de plus un père? Et, de fait, si le Comité eût persisté dans son refus, je ne me serais certainement pas hasardé à présenter, sous de pareils auspices, mon œuvre à la Comédie Française, bien autrement effarouchée d'ailleurs à l'aspect de tout ce qui essayait d'escalader l'ornière, et cet ouvrage était inadmissible sur tout autre théâtre.

Heureusement, le succès fit plus que de dissiper les craintes ; il dépassa toutes les espérances. Le rire, les applaudissements, les approbations les plus flatteuses se succédèrent pendant toute la représentation. Il y

eut, en outre, une vive explosion d'hilarité lorsque, après avoir demandé l'auteur, on vit paraître Picard, près de parler, interrompu par Barbier débouchant du fond de la scène et lui mettant la main sur la bouche, pour revendiquer le droit de faire lui-même l'annonce, comme étant encore dans les attributions de son personnage. Cet Épilogue improvisé réussit à ce point, qu'à la troisième représentation je fus obligé d'en indiquer le terme par des vers composés à la hâte et que Picard vint lire au public, de cet air qui voulait dire : « *Je suis content de mon élève!* »

Aussi modeste que bon, il égalait les résultats financiers du *Parleur éternel* à ceux que produisait alors son *Monsieur Musard,* dont tout Paris s'occupait. J'ai encore à lui rendre ici ce qui lui appartient. Il avait très-habilement conjuré le mauvais sort en distribuant tous ces rôles muets à des acteurs principaux dont, par cette raison, les spectateurs attendaient à chaque instant les répliques, ne soupçonnant pas leur excessive complaisance; ce qui a jeté sur la représentation une singularité piquante, un comique inattendu, enfin une irritation de curiosité propres à grandir immensément les proportions du succès. Ces artistes étaient Picard, son frère, Barbier, Bosset, madame Pélissier, et mademoiselle Devin, depuis madame Grevedon. Leur pantomime faisait, à la sourdine, de très-jolis vers.

Voilà comment et par qui, le 5 octobre 1805, mon humble nom a pu se croire, et se croit encore sauvé de l'oubli, si, pour qu'on l'aperçoive, Picard lui permet toujours d'entr'ouvrir son manteau.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

« Monsieur,

» Après avoir reçu, depuis deux ans, tous les coups que me réservait mon malheureux sort, je viens de recevoir le plus sensible de tous. Je perds la sœur la plus chérie, la plus digne de l'être.... Son unique frère reste inconsolable. Vous m'avez donné trop de preuves de bonté et d'obligeance, monsieur, pour que je vous laisse apprendre cette funeste nouvelle par un autre que par celui qui n'oubliera jamais tout ce qu'il vous doit. Je suis, etc. Gardel.

» Ce 9 décembre 1828. »

(Autographe.)

« ..... On vous a sans doute raconté la déroute des sténographes. M. Villemain s'en est occupé hier pendant un petit quart d'heure en commençant sa leçon. Vous voilà seul maître du champ de bataille, et vos complaisances pour moi me font un devoir de redoubler de zèle pour vous donner des analyses bien exactes et étendues. M. Villemain a cité hier un grand nombre de phrases travesties ou dénaturées par des journaux, et il n'a rien cité du *Courrier des Théâtres*.

» Boulatignier.

» 19..... 1828. »

(Autographe.)

Dans les coulisses du Gymnase, la vénérable mère d'une de nos plus sages actrices la rassurait hier au soir sur sa position, en lui disant avec une gravité

bouffonne : « *Tu es taimable, tu es taimée, tu es thon-*
» *nête, tu as ton talent za toi, qu'as-tu za craindre?* »
— Touchée de l'harmonie de ces paroles, la suave jeune fille s'est jetée sur le sein maternel, pour y goûter les douceurs de la *piété filiale.* (Musique de Gaveaux.) — (19 décembre 1828.)

❦

Le complot a réussi. Témoin à la Cour d'assises dans l'affaire du vol de ses diamants, quand mademoiselle Mars, interpellée sur le chiffre de son âge, a dit résolûment toute la vérité, les conjurés, disciplinés par Armand, ont mis le feu aux poudres. On n'a entendu dans le prétoire que tousser, éternuer, se moucher, et le *triquetraque de pieds* dont parle Molière. Loin de s'en effrayer, M. le Président a paru sourire à la détonation, comme s'il eût voulu nous prouver qu'il n'est pas sourd. (1828.)

❦

« Cher ami,

» Vous devez penser combien votre vieille a de regret de ne pouvoir aller elle-même vous renouveler l'assurance de son inviolable attachement; mais, ayant éprouvé le jour des *Maris garçons* un petit craquement dans le genou, cela l'a retenue dans sa chambre depuis ce jour. Jugez de son chagrin, puisqu'elle se trouve privée de vous embrasser, ainsi que la toute bonne et aimable madame Maurice. J'espère sortir d'ici à deux ou trois jours, et ma première visite sera pour vous : car, je le sens, mon année commencerait

mal si je n'avais pas le plaisir de vous embrasser tous les deux. Toute à vous de cœur et d'âme.

» DESBROSSES, de l'Opéra-Comique.

» 2 janvier 1829. »

(Autographe.)

« J'avais effectivement, mon cher maître, ordonné le remplacement de la dame Desjardins, ouvreuse de loges; mais la lettre que vous m'avez écrite en sa faveur et votre recommandation pressante ont fait changer mes dispositions. Cette dame est conservée dans son poste et continue ses fonctions : je lui dirai qu'elle vous est redevable de cet heureux changement. Mille amitiés. DUCIS.

» 2 janvier 1829. »

(Autographe.)

« Encore moi! Merci, trois fois merci pour l'insertion si prompte de l'annonce du petit livre que je vous avais adressé. Je vous envoie aujourd'hui, mon cher confrère, quelques lignes, etc.....

» C. E. SAINT-MAURICE.

» 4 janvier 1829. »

(Autographe.)

« 8 janvier 1829.

» MON CHER MAÎTRE,

» La répétition générale de *la Fiancée* aura lieu demain matin à onze heures : il me serait fort agréable que vous voulussiez bien y assister. Dans cet espoir, je vous adresse un *laissez-passer*. Cette répétition offrira toute la pompe théâtrale qu'on doit trouver plus tard

à la représentation publique ; j'ai même adopté la mesure, qui sera continuée pour tous les autres ouvrages, d'essayer les costumes afin de juger de leur effet. Je pense que cette disposition nouvelle sera utile aux ouvrages, et qu'elle ne pourra qu'ajouter aux autres éléments de succès. — Ce que vous avez eu l'obligeance de dire de *la Fiancée* a excité le zèle des amateurs : toutes les loges ont été enlevées pour le premier jour, et il en reste fort peu de disponibles pour la deuxième et la troisième représentation. Recevez, etc.

» DUCIS. »

(Autographe.)

« CHER AMI,

» Notre cher Francisque (Gail) a eu la douleur de perdre son père cette nuit, à deux heures. Je me suis chargé de vous annoncer cette triste nouvelle, pensant que nos meilleurs amis devaient apprendre des premiers, et par nous, les événements qui peuvent nous intéresser. — Nous nous réunissons tous pour vous embrasser comme nous vous aimons, c'est-à-dire fort.

» H. BERTON.

» 5 février 1829. »

(Autographe.)

Les grands chevaux blancs de mademoiselle Bourgoin commencent à se faire vieux. Plusieurs fois elle a voulu les remplacer, et à chacune d'elles, lorsque le maquignon les avait fait trotter dans la rue, ces pauvres animaux, sortis de la maison l'oreille basse, y étaient rentrés avec des marques de joie incontestables.

On aurait cru qu'ils éprouvaient le noble sentiment de la reconnaissance. La scène s'est répétée ce matin. Ce qui a fait dire philosophiquement à la bonne Thérèse, et dans sa manière expressive : « Il y a bien des hommes » qui n'ont pas l'honneur d'être *aussi chevaux* que » ceux-là. » (19 février 1829.)

Je n'aime pas dire ce qu'ont trop dit les autres, encore moins servir d'écho à des choses dont le positivisme n'est plus que de la niaise banalité. La concision est, selon moi, le principal mérite de tout écrit substantiel, et c'est à l'obtenir que je m'applique dans le livre que voici, pour qu'il ait au moins une raison d'être. Donc, après avoir, en toute occasion légitime, rendu justice au génie de Voltaire, à tout ce qu'il a fait de bien, j'ai le droit de refuser mon vote à la statue projetée, par forme de souscription *nationale*, à ce mauvais citoyen, dont la plume, vendue à l'Étranger, ne trouva, dans le sublime dévouement d'une chaste héroïne née sous le ciel de la France, qu'un nom glorieux à salir et des paroles obscènes à tracer. Le talent, porté même à son comble, ne saurait plaider utilement pour l'oubli d'un pareil crime, et ce seul outrage à notre pays (Voltaire fût-il cent fois plus grand qu'il n'est) suffirait pour repousser la consécration d'un pareil souvenir. Le bronze public ne peut s'allier qu'avec les vertus, et la première de toutes est d'honorer la terre qui nous a vus naître. Semblable monument ne peut être élevé qu'à Londres..... Et, si ce n'est assez de ce motif de répugnance, renvoyons Voltaire à sa correspondance avec le roi de Prusse, ou, parmi tant

de gentillesses anti-françaises, il le félicite de nous avoir fait, à Rosbach, *montrer nos épaules*.....

Une chose m'a toujours étonné, et c'est encore là une de celles que j'exprime le premier. Comment! de simples couplets qui n'auraient pas, aujourd'hui, vingt-quatre heures d'existence, ont suffi pour faire exiler et mourir de désespoir le grand poëte Rousseau! Une pièce de vers, triste aberration de la jeunesse de Piron, qui n'a cessé d'en témoigner son repentir, véritable poison du reste de sa vie, lui a fermé les portes de l'Académie française, où l'appelait un chef-d'œuvre. Et le poëme infâme, l'insulte à tout un peuple, de l'homme qui l'a osé, n'a pas eu pour lui les mêmes effets! Je veux dire une réprobation telle, que les honneurs académiques devinssent inaccessibles au coupable. Au lieu de cela, c'est le triomphe qu'on lui a partout décerné! Personne n'a mis sa honte en parallèle avec ses talents, son forfait à côté de sa gloire!.... Que sommes-nous donc?

« MONSIEUR,

» Serez-vous assez bon pour annoncer que l'on donnera, jeudi prochain 5 courant, à mon bénéfice, pour ma représentation de retraite, après trente-neuf ans de service sur les théâtres de la capitale, dont trente sur le Théâtre-Français : *Henri III* et *le Malade imaginaire*. Paralysé depuis près d'un an par suite d'un accident, je remplirai le rôle du malade. J'ai, etc.

» DEVIGNY.

» 2 mars 1829. »

(Signature autographe.)

Rien n'arrête Théaulon voulant contenter ce qu'il prend chez lui pour de sérieux désirs. Dans la croyance qu'il aimait une jeune personne dont il ne lui était pas permis d'approcher, il a publié *l'Apollon*, journal de loin à loin, pour lui seul et cette demoiselle, qu'il informait de sa tendresse par le récit d'une histoire féconde en allusions de circonstance. Cette gentillesse d'homme riche n'a coûté à son auteur qu'environ dix pistoles par semaine; pure bagatelle, vu le nombre des fournisseurs qui travaillaient à sa confection. (1829.)

« Mon cher ami,

» Si vous pouvez me faire cadeau pour demain d'une loge de quatre personnes au Vaudeville, vous obligerez beaucoup deux belles dames et votre serviteur. N'oubliez pas que vous m'avez promis que, dans le cas où vos affaires vous conduiraient ce même soir au théâtre, vous viendriez recevoir des remercîments..... Vous savez, mon cher ami, que depuis longtemps je suis à vous et de tout cœur. Sauvan.

» 4 mars 1829. »

(Autographe.)

« Mon ami,

» Je ne voulais pas user votre amitié par tous les bouts, et j'ai refusé encore hier *vos offres d'argent;* j'ai cependant besoin de mille francs pour demain. J'ai frappé à plusieurs portes. Mon avoué entre autres s'était chargé de me tirer d'embarras; mais je m'y

suis pris trop tard, et l'on me remet à quelques jours. — J'ai donc recours à vous; mais, je vous en prie, pour peu que cela vous dérange, ne vous gênez pas, car vous savez que je n'ai pas besoin de ce *nouveau service* pour croire à toute votre amitié. A vous.

» F. CROSNIER.

» Ce 30 mars 1829. »

(Autographe.)

J'ai satisfait vite à cette preuve de confiance. (*Voir encore page* 431.)

« Triel, 9 avril 1829.

« J'ai gardé souvenance de la promesse que vous m'avez faite de venir, avec l'ami Potier et son épouse, passer deux ou trois jours de vacances à mon ermitage.... Il est instant que je sois prévenu trois jours à l'avance, pour tendre, amorcer et appâter les filets et les nasses qui engageront ces dames à faire une partie de pêche. — Vous savez, mon cher Maurice, que toute personne présentée par vous sera reçue amicalement, etc.

» SAINT-ROMAIN, » *Directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.*

(Autographe.)

Le Balzac qui a vécu parmi nous, l'auteur de tant d'histoires si finement narrées, se complaisait à des excentricités qui n'annonçaient pas toujours un homme de son mérite. Causant un soir au foyer public de l'Opéra avec des Gens de lettres dont je faisais partie, il s'interrompit tout à coup pour dire : « *Quand je* » *pense que, pendant que je suis ici, trois cents bou-*

» *gies brûlent chez moi.* » On n'y fit pas d'abord attention; mais, sur la récidive, une gageure s'engagea, d'après laquelle, vérification faite, cinq cents francs furent jugés légalement acquis par Balzac. (1829.)

Quoi qu'on en ait dit, quoi qu'on en dise encore, jamais l'Empereur n'a porté de tabac dans aucune de ses poches, pas plus celles de sa veste que les autres. Chez Saint-Prix, jeudi dernier, Marchand nous l'affirmait de nouveau, disant qu'il n'avait même jamais été question de cela dans la toilette de Napoléon (11 avril 1829).

Je m'incline devant Beaumarchais, et je me suis extasié, comme tant d'autres, aux témérités incroyables, nouvelles, courageuses et piquantes, qui respirent dans le *Mariage de Figaro.* Si l'auteur n'a pas absolument fait école, il a du moins soulevé de nombreux imitateurs, sans qu'aucun ait pu s'établir solidement à ses côtés. Que, d'abord, justice lui soit rendue, pour avoir ensuite le droit entier de la faire partager aux torts immenses de cet ouvrage. L'esprit, sans doute, y abonde, et l'épigramme, la satire, y sont semées à pleines mains. Le caractère principal, celui de ce Valet insolent, intrigant, raisonneur et déraisonneur, est, il est vrai, d'une crudité, d'une bizarrerie, qui durent étrangement surprendre dans l'origine; mais tout cela n'aurait pas dû suffire, même à cette époque, pour faire oublier la profonde immoralité de l'intrigue, l'impudence du sujet et le décousu d'un long amas de scènes qui ont, presque toutes, la prétention d'être une pièce

en particulier. — Un mari salement infidèle, une femme près de l'être avec un enfant à ses gages, un valet spéculant sur les faiblesses de tous deux, fils naturel sur le point d'épouser sa mère, et s'unissant, pour finir, à une rusée caméristc chez laquelle tout est équivoque ; voilà, certes, de singuliers éléments réunis pour composer une œuvre de théâtre! Convenons qu'ils sont étouffés et disparaissent presque sous l'inconcevable audace, l'étonnante originalité et la spirituelle licence des détails, du dialogue, des tableaux, de tous les accessoires enfin. Sans cette espèce de passe-port, souffrirait-on ce personnage de forme ridiculement dévote et de caractère effrontément voué à la plus basse cupidité? C'est son vice qui cherche à le rendre amusant, sans beaucoup y réussir. Brid'oison est vraiment d'une bêtise exagérée, inadmissible chez un homme dans sa position, et toutes ses allures sentent le parti pris d'une vengeance particulière chez l'auteur. — Enfin, au second acte près, qui est une comédie tout entière, et surtout après lui, le reste est un magnifique fouillis pétillant de traits, étincelant d'esprit, fulminant de malice ; mais plus souvent amer que gai, plus inintelligible que facilement agréable. — Quoi qu'il en soit, et toutes ces choses mises, avec le plus ou le moins de vérité, dans la balance, quel est l'auteur dramatique qui, parlant du *Mariage de Figaro,* pourrait dire : « Je ne voudrais pas l'avoir fait? »

◌

« Merci, mon cher Maurice, du petit mot sur mes *Deux Nuits.* Il me fait pressentir que vous serez bienveillant pour cet ouvrage.... Ce n'est point dans les chœurs que paraitront tous les acteurs. Cette pensée

27.

les désobligerait peut-être; mais ils se sont chargés, avec une obligeance très-rare au théâtre, de rôles accessoires qui forment, non des chœurs, mais des morceaux d'ensemble séparés, qui ont besoin d'être exécutés avec soin. — Il est certain qu'il est impossible de mettre plus de zèle que n'en mettent tous les acteurs à monter cet ouvrage. Plus tard cela méritera d'être consigné. BOÏELDIEU.

» 17 mai 1829. »

(Autographe.)

« MONSIEUR,

» Depuis le départ du grand comédien (Potier) que vient de perdre le *Théâtre des Nouveautés,* la pièce *les Suites d'un mariage de raison* se trouve hors du répertoire. Pour satisfaire au désir de mon Directeur, et par amitié pour un jeune auteur, mon collègue, j'ai consenti à jouer le rôle de *Bertrand.* Puisse cet acte de dévouement me continuer votre bienveillance et celle du Public. Je me dis avec plaisir, monsieur, votre.... obligé serviteur, DERVAL.

» 15 juin 1829. »

(Autographe.)

« ..... Votre article d'hier a touché plus que mon amour-propre; il a pénétré mon cœur de la plus vive reconnaissance. Cet article est d'un frère, d'un ami, d'un cœur français, qui veut décerner une récompense, la plus honorable de toutes, à un de ses compatriotes. On me l'a lu à table, en présence d'amis intimes. Ces amis ont pleuré de plaisir, moi de reconnaissance. On a bu à ma santé; moi, je n'ai pu boire qu'à la vôtre, en croyant boire à la leur. — Merci,

mille fois merci, mon cher Maurice! Recevez l'assurance, etc. BOÏELDIEU. »

(Autographe.)

« Je vous recommande Boilly.... charmant garçon qui ne travaille en musique que depuis quatre ans. Il était graveur; et, en sortant des *Deux Journées*, il rentre chez lui, abandonne la gravure, et se met au piano à apprendre la gamme, qu'il ne savait pas.... Ce que je vous dis est exact. Vous verrez dans son talent de la correction, de la sagesse, peut-être trop. Il n'est pas assez entreprenant; mais il a de bonnes formes, du naturel, peu de recherche, peut-être pas assez.... Vous le voyez, je vous dis ses défauts comme je vous dirais les miens. Mais *mon Maurice* les voit bien, et il n'en dit mot par bonté.... »

(Autographe.)

« ..... L'imprimeur David se félicite hautement de ses relations avec vous. Il ne s'attendait pas à trouver autant de douceur et d'obligeance chez un Aristarque qu'on lui avait dépeint sous d'aussi noires couleurs.

» LOUIS FABAS.

» 4 juillet 1829. »

(Autographe.)

« MON CHER MAÎTRE,

« Vous ne doutez pas que je sois à vos ordres : le matin avant dix heures chez moi, et après dix au ministère. Faites mieux encore; indiquez-moi le moment où je puis vous rencontrer chez vous, et vous me verrez accourir. Tout à vous. SAUVAN.

» 5 juillet 1829. »

(Autographe.)

« .... Vous avez eu le talent de vous former une clientèle nombreuse, de la conserver, et, en quelque sorte, de vous soumettre des gens dont je n'ai fait souvent que des ingrats....

» Dusaulchoy, *Ex-journaliste.*

» 4 août 1829. »

(Autographe.)

« Vous avez dit, monsieur, que M. Solomé, en annonçant les auteurs du nouvel ouvrage (*Guillaume Tell*), avait négligé celui des trois saluts d'usage, dont les plus hautes convenances lui auraient, dans tous les cas, fait une obligation rigoureuse. Les informations étaient inexactes; les témoignages les plus unanimes contredisent cette assertion. Je tiens beaucoup, monsieur, et vous en apprécierez les motifs, à ce qu'elle soit *démentie.* Je vous invite donc à revenir sur ce fait dans votre feuille de demain....

» Lubbert, directeur de l'Opéra.

» 7 août 1829. »

(Autographe.)

Réponse. — « Je ne puis démentir *un fait* sur lequel toute une loge et la partie du parterre qui y touche ont soudainement appelé l'attention. *Je l'ai vu,* et ne l'ai dit que dans l'intérêt général, bien persuadé qu'il y avait oubli seulement ou trouble de la part de M. Solomé. — Tout autre témoignage est erroné, et part d'une inimitié que je méprise. Je ne mentirai pas pour lui complaire. Si je n'avais été *témoin* du fait, je tiendrais à honneur de le rectifier. Quand j'ai tort,

je crois qu'il est très-brave de l'avouer; mais quand j'ai raison, je pense qu'il est avilissant d'en disconvenir. — L'honorable Directeur trouvera ici ses propres sentiments. CH. MAURICE.

» 7 août 1829. »

(Autographe.)

Le Ministère Martignac, nommé le 8 août 1829, a mis la réorganisation de la *Censure théâtrale* au rang de ses premiers actes, et ce n'est pas son plus bel ouvrage.

« MONSIEUR,

» Nous avons l'heureuse habitude de compter sur votre bienveillance, et nous la réclamons en toute occasion. Ayez donc, nous vous en prions, la bonté d'annoncer que nous donnerons le 18 la première représentation d'une pièce en six *chapitres : les Deux Raymond.* D'avance nous vous en faisons nos remercîments. DU CANGE.

» 16 août 1829. »

(Autographe.)

« MON BON AMI,

» Puisque vous avez la bonté de m'envoyer votre journal à Cahors, je vous fais passer une nouvelle adresse.... Adieu, aimez-moi toujours comme je vous aime. J. B. MARTY.

» 31 août 1829. »

(Autographe.)

La première représentation du *More de Venise,* trop imité de Shakespeare, aura lieu ce soir à la Comédie française, et je reçois cette lettre, vraisemblablement bonne à garder :

« J'ai presque passé la nuit au Théâtre-Français. Dans peu d'heures vous allez me juger, monsieur. J'avais inutilement compté sur un de mes amis pour cette analyse, je viens de la faire rapidement moi-même.

» J'ai fait la part de Shakespeare, pour vous être agréable; à présent, monsieur, faites la mienne. Je m'arrête; je ne puis ni ne sais dire : *Mes enfants sont charmants!*

» Pardonnez-moi d'avoir tardé, et recevez l'assurance de ma haute considération,

» Alfred de Vigny.

» A peine ai-je le temps de faire copier ma mauvaise écriture.

» 24 octobre 1829. »

(Autographe.)

« Vous ne paraissez point prévenu en faveur de la Porte-Saint-Martin. Cela ne me regarde pas; je ne plaide pour personne; j'ai peut-être lieu d'être plus mécontent que vous. Mais moi, simple arrangeur, car je n'ai pas l'effronterie de dire auteur, me traiterez-vous en ami? D'après le passé, je dois l'espérer. En tout cas, point de rancune, si vous m'envoyez un ricochet (pour *Macbeth*); il en faudrait beaucoup pour effacer tout le bien que vous avez dit de moi, et que

je n'ai ni n'aurai garde d'oublier. Mille amitiés, et à vous de cœur. V. Du Cange.

» 9 novembre 1829. »

(Autographe.)

« ..... Donnez ordre qu'on m'envoie votre *Courrier* comme ci-devant, boulevard Montmartre, n° 10. Voilà assez de campagne comme cela, les arbres sont plantés, le vin du cru est en cave, et s'il n'y a que moi qui y touche (du moins celui de cette année), il y restera longtemps. Maintenant il faut planter un opéra; mais sur quel terrain? Nous en causerons ensemble, car je veux vous aller voir au premier jour. En attendant, croyez-moi votre tout dévoué. Boïeldieu.

» Ce 14 novembre 1829. »

(Autographe.)

Dans la journée, nous nous sommes rendus à l'invitation de madame Jaquotot, qui nous a montré ses magnifiques reproductions sur émail de *Corinne* et d'*Anne de Boleyn*. Un des visiteurs ayant voulu fixer l'attention de ma femme sur un point de ces beaux ouvrages, la célèbre peintre lui a dit ce mot remarquable, qui prouve qu'elle aussi elle observe : « *Laissez! laissez! madame* SAIT REGARDER. » (18 novembre 1829.)

« En songeant, monsieur, à la bienveillante indulgence que vous m'avez témoignée à l'époque où j'ai retiré *l'Ami de tout le monde* du Théâtre-Français, je ne puis résister au désir de vous offrir l'ouvrage que je publie aujourd'hui. Vous allez penser aussitôt, sans doute,

que je désire obtenir dans votre journal quelques lignes de vous sur cet ouvrage? Je mentirais, monsieur, en disant qu'il ne me serait pas agréable de vous voir en parler.... Ne fussiez-vous plus journaliste, je vous l'aurais envoyé de même, comme un témoignage de ma vive reconnaissance pour une personne que j'ai si peu le plaisir de connaître, et qui pourtant a su m'adoucir avec bonté ce qu'il y a toujours de pénible dans une chute, même pour l'auteur le plus persuadé de la faiblesse de son talent. Agréez, etc.

» S. DE BAWR, la Dame auteur des *Suites d'un bal masqué.*

» 14 décembre 1829. »

(Autographe.)

Picard est mort aujourd'hui. Perte irréparable! (31 décembre 1829.)

« Allons, allons, les petits articles contre le Théâtre-Français, en avant! Mon cher ami, jamais vous ne persuaderez à qui possède vingt ans d'expérience dans une administration de théâtre, qu'en disant du mal des acteurs et de tous les auteurs vous servirez le *susdit* théâtre. Mettez-moi un Directeur qui n'ait pas le sens commun, de bons acteurs et de bonnes pièces, ça ira tout seul; mais un Directeur tout seul, aurait-il de l'esprit comme Racine, Montesquieu et Voltaire, il ne fera pas un sou. C'est donc pour vous dire, mon cher ami, qu'il ne faut plus d'articles comme celui d'hier..... Vous avez le diable au corps, et justement contre moi.... moi! Enfin je viendrai dîner mercredi....

» Pour l'amour de Dieu, du bien des acteurs, c'est

tout ce que je vous demande ! Ils sont déjà assez malheureux d'être jetés hors de la société par des imbéciles sans encourir encore votre haine ; mais non, ce n'est pas votre haine, ce sont vos traits seulement, je le sais, le trop plein de votre esprit. Eh bien, oui, ami, j'entends tout cela; mais enfin ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire, soyez un peu aimable pour eux ; vous êtes si aimable quand vous le voulez pour *vos amis!*.... Revenez le plus tôt que vous pourrez sur Samson, je vous en prie. Je vous le présenterai l'un de ces matins.....

» Eh bien, oui, vous avez quelquefois la tête légère, et quelquefois vous êtes un fou..... Delatouche a retiré sa pièce, l'administration a rempli son devoir en faisant représenter une des pièces les plus remarquables de cette époque par la hardiesse de sa conception et le mérite d'une difficulté franchement attaquée et vaincue. Avouez qu'il y a là un parfum de bonne littérature (*la Reine d'Espagne,* en cinq actes en prose).....

» La Comédie française montera les bons ouvrages de Picard, et ils sont nombreux; plusieurs pièces au répertoire feront un revenu très-honorable pour sa fille.....

» Allez donc voir M. de Cailleux ce matin ; il y a des nouvelles au Musée qui doivent se trouver dans un journal des arts : distribution de tableaux, médailles, etc.

» TAYLOR. »

(1829, — 1830, — 1831, etc., etc.)

Les soins de la propreté étaient poussés jusqu'à la manie chez Boïeldieu, que rien, sous ce rapport, ne

satisfaisait entièrement. On l'a vu savonner les pièces d'argent qu'il destinait aux étrennes de ses domestiques; et, lorsque ces derniers négligeaient le balayage *à fond* qu'il leur recommandait, il en prenait la peine, mais sans se fâcher, chose trop difficile pour la douceur de son caractère.

❦

« *Il pue le nègre!* » disait mademoiselle Mars d'un Noir qui empoisonnait tout ce qui avait le malheur de l'approcher. « *Ses cheveux sentent le nègre!* » criait-elle. Et s'il lui arrivait d'avoir eu en son absence la visite de son antipathique courtisan, « *Il est venu!* » s'écriait-elle en rentrant, *il est venu..... ouvrez, ouvrez toutes les fenêtres!* » (1829.)

❦

Jusqu'où peut aller la petite et envieuse colère à poste fixe dans le cœur de certains prétendus gens de lettres qui n'ont vraiment d'esprit que pour être bêtes! L'autre soir, dans une de ces conversations de cafés, dont le meilleur est ce qui ne signifie pas grand'chose, j'avais jeté en riant ce non-sens : « *On dit qu'il a existé* » *un nommé Molière.....* » Et j'apprends qu'un de nos vaudevillistes *éreintés* va cherchant des approbateurs de la conséquence qu'il voudrait en tirer au détriment de mon *instruction.* Le maladroit! il aurait tant de choses à dire, s'il consentait à ne passer que pour un sot! (1829.)

MA VIE. — CHAPITRE XXI.

1806. — GIBRALTAR.

Tout Classique que j'aie toujours été, je n'en suis pas moins *le premier* qui ait ouvert la route aux Romantiques de la scène, et par une pièce aussi déraisonnable qu'aucune de celles qui l'ont suivie vingt-trois ans après. Cette débauche d'esprit s'appelait Gibraltar, du nom du héros, espèce de Pourceaugnac, et s'intitulait, par la réunion des cinq genres : *Tragi-opéra-mélodra-comico-vaudeville, Extravagance en cinq actes en vers et en prose.* L'intéressant *Théâtre des Jeunes Élèves,* de la rue Dauphine, la donna le 5 janvier 1806, et y trouva longtemps matière à de fructueuses soirées. Ses acteurs étaient Ozanne, Aude neveu, Grévin, Firmin, Guénée, Pélissier, Angot, Fontenay, Basnage, et mesdames Rose-Dupuis, Savigny, Aldégonde, Pauline et Mitonneau. S'il y avait difficulté vaincue dans l'agencement (avec la même action et les mêmes personnages, des cinq espèces dont se composent les œuvres dramatiques), je puis dire qu'elle ne m'a pas beaucoup coûté, car, en moins de quinze jours, la besogne était bâclée, et, à la quatrième représentation, je partais pour l'Italie.

Un de mes amis, le fils de Bruguière, le savant naturaliste qui a fait partie de l'expédition d'Égypte, et mort en débarquant à Ancône, venait d'être nommé Adjoint aux Commissaires des guerres. En cette qualité,

il était allé à Milan. Le désir de voir la poétique Ausonie m'engagea à l'y rejoindre. Pendant cinq mois que dura mon absence, Picard ne m'oublia pas. Malgré ses occupations si diverses, il trouva plusieurs fois le temps de me fortifier dans les dispositions laborieuses qui m'avaient mérité son appui. Voici le passage d'une de ses lettres :

« Paris, 24 mars 1806.

..... « Je suis bien sensible, mon ami, à la vive » reconnaissance que vous ont inspirée de bien légers » services, ou plutôt des procédés honnêtes que je » devais avoir. Je voudrais de bon cœur vous revoir à » Paris ; je me flatte que notre amitié ne ferait que » croître et embellir..... Vous reverrez bientôt ce cher » Paris et ces chères coulisses..... Voulez-vous que je » vous donne un conseil? Tant que vous serez hors » Paris, faites des vers, mais ne faites pas de comédies. » Choisissez quelque sujet d'Épître ou de Satire, soignez » bien votre plan, vos pensées, vos expressions; formez » votre style enfin, et, de retour à Paris, *nous serons* » bien plus forts à faire des comédies..... Je vous em- » brasse *ex imo pectore et ego tuus.* PICARD. »

(Autographe.)

A la fin de mai, j'étais de retour. J'avais vu Milan, Pavie, où le fameux général Mallet était Commandant de Place, Gênes et son littoral, toujours admirant, mais n'oubliant pas le mot de madame de Staël : « *Le plus beau site du monde ne vaut pas le ruisseau de la rue du Bac.* » Dans mes pérégrinations de touriste, je jetais souvent les yeux vers Paris, cherchant sous le ciel la place qu'il y occupe, car je suis un de ses

enfants les plus fidèles, un de ceux qui se croient égarés quand ils sont à cinquante pas de la Barrière. J'y revins donc, et dès le soir même j'étais dans *ces chères coulisses,* aussi heureux que si je ne les avais pas quittées.

(*La suite au Chapitre prochain.*)

Villeneuve-l'Étang est la résidence qu'affectionnaient particulièrement le duc et la duchesse d'Angoulême, à l'époque où la cour affectait un semblant d'opposition au gouvernement de Louis XVIII. Le couple s'y rendait lorsqu'il voulait causer sans être entendu, cette charmante solitude n'étant pas tributaire de l'étiquette. C'est ce qui faisait dire à madame la Dauphine : « *J'aime Villeneuve, parce que c'est le seul endroit où* » *je puisse remettre ma jarretière.* »

« Mon ami,

» Vous êtes assez oublieux des services que vous rendez, et vous ne vous souviendrez plus dans quelques jours de tout ce que vous venez de faire pour moi; je voudrais bien que cette fois vous eussiez de la mémoire pour vous rappeler que vous avez fait *un heureux* et acquis *un* ami. A vous de tout cœur. F. Crosnier.

» Ce 4 janvier 1830. »

(Autographe.)

(*Par avancement de date.*) « Montant des condam-

» nations prononcées au profit de M. Crosnier, Directeur
» du Théâtre de l'Opéra-Comique, le 12 mars 1842,
» contre le *Courrier des Théâtres*, avec *les intérêts de*
» *trente-quatre jours.*

» Bon pour quittance de dix mille trois cent six francs
» 45 c.

» F. CROSNIER. »

(Autographe.)

On me demandait hier ce que je penserais de journalistes qui décrieraient des confrères à propos de leur administration. J'ai répondu que « *ces messieurs res-*
» *sembleraient à des restaurateurs qui feraient entrer*
» *leurs pratiques par la cuisine.* » (26 janvier 1830.)

« Mon bon ami,

» Je remplis pour la dernière fois de ma carrière dramatique les fonctions de semainier, et il est bien juste que je vous consacre mon tribut accoutumé. Je vais cesser bientôt d'être sociétaire de la Comédie française; mais ce qui ne finira jamais, c'est mon estime, ma reconnaissance et mon attachement pour vous.

Lafon.

» 22 février 1830. »

(Autographe.)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES CHAPITRES DE MA VIE

CONTENUS

DANS CE PREMIER VOLUME.

TABLE DES AUTOGRAPHES.

Premier volume.

Second volume.





